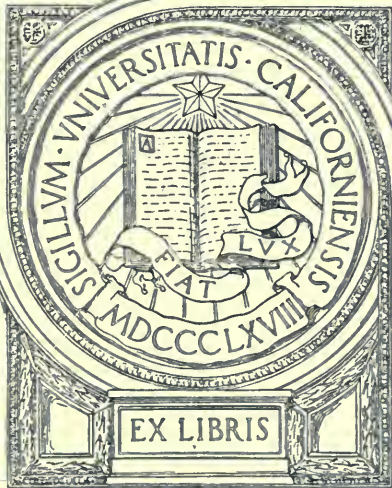
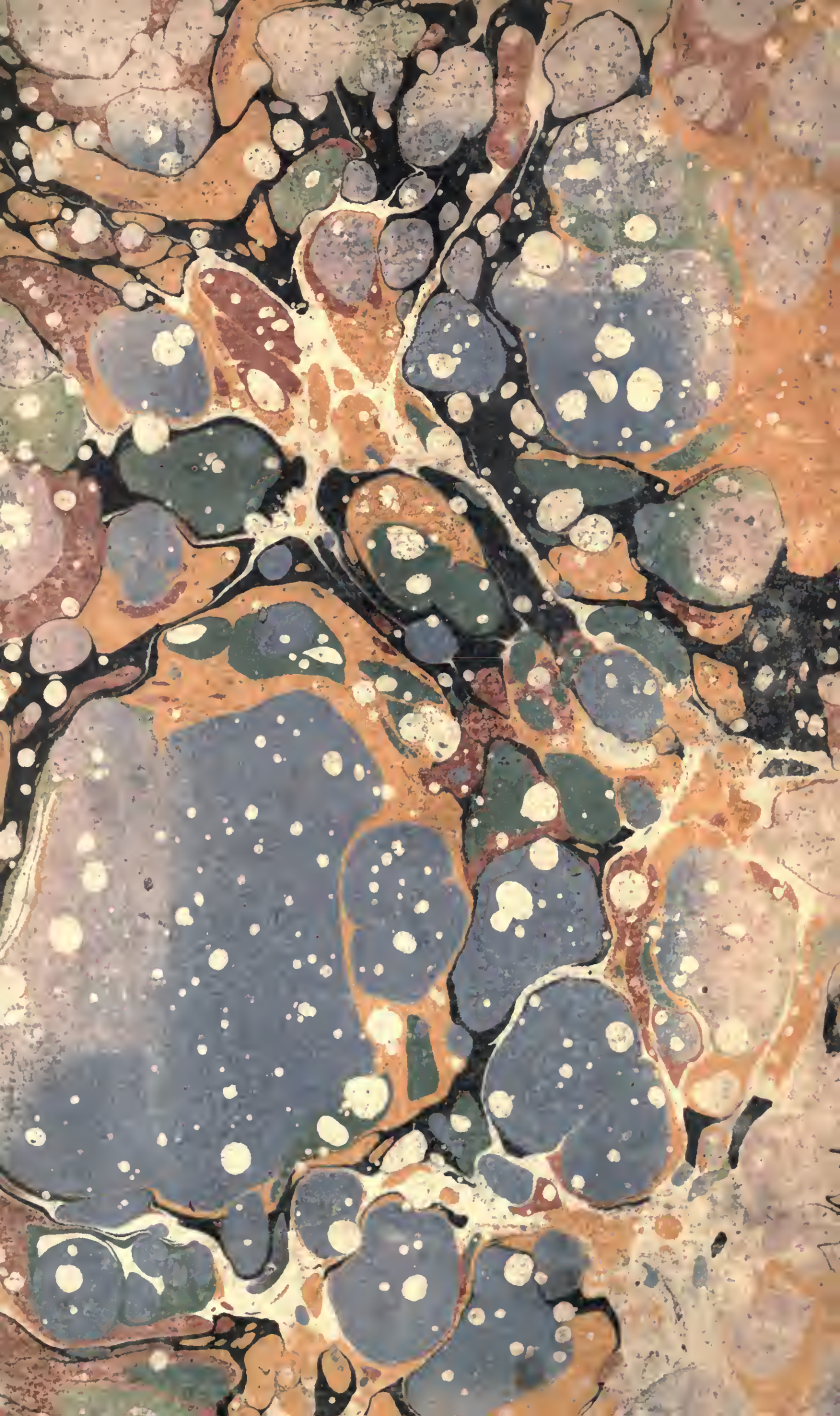


PQ
1961
C4
1787
v.7

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



EX LIBRIS





ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIÈME.



Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME SEPTIÈME.



A A M S T E R D A M,

Et se trouve à PARIS,

Chez V I S S E, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. DCC, LXXXVII.



PQ
1961
C4
1787
v.7

L E S
MANTEAUX.
R E C U E I L.

SECONDE PARTIE.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

AMERICAN ...
CLUB ...
... ..

AVIS DE L'IMPRIMEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1746.

LA plus grande partie de mes confrères trop ardens & trop avides, impriment assez indistinctement tous les ouvrages qui leur sont offerts, sans les faire examiner par des personnes éclairées. Pour moi qui trouve mieux mon compte à meubler de livres les cabinets des curieux que d'en emplir mon magasin, je n'ai jamais manqué de consulter. Il est vrai que j'ai le bonheur d'avoir depuis longtemps à ma disposition un savant, sur le jugement duquel je puis compter; il a lu tous les manuscrits, les chartres, les diplomes, les vieilles chroniques, tous les titres les plus enfumés; toutes les pièces enfin, de quelque nature qu'elles soient, sont gravées dans sa mémoire, & au moyen de cette étude suivie, il est parvenu à se former un goût sûr & délicat;

Tome VII.

A

2 AVIS DE L'IMPRIMEUR.

ses décisions sont sans appel, je lui ai envoyé les *Manteaux* en manuscrit, il étoit alors à la campagne, & sa réponse, que j'insère ici, est presque une dissertation; où l'on verra le jugement qu'il porte sur cet ouvrage, la critique judicieuse qu'il en fait, & les moyens qu'il m'a fournis pour enrichir cette édition.

LETTRE DE M. Z***.

« Vous ne courez pas grand risque,
« mon ami, d'imprimer les *Manteaux*;
« le titre seul est séduisant pour tout
« littérateur qui aime la recherche des
« mœurs & des usages antiques. Mais
« quelle a été ma surprise de trouver
« un recueil de nouvelles historiques,
« genre d'ouvrage pros crit, avec raison,
« de nos savans, qui ne peut plaire même
« à des esprits superficiels que par des
« tableaux animés des passions, par la
« connoissance qu'il donne des hommes,
« par la grace du style, par la fécondité

» de l'imagination, & qui est d'autant
 » plus pernicieux, que la vérité disparoît
 » sous les ornemens qui lui servent d'en-
 » veloppe. Si l'idée que présente le
 » titre avoit été remplie, ce recueil
 » auroit été placé avec honneur à la
 » suite de ces précieuses dissertations
 » sur les différentes espèces de robes (*),
 » de vestes, d'habits & d'agraffes, sur les
 » chaussures, les chapeaux, les bonnets,
 » & toutes les autres espèces de couvre-
 » chefs, de même que sur les masques
 » & les pantouffles; sur les portes, les
 » clefs, les serrures & les sonnettes, le

(*) Ald. Manut., de togâ Romanorum. id. de tunicâ.

- Barthol Bertholius, & Jo. Bapt. Dominius de utraque poenulâ.

Ost. Ferrarius & Albert. Rubinius, de re vestiariâ.

Joan. Bapt. Caselius, de fibulis.

Theoph. Raynaldius, de Pileo, cæterisque capiti regminibus.

Ottho. Sperlingius, de crepidis veterum.

Gasp. Sagittarius, de januis veterum.

Laur. Joan. Molin, de clavibus veterum.

Mario Colles, de personis & larvis,

4 LETTRÉ DE M. Z***.

» *poil & la barbe*, dont on ne peut trop
» relever les avantages. Mais l'auteur
» ne me paroît pas avoir assez de fonds
» pour traiter sa matière, il ne fait qu'ef-
» fleurer son sujet; pour vouloir être
» court, il néglige ce qui étoit essentiel
» à dire, il confond les objets. Au lieu
» de citations, d'autorités, il a recours
» à la fiction. Quand il seroit permis de
» mettre la table des matières dans une
» préface, a-t-on jamais mis une préface
» dans une table des matières? Vous
» pouvez cependant suppléer à ce qui
» manque à cet ouvrage, en y ajoutant
» une seconde partie, qui contiendrait
» un recueil de pièces instructives, sous
» le titre de *Preuves*. Le goût de la lit-
» térature de notre siècle exige qu'on en
» mette à la fin des livres, sur-tout à la
» fin des livres d'histoire; l'on auroit tort
» de vous disputer que celui-ci ne tient
» pas au genre historique; on a recueilli
» des faits de la plus grande antiquité;
» l'auteur même auroit pu remonter

LETTRE DE M. Z***. 5

» jufqu'au déluge , & citer le *Manteau* ,
 » dont la piété de Sem & de Japhet fit
 » ufage pour couvrir la nudité de leur
 » père Noé. D'ailleurs, la narration eft
 » femée de portraits, de réflexions, de
 » maximes. Si ce n'eft pas là le véri-
 » table caractère de l'hiftoire, je ne m'y
 » connois pas; enfin on entre dans quelque
 » détail des révolutions qu'a éprouvées
 » fucceffivement un vêtement fi utile;
 » c'eft du moins un commencement d'hif-
 » toire des *Manteaux*. Ce feroit en effet
 » trop exiger, que de demander celle de
 » tous les hommes qui en ont porté.
 » Vous approuvez fans doute mon projet,
 » mais vous jugez avec raifon que l'au-
 » teur ne fe prêtera pas à l'exécuter.
 » Obtenez fon consentement, & fans
 » rien changer à fon ouvrage qui fera
 » la première partie, je m'offre de vous
 » fournir les matériaux de la feconde,
 » le contrafte qui fe trouvera entre les
 » deux pourra être piquant; le livre
 » excitera du moins la curiofité des favans

6 LETTRE DE M. Z***;

» & des gens du monde, les premiers ne
» feront pas fâchés d'avoir le droit de
» lire des fadaïses qu'ils mépriseront fans
» doute, & dont ils s'amuseront peut-
» être; les autres se trouveront engagés,
» fans y penser, dans une lecture folide
» qui leur inspirera du goût pour l'étude.
» Qu'importe, après tout, que l'ouvrage
» réunisse leurs suffrages ou leurs cri-
» tiques, si votre édition est vendue assez
» rapidement pour en préparer une se-
» conde. *Ainsi soit-il.*



LE MANTEAU

O U

PALLIUM.

Par rapport aux Monumens antiques.

LE *Pallium* ou *Manteau* étoit un vêtement fort ordinaire aux Grecs, & il ne fut guère en usage à Rome avant le temps des Antonins. Quintilien le compare à la toge par sa longueur, & on fait que la toge descendoit jusqu'aux talons.

Instit. Orat.
XI. c. 3.

Quelques auteurs ont prétendu que le *Pallium* étoit une pièce d'étoffe quarrée, & d'autres qu'elle étoit taillée en rond ou demi-rond; c'est qu'il y en avoit de deux sortes; suivant le temps & les lieux. La manière de le porter varioit aussi; il y avoit des gens qui le retroussioient au-dessus du genou, & d'autres qui le laissoient traîner jusqu'à terre. Ces deux excès étoient

Lib. X. c.
11.

taxés de négligence ou d'impolitesse. Ælien se moque d'un homme de son temps qui, se faisant raser la tête jusqu'au sang, nourrissoit une barbe épaisse, & avoit un *manteau* qui ne lui venoit qu'aux genoux. D'un autre côté, Acte IV, scène 6. Thais, dans l'eunuque de Térence, dit à Chrémès, *ramasse ton manteau*; & Donatus, autre acteur de la même scène, ajoute qu'il faut que Chrémès soit bien sot, ou bien ivre pour le laisser traîner ainsi.

Les Romains, qui tenoient à honneur d'avoir reçu des Grecs, les arts, les loix & le culte de la plupart de leurs divinités, avoient une aversion marquée pour leur habillement : on remarque que quand quelqu'un de leurs généraux prenoient le Pallium, ce n'étoit qu'après être sortis de l'Italie. Un des chefs de l'accusation intentée contre C. Rabinius Posthumus, fut d'avoir paru en *manteau* à la cour de Ptolomée Auletes. Et Cicéron, qui plaidoit pour lui, le défend sérieusement sur cet article. Auguste fut si choqué de la liberté que prirent quelques Romains de paroître devant lui en *manteau*, qu'il les défendit aussi-tôt par une ordonnance expresse.

Ces pallium ou *manteaux* étoient ordinairement de laine; le luxe en amena de soie dans la suite; la plupart étoient blancs, & ce n'étoit guère que dans le deuil, ou autres

Orat. pro
C. Rabinio.

Sueton. in
Aug. cap. 98.
n^o 5.

circonstances douloureuses qu'on en prenoit d'un brun foncé, quelquefois même noir. Les nouveaux mariés avoient seuls le droit d'en porter de différentes couleurs, & les sophistes affectoient de les avoir teints en pourpre.

Le *manteau* étoit le premier apanage des philosophes, de même que leur barbe : un d'eux, à qui Hérodus Atticus demandoit de quelle profession il étoit, lui répondit : *ne le voyez-vous pas ?* A quoi l'autre repliqua : *je vois bien la barbe & le manteau, mais je ne vois pas le philosophe.* On prétend que leurs différentes sectes se reconnoissoient à la différence des *manteaux* ; ce qui est vrai, c'est que les plus austères & les plus cyniques en portoient de plus bruns, de plus sales & de plus déchirés : il n'est donc pas étonnant de les voir toujours représentés avec cet habillement sur les marbres, sur les médailles & sur les pierres gravées antiques,

A. Gallus
noct. Attica
l. 9. c. 2.

Ce qui est plus digne de remarque, c'est de trouver sur les mêmes monumens, les dieux & les héros représentés aussi avec des *manteaux*. Tel est Jupiter sur une des plus belles agates du cabinet du roi, gravée & expliquée dans le premier tome des Mémoires de l'Académie des belles-lettres. Son *manteau* aussi court que celui d'un petit-maître de robe ou de l'abbé de France le plus coquet, ne lui va qu'aux

Partie hist.
page 273.

10 LE MANTEAU OU PALLIUM.

genoux. Apollon en a un qui descend tant soit peu plus bas dans une autre pierre gravée, dont Beger nous a donné le dessein à la page 56 du premier tome du *Thesaurus Brandeburgicus*; & une belle cornaline gravée par Dioscoride, qui y a mis son nom, représente Mercure de face & debout, avec un *manteau* semblable à celui que porte Jupiter sur l'agate du cabinet du roi.

Apud Baronem Stofch.

Tristan, t. 2, pag. 133.

Patin Num. in p. page 201.

Buonarotti, planch. VI.

Thelesphore fils d'Esculape, & particulièrement honoré à Pergame, est représenté sur quelques pierres gravées & sur plusieurs médailles du temps d'Adrien, de L. Verus & d'Elagabal, avec un *manteau* qui descend communément jusqu'à mi-jambe & quelquefois plus bas; il a d'ailleurs cette singularité, qu'il paroît tenir à une espèce de capuchon qui lui couvre une partie de la tête, & forme exactement le *bardocucullus* de nos moines.

Patin. fam. Rom. p. 163.

Vaillant. fam. Rom. in MAMILIA.

On trouve sur une médaille consulaire de la famille MAMILIA, l'histoire d'Ulyse qui arrive chez lui & qui est reconnu par son chien; & ce héros est représenté avec un *manteau* tout pareil à ceux de Jupiter, d'Apollon & de Mercure, que nous avons décrits ci-dessus. On lui voit le même habillement dans un bas-relief de marbre, dont le savant Buonarotti a donné le dessein & l'explication à l'entrée de son ouvrage sur les médailles antiques.

LES MANTEAUX

DES SAINTS.

MANTEAU D'ÉLIE.

PAR-DESSUS ses habits, le prophète Elie portoit une mélote. Le mot de mélote chez les Grecs se prend pour la peau de toutes sortes d'animaux quadrupèdes, comme remarque Henry - Etienne en son trésor de la langue grecque. Néanmoins, à proprement parler, il signifie une peau de brebis à laquelle est jointe sa laine & sa toison : *Melota est pellis corpori ovis detracta una cum lana*, dit Cornelius à Lapeur sur ce lieu de l'apôtre. Le mot de mélote vient du grec *Μελω* qui signifie brebis, & partant mélote signifiera la dépouille d'une brebis avec sa peau : or, que la mélote de notre Elie ait été faite de peau de brebis, les pères l'enseignent ; tant ceux qui ont dit ci-dessus, qu'Elie étoit couvert de peaux de chèvres & de brebis, que ceux qui en termes exprès appellent une mélote du nom de peau de brebis. Théodoret expliquant le fait de

saint Elisée, qui divisa les eaux du Jourdain avec la mélote d'Elie, dit : qu'il frappa les eaux avec une mélote ou peau de brebis, dans la créance qu'il avoit qu'une peau de brebis suffisoit pour faire ce miracle, *melota seu pellis ovina percussit aquam nihil dicens, sed existimans sufficere ad faciendum miraculum pellem ovinam*. Saint Chrysostôme dit : qu'Elie n'avoit qu'une peau de brebis, *Elias nihil habebat præter pellem ovillam*. Et saint Epiphane dit : qu'Elie étoit couvert d'une peau de brebis.

Il faut maintenant examiner quelle forme de vêtement saint Elie avoit donné à cette peau de brebis : je dis qu'il en avoit fait un *manteau*. La preuve en est manifeste, en confrontant notre version vulgaire avec celle des Septante : car par-tout où notre version parle du *manteau* d'Elie, les Septante tournent la mélote d'Elie : quand notre prophète fut sur la montagne d'Oreb, il se couvrit le visage avec son *manteau*, le grec porte mélote. Quand il appella Elisée pour le suivre, il lui jetta son *manteau*, le grec porte mélote. Au quatrième des Rois, Elie frappe les eaux du Jourdain avec son *manteau*, le grec porte mélote : Elie laisse tomber son *manteau* à Elisée qui le relève, le grec porte mélote : comme aussi quand il est dit qu'Elisée frappa les eaux du Jour-

dain avec le *manteau* d'Elie. Les pères grecs font de ce sentiment. Origène dit : qu'Elie frappa le Jourdain avec sa mélote ; saint Athanase & saint Grégoire de Nyse disent de même : & ce dernier , en la vie de saint Melatius , dit : qu'Elisée se consola du ravissement de son maître , se voyant possesseur de sa mélote ; & saint Grégoire Nazianzène dit : qu'Elisée a hérité de la melote d'Elie. Les latins disent de même. Saint Jérôme écrivant à Lucinius , dit : qu'Elie montant au ciel a laissé sa mélote en terre , *melotem reliquit in terris*. Et saint Isidore de Séville dit : qu'Elie divisa le Jourdain avec sa mélote. Saint Ambroise ne donne point d'autre vêtement à Elie qu'une mélote : *Elias cibi indigus , melotide vili , sine filiis , sine sumptu , sine comite* , Extrait du livre intitulé , *de la succession du saint prophète Elie , en l'ordre des Carmes & en la réforme de sainte Thérèse*. Paris , 1682 ; page 85 , recto.

A cette cérémonie de l'onction , le saint prophète Elie en ajouta une autre , qui fut de jeter son *manteau* sur Elisée : *cum venisset Elias ad eum misit pallium suum super illum*. Les Septante disent que ce fut sa mélote , laquelle , comme nous avons remarqué ci-dessus , lui servoit de *manteau*.

Par cette cérémonie , Elie vouloit montrer

qu'il l'appelloit à être de sa famille & de son institut. Quand Ruth voulut témoigner à Booz qu'elle désiroit être sa femme & faire un même ménage avec lui ; elle le pria d'étendre son manteau sur elle, *expande pallium tuum super famulam tuam* : & je dis qu'Elie mit son manteau sur Elisée, pour montrer qu'il l'appelloit à son institut & à mener une vie semblable à la sienne : & comme son institut étoit monastique, il faut dire qu'il l'appelloit à l'état religieux. C'est ce que veut dire Sanctius sur ce passage des Rois : *Injecto pallio, in suam sibi societatem ascivit, quasi ejusdem secum instituti participem, &c. Unde fecit prophetam Elisæum : Pallium autem conturbanalem & monachum, ibid. pag. 99 recto.*

M A N T E A U

DE SAINT FLORENT.

IL arriva que le roi Dagobert étant en son palais à Kircheim, envoya ses gens à la chasse dans cette forêt-là, qui étoit proche. Eux, avec une grande meute de chiens, coururent presque tous sans faire rencontre d'aucun gibier : ce qui les étonna merveilleusement ; mais beaucoup

davantage, quand ils abordèrent la cellule de saint Florent, & qu'ils y trouvèrent un si grand nombre de bêtes de toutes espèces, dont les unes païssoient, les autres étoient couchées, les autres se promenoient, & toutes avec une telle privauté, qu'elles ne s'émurent en aucune façon, bien qu'elles se vissent environnées d'hommes & de chiens qui aboyoient après elles. De quoi s'indignant contre le saint, qu'ils trouvèrent en son travail manuel au milieu de de ces bêtes, ils lui ôtèrent sa robe qu'ils pensèrent emporter. Ils ne connoissoient pas quels étoient les mérites d'un si saint personnage, qui, au lieu de crier ou de se fâcher contre eux, courut après, leur porter sa hache: mais ils n'allèrent pas loin sans reconnoître leur faute, d'autant qu'étant arrivés à un certain marais par où il leur falloit passer, leurs chevaux s'arrêtèrent tout court, en sorte qu'il ne fut pas en leur pouvoir de les faire passer outre. Dieu permit qu'ils reculèrent plutôt que d'avancer. Pensant en eux-mêmes d'où pouvoit procéder cet accident, ils s'avisèrent que peut-être c'étoit une punition de Dieu, pour avoir ôté le vêtement de ce bon-homme qu'ils venoient de quitter; ils rebroussèrent donc chemin, & vinrent à la rencontre de saint Florent qui couroit après eux: ils lui rendirent sa robe, &

depuis poursuivirent leur chemin sans aucun empêchement. Cette rencontre méritoit bien que le roi en fût averti. Chacun courut à l'envi l'un de l'autre, à qui en seroit le premier porteur. Aussi-tôt le roi envoya un cheval à saint Florent, & le pria de monter dessus pour le venir voir. Le saint obéissant au commandement du roi, s'achemina pour l'aller trouver, sans toutefois se servir de ce cheval, se contentant de son âne, qu'il avoit coutume de mener; mais voici d'autres merveilles. Il n'eut pas plutôt mis le pied sur le seuil de la porte du palais, que la fille du roi, sourde & muette dès sa naissance, recouvra l'ouïe & la parole ensemble, remuant miraculeusement la langue pour saluer saint Florent, l'appellant par son nom, qui avoit été jusqu'alors inconnu à un chacun. Ce n'est pas tout : il n'avoit aucun serviteur avec lui : comme il fut prêt d'entrer dans la chambre du roi, ne sachant à qui donner son *manteau* pour le garder, il le jetta sur un rayon du soleil qui passoit par une vitre, & miraculeusement ce *manteau* se tint suspendu en l'air sur ce rayon, comme sur une perche, tant qu'il demeura à parler au roi, & jusqu'à son retour. Le roi en demeura si ravi, que pour ce respect, reconnoissant par-là, la sainteté du Saint, il lui donna une grande partie de cette forêt pour

y bâtit un monastère, & y ajouta plusieurs villages pour son entretien. Il se nomme aujourd'hui le monastère de Haslen, & il jouit à présent de tous les revenus & privilèges.

[Extrait des vies des Saints, composées en espagnol par Ribadeneyra, traduites en françois par Gautier; Paris, 1686, in-fol. Tome second, page 431.]

Comme je ne veux rien rapporter dont on puisse contester la vérité, on ne doit point exiger de moi que je fasse mention du *manteau* de sainte Ursule. Il est vrai que tous les tableaux qui représentent cette sainte, lui donnent un *manteau* d'une ampleur excessive. Les onze mille vierges, les autres compagnons de son martyre; & les religieuses qui reconnoissent cette sainte pour leur patronne, en sont couvertes, & s'y trouvent rassemblées comme sous un pavillon; mais c'est une imagination de peintre qui n'a rien de réel, & qui ne peut être regardée, tout au plus, que comme une allégorie. J'ai consulté tous les légendaires, tous les auteurs des vies des saints, Ribadeneyra, François Horæus, & en particulier M. Baillet écrivain judicieux & bon critique, aucun d'eux ne dit absolument rien sur ce *manteau* mystérieux.

Je n'ai rien trouvé non plus dans ces auteurs qui puisse autoriser ce qu'on entend dire tous les jours, au sujet du *manteau* de saint Martin. On prétend qu'étant encore soldat, il ôta son *manteau*, le coupa en deux, & en donna la moitié à un pauvre tout nu, qui lui demandoit l'aumône. Je ne conteste point le fait, mais je soutiens que le vêtement qui fut divisé n'étoit point un *manteau*; c'étoit une casaque, sorte d'habit militaire en usage chez les soldats romains, ainsi qu'on le peut voir dans la vie du saint, écrite par Sulpice Sévère; on ne doit donc pas trouver mauvais si je ne fais pas entrer ce *manteau* en ligne de compte.

J'en dirai encore moins sur le *manteau* de saint François, qui n'a rien de plus remarquable que le *manteau* de tous les autres moines, si je n'étois obligé de parler des disputes que cette partie de l'habit du saint excita parmi ses disciples peu après sa mort. Ils vouloient tous être regardés comme de parfaits modèles de leur saint fondateur, & dans cet esprit, les uns prétendoient que le *manteau* dont ils se couvroient, devoit descendre jusqu'au jarret, tandis que d'autres, à la tête desquels étoit le fameux frère Elie, & qui affectoient de mener une vie plus austère & plus sainte, écourtoient si fort leur *manteau*, que saint Antonin dans

sa chronique, 3^e partie, tit. 2. chap. 19, dit qu'il ne leur venoit que jusqu'aux fesses. Les esprits s'échauffèrent, on en vint aux injures; on se prodigua les titres d'hypocrites, de faux frères; & peut-être eût-on été plus loin, si une autorité supérieure n'eût imposé silence, & laissé la liberté de rogner ou d'alonger son *manteau*, & de se dire ou cordelier ou capucin. Quant à saint François de Paule, il passe pour constant qu'il a traversé un bras de mer sur son *manteau*; les auteurs que j'ai lus, & Ribadeneyra lui-même convient du fait; mais ils disent tous qu'il l'a passé sur ses habits: la vraisemblance est pour le *manteau*, mais je ne puis le rapporter autrement que les auteurs.



LE MANTEAU,

O U

LE PALLIUM,

Par rapport au Clergé.

LE *Pallium*, selon l'auteur du cérémonial romain, est un ornement que les sousdiacres du pape sont chargés de faire de la laine de deux agneaux, à laquelle cependant on supplée d'autre laine, quand celle qu'ils ont fournie n'est pas suffisante; mais ces deux agneaux ont été offerts dans l'église de sainte Agnès de Rome, au moment de l'*Agnus Dei* du jour de sainte Agnès.

Lorsque le *Pallium* est fait, on le porte sur le tombeau des saints apôtres Pierre & Paul durant une nuit. Après quoi les sousdiacres le reprennent & le gardent jusqu'à ce qu'on l'envoie à ceux auxquels on le destine. Il s'attache sur d'autres ornemens avec de grosses épingles.

Primitivement il se mettoit sur les épaules sans épingles. C'est ainsi qu'il étoit il y a onze

cents ans, du temps de saint Grégoire; & il étoit alors de fin lin blanc.

Quelques uns croient que saint Silvestre reçut ce droit de Constantin le Grand.

Il y a eu des temps où les patriarches le donnèrent aux évêques de leur patriarchat.

Il y en a eu aussi où les évêques d'une province le donnoient à leur métropolitain lorsqu'ils le sacroient.

Depuis il ne fut donné qu'aux métropolitains qui alloient à Rome, & qui le demandoient. Enfin on a vu par la suite le demander par un autre, *instanter, instanti s, instantissime*.

On a regardé comme illicites les ordinations faites par les métropolitains, avant qu'ils eussent le *Pallium*.

Les archevêques prennent rang entr'eux, selon le temps qu'ils ont reçu le *Pallium*; & certains évêques qui l'ont eu, se sont faits qualifier d'archevêques, tels que ceux de Metz.

Il y a des jours & fêtes limités pour le port du *Pallium*. Le pape assignoit quelquefois ces jours.

Un archevêque ne peut pas le porter hors de sa province, excepté en Espagne, où les métropolitains ne sont point contraints à cet usage.

Il n'y a que le pape qui s'en sert par-tout & toutes les fois qu'il officie.

Cependant quelquefois , par grace spéciale , les papes ont permis de s'en servir *ad libitum* ; mais on croit que dans ce cas , il y en avoit de deux sortes ; l'un pour tous les jours avoit été donné pour récompense , & l'autre à l'ordinaire des métropolitains.

Les archevêques l'ont reçu avec respect dans un plat d'argent présenté par un évêque.

Etant transférés à une autre métropole , il leur faut un autre *Pallium* ; & ils ne peuvent se servir de celui que laisse l'archevêque mort ou transféré ; cependant il y a eu des exceptions pour les archevêques éloignés .

Si on dégrade un archevêque , on lui ôte le *Pallium* ; cela se faisoit dès les premiers temps.

Des évêques régionnaires l'ont souvent eu.

Chez les Grecs tous les évêques ont le *Pallium*.

Dans les Gaules le *Pallium* n'est connu que depuis le sixième siècle.

L'archevêque d'Arles est le premier qui l'ait reçu.

La forme est celle d'une bande de trois doigts qui entoure les épaules comme de petites bretelles , ayant des pendans longs d'une palme

par devant , & par derrière, avec des petites lames de plomb arrondies aux extrémités, couvertes de soie noire, avec quatre croix rouges.

Quelques Archevêques ont entouré leurs armoiries du *Pallium*, en forme de collier d'ordre.

Le *Pallium* ne se portoit point aux processions.



M A N T E A U X

DES DUCS ET PAIRS,

ET DES PRÉSIDENTS A MORTIER.

J'AVOIS toujours imaginé qu'il me feroit facile de trouver les éclairciffemens que ces *Manteaux* pouvoient exiger, soit sur leur origine, soit sur leur parité, soit enfin sur leur différence; je n'ai rien vu de satisfaisant dans les livres qui ont rapport à ces matières. Je regardois le procès des ducs & du parlement, comme une pièce qui m'instrueroit suffisamment; mais l'un & l'autre parti n'ont point fait usage de ces moyens pour flatter leur vanité, ou pour humilier celle de leurs adverfaires; procédés qui se rencontrent assez ordinairement dans les procès. Le point de critique dont il s'agit est assez peu important par lui-même; mais cependant, comme on en examine tous les jours qui ne font pas plus intéressans, j'ai été étonné que personne ne l'ait encore entrepris. Malgré le piquant d'une matière neuve, je suis bien éloigné de vouloir m'y attacher; je me contenterai

seulement de rapporter tout ce que j'ai pu ramasser sur ces espèces de *manteaux*, & de renvoyer le lecteur curieux aux sources. Il peut en attendant lire, s'il veut s'ennuyer, les extraits qui suivent. Ils sont justes, faits avec soin; cependant je ne les regarde encore que comme une indication très-imparfaite, mais suffisante dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

EXTRAIT

De l'histoire de la Pairie, par M. le **Laboureur**;
manuscrit tiré de la bibliothèque du Roi,
sous la cote 133.

CHAP. XII. *De l'institution du premier Président du Parlement de Paris, & des grands Présidens, autrement appelés les Présidens à Mortier, & de leur habit.*

Après avoir fait l'histoire de l'institution du parlement; après avoir fait voir que dans son origine, il n'y avoit que des personnes des deux anciens ordres de l'état, des clercs & des nobles qui y fussent admis, ce qui a mérité, par excellence à ce corps illustre, le nom de cour de France & de cour des pairs; & que ce parlement, composé de personnes titrées que le

prince choissoit, se renouvelloit très-fréquemment, jusqu'à ce que, par la nécessité des affaires, il fût rendu sédentaire & perpétuel. vers l'année 1320, M. le Laboureur remarque que peu à peu les chevaliers, obligés d'aller à la guerre, se dispensèrent d'assister à ces assemblées, sur-tout depuis qu'ils ne furent plus présidés, comme ils l'avoient été autrefois, par les plus grands seigneurs du royaume; qu'alors il se forma une espèce de conseil appelé *l'étroit conseil*, qui suivoit la cour & avoit le secret de l'Etat, tandis que le parlement étoit uniquement destiné à juger les procès des particuliers. Il montre encore que pendant très-long-temps, il n'y eut à la tête de cette compagnie que des conseillers qui exerçoient la présidence par commission, & que cette place importante ne fut donnée à titre d'office que vers l'an 1349. Le premier qui la posséda à ce titre, fut Simon de Buffy; & les collègues qui lui furent donnés pour présider à chacun des divers parlemens qui se tenoient à chaque année, peuvent être regardés comme les premiers d'entre les présidens à mortier. Successeurs des pairs du royaume & des chevaliers, qui en étoient la principale noblesse, ils devinrent les héritiers des honneurs & des prérogatives qui appartenoient à ces derniers; le droit de présidence les en revêtit, &

c'est aussi ce qui les mit en possession du même habit dans les séances, lequel leur a, avec le temps, communiqué la qualité de chevalier, dont il est la marque expresse, & cet habit, aussi bien que la place qu'ils tiennent dans cette auguste compagnie, les rendent sans difficulté d'un rang très-honorable après la pairie.

Il est sans doute que les présidens, ainsi établis dans l'ordre de l'ancienne chevalerie, sont capables de toutes les graces & de tous les honneurs qu'on peut acquérir dans la profession des armes. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'ancien habit royal, & cette pensée est bien digne de l'idée qu'on doit avoir d'un corps si illustre; mais l'expérience du contraire m'oblige de dire qu'il n'y a aucune convenance. Car l'habit royal étoit d'une écarlate violette, tant la tunique ou veste que l'épitoge ou *manteau*; & outre qu'il étoit sans manches, il étoit ou semé ou bordé de bandes en broderie de fleurs de lis d'or. Cet épitoge ou *manteau* royal se portoit diversement, fendu par-devant ou sur l'une des épaules, & noué par l'endroit du col, ou agraffé d'un fermail de pierreries; il n'étoit point trouffé, ou rebrassé sur le côté gauche qui est le côté de l'épée, parce que nos rois n'en portoient point dans les séances royales; & c'est pour ce sujet particulièrement qu'on ne les voit point armés

dans leurs sceaux , où ils ont voulu paroître en habit de paix , comme juges & arbitres de leurs sujets : mais dans les actes que nous avons d'eux comme seigneurs de Gènes ou ducs de Milan , qui étoient des dignités séparées & inférieures à la royauté ; au lieu de la cire jaune dont ils ont hérité de la seconde race , aussi-bien que du droit de l'empire & que les rois électifs de la Germanie , soi-disans empereurs , ont emprunté d'eux , ils ont scellé en cire rouge comme les barons anciens ou seigneurs particuliers , non assis & en habit royal , mais armés & à cheval.

Or , que nos rois dédaignassent de porter l'épée dans leur royaume , il paroît par le témoignage d'Alberic , auteur de près de quatre cents ans , qui dit , sous l'an 1193 , que le roi d'Angleterre avoit corrompu des assassins d'Orient pour le tuer (*) ; il se contenta de peur , de surprise , de porter à sa main une petite masse d'armes , & prit des gardes autour de sa personne qu'il arma de même ; & de-là vient l'institution des sergens d'armes qui portoient des masses , & qui sont aujourd'hui représentés par les gardes-du-corps.

Les barons & les chevaliers , tout au contraire des rois , scelloient armés de toutes pièces pour désigner le service de leurs fiefs , qui les

(*) *Philippe II.*

rendoient hommes du roi ; ils ne quittoient jamais leur épée, & la portoient plutôt à la cour, plus pour le service du prince que pour la défense particulière de leurs personnes. Mais quant à leur habit, ils le rendoient le plus conforme qu'ils pouvoient à l'habillement du prince, duquel il est naturel à tous les François d'épier les inclinations pour s'en faire une mode. C'est un effet de l'amour qu'ils ont pour leurs souverains, qui de leur part ont pris plaisir à cette généreuse émulation, & qui l'ont plutôt entretenue que condamnée ; c'est ce qui a introduit ce grand luxe à la cour de France, & de - là vient qu'on continue encore de les imiter en tout ce que l'on peut.

Cela n'étoit pas autrefois dans un usage, ou plutôt dans un abus si général qu'il est aujourd'hui ; chaque condition avoit ses habits, & il n'y avoit que les chevaliers qui pussent être vêtus comme le roi ; parce qu'il n'y avoit que les chevaliers qui pussent prendre de l'or & porter des *manteaux*. Les écuyers ne portoient aucun ornement ; & s'ils prirent de l'argent avec le temps, c'est que le roi le permettoit sur les habits qu'il leur donnoit aux fêtes de cour ; mais quand ils se présentoient pour recevoir l'ordre de chevalerie, c'étoit avec une longue tunique de couleur brune & modeste, toute

unic ; & ce fut en cette même sorte que Louis duc d'Anjou , roi de Sicile , & Charles son frère , se présentèrent , l'an 1389 , devant le roi Charles VI , qui les fit chevaliers à Saint-Denis , selon l'histoire de son règne que j'ai traduite & donnée au public.

Le *manteau* ainsi réservé pour les chevaliers , devint si bien le symbole & le signe de la chevalerie , que nos rois même s'accoutumèrent à faire présent de ces *manteaux* aux nouveaux chevaliers qu'ils honoroient de l'accolée aux fêtes solennelles & aux jours qu'ils tenoient cour plénière. Pour les rendre plus honorables , ils les distribuoiènt le plus souvent d'écarlate vermeille qui étoit la couleur la plus approchante de leur habit ; mais parce qu'ils étoient obligés de porter une épée sous ce *manteau* , il fallut par nécessité , pour n'en être point embarrassé , qu'on relevât ou retrouffât le côté de l'épée , & il paroît relevé de la même sorte aux *manteaux* des présidens à mortier.

Ces *manteaux* se donnoient tous les ans pour l'été & pour l'hiver , par le roi , aux principaux seigneurs du royaume & aux chevaliers de sa maison ; & cela s'appelle livrée , ou livraison de *manteaux* , du mot de *liberatio palliorum* ; qui faisoit un chapitre dans les comptes de la dépense ordinaire de leur maison.

L'ancien parlement étant composé de ces chevaliers & seigneurs de la maison du roi, ils y entroient par honneur avec cet habit ou *manteau* ; & c'est pour cette raison-là qu'on appelle indifféremment du mot de *pallium*, le *manteau* & la robe, dont la délivrance s'est continuée jusques dans le quatorzième siècle ; mais elle fut enfin appréciée à cent sols, qui étoient dix livres, qu'on payoit pour les deux faisons à chaque président ou conseiller, outre les gages ordinaires de chaque jour de leur service. J'ai exprès fait cette différence entre *manteau* & robe, parce qu'elle est de conséquence en ce sujet ici ; car il faut savoir que quand les chevaliers cessèrent de composer le parlement que l'on traite de nosseigneurs, en mémoire de cette ancienne chevalerie représentée par les présidens ; parce que le chevalier étoit ainsi appelé par ses supérieurs, & même par ses égaux aussi bien que par ses inférieurs ; depuis, dis-je, qu'il fut non-seulement sédentaire, mais perpétuel, on y introduisit des personnes de lettres, lesquelles, n'ayant point le caractère de chevaliers, n'en purent porter l'habit, mais prirent la robe qui garda le mot de *pallium* dans les comptes de la dépense des rois, où l'on confondit l'un & l'autre sous l'ancien chapitre ; alors on vit le parlement bigarré ; les chevaliers qui y restoit

portèrent le *manteau*, & ils étoient distingués par la qualité de messire & de monseigneur, affectée aux seuls chevaliers, d'avec ceux qui ne l'étoient point, & qui n'étoient encore qualifiés que maîtres, fussent-ils même présidens à mortier, ou premiers présidens.

Peut-être m'opposera-t-on à l'égard des premiers présidens, que j'entreprends sur la créance vulgaire; que le premier président est chevalier né, & que c'est pour cette raison qu'il porte l'empreinte de l'accolée sur son *manteau*, comme étant fait chevalier en vertu de ses lettres. J'avoue que cela est bien pensé, parce que cela devoit être; je demeurerai d'accord même que cela est vraisemblable, en ce qu'il y auroit à redire qu'un magistrat, non chevalier, présidât & primât des conseillers qui seroient chevaliers, dans une séance où l'on n'admettoit originairement que des seigneurs & des chevaliers. Mais cela n'a pas toujours été vrai, & je le prouverois par l'exemple de messire Jean de Popincourt, qui ne fut chevalier que long-temps après qu'il fut premier président, & qui peut-être est le seul qui ait reçu cette accolée de la main du roi; dont j'ai la preuve par l'exemple de maître Robert Muger, qui fut toujours maître en vertu de ses degrés, & jamais messire, ni sa femme madame, parce qu'il n'étoit point chevalier.

valier. Par celui de Philippe de Morviller, qui, quoique gentilhomme, fut long-temps maître & premier président avant que d'être chevalier & messire; & de plusieurs autres premiers présidens que je m'abstiendrai de citer.

Il résulte de ce discours que la robe des présidens du parlement dérive de ces *pallia militum*, ou *manteaux* de chevaliers que le roi donnoit aux chevaliers de sa maison, parmi lesquels il choisissoit ceux qui devoient tenir son parlement; & comme ils tenoient à honneur de paroître en cet habit de la cour du roi, quand sa majesté venoit en son parlement; c'est la raison pour laquelle le parlement prend encore la robe rouge quand il plaît au roi d'y venir tenir son lit de justice: comme étant non pas l'habit, mais l'ancienne livrée de nos rois. Les présidens y paroissent en habit de chevaliers, dont ils ont été bien conseillés de garder le caractère, qu'on ne leur peut plus contester; & les conseillers sous celui des anciens chevaliers dont ils occupent la place, lesquels on distinguoit par le titre de monseigneur & de monsieur, d'avec les clercs & gradués, qui ont confondu dans la suite des temps en une même personne, la qualité de monsieur-maître, comme pour la même raison l'on a continué à tout le parlement la qualité de nosseigneurs du parle-

ment, en mémoire de la séance des pairs, & du choix qu'on faisoit de plusieurs chevaliers pour composer avec eux l'ancien parlement de France. Ainsi tous les avantages de ce même parlement lui viennent de la chevalerie ancienne ; & comme il ne peut porter ses prétentions plus haut, les pairs étant d'un ordre supérieur à la chevalerie, qui leur a de tout temps fait mépriser la qualité de chevalier, comme l'un de leurs moindres attributs, en ce qu'ils étoient seigneurs des chevaliers ; il est sans doute que le parlement faisant une action de chevalerie dans sa fonction de juge, elle est subordonnée de fait & de droit à celle des pairs.

CHAP. XVIII. *Des Couronnes & autres marques, tant de la Pairie, que des autres dignités de la Couronne & de la Cour de France.*

J'obtiens tout ce que l'auteur rapporte concernant les droits attribués aux seuls nobles ou chevaliers d'avoir des armoiries, de porter l'écu penché, de le timbrer du casque ou du volet appelé vol banneret, pour me renfermer dans ce qu'il observe au sujet du *manteau ducal*.

Depuis, dit-il, que par un désordre digne de l'attention du roi, les qualités & les marques

d'honneur sont arbitraires, & qu'on n'est plus obligé comme autrefois de mériter la qualité de chevalier de la reconnoissance du souverain, tous les nobles, & même plusieurs roturiers sont, comme il leur plaît, chevaliers, marquis, comtes & vicomtes : personne ne veut plus du titre de baron, jadis confondu avec celui de pair de France ; l'on n'usurpe pas seulement la couronne ducale qui est à l'abandon ; mais si l'on trouve un écu de ses ancêtres avec le volet ou *mantelet* de chevalerie, on étend ce *mantelet* pour en faire un *manteau* d'hermines, quoique ce soit la seule marque qui reste à la pairie de France.

C'est un article que je suis obligé de toucher, puisque j'écris de ses droits ; & je le touche avec tant de modération, que personne de ceux qui pourroient y être intéressés ne m'en doit savoir mauvais gré, puisqu'il s'agit de parler du *manteau* ducal, & qui n'est pourtant en effet que le *manteau* de la pairie confondue avec la duché, parce qu'on ne fait plus de pairs qui ne soient ducs. C'est assez de dire que c'est la marque de la fondation du sacre, où les pairs officient avec cet habit qui ne sert en nulle autre cérémonie, pour faire voir qu'il n'appartient qu'aux pairs d'en décorer leurs armes ; comme par la même raison il

n'appartient qu'aux ducs de prendre la couronne de fleurons. D'ailleurs c'est un habit royal, parce que la fonction est royale, & si chaque dignité a sa marque dans les armes par un usage moderne qui est reçu & approuvé, n'est-il pas très-juste que la plus sublime dignité de l'Etat ait la sienne? Cela s'est même établi en Allemagne, où l'on a méprisé l'usage des couronnes; car les électeurs ont chargé leurs armes des marques de la fonction assignée à leur électorat le jour du couronnement des empereurs, & cette marque n'est propre qu'à la personne seule de l'électeur. Sur ce fondement, qui m'a semblé incontestable, l'on peut dire que les ducs non pairs de France, en prenant ce *manteau*, usurpent les marques de la pairie, & il ne doit pas convenir avec plus de raison aux princes qui ne sont pas du sang de France, puisque ce n'est qu'en vertu de la pairie unie à leur qualité qu'ils ont commencé à se parer du *manteau* de pair, & qu'ils ne sont en possession de ce *manteau* & de la couronne ducale qu'en vertu de l'un & l'autre titre; par conséquent, ce n'est pas un simple signe d'une noblesse extraordinaire; & quand tout le monde en fera défabusé, comme il le doit être, il ne sera pas plus injurieux de s'abstenir de cette usurpation vaine, que de celle du cordon bleu.

& des colliers de l'ordre du roi, qui rendroient un homme ridicule s'il les prenoit de son autorité sur sa personne & sur ses armes, fût-il présomptif héritier de la couronne, s'il n'étoit fils de roi.

J'estime qu'il n'y a rien de plus facile que de régler cet abus, si l'on renvoie chacun aux marques de sa dignité. Les princes du sang, les ducs & les pairs auroient seuls le *manteau* de pair joint à la couronne de duc; les ducs seuls auroient la couronne ducale, & ainsi des marquis, des comtes, des vicomtes & barons, si l'on ne veut point toucher à leur entreprise, pourvu qu'ils le fassent à bon titre.

Extrait du traité de la noblesse, par M. de la Roque. Rouen, 1734, in-4°. pages 19 & suivantes.

La chevalerie étoit estimée de si grand prix, que ceux qui en étoient honorés, recevoient anciennement une finance *pro pallio novæ militiæ*; cela se voit à la chambre des comptes dans les rôles des années 1248, 1287, 1288; & dans le livre intitulé *Jornale thesauri*, qui commence le premier août 1326, & qui contient plusieurs cédules de la finance reçue par les chevaliers, &c.

Extrait de M. Ducange.

L'on pouvoit espérer que le traité manuscrit de M. Ducange, *du droit des armes*, qui contient cinquante-huit chapitres, l'un desquels traite *des ornemens extérieurs des écus, timbres & casques*, auroit fourni des éclaircissemens sur le sujet de ces *manteaux*; mais ce manuscrit est si délabré, que n'en pouvant rien tirer qui forme une suite, & ne pouvant, quant à présent, avoir la communication des autres manuscrits de M. Ducange qui sont à Vienne dans la bibliothèque de la reine de Hongrie, l'on se contente de proposer quelques idées établies sur des principes tirés de M. Ducange.

L'on ne fait sur quoi peut être fondé ce qu'on lit dans le dictionnaire de Furetière, que l'usage des *manteaux* fourrés d'hermines n'a guère plus d'un siècle, & que celui des présidens est bien plus moderne. Quoique l'on ne trouve rien de positif sur ce sujet dans M. Ducange, son silence paroît une preuve négative; car, cela supposé, il en auroit presque vu l'origine de son temps. Bien loin de cela, on peut appuyer une opinion contraire, sur différens passages qu'il fournit. Il observe que dans l'antiquité la plus reculée, les casques & heaumes des chevaliers étoient enrichis de

figures de bêtes farouches, soit pour ornement, soit pour effrayer l'ennemi. Plutarque, parlant de la bataille des Cimbres contre Marius, proche Verceil, rapporte que leurs casques parurent relevés de figures de toutes sortes d'animaux, qu'ils avoient mis pour paroître plus grands & plus effroyables aux yeux des Romains. Si de là nous passions aux anciens Gaulois, nous verrons que leur vêtement le plus ordinaire a été la cotte d'armes, qui avoit la forme de la tunique de nos diacres, & que, quand les François s'établirent dans les Gaules, ils quittèrent une sorte de *manteau* qui leur étoit particulier, pour prendre cette cotte d'armes sur laquelle ils firent éclater leur magnificence, en la faisant ordinairement de drap d'or & d'argent, & de riches pannes, ou fourrures d'hermines, de martes, &c. L'abus de ces dépenses vint à un tel excès, sur-tout dans les voyages d'outremer, que Philippe-Auguste & Richard roi d'Angleterre entreprirent d'y remédier l'an 1190. Deux parlemens d'Angleterre firent les mêmes défenses en 1334 & en 1363; dans la suite les chevaliers, pour se distinguer, diversifièrent leurs cottes d'armes, en découpant les draps & les fourrures, & firent empreindre ces mêmes figures sur leurs écus. C'est de là vraisemblablement que les

héros ont emprunté les métaux, les couleurs & les pannes qui entrent en la composition des armoiries. Quelques-uns néanmoins continuèrent à porter leurs cottes d'armes sans découpe, & conservèrent la même couleur dans leurs écus; voilà pourquoi les comtes & les ducs de Bretagne portèrent l'hermine simple; on pourroit en rapporter d'autres exemples, mais ils seroient inutiles ici.

Ces cottes d'armes étoient vraisemblablement attachées au casque par des liens ou des agrafes; peut-être même qu'elles couvroient le casque ou armure de tête, & en cela elles auroient mieux imité la peau naturelle des animaux, telle qu'Hercule & les anciens héros l'ont portée, & que nous la voyons encore dans les médailles de Trajan, d'Adrien & de Commode. Ceci une fois établi, il est aisé de concevoir que le casque ou heaume ayant été ajouté à l'écu, on y a laissé pendre la cote d'armes qui faisoit partie de l'armure complète, & même une partie si essentielle, que souvent on ne comptoit les combattans à la guerre que par le nombre des cottes d'armes. L'usage ayant depuis converti ces cottes d'armes en *manteaux*, on en a pareillement orné l'écu d'armoiries; & j'imagine que les ducs & princes souverains l'ont retenu plus particu-

lièrement, parce que le *manteau*, outre qu'il représentoit la cotte d'armes, étoit encore le principal & le plus apparent de leurs habillemens de cérémonie. Le glossaire de M. Ducange, au mot *mantum*, fournit des choses qui pourroient venir à ce sujet ; il fait voir que l'investiture des plus grandes dignités se faisoit par le *manteau*. Le vieux cérémonial (comme se doit gouverner un duc en bataille) dit, que le duc doit être à cheval, & son cheval couvert de ses armes, & lui-même armé de sa cotte d'armes, &c. Le cérémonial françois, au sacre de Charles VIII, dit : les pairs séculiers y étoient vêtus de manteaux ou tocques de pairie, renversés sur les épaules comme un épitoge, &c. M. Ducange ne doute pas que les ducs n'ayent paru avec leurs couronnes dans les occasions de cérémonie, & particulièrement dans les cours plénières & solemnelles de nos rois ; cette opinion semble porter celle du *manteau*.

A l'égard du chancelier & des présidens, la chose est maintenant fort simple ; puisque, suivant la tradition reçue, leur mortier, avec ses accompagnemens, n'est que la représentation des ornemens royaux que nos rois leur communiquèrent en leur abandonnant leur palais de Paris, pour en faire un temple de justice.

Le mortier est une sorte de couronne, dont les rois de la première race ont usé, & qu'ils avoient imitée d'après les empereurs de Constantinople qui en avoient une semblable ; ce diadème a passé dans la seconde & dans la troisième race. Saint Louis paroît avec cet ornement aux vitres de la Sainte-Chapelle de Paris.

J'ajouterai aux recherches de M. Ducange, celles que fournit le père Menestrier jésuite, dans son *Origine des ornemens des armoiries*, imprimée à Lyon en 1680. Il dit, pages 130 & suivantes :

C'est de l'ancien usage des tournois qu'est venu celui des *manteaux* qui sont nommés dans les anciens manuscrits *blasons*, *enseignes d'armes* & *houffes d'écu*. Dans un manuscrit de la manière des anciens tournois que m'a communiqué M. Ducange, il est dit : *doivent les héraults crier que l'on boute hors les bannières, blasons & houffes d'écu, ou enseignes d'armes ; par quoi on puisse tourner en accord.*

Il n'y a guère plus d'un siècle que l'usage s'est introduit de mettre les *manteaux* fourrés d'hermines & armoyés sur les replis autour des armoiries pour les princes & pour les ducs. Le plus ancien que j'ai vu en armoiries, est autour des armoiries des ducs de Lorraine,

dans l'armorial allemand. L'Etat d'Angleterre, parlant des armoiries de ce royaume, dit : un riche *manteau* de drap d'or, d'hermines & de vair les couvre.

Aujourd'hui tous les ducs & pairs les mettent autour de leurs armoiries fourrés d'hermines avec les figures de leurs blasons sur les deux replis des côtés. Les pairs ecclésiastiques portent aussi le *manteau* depuis ce siècle seulement. Les présidens, depuis une vingtaine d'années, mettent aussi ce *manteau* autour de leurs armoiries ; mais ce n'est pas un *manteau* armoyé comme celui des ducs & pairs. C'est un *manteau* d'écarlate doublé d'hermines & de petit gris, qui est le *manteau* qu'ils portent en cérémonie quand ils sont au parlement en robes rouges. Celui des premiers présidens a trois galons d'or sur le repli gauche, pour marque de la chevalerie qui est attachée à leur dignité.

Celui du chancelier est de drap d'or, & ne doit pas être armoyé ; les cardinaux princes mettent en France le *manteau* armoyé de leurs armoiries.

Les armoiries du cardinal Georges d'Armagnac, qui fut légat d'Avignon, sont en ce pays-là sur quelques ornemens d'église avec le *manteau* armoyé, depuis l'an 1520. Peut-

être le fit-il parce qu'il étoit resté le dernier de sa maison.

Le cardinal de Richelieu porta un pareil *manteau* ayant pris la qualité du cardinal duc.

Le cardinal Mazarin l'a porté depuis, & M. le cardinal de Bouillon le porte à présent.

L'usage de ces manteaux n'a guère passé aux autres pays, & ils sont rares ailleurs qu'en France. Le même auteur s'explique à peu près de la manière dans la *méthode abrégée du blason*, imprimée à Lyon en 1661, page 49. Voyez ce qu'on y lit concernant le *manteau* des ducs.

Les ducs & pairs enveloppent leurs armes d'un *manteau* doublé d'hermines, armoyé au dehors des pièces de leurs blasons sur les replis; ils les accostent aussi de deux palmes, s'il n'est entouré de quelque ordre.

Et dans *son véritable art du blason*, Lyon, 1671, page 285; il s'explique ainsi par rapport aux *manteaux* des présidens :

Les premiers présidens des parlemens, particulièrement celui du parlement de Paris, mettent derrière leur écu un *manteau* d'écarlate fourré d'hermines & de petit gris par bande en rayons, & sur le repli du côté gauche trois galons d'or en forme de boutonnières à longues queues, pour marque de chevalerie,

le mortier bordé de velours de deux galons d'or en cimier. Les présidens à mortier placent pareillement l'écu de leurs armes sur un *manteau* d'écarlate fourré de petit gris, & portent le mortier de velours noir avec un seul galon d'or sur le bord d'en haut. L'origine des trois galons d'or sur le *manteau* du premier président vient de ce qu'anciennement les enfans, pour succéder aux bénéfices de leurs pères, se faisoient faire chevaliers; & pour les distinguer des autres en qualité de fils de chevaliers, durant la vie de leurs pères, ils portoient sur l'épaule des nœuds lambeaux ou labeaux, nommés en latin *laquei*. Quand ils étoient faits chevaliers, on leur coupoit les bouts de leurs lambeaux. Le galon du *manteau* du premier président est un reste de cet usage: cette observation est tirée d'un ancien livre intitulé *de la Chevalerie ancienne & nouvelle*, du P. Menestrier. Paris, 1683.

Il résulte de toutes les observations précédentes, qu'on ne peut point disputer à MM. les ducs ni à MM. les présidens le droit de porter le *manteau*, & que chacun a le sien qui lui appartient en propre. On a vu dans le dernier siècle, deux frères qui ont brillé depuis parmi les ducs, être fort embarrassés de n'avoir à eux deux qu'un seul *manteau*: ce qui obligeoit l'un de garder la

chambre , tandis que l'autre alloit au louvre faire sa cour au prince , ayant sur ses épaules un vêtement , sans lequel il auroit sans doute couru risque de se morfondre dans la foule des courtisans. Voyez , *Mémoire du parlement contre les ducs.*



L E S

BLANCS MANTEAUX,

Ordre de Saint Benoît , Prieuré.

IL y a apparence que les *Guillemins*, à présent nommés *Blancs-Manteaux*, ont été premièrement de l'ordre de saint Augustin ; mais que depuis ils ont pris l'ordre de saint Benoît comme le plus austère , & ont seulement retenu la forme de l'habit , la ceinture large de cuir , avec la grosse boucle des Augustins.

Quant à l'origine de ce mot *Blancs-Manteaux*, il vient de l'habit blanc que portoient certains religieux appellés serviteurs de la Vierge Marie , vulgairement dits *Blancs-Manteaux*, lesquels ayant acheté une maison qui relevoit du Temple, Amaury de la Roche , lors commandeur des chevaliers templiers en France , en l'an 1258 , leur permit de faire en ce lieu un cimetièrè , & d'y construire une chapelle avec une maison propre pour y demeurer. Renault de Corbeil , évêque de Paris , y consentit aussi-bien que le curé de saint Jean en Grève , & Robert abbé du Bec : voilà quelle a été la première origine de ce prieuré des *Blancs-Manteaux*.

Quant aux Guillemins qui possédoient ce prieuré, ils habitoient auparavant à Mont-rouge près Paris, & l'ordre de ces frères serviteurs de la Vierge Marie ayant été aboli au synode à Lyon sous le pape Grégoire X, Boniface VIII, l'an 1297, le 15 des Kal. d'août, & Philippe-le-Bel roi de France au mois de février 1298, donnèrent ledit monastère aux frères hermites de saint Guillaume; & ceux qui le possédoient furent contraints de l'abandonner, & de prendre l'ordre de saint Guillaume.

Ce monastère est de la fondation de saint Louis, & il s'est maintenu avec ses religieux dits *Blancs-Manteaux*, jusqu'en l'an 1618, que les bénédictins de la congrégation de saint Maur & de Cluny y furent appelés par le consentement des pères Guillemins, & furent établis cette année en ce monastère par permission de Henri de Gondy, cardinal évêque de Paris.

Le couvent des Blancs-Manteaux de Paris, de sable à six besans d'or, 3, 2, 1.

Le prieur & couvent des bénédictins dits *Blancs-Manteaux*, 60 liv. sur la recette générale des finances de Paris, par l'édit d'août 1720.

A eux pour autre partie sur id. 172 liv. 17 s.



L A R U E

FROIDMANTEAU.

LE petit fief de Frementeau ou Froidmantel appartient au chapitre de Saint-Honoré. Il ne comprend guère que la rue de ce même nom, située vis-à-vis le cul-de-fac de l'Opéra. Il y a apparence qu'il a donné son nom à cette rue ; le territoire de ce fief fut réglé par la chambre du Trésor, au mois d'avril 1584, & par le parlement de Paris, au mois de mars 1610.

Registre vert du châtelet, fo. 147. Sauval ; t. 3, pag. 632, il a été crié que toutes femmes dissolues tenant bordel à Paris, aillent demeurer & tenir leurs bordeaux aux lieux publics à ce ordonnés & accoutumés, selon l'ordonnance de S. Louis ; à savoir à l'abreuvoir de Mascon, en la rue Froidmantel, près le Clos Brusnel-en-Glatigny, en la rue Chapon, & en Champ-flory.

Je ne puis plus trouver le livre où j'ai lu que le nom de Froidmanteau tiroit son origine de ceux que l'on dévalisoit autour de ce fief, & depuis dans cette rue, dont les habitantes n'attirent pas ordinairement la meilleure compagnie d'une ville,

& qui de plus , se trouvant alors dans un pays perdu , conduisoit à la rivière.

Au reste Paris est un pays trop libre pour avoir des rues absolument consacrées à quelque chose que ce soit , pendant long-tems , à l'imitation de quelques villes d'Italie ; il est vrai qu'on a forcé les femmes publiques à habiter des endroits indiqués , mais cette contrainte ne subsiste plus , le terrain se trouveroit trop limité , & tous les quartiers présentent aujourd'hui indifféremment tous les secours dont on peut avoir besoin ; les honnêtes femmes & celles qui ne le sont pas , se trouvent absolument confondues , & cette confusion fort utile pour les unes & pour les autres , rend la société de Paris fort commode & fort agréable.





EXTRAIT

DE

DIFFÉRENS AUTEURS

IMPRIMÉS ET MANUSCRITS,

ET

PRINCIPALEMENT DES DICTIONNAIRES.

MANTE. Grand voile noir , traînant jusqu'à terre , que les dames portent dans les cérémonies , & sur-tout dans le deuil. *Peplum*. Ce voile , mais d'une couleur différente , est en usage au théâtre.

MANTE. On appelloit ainsi balandrans , capes de Béarn à long poil , & autres couvertures , que portoient des voyageurs.

MANTE. On appelloit de ce nom , la couverture que les Bohémiens , qui couroient autrefois toute l'Europe , portoient sur l'épaule , & qui ne leur couvroit qu'un bras.

MANTE. *Mantus, Mantum.* Habillement fort court dont les Espagnols se servoient, qui ne couvroit pas les mains.

MANTE. Grande couverture de lit, faite de laine, appellée par quelques-uns *passé-grande*, *fleuron* ou *passé-passé*. Leur différence consiste à la longueur, à la largeur, & à être marquées de cinq ou six points, suivant les statuts des tapissiers. On en fait à Montpellier, à Avignon & à Paris.

MANTE PAPALE. Chape de laine avec un chaperon, par laquelle le premier des diacres investissoit le pape du souverain pontificat, en lui disant : *ego investio te de papatu, ut præsis urbi & orbi.*

MANTEAU. *Pallium, Lacerna.* Vêtement qu'on se met sur les épaules par-dessus l'habit, quand on veut aller par la ville ou à la campagne. Ac. Fr.

Il faut convenir que l'on n'en porte presque plus aujourd'hui à Paris; la considération que l'on a pour les perruques, empêche à-présent de mettre son chapeau, ce qu'on est obligé de faire quand on est couvert d'un Manteau; ainsi les parapluies de poche l'ont emporté sur les Manteaux, & l'on ne rencontre plus, pour ainsi dire, que les chevaliers de l'ordre qui se font suivre par un laquais

chargé de leur Manteau, ou qui les portent ainfi que des vieux feigneurs, qui pour fe donner un air de confidération, en portent aux spectacles & dans leurs carroffes.

MANTEAU. En termes de blafon, eft la représentation de la cotte d'armes du chevalier, qu'on met derrière fon écu, & qu'on chamarre de fes armoiries. Ces anciens Manteaux, qui étoient ouverts fur le côté, & qui defcendoient plus bas que le nombril, en manière de juppe volante, avoient les manches raccourcies à l'endroit du coude.

Les princes non fouverains & les ducs & pairs de France en couvrent leurs écus, & ce Manteau eft fourré d'hermines. Ce n'eft que depuis un fiecle, qu'on a mis en ufage les Manteaux fourrés d'hermines, ils font armoyés fur le repli.

Ceux des préfidens ne font pas de la même forte, ils font d'écarlate doublée d'hermines & de petit-gris : l'ufage en eft plus moderne. François I & Charles IX mettoient un grand Manteau de gueules, rebravé d'argent, fur leurs armoiries. Les Manteaux font appellés dans les anciens manufcrits blafons, enfeignes d'armes & trouves d'écu.

MANTEAU que les Romains portoient fur leur robe, fe nommoit *épitogè*; ce mot eft encore préfentement en ufage, & fe dit du vêtement des

présidens à mortier , & de l'habit que les ecclésiastiques mettent par-dessus leurs autres habits.

MANTEAU employé dans le vieux langage pour une mesure ou le d'étoffe.

MANTEAU , terme de fauconnerie , la couleur de la plume des oiseaux de proie , ainsi on dit : le faucon a le Manteau tout bigarré.

MANTEAU de cheminée , ce qui paroît de la cheminée dans une chambre ; on appelloit autrefois Manteau le haut de la cheminée qui empêche que la fumée n'entre dans la chambre , *camini testitudo*. Les anciens Manteaux étoient faits en hotte , comme celui de la grand'chambre du palais de Paris , qui est ce qu'on appelle aujourd'hui faux-Manteau ; depuis on les a faits avec de grands ornemens d'architecture. On les a réduits ensuite à une petite saillie , où l'on mettoit quelques bas-reliefs , & à une corniche sur laquelle on posoit des bustes & des porcelaines. Aujourd'hui ils ne sont plus ornés que par des glaces ; & quoique dans le vrai , ce soit un contre-sens , il est pardonnable à cause de son agrément. Selon l'usage moderne , le Manteau de la cheminée ne veut plus dire que la partie inférieure , composé du chambranle : il étoit ainsi nommé , parce qu'il couvroit la hotte & le tuyau de la cheminée.

Les Italiens le nomment *nappa* , & M. de Cambray , dans sa traduction du Palladio , a employé le mot de nape pour signifier le Manteau de la cheminée.

On appelle , selon Daviler , Manteau de fer ; la barre de ce métal, qui soutient la platte-bande , ou l'anse du panier de la fermeture d'une cheminée.

MANTEAUX de porte , les deux pieces d'une porte qui s'ouvre des deux côtés, c'est ce que depuis on a nommé vantaux.

MANTEAU royal , est un riche habit de cérémonie , qui s'attache sur l'épaule droite , & se relève sur la gauche , traînant devant & derrière jusqu'à terre. Il est chargé en France de fleurs de lys d'or en broderie & doublé d'hermines. Le roi le porte en son sacre & en d'autres occasions ; au reste , il faudroit avoir été roi pour parler faiblement de cette illustre parure. Les préjugés sur une telle matière ne sont ni sages ni bons à débiter. L'auteur se contente de desirer ardemment avec tous les François , que son roi porte son Manteau avec autant de gloire qu'il a fait ces dernières campagnes , & autant d'années que le prince son bifaïeul.

MANTEAU, est aussi une espece de robe de

chambre que mettent les femmes par-dessus leurs corps de jupes, & qui est relevé par derrière ; de façon qu'il n'a point d'autre nom que celui de Manteau trouffé. Les robes abattues en ont fait tomber la mode, elle ne se conserve plus qu'au théâtre, & pour les filles à marier.

MANTEL, vieux mot qui signifie Manteau ; & qui ne peut plus avoir d'usage que dans le burlesque. C'est peut-être de lui que le mot Manteau est dérivé : On trouve en effet *mantellum* dans Plaute ; mais l'étimologie est trop simple pour plaire aux érudits, ils aimeront mieux sans doute la puiser dans le grec ancien *ἰμάτιον* suivant Perionius, dans le grec du bas-âge *μάνδυας*, suivant Servius dans un mot latin, de *manticetum*, dans le composé de deux mots latins *manus* & *tegere* *ed quòd manus tegit tantùm*. Voyez Isidore. De Mantel en langage celtique, bas-breton & flamand ; enfin, de Mandré, en perfan.

MANTELÉ, terme de blason, qui se dit d'un écu chargé d'une espee de chappe un peu étendue dans la pointe, qui prend naissance des angles de la pointe de l'écu, & finit au tiers vers le chef. Lions mantelés.

EMMANTELÉ, terme de fauconnerie. Voyez

le Manteau , terme de chaffe , Corneille emmantelée.

MANTELET , est depuis quelques années fort en usage , pour signifier un petit Manteau de drap écarlate , de velours ou d'autre étoffe de soie , que les femmes mettent sur leurs épaules pour se garantir du froid.

MANTELET , en terme de blason , espece de lambrequin large & court , dont les chevaliers couvroient leurs casques & leurs écus , que quelques auteurs ont nommé camail.

MANTELET , se dit du pavillon des armoiries , quand elles ne sont pas couvertes de leurs chapeaux.

MANTELET. Terme de guerre , parapet portatif , dont se couvrent les pionniers.

MANTELET. Signifie aussi les cuirs qui s'abattent sur les portières & aux côtés d'un carrosse ou d'un coche.

MANTELET. C'est un petit Manteau violet que portent les évêques sur leur rochet , lorsqu'ils sont devant le pape ou le légat.

MANTELINE , petit Manteau que les femmes portent à la campagne.

MANTILLE , c'est une mode qui vient d'Espagne. La Mantille que les dames ont tant portée cet hiver sur leurs épaules , est une espece de grand fichu à trois pointes , dont celle de derrière est arrondie. On les fait ordinairement de velours ou de drap écarlate , bordées d'un galon ; c'est un ornement très-utile pour garantir du froid le col , la gorge & les épaules Mercure de mai 1726.

Le Mantelet a succédé à la Mantille , & il en est différent , en ce qu'il est tout rond , comme les Manteaux des hommes , & qu'il n'a pas de pointe.

Id. MANDILLE. Manteau que portoient , il n'y a pas long-tems , les laquais , qui leur étoit particulier & qui les faisoit distinguer des autres valets. Il étoit fait de trois pieces , dont l'une leur pendoit sur le dos , & les deux autres sur les épaules. Quand on veut reprocher à quelqu'un sa basse naissance , on lui dit que son père a porté la Mandille , qu'il a été laquais.

MANDILLE. *Sagum* , étoit autrefois d'usage pour les soldats , fergens , huissiers , hocquetons , &c.

PORTE-MANTEAU, est une petite piece de menuiserie attachée au mur ou dans une armoire, qui est propre à y attacher des Manteaux, des chapeaux & des habits longs. On le dit aussi de pieces d'étoffes, taillées en rond en forme de valise, dans lesquelles on enveloppe les choses nécessaires en voyage, & qu'on met sur la croupe du cheval, quand on va en campagne. Ils font d'ordinaire de la livrée de celui à qui ils appartiennent.

PORTE-MANTEAU. Officier chez le roi. *Pallii gestator*. Il y a douze Porte-Manteaux qui servent par quartier; ils prêtent serment de fidélité entre les mains du premier gentilhomme de la chambre. Leur fonction est de garder les hardes que le roi quitte pour les reprendre, comme son chapeau, ses gants, sa canne, son manchon, son épée, &c. Ils le reçoivent immédiatement du roi, en l'absence du grand chambellan, du premier gentilhomme ou du grand-maître de la garde-robe. A certaines cérémonies, quand le roi a un Manteau de parade, c'est au Porte-Manteau à le lui ôter, ou à le reprendre, en l'absence des officiers qu'on vient de nommer. Il y a un Porte-Manteau de service chez M. le Dauphin. Il y a aussi un Porte-Manteau chez Madame, & c'est lui qui porte la queue de Madame.

Je n'ai pu remonter plus haut sur ces charges

qu'en l'année 1585 , c'est-à-dire , en rapportant plusieurs réglemens , arrêts du conseil donnés en leur faveur & en leur occasion.

- Règlement général fait par le roi Henri IV , le 1 Janvier 1585 , sur tous les états de sa majesté.

L'ordre que le roi veut être tenu par ses Valets-de-chambre , Porte-Manteau , &c.

- Les deux Porte-Manteaux servans six mois , se rendront sujets auprès de sa majesté avec le Manteau , chapeau , & ce qui lui est nécessaire , & feront , dès les cinq heures du matin , en la chambre d'état , & entrèrent , quand sa majesté fera éveillée , en la chambre d'audience , & pourront après entrer , quand la cape & l'épée entrera dans la chambre royale , & ne faudront de se trouver en tous lieux où sa majesté aura besoin de prendre son chapeau , sans la faire attendre , & le bailleront pour le présenter à sadite majesté , au maître de la garde-robe , s'il y est , ou aux autres princes , MM. les ducs de Joyeuse ou d'Epéron , officiers de la couronne , & ceux des affaires de sa majesté , ou à un des gentilshommes de la chambre qui fera en quartier ; ou sinon le baillera lui-même.

Arrêt du conseil , sans date , mais de l'an 1643 , intervenu sur le différend d'entre les Ecuyers & les Porte-Manteaux du roi , par lequel sa majesté veut que ses écuyers portent son épée par-tout où elle marchera à cheval ou en carrosse à six chevaux ,

& ses Porte-Manteaux , quand elle marchera de son pied en bas de foie , ou qu'elle montera en carrosse à deux chevaux seulement.

PORTE-MANTEAUX de quartier , 12.

Gages par le trésorier de sa maison. . . 660 liv;
 Récompense pour le quartier. 120
 Bouche à la table des valets-de-chambre : celui qui sert chez M. le Dauphin
 2 pour son quartier. 450

PORTE-MANTEAU ordinaire , 1.

Gages par le trésorier de la maison. .1320
 Récompense 120 liv. par quartier. . . 480
 Table au ferdeau , & à manger pour son valet.

B R E V E T

*De bouche à cour' pour le sieur Labé de Montgival,
 Porte-Manteau ordinaire.*

Aujourd'hui 22 février 1720, le roi étant à Paris, mettant en considération les services que le sieur Labé de Montgival, son Porte-Manteau ordinaire, est tenu de lui rendre, & la dépense qu'il

est obligé de faire à la suite de sa majesté, pour n'avoir pas bouche à cour, sa majesté, de l'avis de monsieur le duc d'Orléans, régent, lui a accordé & permis d'avoir bouche à cour pour pain, vin & viande au serdeau de sa maison, en la même manière que ses gentilshommes servans. Voulant que ses successeurs en ladite charge jouissent pareillement du même droit; & pour témoignage de sa volonté, sa majesté m'a commandé d'expédier ce présent brevet, qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi conseiller secrétaire d'état, & de ses commandemens & finances.

Signé PHELYPPEAUX.





R É F L E X I O N S

HISTORIQUES

S U R

LES MANTEAUX.

NOUS avons vu nos bons bourgeois de Paris avec un Manteau de camelot de Bruxelles sur les épaules, doublé de panne ou de velours pour les plus étoffés ; cet habillement étoit un meuble de famille, passoit du père au fils, & faisoit partie d'une succession.

Le luxe qui gâte tout, mit à la mode les Manteaux de drap écarlate ; on vouloit des vêtemens qui se renouvellassent plus souvent. Les vers qui s'attachent à la laine & qui la rongent, la crotte qui les tache, servit de prétexte honnête pour faire la fortune des teinturiers des Gobelins. Les militaires, pour se distinguer, endossèrent la Brandebourg, espece de Manteau plus étroit, & lui firent quelque tems après succéder la Roquelaure, tous deux enfans du Manteau, mais plus nobles que leur

père , & qui affectèrent de porter des noms de terre ; & l'on vit paroître sur l'un & sur l'autre le galon, la broderie, le bouton & la boutonnière d'or.

Le Manteau rouge alla se confiner dans la garde-robe des vieux barbons ; pour le Manteau gris , il fut abandonné aux frères postulans des Chartreux , messagers de Bretagne & de Normandie , aux étudiants dans les Universités d'Allemagne & des Pays-Bas , & à quelques savans qui s'en servent encore. Enfin il ne fut plus question de Manteau , de Brandebourg ni de Roquelaure chez les personnes d'un certain monde. On prétexta qu'il étoit incommode & dangereux pour la santé , de laisser les uns & les autres dans une anti-chambre , quand on alloit rendre des visites ; car il avoit été jugé que le Manteau étoit un habillement mesléant , & qui ne pouvoit paroître devant les personnes auxquelles on devoit du respect. Le Manteau fut donc proscriit , & l'on convint que , courrier , comme homme de ville , pourroient se faire voir en tous lieux avec la Redingotte crôtée , & les femmes , d'un état à porter des Capottes , dégoûtantes de pluie. La Redingotte est une espece de Hongreliné ou de Manteau plus étroit , mais ayant des manches larges , dont les Anglois ont autrefois tiré la mode de France.

Car il n'y a pas cinquante ans que nos cochers

&

& nos laquais en portoient encore, nous l'avons ensuite repris de ces mêmes Anglois qui nous ont donné le ton sur la Redingotte, comme sur bien d'autres choses, & l'on a vu pousser en France la délicatesse au point de ne pas trouver bien faite toute Redingotte qui n'étoit pas faite à Londres.



SUPPLÉMENT.

LE Manteau étoit appelé chez les Hebreux *Galom*, *Takerik*, *Phatil*, *Meil*, *Maataphot*, au pl. *Maathé*; *Ketonet*, &c. chez les Chaldéens & Syriens, *Kittin*, *Meil*, *Meïlo* & *Kittouno*; *Koutino*, *Martouto*, *Schoufchiph*, *Talekesheto* & *Talekouscheto*, & enfin *Redido*. Ce dernier mot signifie aussi une cape de femme que les Grecs appellent *καλύπτρα*; les Chaldéens lui donnoient encore le nom de *Sarebolim* qui revient au grec *χλαμύδες*. Quoique l'Arabie soit un Pays fort sec & chaud, les Arabes ne laissent pas d'avoir plusieurs mots pour exprimer celui de Manteau, tels que *Rida*, *Ridan* ou *Ridaouan* & *Ritaf*. Les Ethiopiens en ont moins, parce que les Manteaux étoient sans doute moins en usage chez eux, ou peut-être parce que la langue égyptienne est moins riche que la langue arabe. Cependant ils s'en servoient aussi. Les Persans en ont à-peu-près autant que les Arabes. Les Syriens qui ont infiniment tiré des Grecs, qui les ont gouverné long-tems, & qui ont tiré d'eux presque tous leurs noms d'arts, de sciences, de jurisprudence & de coutumes, ont sans doute pris une grande partie des mots rapportés ci-dessus du

terme grec *χιτών* ou *χιθών* comme l'écrivoient les Ioniens , à moins qu'on ne veuille faire venir le mot grec de l'hébreu *Κειονει*. On objectera peut-être que le mot *χιτών* se prend assez souvent pour une chemise ou pour un vêtement de dessous. Témoin ce bel endroit du II livre de l'Iliade, où le sage Ulysse menace l'insensé Therfite de lui ôter tous ses habits & même sa chemise , *φίλα εἴματα κλαῖναν τε ἢδε χιτώνα* & de lui découvrir , devant l'assemblée des Grecs , ce que l'on doit cacher. Menace qu'il n'effectua pas par bonheur , & qu'il commua en quelques coups de sceptre (ou de bâton) effectifs , qui firent rire tous les Grecs , à l'exception du malheureux Therfite qui en pleura à chaudes larmes.

Mais le mot de *χαλκοχίτων* qui se trouve dans le même chant , & qui signifie une cuirasse , fait voir qu'il se prend aussi pour un habillement de dessus , & le mot de *χιτών* se trouve pris dans bien des sens différens dans Démosthènes , Plutarque , Théophraste , Orphée , Hésychius , Eufate & Athenée. Mais tous ces sens rentrent presque toujours dans celui de Manteau.

Les Latins appelloient le Manteau *Pallium* , mot qui ne vient ni de celui de *Pellis* , ni de celui de *Palam* , parce que le Manteau est un habillement très-visible ; ni même du grec *παλλειν* , secouer , remuer , agiter ; ce qui convient cependant assez

aux Manteaux qu'on traite à-peu-près de la sorte; le mot de *Pallium* vient du mot hébreu *Pala* ou *Phala*, cacher, couvrir, être couvert, être caché; d'où les Chaldéens & les Syriens ont tiré les termes de *Peleto*, *Pileato*, qui signifient une parabole, une énigme, une chose dont le sens est caché, est inintelligible ou fort obscur, ce qui pourroit se dire de la plupart de nos poésies modernes.

On pourroit rappeler à ce même mot *Pala*; ceux de *Palais* & *Pallier* en notre langue. C'est en effet au Palais & dans les Palais plus qu'en aucun lieu du monde que la vérité & la vertu sont le plus cachées, & que l'imposture & le vice sont palliés d'avantage; & couverts de prétextes spécieux qui leur servent comme de Manteaux.

Les Grecs, outre les mots rapportés ci-dessus, en avoient encore plusieurs pour exprimer celui de Manteau; tels sont ceux de *τριβών*, venant de *τριβω*, user, frotter, & de *περιβλημα*, venant de *περιβάλλω*, environner, ceindre, couvrir, &c. *ιμάτιον*, *μάντιον*, *ἀμφίσεια*, &c. Les Grecs de nos jours l'appellent *φερραϊόλο*, mot pris de l'italien, & *φερέντζες*; *Μὲ τὴν ἀφορμὴν* signifie chez eux sous le Manteau, sous prétexte.

Les Espagnols lui donnent le nom d'*Herravelo* qui revient à-peu-près à celui de *φερραϊόλο*. Un Espagnol ne fort guère sans *Capa* ou sans *Manteo*.

Enfin, pour en venir à notre langue, le mot

de Manteau, ou de Mantel comme on disoit autrefois , paroît d'abord venir du celtique Mantel , qui est resté dans l'allemand, dans l'anglois & dans presque toutes les langues du nord ; ou peut-être de *Mattul* ou *Mottul* en faxon ; cependant on doit le faire venir aussi de l'orient , & même du fond de l'Arabie. *Mana* , chez les Arabes , signifie donner , *Minat* , signifie don & présent. Et personne n'ignore que dieu fit présent à nos premiers pères , au sortir du paradis terrestre , de Manteaux pour les couvrir & pour les préserver du froid & des injures de l'air. Ainsi la divinité elle-même a fait les premiers Manteaux , & c'est la première chose qu'elle ait faite depuis la création de l'homme. Les tabliers , au contraire , quoique un peu plus anciens , ne sont que d'invention humaine. C'est sans doute cette considération qui a fait prendre aux tailleurs , pour leur fête , celle de la Trinité.

Quant à la lettre *L* qui se trouve à la fin du mot de *Mantel* ou *Mantello* , on peut fort bien la prendre pour un diminutif du mot arabe *Alla* , dieu. Ainsi Mantel vient directement de l'arabe *Minat illa* , présent de dieu. Le changement ou le retranchement des voyelles ne fera aucune difficulté à ceux qui sont au fait des langues orientales , & qui savent par conséquent , combien les points voyelles y éprouvent de vicissitudes & de changemens , ce qui

ne fauroit manquer d'être infiniment commode aux faiseurs d'étymologie.

Tout ce que l'on fait de la forme des Manteaux des anciens, (1) c'est qu'il y en avoit de carrés, tels que celui de la forcière de Pétrone; de pentagones, d'hexagones, de cousus & de non cousus. Ce sont de grandes questions, ainsi que celles qu'on peut faire sur le Manteau des prophètes, que les faux-prophètes imitoient au mieux, faute de pouvoir imiter le reste.

A ce sujet je rapporterai quelque chose de singulier, touchant les Manteaux de Mahomet; il n'est pas fait mention de Manteau dans l'Alcoran, quoiqu'il y soit parlé assez souvent des dépouilles: ce qu'il y a de certain au moins, c'est qu'il n'y a pas de Surate qui en porte le nom.

Mais en récompense, les historiens de la vie de Mahomet, parlent de deux Manteaux de ce faux-prophète, qui devinrent aussi fameux chez ces peuples, que l'oriflamme de S. Denis parmi nous. Le premier de ces Manteaux devint célèbre à l'occasion suivante.

Un certain Caab, poète, (2) qui étoit un des proscrits dont on devoit verser le sang à la

(1) V. Laz. Baifus & Oct. Ferrarius de re vestitaria, & alii.

(2) Gagnier, vie de Mahomet t. 2, p. 208.

prise de la ville de la Mecque , vint trouver un jour Mahomet , lorsqu'il étoit dans la mosquée , & après avoir fait sa profession musulmaniste , il se mit à chanter les louanges de Mahomet en vers pompeux , ce qui fit tant de plaisir au prophete , que tirant son Manteau de dessus ses épaules , il le jetta sur celles de Caab , comme le prix de sa poésie & de sa foi. Caab garda précieusement ce Manteau jusqu'à sa mort. De son vivant le Calife Moavie lui en offrit dix mille drachmes , Abulfeda dit quarante mille drachmes. Quand il fut mort , le même Moavie envoya son corps à ses héritiers avec vingt mille drachmes , & il reçut d'eux le Manteau. Enfin , ce Manteau dans la suite ne servit plus qu'aux Califes dans les jours solennels jusqu'à Mossafeim-Billah , le dernier qui fut tué par Trolagu , & le Manteau & le bâton du prophete furent brûlés , & les cendres en furent jettées dans le Tigre. Voilà en abrégé ce qui concerne le premier Manteau du prophete.

Quand au second , il en fit présent aux habitans d'Ayla au tems de la guerre de Tabuc. Les historiens rapportent que ce Manteau revint en la possession des Califes dans la suite , qu'Abulabbas Al-Sassah , le racheta d'eux pour la somme de trois mille dinars.

Ahmet Ben Joseph , croit que c'est le Manteau qui fut en la possession des Sultans Ottomans ,

celui-là même qu'ils possèdent encore aujourd'hui ; (1) & dont la jouissance leur procure de grandes bénédictions : il rend la santé aux malades , lorsqu'on leur donne à boire de l'eau dans laquelle il a trempé. Jugez si ce Manteau est précieux !

Aussi sultan Murad Kan , fils de Selim Kan , l'enferma-t-il dans une cassette d'or du poids de cent mille ducats , qu'il fit faire exprès.

Enfin le Manteau de Mahomet (2) avoit six coudées de long ; sur trois & un empan de large ; & Mahomet fut enseveli dans son Manteau.

On trouve dans Pétrone des Manteaux qui ser-voient à essuyer Trimalcion dans le bain. (3) Ces Manteaux étoient d'une laine très-fine. Il est fait mention dans ce même auteur d'un vieux Manteau où l'on avoit cousu beaucoup de pièces d'or.

Erasme nous apprend dans un de ses adages , que la tunique est plus proche que le Manteau , ce qui marque la différence qu'il faut faire des amis.

La toge , quoique différente du Manteau , faisoit une partie de ses fonctions : tout le monde en portoit , excepté les criminels condamnés & les exilés , au rapport du savant Alexander ab Alexandro. (4)

(1) Gagnier , t. 2 , p. 223.

(2) Gagnier , ib. , p. 362.

(3) Gagnier , ib. , p. 387.

(4) Gen. Dier. L. 5.

Je ne m'étonne plus si Ovide se plaignoit si fort du froid dans le pays de son exil, qui étoit cependant aussi tempéré que le nôtre.

Le fleur de Sigognes a fait une piece intitulée : ode sur le Manteau d'un courtifan. Il avoit usé trente doublures selon le poëte, ce qui prouve qu'il étoit de l'antiquité la plus reculée. Cette piece se trouve dans le II vol. du cabinet satyrique.

Le fleur de Provins avoit, au rapport de Regnier, satyre 14 :

A son grand balandran changé son Manteau court.

Ce fleur de Provins n'étoit pas des plus sages de son siecle. Le balandran étoit une espece de Manteau que portoient les gens de guerre.

Ajoutez au proverbe, Rognonet d'un Manteau ne fit qu'un bonnet; encore fut-il trop petit : ce qui est bien à remarquer.

La regle de S. Benoît n'ordonne pas à beaucoup près de porter de si petits ni de si mauvais Manteaux, elle recommande au contraire que les Manteaux de voyage des religieux soient d'une étoffe un peu plus épaisse & plus forte que celle des habits des moines, afin de mieux résister à la pluie & au froid.

Je ne saurois quitter les Manteaux sans rapporter un article important du glossaire du droit françois, par

M. Eusebe de Laurière, Paris, Guignard, 1704, in-4°. t. 2, pag. 92. » DROIT DE MANTEAUX pour
 » lequel appartient la somme de 10 liv. par cha-
 » cun an, à chacun secrétaire de la maison &
 » couronne de France, qui est gagé selon l'édit
 » du roi Henri II, de l'an 1554; comme aussi les
 » conseillers de parlement prenoient gages & Man-
 » teaux accoutumés, & dont est fait mention
 » par une ordonnance du roi Charles VI, de l'an
 » 1388; & encore de présent les conseillers d'é-
 » glise en parlement, ont ce droit de Man-
 » teaux ».

Voyez encore sur les Manteaux les glossaires de
 du Cange, *med. & infimæ græcit. & latinatis* aux
 mots grecs & latins qui se trouvent dans ce sup-
 plément, & dans l'extrait des dictionnaires.





N O T I C E

S U R

LE COURT MANTEL

A L'OCCASION DU CONTE

D U

M A N T E A U

M A L T A I L L É.

LE conte du Manteau mal taillé est copié sur le manuscrit de la bibliothèque du roi, N^o. 7980. Ce manuscrit est un petit in-4^o. contenant 25 feuillets, écrits sur vélin à longues lignes, d'une écriture du milieu du XVI^e siècle.

Le style naïf & élégant de ce petit ouvrage n'est pas plus ancien que le tems auquel le manuscrit a été copié; & il est fort probable que ce conte est le même que celui dont parle du Verdier, pag. 890 de sa bibliothèque, sous ce titre : Le Manteau mal taillé, conte très-plaisant, imprimé

à Lyon par François Didier, sans date, sans nom d'auteur & sans indication de format. François Didier imprimoit à Lyon en 1577 & 1578, (1) ce qui revient à-peu-près au tems de l'écriture du manuscrit.

Les exemplaires imprimés ont échappé à toutes les recherches qu'on a pu faire : ils nous auroient appris si l'imperfection apparente du manuscrit de la bibliothèque du roi, finissant par ces mots : *Sachez que on l'appelloit. . .* est une imperfection réelle, ou si elle a été faite à dessein, comme on pourroit le soupçonner.

Mais on peut affurer avec certitude que cette aventure, écrite en prose vers 1550, a été imaginée long-tems auparavant, & dès le XIII siecle. Elle se trouve en vers sous le titre de court Mantel, fol. cxI du manuscrit de la bibliothèque du roi, N^o. 7615 ; & dans le N^o. 6793 de la même bibliothèque, à la suite du roman de Floiremont.

Le N^o. 7615 est un in-4^o. écrit sur vélin, à deux colonnes, d'une écriture de la fin du XIII siecle, contenant plusieurs pieces de poésies de divers auteurs : il a appartenu au président Fauchet, qui en a fait grand usage dans son livre intitulé : Recueil de l'origine de la langue & poésie françoise, rime & romans. Le N^o. 6973 est d'une écriture plus

(1) Voyez plusieurs volumes des Amadis.

moderne & du XIV siecle. C'est un in-fol. sur vélin, à deux colonnes, qui contient le roman de Floiremont, & celui du court Mantel, tous deux en vers, quoique les vers y soient écrits de suite comme de la prose.

Le titre de Manteau mal taillé est sans doute plus exact que celui de court mantel. Pour justifier celui-ci, il faudroit que le Manteau n'eût point eu d'autre effet que de se raccourcir; mais le Manteau devenoit trop court ou trop long, à proportion que celles qui l'essayoyent, étoient plus ou moins coupables.

- » La fée (1) fist ou drap une oeuvre
 » Qui les fauces dames deceuvre.
 » Ja dame qui l'ait afublé
 » S'ele a de riens meserré
 » Vers son seignor, se ele l'a
 » Li Mantiaus bien ne li ferra :
 » Et des pucelles autre si,
 » Cele qui vers son bon ami
 » Aura mespris à nul endroit,
 » Ja puis ne lui fera adroit,
 » Qu'il ne soit trop cors ou trop long.

On lit dans l'autre manuscrit un *oure*, *autreffi*,

(1) Vers 201 du N°. 7615.

&c. *meffait* au lieu de *mespris* : le dernier vers est ainfi,

» Qu'il ne foit trop lons ou trop cors.

Ce qui peut fervir à prouver que le court Mantel du N^o. 7615 a été corrigé ou changé en plusieurs endroits dans le N^o. 6973, par rapport au langage, aux expreffions, aux rimes; on y trouve même de la variété & des additions dans les faits & dans les circonftances.

Mais quoique le N^o. 6973 foit plus ample, (1) il y a cependant plusieurs omiffions qu'on ne doit vraifemblablement reprocher qu'au copifte. Quelle raifon auroit-on pu avoir de fupprimer après ce vers,

» Si les mena au renc feoir. (2)

les raifons de confolation que le N^o. 7615 donne aux chevaliers dans leur malheur?

» Mais auques les reconfortoit,

» Ce que li uns ne pooit mie

» Dire de l'autre vilenie

(1) Il contient 726 vers, & l'autre n'en a que 664.

(2) Vers 610 qui revient au vers 480 du N^o. 7615.

- » Que li même n'y partist.
- »
- » Moult ne font mal parti li gas ;
- » Quand chacuns en porte son fais
- »
- » Si vous doit se reconforter ,
- » Ne l'un l'autre ne peut-moquer.

Dans un autre endroit, le vers,

- » Si se vont as ostels couchier.

est suivi de ceux-ci,

- » Sors les tables font li fablier ;
- » Et li doublier, & li coutel ,

Par où l'on voit que l'emploi du tems n'est point indiqué, depuis l'heure où l'on va se *couchier* le samedi, jusqu'à celle ou le lendemain, (1) après que le roi & la reine eurent entendu le service, d'un côté l'on prépare les tables pour le dîner du roi, tandis que la reine se retire

- » En sa chambre encourtinée,
- » Les pucelles toutes o li ;

(1) Suivant le N°. 7615.

Le manuscrit du court Mantel, N^o. 7615, n'est pas plus exempt d'imperfections. *Keus* propose à sa mie d'afubler le Manteau, elle s'en défend par ces vers ;

- » Et la demoiselle li dit, (1) »
 » Sire, fait-elle, cil vous pleust,
 » Je voufise que autre l'eust
 » Afublé premierement ;
 » Que j'en voy, loians plus de cent
 » Dont chacune a si grant bonté ;
 » Ne quier faucer lor loyauté,
 » Ne nulle ne l'ose faisir,
 » Si nes voloye dementir.

Malgré sa résistance elle essaya le Manteau ; mais l'essai qu'elle en fit & l'effet qu'il produisit ne sont pas marqués ; le vers qui suit immédiatement commence le détail d'une autre épreuve.

- » Li rois prist par la dextre main
 » La mie monfeignor Yvain.

C'est peut-être aussi le copiste qu'il faut accuser de ce que, dans ce manuscrit, il n'y a que la
 reine

(1) Vers 388 & suivans.

reine, la mie à Hector, celle à Keus, celle à Perceval qui soient citées pour avoir fait l'essai fatal du Manteau. Dans le manuscrit, N^o. 6973, la reine, la mie à Hector, celle à Keus, nommée Androete, celle à Gauvain, celle à Perceval, celle à Agravain, celle à Yvain, enfin celle à Ydier, sont convaincues successivement d'avoir trahi plus ou moins leurs engagemens.

Si dans celui de la fin du XIII^e siècle, Gauvain & Yvain sont envoyés seuls par Artus pour aller chercher la reine & les dames; dans l'autre, l'on trouve Keus le sénéchal joint aux premiers; on juge aisément par les vers mêmes que c'est une correction dont il seroit, à la vérité, inutile de chercher, & peut-être difficile de pénétrer les raisons.

- » Gauvain alez y erramment, (1)
- » Entre vous Yvain ou toi.
- »
- » Gauvains allez-y erramment, (2)
- » Et Keus, & Yvain, trestuit troi.

Il y a beaucoup d'autres différences assez considérables; mais je me bornerai à comparer le N^o. 7980, avec celui des deux contes en vers,

(1) Vers 230 du N^o. 7615.

(2) Vers 198 du N^o. 6973.

d'après lequel le conte en prose a été plus particulièrement copié : c'est le N^o. 6973. Encore ne rapporterai-je que les changemens qui méritent le plus d'attention, sans m'arrêter à ceux que le langage des siècles différens a pu ou dû produire. Un *valles* ou *vallet* est remplacé par le terme de *jeune gentilhomme*, & de *messenger*; le mot *malle* supplée à celui d'*aumônier*; ce seroit un glossaire qu'il faudroit faire à cet égard, & je ne me sens pas le courage de l'entreprendre.

Je me restreins donc à quelques observations.

1^o. On ne trouve point, dans le manuscrit en vers, l'envoi à *la demoiselle sa cousine sa mie*; le poète entre d'abord en matière :

- » D'une aventure qui avint
- » A la cor le roi qui tint
- » Bretagne & Angleterre quitte;
- » Si come (com) ge l'ay trovée escripte;
- » Vous en dirai la vérité.
- » A la penthecoste, en esté,
- » Tint li rois Artus cort plenièr.
- » Onques rois, en nulle maniere
- » Nule si riche cort ne tint.
- » De maint lontaing pays y vint
- » Maint roi, & maint duc, & maint conte
- » Si comme (com') l'estoire nous raconte.

La fin est aussi différente.

- » Et quant li mangiers fut feni, (1)
- » Carados a le congié pris.
- » Si s'en alla en son pays
- » Liez, joyans o lui sa mie;
- » En Gales en une abaye
- » Mistent estoyer le beau Mantel
- » Qui or est trouvez de nouvel.
- » Li romans faut; vees cy la fin;
- » Or vous devez boire du vin.

E X P L I C I T.

20. Dans le N^o. 6973 on chercheroit en vain la description de la malle qu'apporta le messager, & celle du Manteau qui étoit enfermé dans cette malle; il y est dit simplement,

- » Li valles prist une aumoniere, (2)
- » Si en a hors trait un Mantel.

Et plus bas,

- » Li dras est d'un vermeil samist. (3)

Le N^o. 7980 est plus circonstancié; la malle y

(1) Vers 718.

(2) Vers 160.

(3) Vers 222.

est de fin velours cramoisi , &c. le Manteau d'un riche pourpre tout *battu à or* , &c.

3°. Dans le premier , on ne lit point le nom de la reine, ni celui du lieu où se passe l'aventure. On les apprend dans le second. Genievre, Kama-lot font nommés. Cette ville de Kamalot, si connue par les romans de la table-ronde, n'est point une ville imaginaire, inventée par nos anciens romanciers. Camden en indique la position dans la province appelée aujourd'hui Sommerfet. *IVELLUS* , vulgò *IVELL* qui oritur inter Durotriges , & quàm primùm Somersettensem , agrum ingreditur , *EVELL* forum frequens suo nomine donat , rivulumque recipit , ad quem *CAMALET* mons acclivis & ascensu difficilis. . . . Incolæ *ARTHURI* palatium dicunt. (1)

4°. L'ordre dans lequel les épreuves se font , n'est pas le même dans les deux manuscrits. Dans celui qui est en vers , la mie à Perceval qui succede à la mie à Gauvain , est suivie de la mie à Agravain , & ensuite de la mie à Yvain. Si dans le conte en prose la mie à Gauvain fait aussi l'essai la première, la mie à Yvain vient après & avant celle à Perceval , & il n'est pas question de la mie à Agravain. De plus, l'effet du Manteau, dans la forme

(1) Camd. Britan. fol. 135. Lond. 1600 , in-4°. pag. 187.

qu'il prend pour s'accourcir ou pour s'allonger , n'est pas le même par rapport aux personnes.

Hazardons une conjecture sur la suppression de ce qui concerne la mie à Agravain ; il n'y a que ces dix vers dans l'original.

- » La mie Agravain l'orguïllor (1)
- » Qui étoit tant contrallior
- » L'afubla par fort aventure ;
- » Ne li vint pas à la ceinture :
- » Or li dit Keu tout en riant ,
- » Deu si bon mantel à enfant !
- » Par le col prent li & sa mie :
- » Or vous baïsez par compagnie ,
- » Que bien vous estes épronées
- » Plus bas que l'oïl fustes hurtées.

On a pu lire dans le manuscrit la mie à Gauvain ; en ce cas , l'auteur en prose auroit eu raison de ne la point faire reparoître , puisqu'elle avoit déjà essayé le manteau ; mais il auroit dû peut-être corriger le manuscrit même , & substituer le mot Agravain. Le furnom d'*orgueïllor* , qui caractérise ce chevalier dans tous les romans de la table-ronde , paroît l'indiquer.

Il me reste à remarquer que l'auteur-poète ne

(1) Vers 473. & suivans.

donne aucunes vues à la pucelle qui avoit envoyé porter le mantel à la cour du roi Artus. L'auteur en prose suppose que la fée Morgain, aussi envieuse de la beauté de Genievre, que jalouse de messire Lancelot du lac, qui la méprisoit, & qui aimoit la reine, avoit enchanté & envoyé ce manteau, dans l'espérance que la reine, devenant suspecte par l'essai qu'elle en feroit, Artus, en se vengeant d'une femme infidelle, la vengeroit d'une rivale odieuse. Ces motifs sont fondés sur ce qu'on lit dans Tristan, dans Lancelot du lac, des amours de Genievre & de Lancelot, de la jalousie de la fée, & de la persécution qu'éprouvèrent ces deux amans de la part de Morgain.

J'ajouterai, par rapport à ce qui fait le fond de l'ouvrage, que ce n'est qu'un travestissement de la coupe enchantée, conte que l'Arioste a rendu si célèbre, que La Fontaine a mis en vers, & dont il a composé depuis une comédie en prose, qui parut sous le nom du comédien Champmélé. L'idée de la coupe enchantée est sans doute plus ancienne que l'Arioste. Elle est probablement l'original du court Mantel & du Manteau mal taillé.

Pour éclaircir ces faits, il suffira de joindre ici un extrait du roman de Tristan. Ce roman a été composé dans le XII^e siècle. L'auteur qui ne s'annonce que comme traducteur, se nomme dans une espece de prologue qui se trouve au commencement

de plusieurs manuscrits de cet ouvrage. « Je, » *dit-il*, chevalier & sire du chastel du Gat, voi- » fins prochains de Salesbieres, comme chevalier » amoureux, empris à translater de latin en » françois une partie de celle histoire (du S. » Graal), non mie pour ce que je sache gram- » ment françois, ains appartient plus de ma lan- » gue & ma pallure à la maniere d'Engleterre, » que à celle de France, comme cil qui fu en » Engleterre nes, mais telle est ma volonté, & » mon propolement que je, en langue françoise, » le translaterai au mieux que je pourrai. . . . Et » ferai assavoir ce que le latin devise de l'histoire » de Tristan. » Il ne composa qu'une partie de cette histoire qui fut continuée par Hélié de Bourron.

C'est dans la première partie de ce roman que l'on apprend (1) que Morgain envoya, par une damoyfelle accompagnée d'un chevalier & d'un écuyer, un cor d'yvoire à la cour du roi Artus. Morgain l'envoyoit par les mêmes motifs que l'auteur du Manteau mal taillé lui suppose à l'occasion du Manteau ; » C'étoit, *dit l'auteur de Tristan*, » pour (qu'Artus pût) conoistre toutes les bonnes » dames de sa court, & si la roine avoit jeu avec » un autre chevalier, le sauroit son mari par le » cor. On le faisoit remplir de vin, & on le don-

(1) Fol. 63 & suiv. Paris. in-fol. Gott. Ant. Verard.

» noit aux dames à boire; celle qui son feigneur
 » avoit fauffé, ne y pouvoit boire que le vin ne
 » répandît fur elle; & celle qui ne l'aura pas
 » fauffé, y pouvoit boire fans répandre. »

Il feroit inutile d'infister fur le rapport qui fe trouve entre le cor & le Manteau : il ne feroit pas plus néceffaire de raconter l'effet que le cor produifit. L'épreuve ne s'en fit pas à la cour du roi Artus, mais à celle de Marc, roi de Cornouaille, & la haïne de Morgain contre Genievre & Lancelot ne pensa être funefte qu'à Tristan & à fon amante la reine Yfeult, femme du roi Marc.

Fin des Manteaux.

L E

POT-POURRI,

OUVRAGE NOUVEAU

D E

CES DAMES

E T

DE CES MESSIEURS.



A V E R T I S S E M E N T .

Imprimé en tête de l'édition de 1748.

LE public paroît fatigué de brochures ; cependant il demande des nouveautés : pour me soumettre à son goût , je lui donne en un volume ce que j'aurois pu mettre en quatre parties séparées ; ces pieces étant de différens genres & de différens auteurs , le titre de Pot-Pourri m'a paru convenir à ce recueil. En effet , la société n'est qu'un Pot-Pourri perpétuel ; on questionne , on ne répond point ; on raisonne , on n'agit guère ; on n'entend que des propos sans idées , & l'on ne voit que des idées sans liaison ; les principes ne semblent faits que pour préparer des inconséquences ; les têtes sont légères , les sentimens sont rares , les foibleffes sont fréquentes , & pour peu qu'on réfléchisse sur ce que l'on sent , sur ce que l'on pense & sur ce que l'on fait , il n'est presque personne qui ne soit obligé

de se reconnoître pour un vrai Pot-Pourri.
Voilà ce qui m'a déterminé à donner un
titre si moral à un recueil d'ouvrages aussi
graves. Je n'en connois point les au-
teurs ; tout ce que je demande , c'est d'en
connoître les lecteurs : si les uns m'ont
trompé , je ne puis m'en dédommager
qu'en attrapant les autres.



A P H R A N O R

E T

B E L L A N I R E .

HISTOIRE TIRÉE DES ANNALES DU PÉROU.

~~~~~

L'INÉGALITÉ , les caprices , les graces , les talens , l'esprit , la beauté , tout est de mode , excepté l'amour véritable . Cependant , on n'a jamais tant fréquenté son temple , mais on ne l'y trouve plus , & l'on ne s'en amuse pas moins ; on traite ce dieu comme beaucoup d'honnêtes-gens , chez qui on ne se divertit jamais plus , que lorsqu'ils n'y sont pas .

Autrefois , ( car par malheur pour moi je suis un homme d'autrefois , & l'on ne m'en estime pas plus ) autrefois donc , on n'alloit dans ce temple qu'en secret , & avec la plus grande circonspec-

tion, à présent on y va avec des flambeaux. La première fois que ce dieu s'en aperçut, il disparut avec le sien, & ne laissa que son bandeau; la fantaisie s'en empara, se plaça à la porte, & depuis ce tems elle le met sur les yeux de tous ceux qui se présentent pour entrer. On croit sans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage; elle n'auroit pu en être tentée que par un mouvement de curiosité: or, je ne sens pas ce qu'il y a de si curieux à voir dans un temple où l'on a toujours les yeux bandés. La suite nous apprendra si la princesse pensoit comme moi.

Elle passoit pour être fille d'Orizalchus, grand inca du Pérou: mais je n'en répondrois pas; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant monsieur son frère, & de plus, grand-prêtre du soleil.

La reine Zélénide étoit fort dévote, elle étoit presque toujours au temple; on prétendoit que c'étoit pour le prêtre, moi, qui ai l'esprit bienfait, je pense que c'étoit pour le dieu. En tout cas, si Muzilanor étoit le père de la princesse, je ne crois pas que cela vaille un errata; qui fait même si on ne s'y tromperoit pas encore, & si Bellanire n'étoit pas, comme tant d'autres, un ouvrage de société?

Il est certain qu'elle avoit de beaux traits, mais on pouvoit dire en la voyant: voilà le nez de



celui-ci, voilà la bouche de celui-là, voilà le tour du visage de monsieur un tel, voilà le menton de monsieur son cousin ; en un mot, elle avoit un visage qui paroïssoit appartenir à quatre ou cinq personnes, excepté à monsieur son père l'inca.

Son caractère paroïssoit être comme sa figure, un composé de quatre ou cinq caractères contradictoires, ce qui faisoit une fort belle & fort mauffade créature.

De son côté, Muzilanor avoit un fils nommé Aphranor, qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizalchus. Cependant, les présomptions parloient en sa faveur, il étoit vain, dissimulé, impertinent, intéressé ; en un mot, il sentoit le prêtre. Après que ces deux bons sujets-là eurent été quinze ans, l'un, entre les mains de Muzilanor, & l'autre, entre les mains de Zélévide, ils s'apperçurent tous deux que leur talent n'étoit pas d'élever des enfans, ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphranor à un salamandre de ses amis, nommé Telmais ; & Zélévide, en confiant celle de Bellanire à une sylphide, qui avoit beaucoup fréquenté les hommes, & qui avoit été trop souvent trompée pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse.

Le projet de l'inca étoit de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'oracle

sur cette alliance; l'oracle répondit qu'il étoit impraticable; à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paroïssent impossibles; la première est, qu'Aphranor cessât d'être un sot; la seconde, qu'une princesse abominablement laide devînt aussi belle que Bellanire; & la troisième, que Bellanire & Aphranor se rencontraient dans le temple de l'amour vrai. Ce dernier article me paroît aisé; dit aussi-tôt l'inca, il n'y a qu'à les envoyer tout-à-l'heure dans ce temple. En savez-vous les chemins? répliqua la reine. Qui? moi, madame? reprit Orizalchus; je suis fait pour entretenir les chemins, mais je ne suis pas obligé de les savoir; je me souviens seulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, mais vous m'égarâtes; il est vrai, à ce qu'on m'a dit depuis, que je revins chez moi tout seul avec ma courte honte: mais je suis bien sot, continua-t-il, de ne pas demander à Telmais où est ce temple. Il est bien loin; répondit Telmais. Sans doute; dit la reine à la sylphide, vous savez où il est situé? Il est bien près, répliqua-t-elle. Oh! il est bien près, il est bien loin, s'écria la reine; accordez-vous donc tous deux. Pour moi, dit Orizalchus, je suis de l'avis du salamandre, je pense qu'il est bien loin. C'est, répartit Telmais, parce que vous l'avez cru si loin que vous n'y êtes pas arrivé. Eh bien! reprit la reine, n'avois-je pas raison de dire qu'il étoit bien près? C'est précisément,

cifément , dit la fylphide , parce que vous l'avez jugé fi près , que vous n'avez jamais pu le trouver. En vérité , poursuivit Zélénide d'un air irrité , je ne vous conçois pas , vous vous contredites dans le même moment , vous êtes de trop beaux esprits pour moi.

Nous nous entendons bien , reprit la fylphide ; le temple de l'amour vrai est bien près des hommes , parce que rien ne les en détourne , leur gloire , leur vanité , leur bonheur sont leurs guides , leur réputation naît de leur plaisir , ils vont à ce temple par projet , & non par mode. Les femmes , qui ont tous les préjugés contre elles , vont bien plus lentement ; elles doivent toujours faire serment de ne jamais y aller ; même quand elles sont en chemin , elles doivent marcher à fi petites journées , qu'elles s'imaginent se promener , & non pas voyager ; il faut même , lorsqu'elles sont arrivées , qu'elles croient être dans le temple de l'éternité , & qu'elles ne s'apperçoivent de leur méprise , que lorsque la porte du temple est fermée.

Ah ! s'écria la reine , voilà bien un système de fylphide ; pour moi , je vous avoue que la promenade m'a toujours ennuyée à mourir. Et moi , dit l'inca , les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. Cela étant , dit le salamandre , vous faites bien de nous remettre vos

enfans : tant que vous leur auriez servi de guides, ils n'auroient pu jamais se rencontrer dans le temple de l'amour vrai. Eh bien ! reprit l'inca, prenez-en donc soin, je ne m'en embarrasse plus ; je prévois seulement que mon neveu arrivera dans le temple avant deux fois vingt-quatre heures, & defféchera d'ennui en y attendant ma fille qui n'y viendra que lorsqu'elle ne pourra plus avoir d'enfans. Et, ce n'est pas mon compte, je vous en avertis, car j'aime mieux qu'ils aient des enfans fans amour, que de l'amour fans enfans. C'est assez discourir, dit la reine, ils n'ont pas de tems à perdre ; ma chère fille, je prends congé de toi, & je te souhaite d'heureuses promenades.

Après de si tendres adieux, la sylphide s'envola dans son char avec Bellanire ; le salamandre dans le sien avec Aphranor, l'inca alla végéter dans le palais, & la reine alla faire sa prière dans le temple du soleil, où Muzilanor, selon sa coutume, fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphranor eut voyagé deux jours dans le char de feu du salamandre, fans en pouvoir tirer un mot, il ne put s'empêcher de lui dire : Monsieur, je vous trouve bien froid, & je trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmais, ma voiture vous incommode, & ma personne vous ennuie ; vous attendez peut-être de moi des leçons. Oh ! pour des leçons, reprit

Aphranor , je vous en dispense volontiers ; mais j'attendois du moins de la conversation. Vous vous êtes trompé , dit le salamandre , je suis très-silentieux : J'en suis fâché , répliqua Aphranor , car je suis très-grand parleur. Consolez-vous , poursuivit le salamandre , nous ne vivrons pas long-tems ensemble , nous allons bientôt nous quitter. Comment , nous quitter ! répartit Aphranor , vous vous êtes chargé de mon éducation. C'est , répondit le salamandre , en vous abandonnant à vous-même , que je vais en prendre soin ; les avis , les maximes , les préceptes glissent presque toujours sur un homme de votre âge ; on ne cesse d'être un sot qu'à force de faire des sottises , vous avez toutes les dispositions possibles pour vous instruire de cette façon. Afin que vous n'y trouviez point d'obstacles , je vais changer votre figure , & vous en donner une charmante , cela prêterà de la grace à tous vos ridicules ; plus vous ferez à la mode , plus vous acquerrez de l'expérience en peu de tems ; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il seroit inutile de vous dire à-présent. Il le toucha alors de sa baguette ; Aphranor en perdant ses traits , sans perdre sa façon de penser , devint le plus joli sot du monde , & le salamandre disparut à ses yeux.

Ce prince , en voyant qu'il n'avoit plus sa figure , réfléchit qu'il seroit aussi bien de ne pas garder son

nom, & résolut de prendre celui de Zémire. Dans le moment qu'il forinoit ce projet, il rencontra une jeune personne qui étoit un prodige de beauté & de bêtise, & qui avoit pour compagne un prodige de laidéur & d'esprit. Aphranor l'aborda d'une façon légère, & lui fit avec grace un compliment dans lequel il n'y avoit pas l'apparence de bon-sens. Elle en fut enchantée, & parut rassembler toutes les puissances de son ame pour répondre. Oh ! pour cela . . . . monsieur . . . . vous avez bien raison. Elle a de l'esprit comme un ange, s'écria aussi-tôt Aphranor. La compagne qui croyoit que le prince railloit, voulut saisir la conversation, & parla avec toute la finesse imaginable. Le prince la regardant avec dédain, dit à l'autre : Vous avez-là une amie qui me paroît étrangement babillarde. Il est vrai, répondit-elle, c'est la fille d'une de mes gouvernantes, car je suis princesse au moins. Je le crois bien, reprit le prince ; mais pour cette bonne personne-là, n'a non plus l'air d'être la fille de quelqu'un. Et dites-moi, je vous prie, peut-on savoir où vous allez ? Je voyage pour me former, répondit la princesse. Vous vous moquez, dit le prince, il faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez toujours des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laidéur, quel est votre projet ? Monsieur, répondit-elle, je vais



*Vous avez-là une amie, qui me paroit  
étrangement babillarde.*





dans les pays étrangers chercher à m'établir. Eh bien, répartit le prince, c'est un service que vous rendez au vôtre.

La conversation se foutint quelque tems dans ce goût-là. Je suis persuadé que le lecteur s'imagine que la belle princesse étoit Bellanire, & la laide étoit la sylphide : c'étoit tout le contraire.

La sylphide ne fut pas plutôt dans son char avec Bellanire, qu'elle lui demanda lequel elle aimoit mieux, d'être parfaitement belle, & parfaitement bête, ou complètement laide avec beaucoup d'esprit. La princesse trouva l'alternative embarrassante, & demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir. Le lendemain elle tint ce discours à la sylphide. Madame, il est bien joli d'être belle, mais il est humiliant d'être bête. Eh bien ! répondit la sylphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. Je vois, poursuivit la sylphide, que vous vous déterminez pour la beauté ; cela suffit ; je vais vous arracher un cheveu, & vous n'aurez pas le sens-commun. Mais, madame, dit la princesse, en l'arrêtant encore, si j'ai de l'esprit, faut-il absolument que je sois laide ? Oui, répliqua la sylphide, si vous voulez avoir de l'esprit comme un ange, il faut que vous soyiez laide comme un démon. Mais poursuivit-elle, seriez-vous bien aise qu'on vous admirât ? Oui, dit la princesse. Il faut donc être belle, reprit la sylphide.

Mais aimeriez-vous mieux qu'on vous aimât ? Ah ! sans doute , répondit la princesse. Il faut donc être laide , dit aussi-tôt la sylphide. Vous m'étonnez , répartit la princesse. Je vous parle vrai , dit la sylphide , il n'y a que les laides qui sont sûres d'être sincèrement , solidement , passionnément aimées. Premièrement , on ne leur fait point de déclaration sans avoir la tête absolument tournée , ce qui est un grand avantage pour une femme , & il n'y a que des gens d'esprit qui en soient amoureux ; au lieu qu'il n'y a que des fots , qui , par sottise & par air , le deviennent d'une belle bête. D'ailleurs , l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur. L'une , devient insipide quand on la voit sans plaisir ; l'autre , devient dangereuse quand on la voit sans peine.

Je n'avois jamais imaginé , dit la princesse , que la laideur fût essentielle pour faire une grande passion. C'est que vous n'avez point d'expérience , répartit la sylphide ; il n'y a rien de si heureux pour une femme que d'être laide. Mais je dis laide à l'excès. Quand elle a de l'esprit , sa difformité devient un trésor pour son amour-propre. Le premier moment est contre elle , j'en conviens , mais les momens qui suivent la dédommagent bien. Elle perd la victoire avec sa figure , qui est l'effet du hasard ; mais elle la rappelle , la remporte & la fixe par le charme de son esprit , qui est un lien

dépendant d'elle-même. Les qualités de son cœur, la solidité de son caractère, la douceur de sa société, deviennent un bandeau qui cache son visage, & un flambeau qui éclaire son mérite.

Oh ! je ne balance plus, s'écria Bellanire. Je meurs d'impatience d'être laide ; la peinture que vous venez de faire m'en donne une extrême impatience. Madame, je vous prie de me rendre promptement laide, autant qu'on le peut être. Volontiers, dit la fylphide. Elle lui posa la main sur le visage, marmota quelques paroles, & lui présenta un miroir, en lui disant : J'espère que vous aurez tout lieu d'être contente. Ah ! s'écria Bellanire, avec transport ; ah, que je vais faire de passions ! je suis abominable. Ainsi ce fut par la plus grande coquetterie, qu'elle se détermina à être laide.

Maintenant, dit la fylphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée si vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être aussi bête que vous l'auriez été ; vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes, & que je ne ferai pas une passion.

Ce fut peu de tems après ces changemens, qu'elles rencontrèrent le prince dont je vais reprendre la conversation. La princesse le trouvoit fort sot, & il trouva la princesse fort laide. Peut-on savoir, lui demanda-t-elle, où vous allez ? Où je vais ?

répondit-il ; ah ! parbleu , je vais où certainement je ne vous trouverai pas , je vais au temple de l'amour. Comment ! dit la princesse , à qui l'esprit tenoit lieu d'expérience , vous allez au temple de l'amour , de dessein prémédité ? Sans doute , dit le prince , je prétens devenir amoureux.

Ah ! croyez-moi , dit la princesse , on ne le devient que lorsqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien , reprit le prince , que voilà une déclaration détournée que vous me faites ? mais je suis obligé de vous avertir , que toutes vos avances ne vous avanceront de rien. Passe pour cette princesse ; il n'est pas possible de la voir sans l'aimer. Bon ! dit la sylphide ; comment voulez-vous me persuader votre amour ? vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom ? C'est un garçon qui ne fait pas vivre , dit Bellanire. Je vous avoue , répondit le prince , que je n'ai pas osé prendre cette liberté. Il est certain , répliqua Bellanire , que si c'est une liberté que de demander le nom de quelqu'un , il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-là.

Le prince s'approcha alors de la sylphide , en lui disant : C'est dommage que la fille de votre gouvernante soit si affreuse ; elle ne manque pas d'esprit , mais en vérité elle est trop laide , elle abuse de la permission. Ha , ha , répondit la sylphide avec un air chagrin , vous savez donc qu'on

lui a donné la permission d'être laide ? Le prince la regardant , en hauffant les épaules , s'approcha de Bellanire ; il faut avouer , lui dit-il , que votre princesse est au plus belle , mais elle est aussi trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas , dit le prince , ce qu'il y a là de si risible. Voilà une jolie rencontre que je fais , deux personnes , dont il y en a une qu'on n'ose pas regarder , & l'autre avec qui on ne peut parler. Mesdames , continua-t-il brusquement , je vous souhaite un bon voyage , mais comme je suis pressé de finir le mien , ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre.

Eh bien ! dit la sylphide à Bellanire , ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai causée ? Je n'en suis pas surprise , dit Bellanire , vous possédez le talent de la bêtise , à un degré si éminent , qu'il n'y en a aucun portrait qui l'emporte sur vous. Vous aimez donc mieux rester comme vous êtes ? poursuivit la sylphide. Sans contredit , répartit la princesse ; je me mire dans ma laideur , depuis que je vois votre sottise. Puisque vous pensez ainsi , dit la sylphide , je puis vous laisser le soin de votre conduite ; des affaires indispensables me rappellent dans le royaume des sylphes. Mais je veux , avant de vous quitter , vous marquer ma confiance. Voilà deux petites phioles ; si vous voulez éprouver par vous-même ,

à quel point la beauté est inutile fans esprit; frottez-vous le visage avec trois gouttes de cette essence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter. Lorsque vous vous verrez tentée de revenir à l'esprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre phiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à-présent. Je dois seulement vous avertir de prendre garde de casser la première phiole; car la liqueur en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle; il est vrai que s'il se trouvoit avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement cesseroit, & il paroîtroit sous ses véritables traits.

La sylphide, après cette instruction, quitta la princesse, en lui recommandant de changer de nom, & de s'appeller Phyliride. Phyliride la remercia, & la pria de ne l'abandonner jamais.

Elle marcha quelque tems, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit personne. Peu de tems après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la considérer, & s'écrier avec joie: Ah! le voilà trouvé à la fin; c'est un trésor pour notre reine que cette fille-là; assurément, continua-t-il en s'adressant à elle, il faut que vous soyiez bien heureuse pour être aussi laide; car, ce n'est pas vous flatter, mais je n'ai jamais vu rien d'aussi laid que vous. Je ne vois pas, répliqua Phyliride, qu'il y ait là de quoi tant vanter

mon bonheur. Comment ! reprit-il ; vous ne savez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui, sans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de visage plus propre à faire une dame d'honneur. Il y a trois ans que, par ordre de la reine, je cours le monde pour trouver une femme aussi hideuse, pour obtenir l'amitié de la princesse sa fille : je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue ; mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté. Qu'il me tarde que la princesse vous voie ! vous êtes laide à faire plaisir.

Certainement, dit Phyliride, je sens cette préférence comme je le dois, j'en suis pénétrée de reconnoissance ; mais oserois-je vous demander le nom de la reine & de la princesse sa fille ? Je vais vous satisfaire, dit cet homme. Notre reine s'appelle la reine Inconséquente, & monsieur son mari, le prince Sans-Conséquence. Voilà des noms, dit Phyliride, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'étranger. Et la princesse ? reprit Phyliride. Elle s'appelle, répartit l'étranger, la princesse aux Passades. Apparemment, dit Phyliride, c'est une principauté qu'on lui a donnée pour ses menus plaisirs ? Elle a bien son agrément, répliqua l'étranger, mais elle n'est pas avantageuse pour l'établissement d'une princesse ; comme la nôtre est fort belle, elle a beaucoup

d'amans , & comme elle a un bon caractère , elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun , ses dames d'honneur lui en ont tant enlevé , qu'elle s'est résolue de n'en avoir plus qu'une seule , qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainsi , ils arrivèrent au palais de la reine Inconféquente. Tout y annonçoit le caractère de celle qui l'habitoit , les tapisseries étoient de velours , & les portières , de toile-peinte ; les lits avoient quatre couvertures d'aidredon , il n'y avoit point de rideaux ; on ne faisoit jamais de feu , & les cheminées étoient garnies d'écrans ; toutes les portes étoient fermées avec des paravents par-dessus , & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Phyliride fut étonnée de cet arrangement ; elle remarqua qu'il n'y avoit pas un siege , pas même un tabouret ; elle en demanda la raison à son guide. C'est , lui répondit-il , parce que la reine , qui est la bonté même , veut qu'on soit toujours assise devant elle.

On s'assied donc à terre ? dit Phyliride. Il faut , reprit le guide , que vous ayiez bien de l'esprit , pour avoir pu deviner cela.

Enfin ils parvinrent à l'appartement de la reine , qui avoit une robe de taffetas vert , garnie de queues



de martres zibelines : comme il faisoit froid ce jour-là, elle étoit avec sa fille à son balcon, environnée de trente courtisans, dont ving-six se plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine, c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Phyliride, s'écrièrent : ah, la vilaine créature ! Approchez, lui dit la princesse aux Passades, vous avez une physionomie qui me revient assez ; & je veux bien vous faire ma dame d'honneur. Princesse, répondit Phyliride, j'en ai autant qu'un autre. Elle avoit résolu, pour mieux réussir à la cour, de ne pas faire paroître la moitié de son esprit ; il n'y a que les gens riches qui ont soin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec soin le caractère de la reine, de la princesse & du roi.

La reine étoit vertueuse par système, & par son inconséquence ordinaire, ne l'étoit guère par pratique ; elle pensoit fort bien, & se conduisoit fort mal ; elle vouloit avoir des amis, & ne pouvoit avoir que des amans ; son cœur étoit froid, & son imagination étoit vive ; l'un & l'autre se croisoient presque toujours, de sorte qu'il y avoit des momens où elle se croyoit tendre, mais l'imagination varioit, & pour lors elle se détachoit sans regret de celui auquel elle s'étoit attachée d'inclination. Elle n'alloit point à l'opéra, parce qu'elle

n'aimoit pas la danſe , & donnoit très - fréquemment des bals où elle ſe mettoit en nage à force de danſer. Elle haïſſoit ſon mari , parce qu'elle le trouvoit ſot , & elle aimoit un homme beaucoup plus ſot , parce qu'il n'étoit pas ſon mari ; de façon que ſi ç'eût été l'amant qui eût été le mari , ç'eût été le prince Sans-Conſéquence qui fût devenu l'amant.

Au reſte , ce prince étoit très - bien nommé ; il diſoit des choſes libres , & ne prenoit point de libertés ; étoit toujours de l'avis de ſa femme , qui n'étoit jamais du ſien : c'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu , pour donner à tirer , pour ramaffer les éventails qui tomboient , pour dire qu'on fît ſouper , pour ſervir au commencement du repas , & pour s'endormir à la fin. En un mot , de tous les valets-de-chambre de ſon palais , il étoit le premier , le plus aſſidu , le plus ſoumis , & le plus maltraité.

A l'égard de la princesſe aux Paſſades , il y avoit deux ſentimens ſur l'étymologie de ſon nom ; les uns prétendoient qu'elle s'appelloit ainſi , parce qu'elle étoit le fruit d'une paſſade ; les autres ſoutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoiſſoient la princesſe donnoient raiſon aux ſeconds. Il faut cependant dire à ſon avantage , que ſi elle changeoit ſi ſouvent d'amans , c'étoit par principe d'éducation. Madame

sa mère, la reine, lui avoit répété bien des fois, que la fille d'un roi, d'un prince, d'un duc, & même d'un marquis, devoit fuir avec soin tous ceux qui lui diroient un seul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marque- roient de l'estime. Peu de tems après, elle donna des preuves de sa docilité. Deux petits messieurs devinrent amoureux d'elle; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de je vous adore étoit répété à chaque phrase: elle en fut très-offensée, & le bannit pour jamais de sa présence.

Le second, lui dit simplement, que ses senti- mens étoient fondés sur la plus parfaite estime; sa vertu en fut si fort attendrie, qu'elle le rendit heu- reux. Mais, par malheur pour lui, il s'avisa, dans l'ivresse de son bonheur, de lui dire que rien n'é- galoit le transport de son amour. La princesse fut aussi-tôt révoltée, & lui dit fièrement: Je vou- drois bien savoir pour qui vous me prenez, mon- sieur? Voilà des propos bien singuliers, & qui ne me conviennent en nulle façon; jusqu'à ce mo- ment vous vous étiez tenu dans les bornes du res- pect, & vous m'en manquez? Sortez de chez moi, & sachez que je prétens qu'on m'estime, & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'est que d'avoir des principes, & l'on peut juger par-là combien l'éducation est né-

ceffaire à des enfans. Phyliride fe conduifoit très-bien avec elle, & obtint bientôt toute fa confiance. Phyliride, lui dit-elle un jour, je voudrois bien entretenir ce foir en particulier un jeune étranger, & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame, dit Phyliride, fans doute que ce jeune étranger vous estime ? Il me l'a affuré, répondit la princesse, & vous ne fauriez croire combien je fuis fenfible à cette impreflion. C'est que madame est bien née, répartit Phyliride. Et vous Phyliride, continua la princesse, vous estime-t-on auffi ? Madame, dit Phyliride, avant que j'euffe eu la petite-vérole, on m'estimoit beaucoup. Voilà qui est bien étonnant, dit la princesse, je n'aurois jamais cru que l'estime & la petite-vérole euffent quelque chose à démêler enfemble. Je le croyois comme vous, répondit Phyliride, mais l'expérience m'a convaincue du contraire, & depuis ce malheureux tems, on ne m'estime plus. Eh bien, moi, répliqua la princesse, je ne vous en estime pas moins, & je vous en aime davantage.

La toilette finit, le foir arriva, le jeune étranger fe présenta. Le lecteur s'imagine que ce jeune étranger étoit Aphranor avec fa nouvelle figure & fon nouveau nom, & le lecteur ne fe trompe pas.

Phyliride & lui furent étonnés de fe reconnoître ; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille ;

Phyliride

Phyliridé lui promit de la lui faire voir , mais en grand secret , parce que la princesse ne souffroit point de belles personnes à sa cour. Le prince , qui alors s'appelloit Zémire , quitta Phyliride pour aller estimer la princesse. On attend peut-être une description de ce qui s'y passa , mais je me suis imposé la loi de ne bleffer en rien la bienfiance ; il faut être assez voluptueux pour n'être jamais trop libre. Phyliride , pendant ce tems , eut recours à la phiole de beauté ; elle perdit sur-le-champ sa laideur & son esprit , il ne lui en resta que ce qu'il falloit pour lui faire sentir qu'elle en avoit eu , & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire , en sortant de chez la princesse , fut très-étonné de trouver la belle bête ; & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté , il regretta Phyliride ; il commença à ne la plus trouver si laide , & il trouvoit toujours l'autre aussi fotte.

Phyliride reprit le lendemain sa figure ordinaire , & son esprit augmenta encore par son enjouement , lorsque Zémire lui confia que la belle princesse l'avoit excédé d'ennui. Oui , disoit-il , je serois charmé de la voir pourvu , qu'elle ne parlât point , & je consentirois à vous regarder , pourvu que vous parlassiez toujours. Eh bien , reprit Phyliride , il y a un accommodement ; je ferai peindre la belle princesse , je vous donnerai son portrait , & vous le

regarderez pendant que je vous entretiendrai ; par ce moyen vous verrez la princesse sans l'entendre, & vous m'entendrez sans me voir, c'est, à ce que je crois, un bon marché pour tous les trois. Ce projet fut exécuté ; le prince regarda attentivement le portrait pendant la première conversation ; le lendemain il partagea ses regards entre le portrait & Phyliride ; une autrefois Phyliride les eut pour elle ; quelques jours après, Zémire ne se servit plus du portrait ; enfin il le rendit à Phyliride, c'étoit l'équivalent d'une déclaration : Ah ! qu'on est flattée d'être aimée quand on est laide !

Les entretiens de Phyliride éclaircissent de plus en plus Zémire sur ses ridicules, & Phyliride faisoit usage de son esprit pour se corriger de ceux qu'elle avoit eus sous la figure de Bellanire. Mais il falloit, pour leur perfection, les exposer en perspective, & animer ces mêmes défauts sous leurs yeux : c'est ce qui leur arriva.

La princesse aux Passades prit la résolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le tourbillon des coquettes. Ce n'est point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque magicien, ou au char de quelque fée ; on y va souvent de plain-pied, c'est y être arrivé, que d'y vouloir aller. On mit Phyliride de la partie, afin qu'on s'en moquât ; mais elle étoit laide ; toutes les coquettes devinrent ses amies. La princesse aux Passades.

étoit belle, toutes les coquettes furent ses ennemies. On lui jugea un vilain caractère, parce quelle avoit de beaux yeux. On eut par-conséquent une bonne opinion de l'ame de Phyliride.

C'est-là qu'on voyoit les fêtes sans gaieté, les intrigues sans mystère, l'éclat sans plaisir, & le bonheur sans reconnoissance.

Les jours & les momens étoient enveloppés dans une vicissitude de riens, qui emportoient l'esprit sans remplir le cœur; on ne se préservoit de l'ennui, qu'en n'étant jamais avec soi-même, on ne se garantissoit d'un attachement qu'en en variant souvent l'objet. Les femmes étoient plus imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus dissipées que vives. Elles avoient des amans, plus par air que par goût, & se rendoient par complaisance plus que par sensibilité. Voilà pourquoi elles cherchoient sans cesse le plaisir, & ne le trouvoient jamais. Les foibleffes sans passion sont toujours sans volupté.

Leur jeunesse, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuses & de ruptures humiliantes; de démarches hasardées & d'imprudences ennuyeuses, leur ménageoit, par le vuide de réflexion, le passage insensible & honteux d'un printems inutile à une automne indécente. Elles n'avoient plus le même visage, & avoient toujours les mêmes goûts; elles avoient manqué le plaisir, parce qu'elles

ne l'avoient pas connu ; elles le manquoient , parce qu'elles l'effrayoient. L'esprit , qui , comme les étoffes , a des couleurs pour tous les âges , n'en avoit point changé pour elles ; elles vouloient toujours badiner , & elles ignoroient que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille , que les mines deviennent des grimaces , les agrémens , des ridicules ; & qu'il faut prendre le parti de parler raison , quand on ne peut plus la faire perdre. Délaiées , désœuvrées & raillées , la rivalité les avoit divisées , & le dépit les avoit réunies ; elles s'occupoient tristement à médire entre elles ; elles croyoient se venger du plaisir , en le censurant dans les autres ; elles déchiroient les femmes qu'elles envioient , critiquoient les hommes qu'elles defiroient , & concluoient par dire , que de leur tems les uns étoient plus galans , & les autres plus modestes.

Telles étoient les femmes du tourbillon des coquettes.

Les jeunes gens n'y réussissoient qu'à force de faux airs , on comptoit leurs bonnes fortunes , & non-pas leurs agrémens ; ils n'acquéroient une femme qu'en en déshonorant dix autres. Ils avoient de l'impudence au lieu de sentiment , du libertinage au lieu d'esprit , & de l'étourderie au lieu d'imagination. Il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode , ce tourbillon étoit le temple dont j'ai



parlé au commencement de cette histoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau sur les yeux.

On juge aisément que Zémire ne conserva pas long-tems son crédit auprès de la princesse aux Passades, qui étoit en pays de recrues; en effet, il fut bientôt quitté. Il reçut sa disgrâce avec douceur & avec affliction, se détermina à ne jamais revoir la princesse, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme vous décréditent plus qu'elle; on est plus puni que vengé, quand on cesse d'être honnête-homme.

Elle fit tant de sottises, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouser, par convenance, un petit prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, sot & glorieux, avoit le visage long, le ventre gros & les jambes courtes; son visage étoit l'image des histoires qu'il contoit, ses jambes étoient l'image de son esprit, & son ventre le portrait de son amour-propre. Je n'ai pas ouï dire ce que devint la princesse avec lui, je crois qu'elle s'endormit.

Zémire s'attachoit de plus en plus, & Phyliride aimoit beaucoup plus qu'elle n'eût voulu. Quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur; la crainte, presque certaine de ne pas plaire, la fait résister long-tems à sa passion, & lorsqu'elle n'en peut triompher, il faut que son amour soit plus fort que son amour-propre.

Phyliride connut la force du sien, par l'excès de sa jalousie. Elle apprit, avec une douleur égale à son étonnement, que Zémire plaisoit beaucoup à une princesse du tourbillon, nommée Bellanire; elle ignoroit qu'il y eût au monde une princesse qui portât son nom; mais elle fut bien plus surprise en voyant qu'elle portoit aussi son visage. Elle en fut frappée : elle retrouvoit ses traits, sa démarche, sa voix; & ce qui la rendoit plus honteuse, elle retrouvoit tous ses défauts. A chaque imprudence que Bellanire commettoit, à chaque sottise qu'elle disoit, Phyliride rougissoit; & Phyliride rougissoit souvent. Elle ne regrettoit que sa figure, parce qu'il paroissoit que Zémire la trouvoit à son gré. Elle étoit un jour sur le point de lui en parler, lorsque Bellanire survint & troubla leur entretien : Bellanire fit tomber la conversation sur les figures. Croiriez-vous bien, dit Phyliride, qu'autrefois la mienne étoit absolument semblable à la vôtre ? Tout ce que je puis vous dire, répondit Bellanire, c'est que si vous l'avez troquée contre celle que vous avez à-présent, vous avez fait un mauvais marché : Mais, poursuivit-elle, il est déjà tard, & je m'étonne qu'Aphranor, à qui j'ai donné rendez-vous ici, ne soit pas encore arrivé, Aphranor ! s'écria Zémire. Quoi ! Aphranor est ici ? dit en même-tems Phyliride ? Sans doute, répartit froidement Bellanire, Aphranor est ici :

vous voilà tous deux confondus. Zémire, en feriez-vous jaloux ? Vous auriez tort en vérité, car c'est bien le petit monsieur le plus plat que je connoisse. Il a l'esprit vain , le cœur sec , & les manières gauches ; ses ridicules n'ont point l'aïfance du naturel ; il y a cependant trois ans qu'il est dans le monde ; à ce qu'il dit , mais je crois que c'est une prétention , il n'a pas non-plus l'air d'avoir trois ans de fatuité sur la tête , il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait imposa silence à Zémire. J'en ai entendu parler sur ce ton-là , dit Phyliride , on ne le loue que sur sa figure. Vous avez raison d'en dire du bien , reprit Bellanire , car imaginez-vous qu'il prend le parti de la vôtre , il m'a priée de vous le présenter ; en un mot , il est amoureux de vous. Amoureux ! s'écria Zémire d'un air inquiet ; dans l'instant Aphranor parut , Phyliride le reconnut. Il fut plus Aphranor que jamais , & le pauvre Zémire fut couvert de confusion. Est-il possible , disoit-il en lui-même , que j'aie été aussi avantageux , aussi sot ! Je ne puis pas m'y méprendre , c'étoit-là ma façon de penser , ma manière de m'exprimer , j'étois étourdi , glorieux , indiscret ; c'est moi que je trouve en lui , mais heureusement ce n'est plus lui que je retrouve en moi.

Ces quatre personnages restèrent encore une heure assemblés ; Bellanire & Aphranor dirent des

impertinences ; Phyliride & Zémire firent des réflexions.

Il ne fut bientôt plus question que des airs , des prétentions & des travers de Bellanire & d'Aphranor ; chaque jour donnoit lieu à des scènes nouvelles , tous les yeux étoient fixés sur eux , tous les autres n'avoient en comparaison que des ridicules subalternes : on ne leur faisoit pas l'honneur de s'en appercevoir. . . . C'est ce que j'ai désiré toujours après avoir fait une sottise , ce qui m'est arrivé souvent , c'est que quelqu'un en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphranor ; Phyliride en étoit flattée. Rassurez-vous , lui disoit-elle , l'amour qu'il feint pour moi n'est qu'une ruse. Un petit-maître veut paroître ne tirer parti de la laideur , que pour se mettre en réputation auprès de la beauté. L'événement la démentit , car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage , Zémire la perdit de vue , mais il entendit la voix d'Aphranor , qui lui crioit : Zémire , je t'enleve Phyliride , ce n'est pas une conquête digne de toi , je te dédommage assez en te laissant Bellanire.

Quoique Zémire ne fût pas un sot , il en eut bien la mine , lorsqu'il vit qu'on lui enlevait Phyliride sans qu'il pût s'y opposer.

Voilà qui est beau , dit Bellanire qui survint , de laisser ainsi enlever ses amies ! cela vous fera

beaucoup d'honneur dans le monde , & quand on saura cette histoire , vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame , répartit Zémire , permettez-moi de vous apprendre que vos plaisanteries ne sont pas bonnes ; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Phyliride. J'ai peur , répliqua Bellanire , que vous n'en ayiez beaucoup à faire. Voilà pourquoi je pars tout-à-l'heure , dit Zémire en s'en allant. Il me semble qu'on peut se quitter plus joliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied , & d'avoir à attraper un char qui voloit très-légèrement : il auroit bien voulu disposer de celui de Telmais. Telnâis , Telmais , s'écria-t-il , m'avez-vous abandonné ? Telmais parut aussi-tôt , mais il étoit à pied comme lui ; je ne t'abandonne point , dit Telmais , je viens te donner des conseils. Eh , monsieur ! lui répondit Zémire , ce n'est pas-là ce que je demande ; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre , & vous venez à pied quand j'ai besoin qu'on me mene. Mais , continua-t-il , puisque vous voulez me donner des avis , où me conseillez-vous d'aller ? Dans le temple de l'amour vrai , répliqua Telmais en disparoissant. Me voilà bien plus avancé ! dit Zémire ; il y a dix ans que je cherche ce temple sans pouvoir le rencontrer ; j'ai trouvé bien des temples de l'amour , & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer sans in-

quiétude, servir sans assiduité, & quitter sans chagrin. Il n'y a que ce temple de l'amour vrai, dont tout le monde me parle & que personne ne peut m'indiquer ; il faut assurément que ce dieu-là soit mal logé. En faisant ce monologue sur les temples, il en apperçut un avec cette inscription : Temple de l'amour défendu. Ce titre le piqua, il voulut y entrer ; il y vit un monde infini, il fut tout étonné de reconnoître ce temple, il aborda le prêtre. Il me semble, lui dit-il, que je suis déjà venu ici, mais il n'y avoit personne. Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le prêtre, ce temple s'appelloit alors le temple de l'amour permis ; il fut d'abord très-fréquenté, la volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la sympathie apportoit les offrandes, il n'y avoit d'autres prêtres que les amans, ils avoient la gloire des sacrifices, & les victimes en partageoient le plaisir. Les princes, les rois, les dieux mêmes y venoient dépouillés du faste de leur titre & de l'éclat de leur grandeur ; de simples bergers étoient aussi élevés qu'eux, mais en récompense, ils étoient aussi heureux que de simples bergers. Les esprits se rapportoient, les goûts se répondoient, les cœurs vrais & sensibles donnoient & recevoient des chaînes en même-tems. La défaite & la victoire étoient également douces, il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât son vainqueur, la persuasion étoit le prix de la sincérité,

le triomphe, le prix de la confiance, & la confiance intime, le prix durable du triomphe.

Tel fut ce temple dans son origine ; mais insensiblement la langueur s'y introduisit ; on étoit trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire. Le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnaissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour, les égards succédèrent aux sentimens, on ne fut plus fidele que par variété ; l'ennui survint, on se l'avoua, on se sépara, & l'amour permis resta seul dans son temple.

Il y feroit resté long-tems, sans un expédient auquel il eut recours. Il invita un nouveau dieu, qu'il nomma l'hymen. Il fit un point-d'honneur aux humains d'y venir prendre des chaînes involontaires. L'estime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'esprit, l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères ; l'ambition, la richesse, la bizarrerie en formèrent la convenance & les nœuds ; on s'imposa aveuglément des liens indissolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vus, de s'estimer avant de se connoître ; l'empire même fut partagé inégalement, & l'esclave n'eut pas seulement le choix du maître ; dès-lors on vit paroître sur la scène deux crimes qui avoient l'air de deux vertus ; la haine, pour un mari souvent très-haïssable, & l'amour, pour un amant souvent très-aimable.

Vous auriez peut-être cru par-là le temple de l'amour absolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla. On ne fit que changer l'inscription ; les femmes , par vengeance , y vinrent trouver leurs amans ; les époux , par le même esprit , y vinrent chercher des maîtresses. On se trompa mutuellement , mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence ; la licence régna sous les apparences du joug , la liberté devint entière , & les chaînes parurent subsister. En un mot , l'hymen fut un dieu qui ne servit qu'à faire valoir les revenus de l'amour. Mon révérend père , dit Zémire , voilà une histoire fort savante , vous ne ressemblez point à la plupart des gens de votre état , qui connoissent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations. Votre science me fait espérer que vous pourrez me dire où est situé le temple de l'amour vrai. Le temple de l'amour vrai ? répondit le prêtre , je ne connois pas cela , j'en crois le ministre bien pauvre , cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien , dit Zémire , puisque vous ne connoissez pas ce temple , je n'ai plus besoin de rester dans le vôtre. Vous y viendrez peut-être , répliqua le prêtre , lorsque vous aurez épousé Bellanire. Qui ? moi ! reprit vivement Zémire , j'épouserai Bellanire ! c'est précisément ce que je ne veux point. Vous l'aimez cependant beaucoup , dit le prêtre. J'aime Bellanire ? répartit



Zémire : mais vous vous y connoissez ! les prêtres croient toujours savoir tout. Je fais , du moins , répondit le prêtre , que vous croyez aimer Phyliride , & que vous aimez Bellanire. Allez mon pauvre père , dit Zémire , croyez que je fais cela de meilleure part que vous.

Zémire se trompoit , car ce prétendu prêtre étoit Telmais , qui favoit très - bien que Phyliride étoit Bellanire , & qui étoit tout aussi-bien informé du lieu où elle étoit. Mais il ne mit pas Zémire dans le secret , aussi fit-il bien du chemin , bien des réflexions tristes , & bien des rêves malheureux , avant que d'arriver dans un desert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers. Il y rêva , y soupira , s'y ennuya , & s'y endormit ; tout cela est en regle. Mais il fut réveillé par une voix languissante & souterreine , qui disoit ces mots : Oh ciel ! c'est aujourd'hui qu'il faut que j'épouse Aphranor , & que je renonce à Zémire ! Est-ce une illusion ? s'écria Zémire ; n'entends - je pas la voix de Phyliride que je cherche par-tout , & que je ne trouve que dans mon cœur ? Quoi ! lui répondit Phyliride , quoi , Zémire c'est vous ? ... Eh ! venez-vous être le témoin de mon malheur ? fuyez promptement , vous ne pourriez triompher d'une puissance supérieure qui m'a enchaînée dans cette grotte , & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouser Aphranor. A ces mots , Aphranor descendit dans un char

à côté de Bellanire, la grotte s'ouvrit ; malgré ses chaînes & ses larmes , Phyliride parut tout aussi laide qu'à son ordinaire, & Zémire tout aussi amoureux. Zémire, dit Bellanire, tu cherches par-tout le temple de l'amour vrai, & tu n'as trouvé que celui de l'hymen ; tu vas épouser Bellanire, & toi Phyliride, c'est Aphranor qui va recevoir ta main. Non, répondit-elle, non je ne puis aimer, je ne veux épouser que Zémire. Eh bien, tu le peux, dit Bellanire, mais à une condition : je suis accoutumée à ma beauté, & je commence à connoître mes défauts ; si tu veux, par le moyen d'un génie qui me protège, me céder ton esprit, je te céderai ma figure, & tu épouseras Zémire. Non, répliqua Phyliride, je n'y consens point ; & si Zémire m'aimoit mieux avec ta figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main ; il ne tient qu'à moi de devenir belle, cette phiole m'en donne le pouvoir, mais je serois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle en s'adressant à Zémire, vous l'avez éprouvé, c'est moi qui étois la belle bête. Ah ! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuissance de le redevenir, je prends cette phiole & je la brise à mes pieds. La liqueur s'évapora aussi-tôt, & dans le même instant Phyliride parut sous les traits de Bellanire, Zémire sous ceux d'Aphranor, & on reconnut la sylphide & Telmais dans ceux qui paroissoient être Bellanire & Aphranor.

Eh bien ! dit Telmais à Aphranor, je vous avois bien dit que vous épouseriez Bellanire aujourd'hui. C'est donc vous, répondit Aphranor, qui étiez ce prêtre de l'amour défendu ? Il est vrai, répliqua Telmais. Tout ce que je vous demande, répartit Aphranor, c'est de n'y pas mener Bellanire. Mais, poursuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaise plaisanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir ? C'est à cette supercherie que Bellanire & vous devez vos vertus ; Aphranor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts, il falloit vous en faire rougir en vous les exposant dans votre propre ressemblance. Et vous, Bellanire, si vous aviez été belle vous n'auriez jamais songé à autre chose ; il falloit vous rendre laide pour vous faire sentir la nécessité des vertus & des talens : maintenant vous la connoissez, & vous êtes digne de la beauté, & vous en jouissez ; n'oubliez jamais qu'elle n'est qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela est fort beau, dit Aphranor, je vois bien deux points de l'oracle accomplis, je me suis plus un sot ; & une princesse horriblement laide ; qui étoit madame, est devenue aussi belle que Bellanire. Mais ce temple de l'amour vrai, où le trouverons-nous ? Ah ! pouvez-vous le méconnoître ? s'écria Telmais. Le temple de l'amour vrai est partout où se trouvent deux amans qui s'adorent sincèrement. Ce dieu est plus attiré par l'espece que

par la multitude des hommages , il se plaît dans la solitude , les sacrifices les moins solennels sont les plus doux à ses yeux. L'amour connu n'est qu'un titre , il n'y a que l'amour caché qui soit un bonheur. Tout vous inspire ici le caractère de l'amour vrai ; ce gazon où vous êtes est le trône de l'amour , il en est le gage , il en est le lien ; cette forêt épaisse n'est pour ainsi dire qu'amour ; c'est l'amour seul qui paroît l'avoir élevée , il y cache ses miracles dans le sein du mystère ; c'est ce mystère qui l'a engagé à vous y appeler , à vous y attendre ; par-tout il vous cherche , il vous poursuit , il se présente à vous , & il vous dit avec tendresse : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? Venez à moi. Ah ! Aphranor , continua Telmais , l'amour vous environne de toutes parts , il vous appelle , il vous cherche , il vous pénètre jusqu'au plus profond de votre ame ; & vous demandez encore où il est ! Aphranor & Bellanire se regardèrent , leurs yeux leur dirent que le temple de l'amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmais & la sylphide les unirent & les ramenèrent chez leurs parens , qui furent très-étonnés & très-satisfaits de les voir amans , époux aimables & honnêtes-gens.



## M É L A Z I E.

## NOUVELLE.

EN arrivant à Paris, mon premier soin fut d'aller trouver Alcidon, ce jeune homme si brillant, que vous avez vu dans notre pays. Il n'y fit pas un long séjour; cependant, je pris pour lui une amitié dont vous m'avez souvent plaisanté, & vous avez assez vécu avec lui pour savoir que sa figure & son esprit le rendent fort agréable pour le monde. Aussi je puis vous jurer que tel vous l'avez connu dans la province, recherché de toutes les femmes, tel il a vécu depuis le tems qu'il nous a quittés. Enfin, de tout ce que j'ai vu dans cette belle & grande ville, il est si bien ce qui m'a le plus étonné, que je profite du loisir dont je jouis pour quelques jours dans une campagne délicieuse, pour écrire la dernière aventure d'Alcidon; je ne la veux point oublier, & j'espère vous en communiquer la lecture quand j'aurai le plaisir de vous revoir, ou vous l'envoyer si ce plaisir est retardé.

Alcidon me reçut avec plus de démonstrations

d'amitié que vous ne l'aviez imaginé , & que je ne l'avois soupçonné moi-même ; car l'accueil & l'amitié dépendent absolument à Paris des liaisons. Répandu comme il étoit dans le monde , je ne comptois pas en être si bien reçu ; mais le cœur veut aimer , il a des besoins , & l'amitié fut toujours la consolation de l'amour malade. Il faut tout dire , j'étois étranger , Alcidon pouvoit me confier plusieurs choses , dont l'aveu auroit pu le faire rougir devant les gens de son pays ; par-conséquent il me donna la préférence sur ses autres amis , ou plutôt ses connoissances. Je m'apperçus bientôt qu'il étoit peu satisfait , je fus étonné ; le tourbillon des plaisirs dans lequel il vivoit me paroissoit devoir produire le contraire ; & quoiqu'il n'en convînt point encore avec moi , je démêlai qu'il ne faisoit que s'étourdir. J'avois appris qu'il vivoit alors avec Lucilie , une des plus belles femmes de Paris ; je lui en parlai , & il en convint ; je l'en félicitai , & voici à-peu-près ce qu'il me répondit : Lucilie est une des femmes la plus courue , & certainement elle le mérite , car on ne peut lui refuser la taille & la beauté ; mais que fait la beauté pour une maîtresse ? Retranchez la nouveauté & la première satisfaction de la vanité , deux jours après la jouissance , toutes les femmes généralement sont égales ; ajoutez seulement à cette vérité , que celles qui sont déclarées si belles par le public , ne sont que jointre

beaucoup d'incommodités à leur commerce ; si on a le malheur d'être né jaloux , il faut se contraindre absolument pour les raisons suivantes : La jalousie n'est point du bon air , & la conduite d'une belle femme est aussi éclairée que celle des rois ; non-seulement mille jeunes-gens prennent son parti , & savent accabler de ridicules l'amant préféré , mais presque toutes les femmes de Paris disent : On prend un amant pour son plaisir , & non pour ajouter une nouvelle contrainte à celles que l'on peut avoir. D'un autre côté , une femme , comme Lucilie , qui se trouve placée dans les premiers rangs de la beauté , se complaît ordinairement en elle-même , ses charmes & ses conquêtes sont des lauriers sur lesquels elle se repose ; il semble même que ces belles femmes saluent leur beauté , comme on dit que certaines dévotes font la révérence à leur bon ange : enfin , l'état de belle exige un *decorum* , dont elles sont sans cesse occupées. Je conviens , avec étonnement , de ces réflexions , lui dis-je ; mais si vous voyez Lucilie comme vous me la dépeignez , vous ne l'aimez donc pas ? comme cela , me répondit-il. Elle m'a pris , il y a trois mois , pour m'enlever à une de ses amies à qui il semble qu'elle ait résolu de ne pas laisser un amant , & je crois qu'elle ne me garde que dans la crainte de me voir retourner à elle ; mais elle a tort , personne n'est malheureux , abandonné , perdu au point de retourner à ce qu'il

a quitté, ce seroit une marque de foiblesse que le monde ne pardonneroit pas. Cependant, je m'explique pour vous mettre au fait des usages que vous ignorez. On peut conserver des droits sur une femme qu'on a eue, on se retrouve dans plusieurs circonstances, quelques restes de goût font oublier quelquefois qu'on ne vit plus ensemble; mais ces sortes de politeffes ne doivent avoir aucune suite, & ne font jamais comptées, d'autant qu'elles ne donnent aucun droit de part & d'autre. . . . Ces judicieuses regles du monde & du bel usage ne m'empêchèrent point de suivre mon objet, & de lui dire: Si vous êtes convaincu de ce que vous m'apprenez sur le compte de Lucilie, à votre place je la quitterois. Vous en parlez bien à votre aise, me répliqua-t-il; il est donc bien facile de quitter, à votre avis? Je n'ai rien en vue, autant vaut la garder, cela durera jusqu'au premier goût de traverse qui prendra à l'un ou à l'autre; pour lors nous aurons une raison d'autant plus légitime de nous quitter, qu'elle donnera lieu à nos amis d'attaquer, de défendre, de critiquer ou de blâmer; en un mot, de parler. Entre nous, poursuivit-il, nous n'en sommes, ma foi, Lucilie & moi, que sur le cérémonial; ce qu'il durera, je l'ignore. Que vous êtes heureux! dit-il en me regardant; vous savez vous occuper, vous n'avez pas besoin des autres, par-conséquent le monde vous est soumis, & n'est qu'une dissipation



pour vous ; pour moi , j'attends les plaisirs avec impatience , je m'en fais une idée qu'il leur est impossible de remplir ; les spectacles ne m'amusent que par rapport aux loges , d'ailleurs , ils m'ennuient. Cependant , le croiriez-vous ? je crains de les voir finir , dans le dégoût où je suis du plaisir qui leur doit succéder. En effet , d'abord qu'ils sont finis , je vais sans affaire & sans objet voir des gens qui me sont indifférens , & qui partagent mon indifférence après avoir parlé de la nouvelle ou de l'événement du jour ; je me rends dans la maison où je dois souper , on me fait jouer sans miséricorde , & tout ennuyé que je suis du jeu , je le préfère peut-être encore à la conversation qu'il me faudroit avoir. On soupe avec promptitude ; on fait , il est vrai , la meilleure chère du monde , mais elle passe comme un éclair , & on se trouve à table sans cette cordialité ni cette joie qu'elle doit inspirer , & sans lesquelles elle ne peut être un plaisir. L'empressement de la quitter n'a cependant aucun autre objet que celui d'achever les parties , ou bien d'en recommencer de nouvelles. La seule chose qu'il y ait d'agréable à cette société mal - entendue , à laquelle cependant on s'accoutume comme à tout le reste , c'est d'être avoué pour l'amant de la femme qui vous donne à souper , ou qui vous a mené dans la maison où on vous en donne. Ensuite on veille à toute force ; en général ce n'est pas pour

le plaisir d'être ensemble , ni pour la liberté de la conversation , car aujourd'hui on n'est plus à l'abri des visites , long - tems même après minuit. Vous le dirai-je avec vérité ? on veille dans la crainte de s'éveiller de trop bonne heure le lendemain. . . Si bien , lui dis-je , que sans la messe du dimanche & les spectacles , qui font souvenir qu'on est soumis à une heure , successivement le diné deviendrait le soupé. En vérité , je le crois , me répondit-il. . . Ces portraits du monde & de la vie que menoit Alcidon , me prouvèrent sans peine que son cœur éprouvoit le dégoût des plaisirs , & que sans avoir la force de changer de vie , il ne pouvoit quitter celle qu'il avoit suivie jusques-là. Je me trouvai fort embarrassé ; quels conseils donner à un homme en cet état ? Aussi je pris le parti d'attendre & de le laisser se convaincre par lui-même ; & j'espérai que la première idée vive , telle qu'elle fût , le feroit sortir de sa langueur. Quelques jours après , j'eus cette satisfaction , mais elle ne fut pas de durée. Il m'envoya prier de passer chez lui , j'y courus ; je ne l'avois vu depuis mon séjour à Paris si content & si gai. Enfin , me dit-il du plus loin qu'il me vit , mon affaire est rompue avec Lucilie , elle a pris Télamon ; je ne m'y étois pas trompé , j'ai fait le jaloux , le fâché ; voilà ses lettres & son portrait que je renvoie , avec un adieu qu'elle ne sacrifiera certainement pas , car il est tourné en congé de ma

part , & en politesse piquante sur le plaisir que je lui ai bien voulu faire en me laissant prévenir en apparence ; je renvoie le tout à une de ses amies , la plus indiscrete des femmes. C'en est fait , me voilà foulagé , je n'en entendrai plus parler. Elle étoit préparée , sans doute , à cet événement , car elle avoit mon paquet tout arrangé dans sa poche. Je lui ai dit des choses vives , elle m'en a répondu d'assez piquantes ; nous n'avions pour témoin qu'une de ses amies que je connois très-parfaitement , & qui va passer la journée à conter & à broder les détails de notre rupture. Je suis content , elle va faire un bruit enragé , & j'aurai du moins , pendant deux ou trois jours , des choses à dire à tous ceux que je rencontrerai. Vous ne doutez pas , continua-t-il , que je n'aille dès aujourd'hui voir toutes les connoissances de Lucilie , que je ne prenne congé d'elles , & que je ne les remercie des bontés qu'elles ont eues pour moi dans le tems que j'ai vécu dans leur société. Je conterai les faits à celles qui n'en sont point encore instruites , je me justifierai devant celles à qui on les aura appris à mon désavantage ; en un mot , j'ai de l'occupation pour quelques jours. . . . Je le félicitai de sa joie , mais il m'interrompit pour me dire : Graces à dieu , me voilà libre , je prendrai du monde ce qui me conviendra , & je pourrai me livrer absolument à vous ; j'aurai soin de vos plaisirs , vous en aurez

de mon esprit : ce qu'il y a de bien assuré c'est que nous serons inféparables. Les femmes sont incommodes, ajouta-t-il ; fans se foucher de vous, elles veulent vous occuper. Nous dinâmes ensemble, la conversation roula sur de pareils propos, & je le laissai partir pour aller exécuter ses importants projets. Ils réussirent parfaitement, le bruit de sa rupture passa ses espérances ; chaque partie intéressée, sous prétexte d'avoir le procédé pour soi, dit le diable de l'autre ; & les prétendus amis qui s'étoient mis à la traverse pour empêcher les suites & rétablir le calme, ne servirent qu'à augmenter l'aigreur, par les redites & les rapports sur lesquels leur fécondité ne se contraignit point.

Tout cessa, & cette petite scène eut son cours ; Alcidon se livra à moi, du moins il se persuada qu'il n'étoit occupé que de moi, & de l'envie de suivre mes conseils ; il se prétendit philosophe du moment qu'il n'eut plus de femmes, & fit en ce point comme cent mille autres hommes ou femmes qui s'arrogent ce titre pour s'être promenés seuls un jour, ou s'être renfermés pour la lecture d'un roman. Nous fîmes en effet quelques promenades solitaires, dans lesquelles je le voyois dévoré par l'ennui ; j'en aurois éprouvé un pareil sans la curiosité qui m'engageoit à l'étudier.

Du plus loin qu'il appercevoit une femme, il m'entraînoit de son côté pour la voir ; sa curiosité

étoit peu satisfaite, & il lui échappoit à tous momens de dire : Mais il n'y a personne ici, & le diable ne connoitroit pas ceux qui s'y trouvent. Nous allions aux spectacles, mais les chef-d'œuvres des scènes, & ceux de l'harmonie ne l'occupent ni le touchoient. Voilà, me disoit-il dans les plus beaux endroits, madame une telle, où donc est un tel ? je ne les vois point, feroient-ils déjà brouillés ? Ce n'est pas tout, il croyoit de son devoir de me nommer tous ceux qui remplissoient la salle. Je le priois quelquefois de me laisser écouter. Bon ! me disoit-il, vous avez vu cela mille fois, vous le verrez quand vous voudrez ; l'aventure que je veux vous conter s'oubliera, & vous ne la ferez jamais si je ne vous en instruis. Par complaisance j'écoutois, & ne connoissant point les parties intéressées, j'étois peu satisfait. Cependant Alcidon, honteux de son ignorance, (car le monde a ses remords) me pria de lui prêter des livres un peu sérieux ; j'y consentis ; je crus que les historiens le pourroient amuser, mais il me dit quelques jours après, en me les rendant : J'ai fait tous mes efforts pour les lire, ils ne m'ont point amusé, mon esprit s'évapore, les faits ne peuvent fixer mon imagination ; de plus, qui m'assurera de la vérité de tous ces beaux livres, quand ils ne mentiroient pas ? que m'importe à moi ce que ces Grecs ou ces Romains ont fait ou n'ont point fait ? Vous avez raison en

un fens , lui dis-je , ils vous font parfaitement inutiles ; mais tout le monde les connoît , on peut en parler devant vous , vous êtes donc condamné à dire des sottises ou à garder le silence : Je ne ferai ni l'un ni l'autre , me répondit-il , j'avouerais mon ignorance , & je parlerai toujours. Ne vous y trompez pas , lui répondis-je , il n'est pas trop aisé d'être un aimable ignorant ; pour y parvenir , il faut avoir du naturel , des goûts , & sur-tout une gaieté que l'on soit capable de communiquer ; ces dons du ciel ne sont pas communs , & sont peut-être plus difficiles à pratiquer comme il faut , que toutes les sciences ensemble. En voilà assez pour vous donner une idée de la vie que nous menions , & de l'inutilité de mes conseils. Quoiqu'Alcidon eût de l'esprit , il étoit gâté par celui de la mode & des airs , & il ne répondoit aux choses solides & convaincantes que je lui disois , que par une épigramme ou par une plaisanterie sur ma sagesse & sur ma raison. Enfin , ce n'étoit point à moi à le corriger , un plus grand maître le pouvoit perfectionner ; & comme dans la suite de cette histoire , il n'est presque plus question de moi , c'est lui qui va vous faire le récit de son aventure , d'autant que les interruptions de deux personnes continuellement en scène , tiennent trop du dialogue , & coupent trop souvent ce qu'on a entrepris de conter.

## HISTOIRE DE MÉLAZIE

E T

D' A L C I D O N .

---

Désœuvré, plein d'ennui, je ne regrettois point Lucilie, mais n'ayant plus d'occupation des femmes, je me trouvois dans une folitude complete au milieu de Paris; tout le monde me paroissoit occupé en jouissant, tandis qu'allant & venant sans objet, tout me sembloit revêtu des couleurs & du caractère de l'ennui. Dans cette situation, suivant la pente pour les objets lugubres que la tristesse de l'ame engage à suivre machinalement & sans aucune réflexion, j'allai au catafalque de la dauphine espagnole. Placé dans l'enceinte, j'aperçus une petite personne, sans rouge, dont le maintien étoit honnête, & dont le regard étoit séduisant à l'excès. Ce fut d'abord par oisiveté, & par la malheureuse habitude de lorgner à tort ou à travers, que j'avois dans ce tems-là, que je m'attachai à la considérer. Je fus peu-à-peu surpris du feu, du velouté & de la langueur qui tout à la fois régnoient dans ses yeux; occupé par réflexion de la réunion d'un si grand nombre de contrastes, je fus charmé de voir

que ces beaux yeux avoient remarqué l'impression qu'ils m'avoient faite. Je formois le projet de la suivre à la fin de la cérémonie, & de savoir son nom & son état, quand un homme, aux côtés duquel j'étois assis, lui fit une profonde révérence. Il étoit bien mis, & j'augurai bien de sa condition par le respect qu'on lui avoit témoigné; car dans les commencemens d'un goût, l'ame est si attentive qu'il n'est point de minuties qu'on n'observe, & dont on ne donne une explication. Il me fut aisé de trouver un prétexte pour attaquer cet homme de conversation, & d'apprendre le nom de cette jeune personne; je sus qu'elle étoit fille, qu'elle se nommoit Mélazie, & qu'elle étoit d'une très-bonne famille que je connoissois. On craint toujours que la curiosité ne décele l'impression qu'on a reçue; ainsi je me retins, & je n'osai pousser mes questions plus loin; je ne m'appliquai plus que du soin & du plaisir de lorgner de toutes mes forces. Je crus m'appercevoir que la petite personne avoit démêlé la curiosité que j'avois eue sur son compte, je m'imaginai même qu'elle me regardoit avec plus de complaisance; que ne s'imagine-t-on point quand l'amour s'établit dans un cœur? La cérémonie finie, je voulus suivre & retrouver Mélazie, mais on étoit si pressé de sortir, que la foule m'empêcha de la rencontrer. En un mot, elle m'échappa; cependant je ne fortis que le dernier de Notre-Dame, occupé



de la singularité de ses beaux yeux, & frappé de leur modestie. Quelle conquête à faire ! m'écriai-je. Je passai le reste du jour plus heureux , car j'étois occupé & mon cœur n'étoit plus dans l'inaction.

Sachant le nom de Mélazie , il me fut aisé de savoir sa demeure , & d'envoyer le lendemain un de mes gens pour s'informer de son caractère & de ses liaisons. J'appris qu'elle étoit fille , maîtresse de son bien , qu'elle logeoit avec une vieille tante , dont elle étoit plus amie que niece , & quoique sa conduite ne dépendît que d'elle-même , je fus qu'elle fortoit peu , qu'elle étoit très-peu répandue , qu'elle n'alloit même à une église voisine que fort matin , & qu'enfin dans les beaux jours , elle alloit se promener à la plaine de Grenelle ou dans des endroits écartés. Voilà , dis - je , en moi - même , tous les caractères & toute la conduite d'une personne qui a une passion ; j'en aurai le cœur net , je connoîtrai mon heureux rival ; il est absent sans doute , & son éloignement réduit Mélazie à un genre de vie si peu conforme à son âge , ainsi qu'à ses beautés. Qu'il est heureux ce rival ! mais je traverserai son bonheur , ou je confirmerai tous les maux que je crains. Résolu d'aller le lendemain à l'église qu'on m'avoit indiquée , je fus me promener le soir au Luxembourg. Je rêvois en faisant mille projets , qui tous avoient rapport à Mélazie ; je marchois seul ,

il étoit nuit, & passant fans y faire attention auprès d'un banc sur lequel il y avoit trois femmes & un homme , j'entendis celui-ci qui disoit : Si je ne me trompe , c'est Alcidon. Je me retournai & je reconnus à la voix un de mes amis, dont les conseils & les sentimens m'étoient précieux , mais dont jusques-là je n'avois pu faire usage ; il m'arrêta , me présenta à ces dames , & me força de demeurer avec elles. Je fus frappé de leur esprit , & bientôt piqué de curiosité pour savoir à qui j'avois affaire ; malgré la simplicité de leur conversation , & la quantité de coëffes & de mantelets noirs dont elles étoient empaquetées, le son de voix & tout ce que dit la plus petite me firent impression ; mais elle me parut ce que dit Molière ,

Un abrégé des merveilles des cieux:

En reconnoissant Mélazie , qu'une des deux autres dames appella par son nom , malgré toutes les idées dont elles m'avoient trouvé occupé , le peu d'apparence de ces femmes , & l'obscurité qui m'empêchoit absolument de les distinguer ; enfin , par un reste de coquetterie , j'étois demeuré debout faisant la belle jambe , accompagnant mes discours de gestes d'épaules , de ricannemens & de questions sous-entendues. Mais soit que j'eusse honte de faire ainsi le petit-maître , soit que j'imaginasse que le

caractère de Mélazie vouloit être différemment attaqué, je m'assis à-côté d'elle, je lui dis tout ce qui me parut capable de la faire parler, & je l'écoutai avec avidité; car j'avoue que son esprit me séduisit par un caractère de réserve & de modestie que je n'avois jamais rencontré dans aucune autre jolie personne. Elle est petite, disois-je, mais elle peut croître: & que sert la taille? les graces suffisent; jamais elles ne furent grandes. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, elle me la refusa. Qu'y viendriez-vous faire? dit-elle, vous ennuyer, vous moquer de moi? Cette réponse me fournit des protestations qui l'étonnèrent. Mais vous ne me connoissez donc pas? dit-elle. Alors je lui dis l'impression qu'elle m'avoit faite à la première vue; je lui citai le lieu, je lui rappelai toutes ses actions, & je finis par le détail de tout ce que mon laquais m'avoit appris. Vous m'étonnez, répondit-elle; vous me paroissez dans l'ignorance, il vaut mieux que j'aie le mérite de vous en tirer. Ah! ne me parlez point, lui dis-je avec empressement, je ne me doute que trop de l'aveu que vous voulez me faire, je l'ai prévu; vous êtes engagée, & votre genre de vie ne m'annonce que trop un rival que vous comptez toujours me préférer. Un rival! s'écria-t-elle en riant; on ne m'a jamais aimée, je vous le jure; ceci devient très-plaisant, continua-t-elle, vous me paroissez sincère... J'en convins

avec ferment. Eh bien , me dit-elle , je vous donne rendez - vous ici , demain au même endroit , à la même heure , & je vous en dirai davantage ; je veux au moins pendant vingt-quatre heures jouer le rôle d'une jolie femme. Ensuite elle m'ordonna avec un extrême sérieux de la quitter , & me défendit de la suivre ; je lui obéis exactement , & je me séparai d'elle avec une confusion d'idées que rien ne peut décrire. Je courus le lendemain matin chez mon ami , & je l'abordai en lui disant : Je viens vous parler de Mélazie. Il est sévère , & sans me donner le tems de lui en dire davantage , il me répondit : Vous n'y pensez pas , Alcidon ; Mélazie ne mérite point vos plaisanteries , elle est respectable , & si vous voulez la persécuter , soyez persuadé que je n'aurai point à me reprocher d'y avoir contribué. Quoi ! repris - je avec vivacité , vous ne me conduirez pas demain chez elle ? Non certes , me dit-il : premièrement je la connois fort peu , en second lieu , je ne veux aucune part dans vos extravagances. Je me sentis prêt à le brusquer , je le quittai plus piqué que je ne l'avois jamais été , & j'attendis le soir avec toute l'impatience des desirs & de la curiosité. Ce que mon ami m'avoit dit avoit pris une forte de rapport avec les surprises qu'elle m'avoit témoignées. Après bien des variétés dans mes idées , je m'arrêtai à croire que c'étoit une plaisanterie dont ils étoient convenus

pour

pour m'éprouver & se divertir. Depuis quatre heures j'attendois dans le Luxembourg, & il ne pouvoit être nuit que sur les neuf.

J'allois, je venois, je regardois de tous les côtés, j'étois dans une continuelle agitation, & je ne fais comment elles firent pour me surprendre, mais je ne les vis point arriver sur le banc indiqué. J'y trouvai la même compagnie que la veille; nous connoissant tous un peu davantage, le début de la conversation fut aussi plus vif & plus enjoué. Je fis valoir l'obéissance avec laquelle j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnés la veille, je peignis l'effort que j'avois fait sur moi pour ne l'avoir point été chercher le matin dans l'église voisine de sa maison. Je vous'en fais gré, me dit-elle, vous m'auriez ôté le plaisir singulier que je me promets aujourd'hui avec vous. Et quel est-il donc ce plaisir? repris-je avec vivacité; celui sans doute de me faire enrager? Non, répondit-elle; celui d'un aveu que je ne croyois jamais me trouver à portée de prononcer, & qui seroit inutile dans toute autre circonstance. Vous m'aimez, continua-t-elle, vous êtes charmé de ma figure, enchanté de mon esprit, ma taille sans doute vous séduit. Je l'accablai d'affurances & de protestations. Souvenez-vous toute votre vie, dit-elle en m'interrompant, de ce qui vous arrive avec moi, & que ce petit événement serve à vous empêcher d'en agir jamais avec tant

de légèreté : vous vous engagez à moi pour votre vie, dites-vous, mais je vous rends votre parole ; vous ignorez à quel point la nature m'a contrefaite. Vous ? m'écriai-je : Oui, moi ; & personne, tranchons le mot, n'est plus bossue. Ces mots me firent concevoir dans l'instant ce qu'il y avoit d'obscur dans ses discours de la veille, & dans ceux que mon ami m'avoit tenus le matin. Si vous ne m'en imposez point, lui dis-je d'un air tout interdit, votre aveu diminue cette infirmité, & votre caractère acquiert ce que votre beauté y pourroit perdre ; je vous conjure au moins (car je ne suis pas trop convaincu) de me permettre de vous voir demain chez vous. J'y consens, me répondit-elle, & ces dames ainsi que votre ami, feront témoins d'un examen peu commun, & d'une inconstance dont il ne seroit pas juste de vous faire des reproches. Notre conversation languit ensuite, je fis mes efforts pour la soutenir ; Mélazie reconnut mon embarras, & proposa de nous retirer. Vous ne m'avez point vue, me dit-elle, je puis encore employer l'autorité que vous m'avez donnée sur vous, je vous ordonne donc, Alcidon, aux mêmes titres que je fis hier, & pour la dernière fois, de nous quitter ; demain je prendrai le ton qui convient à ma figure, à mon genre de vie & au vôtre. Je ne répliquai point, & nous nous séparâmes.

Si j'avois été agité jusques-là, je ne me trouvai

pas dans une situation plus tranquille, ce coup de maf-  
fue m'avoit accablé; il est vrai que l'impression de  
fes beaux yeux, & celle des agrémens de fon esprit  
ne fe préfentoient plus à moi de la même façon ,  
cependant je ne pouvois les oublier; j'étois hon-  
teux de mon erreur, mon cœur & mon esprit en  
étoient bleffés, & je fus cent fois déterminé à ne  
point faire une vifite dans laquelle je ne pouvois  
jouer qu'un rôle ridicule; je redoutai la vue de  
mon ami. Enfin, la singularité de l'aventure, &  
peut-être un reste d'espérance qu'on ne m'avoit  
fait un tel aveu que pour m'éprouver & me fur-  
prendre, me déterminèrent à me rendre chez elle  
dans le trouble & l'état d'un criminel qu'on mene  
à l'échafaut. Mais dieu, qu'elle vue! je vais en faire  
le portrait avec une exactitude qui tiendra du scru-  
pule. Sur fon féant, elle n'avoit qu'un pied & demi  
de hauteur, il est vrai qu'elle étoit coëffée fort  
bas; fes yeux étoient toujours beaux, mais tout  
le vifage que je n'avois vu à Notre-Dame que  
de bas en haut, étoit long; car ordinairement la  
nature donne à cette partie une longueur qu'elle  
retranche à d'autres, comme elle avoit fait au col,  
par exemple; il étoit fi court, que le dos & l'estomac  
faisoient sous son menton une efpece de fraise des plus  
amples: il ne fut jamais de peau plus blanche & plus  
nette, ni de cheveux plus parfaits, soit par leur  
longueur, la façon dont ils étoient plantés & la

perfection de la couleur ; ses dents étoient admirables , mais un peu longues. J'avoue que je fus frappé à la vue d'un objet que mon imagination me représentoit depuis trois jours si vivement & si différemment.

Mélazie me reçut avec beaucoup de politesse ; & me dit en souriant : Vous voyez si je vous ai trompé , convenez au moins que je suis bonne , & que je ne ressemble point à mes confrères qu'on accuse d'être méchans ; je ne vous ai pas laissé long-tems dans l'erreur. Trouvez bon , mesdames , que je vous présente une conquête que j'avois faite ; convenez qu'elle étoit assez brillante pour flatter ma vanité. Et se tournant de mon côté , elle ajouta : L'amour & la reconnoissance sont , à ce qu'on dit , les seuls chemins que les femmes puissent avoir pour conduire à l'amitié , je veux prouver qu'il en est d'autres : je ne négligerai rien pour mériter la vôtre ; ma maison ni mes entours ne sont point brillans , je ne vous presse point d'en profiter , mais vous en ferez usage quand il vous plaira , & vous n'aurez jamais de reproches à essuyer quand les amusemens ou les dissipations vous en auront éloigné , même pendant long-tems. Je la remerciai , & je voulus mêler quelque terme de galanterie dans mes remerciemens , mais elle m'interrompit pour me les défendre absolument , elle prit même un air sévère , en ajoutant : Vous devez sentir , Alcidon ,



combien de tels propos feroient ridicules & déplacés ; vous ne pouvez les penser , & je ne suis pas assez sotté pour en être flattée , nous ne devons penser qu'à devenir amis ; il est juste , par toutes fortes de raisons , que j'en fasse tous les frais , ces dames sont aimables & m'aiment assez pour y contribuer ; votre ami vous verra plus souvent , les agrémens de la simple société , la vérité , la candeur , feront , je crois , des nouveautés pour vous , & vous les trouverez sans cesse dans notre retraite. Ensuite on parla de choses indifférentes , mais on les rendit agréables par le tour simple , & la solidité sous l'enveloppe d'une plaisanterie agréable. Mon ami survint , qui ne fit qu'augmenter des plaisirs , qui pour être aussi simples , n'en étoient pas moins vifs ; car , je l'avoue à ma honte , ce jour fut le premier où je pus concevoir les charmes de l'esprit & ceux de la conversation ; je sentis plusieurs fois par le ridicule de mes réponses , l'utilité des conseils de mon ami sur la lecture & les occupations de l'esprit. Cependant , j'éprouvois cette coquetterie de l'esprit , qui n'est pas moins étendue que la coquetterie ordinaire , mais dont les suites sont plus salutaires & plus profitables. Dans l'impossibilité où j'étois de tenir ma place avec des gens accoutumés à faire usage de leur esprit , je n'eus d'autre parti à prendre que celui que j'avois proposé à mon ami , ce fut d'avouer mon ignorance

& la nouveauté dont me paroïſſoit la converſation dans laquelle on penſe , on inſtruit , & on plaît par des détails & des analyſes agréables & légères. Cette idée me réuſſit , & la vérité de mes aveux amuſa & me tira d'affaire. Ma viſite fut longue , & je fortis avec une ſatisfaction de moi-même qui m'étoit inconnue. Juſques-là , dans le monde , je m'étois cru de l'eſprit par ſimple amour - propre , dans ce moment je diſtinguois celui que j'avois d'avec celui qu'on m'avoit donné , c'eſt un des avantages de la bonne compagnie ; celle - ci me mit bientôt en état de me donner des raiſons de mon ſentiment. Il eſt vrai que mon ignorance me fit encore plus de honte quand je fus ſeul & à portée d'y réſléchir , je ne trouvai plus de raiſon pour l'excuſer ; mon premier ſoin fut de m'entretenir avec mon ami ſur l'état où je me trouvois ; j'en tirai de grands ſecours ; je lui demandai des livres & je les lus avec avidité ; je continuai mes viſites chez Mélazie. La liberté avec laquelle je pouvois en uſer pour entrer & ſortir me devint attrayante , bientôt il me fut impoſſible de me paſſer de ſa maiſon ; chaque jour j'acquérois des connoiſſances , & je ſentis pour Mélazie une amitié dont elle aimoit à recevoir des preuves. Je penſois ſans contrainte avec elle , elle ſe plaiſoit à examiner les replis de mon cœur , elle ſ'amuſoit des détails de ma vie paſſée , & ſous prétexte de ſ'inſtruire elle-même ſur ce qu'elle

n'étoit point à portée de connoître, elle m'engageoit, quand nous étions seuls, à lui faire des récits du monde & des procédés des femmes; elle portoit des jugemens qui, fans avoir l'air du précepte, rectifioient les miens, & me desfiloient insensiblement les yeux. Non-content de la voir tous les jours, & souvent plusieurs fois, je pris l'habitude de lui écrire; ses réponses me firent sentir des graces dans le style qui m'ouvrirent encore l'esprit sur un article auquel je n'avois jamais pensé. Ses amies étoient d'ailleurs fort aimables, leur goût & l'usage raisonnable du monde les rendoit infiniment recommandables; le favoir de mon ami étoit aussi agréable que son caractère étoit bon; quelques autres personnes qui venoient encore chez Mélazie, pensoient & agissoient comme les autres, on y caufoit enfin. Aucun auteur, non-plus qu'aucun de ceux dont l'esprit est le métier ou l'état, n'étoient reçus dans cette maison, par-conséquent on y vivoit tranquille; on ignoroit dans Paris qu'une telle société existât, elle eût été bien fâchée de faire parler d'elle. En six mois, les changemens qui se firent en moi firent si considérables que je m'en aperçus moi-même par le dégoût & le mépris que je sentis de plusieurs choses que j'avois aimé & estimé; c'est l'avantage des sages réflexions, que de ramener sur lui-même celui qui les fait, & de le faire penser sur son propre compte, comme il seroit sur

celui d'un autre. Que devins-je au bout de ce tems , quand je m'apperçus que Mélazie m'occupoit , peut-être moins vivement que les premiers jours de notre connoissance , mais plus solidement ; & qu'enfin elle m'étoit devenue de cette nécessité qui absorbe tout ? Il n'étoit plus tems de faire résistance. Cependant , voulant avoir recours à ce cruel moyen , je fus plus réservé avec Mélazie , je la vis moins ; son amitié en fut allarmée , mais sa douceur n'en fut point altérée , & je remarquai les efforts qu'elle fit sur elle pour ne m'en rien témoigner. Ne pouvant moi-même soutenir une situation si importante , je résolus de ne lui point cacher mes sentimens ; je les lui déclarai. Mais comment furent-ils reçus ? Avec amitié , avec intérêt , mais avec un refus décidé. Je ne puis ni ne dois connoître l'amour , me dit-elle , des propos tendres feroient un trop cruel contraste avec ma figure , & si je vous écoutois , Alcidon , vous seriez le premier à me donner en vous-même des ridicules qui seroient bien mérités ; demeurons amis , croyez-moi , & ne m'obligez point à me séparer de vous. Si j'avois eu de l'amour-propre autrefois , il faut convenir que dans ce moment ce qui m'en restoit se trouva furieusement humilié. Comment ! disois-je , c'étoit moi qui balançois si je pouvois me déterminer à l'aimer , & c'est elle qui me refuse ! & comment encore ? avec cette façon vraie qui détruit toute

espérance. Tant-mieux, continuai-je, j'aurois fait une folie, je m'en serois promptement dégoûté, c'est une amie que je me conserve, je lui suis obligé. Ces sentimens ne m'occupèrent pas long-tems, mon cœur se révolta par la résistance, & je me trouvai sans secours; car je n'osai découvrir mon amour à personne, pas même à mon ami. Enfin je fus obligé de convenir avec moi-même que j'aimois sans espérance, que j'adorois une bossue, moi que l'expérience de tant de jolies femmes avoit persuadé qu'il me suffisoit de me déclarer à celle-là, pour être reçu à bras ouverts & pour être accepté avec transport. Que devins-je! je me révoltai & j'aimai davantage. Je le dis si long-tems & si souvent, malgré l'importunité qu'il me parut que je causois à Mélazie, qu'elle me dit un jour: J'ai pour vous toute l'amitié qu'on peut avoir, mais croyez-moi, Alcidon, votre amour est une fantaisie qui vous passera, & à laquelle je ne puis, ni ne dois me prêter; elle me feroit assurément perdre un ami sans me conserver un amant. Je répondis tout ce que le sentiment peut répondre à des doutes dont il se trouve offensé; je l'assurai que la perte de l'amant étoit douteuse, & que celle de l'ami étoit assurée; enfin, je persévèrai. Vous ne savez pas, me dit-elle quelque tems après, à quoi vous vous engagez; une femme ordinaire vit de son amour-propre, persuadée de son mérite, elle ne

met point en doute l'amour qu'on a pour elle , elle peut seulement douter de l'espece & du degré du sentiment , mais toujours elle compte inspirer des desirs ; tandis que tous les objets que je vois , tout ce que je lis , tout ce que j'entends , me rappelle à moi-même , & me fera toujours douter d'un amour que j'aurai l'injustice de vouloir qui soit égal au mien , aussi-tôt que j'aurai fait la folie de m'y abandonner. Vous me rendrez donc injuste , méfiante , attristée de l'état auquel la nature m'a réduite : quelle vie & pour vous & pour moi ! Car dans le commerce d'une telle passion , chacun des intéressés doit penser & sentir pour deux. Je convins de tout , & à ces bonnes raisons je n'opposai que mon amour. Menacez-moi , lui répondis-je , des plus rudes épreuves , mettez-les à exécution , je m'y soumetts , mon amour est devenu ma vie : mais ne m'ôtez pas l'espérance. Touchée de la vivacité & de la sincérité de mes instances , je fus enfin reçue & écoutée comme amante. Quel plaisir n'éprouvai-je pas à rassurer les doutes de son cœur ! L'amour-propre lui étoit inconnu , je ne craignois point les rivaux , je n'éprouvois aucune contrainte de sa part ; elle lui eût été inutile , mon cœur me ramenoit sans cesse auprès d'elle. Enfin , une aventure qui m'allarma par réflexion , avança plus mes affaires que tout ce que j'avois fait jusques-là. Je me trouvais à un souper brillant dont je n'avois pu me dis-

penfer. On ne me voyoit plus dans le monde , mon absence , ma retraite , ma prétendue philosophie furent le sujet de la conversation ; je fus traité comme un déserteur , on me nomma le Caton moderne , on continua , on répéta les mêmes plaisanteries , & je les entendis sans peine. Mais enfin , une belle dame , après avoir demandé silence , dit : Vous n'y êtes point du tout , une seule chose explique vos doutes sur Alcidon , & met l'affaire au clair. Voyons , voyons , s'écria-t-on , instruisez-nous. Je ne savois où elle en vouloit venir , je ne disois mot , j'écoutois comme les autres. Après s'être fait long-tems presser , elle dit : Ne voyez-vous pas qu'il est amoureux de la belle Mélazie ? Toute la table partit d'un grand éclat de rire , je rougis jusqu'au blanc de l'œil ; mais prenant des forces de mon amour , sans me déconcerter , je fis l'aveu de mes sentimens pour elle , de mon estime , de mon amour , des obligations que je lui avois ; & je m'exprimai avec l'éloquence & le feu que l'excès d'une passion peut seul donner : je crois que ce ne fut pas sans tomber sur le corps des rieurs & des critiques qui prirent le parti du silence. Quand j'eus mis fin à cette brillante sortie , on fut quelque tems sans parler , on remit la conversation sur d'autres matières ; le soupé finit , & après avoir regardé jouer pendant quelque tems , je sortis désespéré de mon indiscrétion ; elle n'étoit pas d'une nature à

pouvoir être avouée à Mélazie , ainsi les remords qu'elles me causoient étoient mille fois plus sensibles. Cependant , le discours que j'avois tenu fit du bruit , & quelque tems après fut rapporté à Mélazie par une de ses parentes ; le moment de cette explication me parut cruel , & je l'attendois depuis long-tems. J'avois voulu réparer le tort que je me reprochois , par un redoublement d'attentions , mais la chose étoit difficile , le courant de ma vie en étoit depuis long-tems un redoublement. Enfin Mélazie me dit un jour : Je suis fâchée contre vous , Alcidon. Vous ? lui dis-je d'un air interdit. Oui , reprit-elle , de voir que vous avez pu me cacher quelque chose. Ah ! Mélazie , ne me fachez point mauvais gré d'un emportement de mon cœur. . . . Ce n'est point aussi ce que je vous reproche , c'est votre réserve ; car dans le cas où je suis , ne voulant aimer que vous , ni être aimée que de vous , votre indiscretion ne me fâche point , au contraire elle me rassure , elle est une preuve plus forte de vos sentimens qu'aucune que vous m'ayiez donnée , elle m'assure que l'amour-propre est vaincu ; & s'il m'étoit possible d'être plus à vous , j'y serois dès ce moment. S'il vous étoit possible , dites-vous ? Que de présens vous avez à me faire , ma chère Mélazie , que de faveurs vous restent à m'accorder ! Vous n'y pensez pas , Alcidon ; comment ! vous vous êtes persuadé que je vous accorderois des faveurs ? Sans doute , répliquai-je ;



je vous aime trop pour ne l'avoir pas espéré. Et le même sentiment m'empêchera toujours de vous rien accorder , me répondit - elle : si je croyois faire votre bonheur ou vos plaisirs , qui pourroit me retenir ? Quand le cœur est une fois donné , le reste est une fuite légère : mais que trouveriez-vous dans ces faveurs ? des bizarreries de la nature dont je suis la victime , qui conduiroient sans doute votre cœur au dégoût. Que deviendrois-je alors ? Non , les seuls plaisirs du cœur me sont permis. . . . Eh ! n'avez-vous pas voulu vous les interdire ? sans moi , sans ma constance , vous seroient-ils connus ? Je suis né heureusement pour vous les faire connoître en vous aimant uniquement , & par une fuite de l'amour , je dois vous en faire éprouver les plaisirs au milieu des transports que vous me causerez. Je redoublai les baisers qu'elle m'accor- doit depuis long-tems , je pris sa gorge que je trou- vai charmante en elle - même , mais séparée par une éminence considérable ; ma main en suivant les chemins ordinaires ne trouvoit rien de ce qu'on rencontre machinalement ; j'en étois étonné ; mais l'amour y suppléoit ; j'adorois , ses beaux yeux me brûloient , tout étoit jouissance. Enfin elle se donna à moi , & je fus long-tems sans pouvoir absolu- ment profiter de ma conquête ; mes peines furent payées par les plus tendres retours , & je fus le plus heureux & le plus satisfait des amans.

Je lui fuis trop attaché , à cette délicieuse Mé-lazie ; pour n'oser décrire ses prétendus défauts ; depuis long-tems ils ne servent qu'à m'attacher , & la jouissance a redoublé mes desirs ; je m'en éloigne avec regret ; je la retrouve avec transport ; & je la desire plus que je n'ai jamais fait aucune femme ; enfin , j'avoue que je jouis avec elle des plus grands plaisirs de l'humanité. J'oblige vivement tout ce que j'adore , Mélazie me fait gré de tout ce que je fais pour elle ; je la mets au monde , puisqu'elle me doit des plaisirs & des sentimens sur lesquels son imagination même n'avoit osé s'abandonner. Heureux par son bonheur & par le mien , je n'ai rien à désirer. Je voudrois la déterminer au mariage ; c'est en vain que je lui en fis la proposition. Peu scrupuleuse , elle ne veut point changer d'état ; elle est persuadée qu'un mari ne peut jamais flatter long-tems , & que cette liaison entraîne toujours avec elle une idée de contrainte dont le cœur est blessé. D'ailleurs , elle ne veut point avoir d'enfans , non par ménagement pour sa santé , qui seroit sans doute en grand risque , mais dans la crainte de me donner une postérité que je ne pourrois aimer , & dont la difformité me seroit rougir. Telle que soit sa volonté , je m'y conformerai ; un amour aussi vif & la réunion de tant de sentimens m'attachent à elle pour la vie : quelque suite que notre engagement puisse avoir , l'amitié la plus tendre

est au moins l'avenir que nous pouvons envisager.

Cette histoire est le précis véritable & exact des conversations , des épanchemens de cœur & des confidences d'Alcidon ; je rapporte seulement les faits généraux en témoin oculaire, car je passe avec ces amans heureux une vie que j'espère terminer avec eux.





LA PRINCESSE  
 MINON-MINETTE,  
 ET

LE PRINCE  
 SOUCI,  
 CONTE.

IL y avoit une fois un jeune roi nommé Souci, qui fut élevé par la fée Girouette. Sans cesse elle passoit d'un avis à un autre, d'un sentiment à un desir, d'une volonté déterminée à un doute; ainsi rien ne pouvoit être fixe dans sa conduite, & par conséquent dans une cour où elle étoit maîtresse absolue. Elle avoit résolu de tenir (selon l'usage) le jeune roi dans la dépendance, sans lui donner aucune ouverture d'esprit; elle changea d'avis, & lui abandonna le gouvernement : mais l'autorité permet

permet rarement de réparer les défauts de l'éducation. Cependant la fée emportée par des idées nouvelles, partit pour les aller mettre à exécution, après avoir formé un conseil dont le choix se fit avec promptitude, & donné la charge de premier ministre au bon-homme Tope, qui n'avoit jamais contredit personne, & que par - conséquent Girouette avoit trouvé un des hommes les plus admirables.

Le jeune Souci avoit un extérieur agréable, mais l'envie de plaire, qui seule en donne les moyens, lui manquoit, & ce défaut rendoit ses manières peu prévenantes. Il avoit un fonds d'esprit, mais privé de toute sorte d'éducation, il étoit gauche & timide, sans avoir la moindre idée du monde & de la réflexion.

Girouette avoit dit une fois, sans avoir pensé depuis à dire le contraire : Est-ce qu'il faut qu'un enfant réfléchisse ? Il faut le rendre timide. On avoit si parfaitement exécuté ses ordres, que tout lui paroïssoit nouveau, & que les choses les plus simples le surprennent.

Le conseil qu'elle avoit choisi à la hâte, quand le prince s'étoit trouvé majeur, étoit dans le même goût ; & quand on y ouvroit un avis, les conseillers, ainsi que le prince, répondoient ah, ah. Quoique cette réponse n'ait jamais rien avancé, bien des gens l'emploient encore aujourd'hui en

beaucoup d'occasions qui n'ont rien de surprenant.

Les décisions de ce conseil & la négligence d'un roi , qui ne travailloit jamais avec ses ministres , fut la source d'un grand désordre. Cependant on ne peut nier que Souci n'eût beaucoup de courage ; car , dans une révolte assez générale qui s'éleva , le peuple armé menaçoit le palais , & le prince cependant proposa à son premier ministre de jouer du flageolet ; il y consentit sans peine , d'autant que l'air étoit assez convenable à la situation ; c'étoit celui-ci ,

Quand ils auront tout dit  
N'auront plus à rien dire ,  
O lire , &c.

On ne peut jamais répondre de ce qui échauffe ou tranquillise le peuple. Les révoltés instruits de la sécurité du prince , ne doutèrent point qu'il n'eût des ressources , & peut-être même des intelligences parmi eux ; ainsi la méfiance se joignant à l'admiration du sang-froid du roi , tous les esprits se calmèrent sans aucune effusion de sang , & Tope s'en applaudit ; son histoire peut trouver sa place en cet endroit.

Presque dans toutes les cours , les ridicules ont été souvent la source des fortunes , aussi Girouette après s'être amusée du caractère de ce bon-homme ,

l'avoit goûté. A tout il répondoit *tope*; si bien que le nom lui en étoit demeuré. En reconnoissance d'un service qu'il avoit autrefois rendu à une fée, & dont je n'ai jamais bien su le détail, il en avoit reçu plusieurs éponges qui retenoient les paroles; ainsi, quand il devoit aller au conseil, il prenoit l'éponge de cette assemblée, il la pressoit dans son oreille sans faire semblant de rien, & souvent il avoit rencontré de fort bons avis.

Quand la révolte fut apaisée, le conseil résolut de marier le roi. Plusieurs princesses lui furent proposées. La fée, qui avoit voulu terminer cette affaire avant son départ, apres avoir beaucoup varié sur le choix, & roulant quelque autre projet dans sa tête, dit au roi & à toute sa cour, qu'elle croyoit la princesse Diafane plus convenable; mais que ne voulant rien prendre sur elle, c'étoit au roi & à son conseil à examiner & à faire toutes les démarches nécessaires. Le bon ministre approuva d'abord cette alliance, & s'écria : *Tope*. Mais quelques éponges sur les mariages, qu'il alla chercher dans son tiroir, lui représentèrent une si grande quantité de oui & de non, qu'il abandonna cette affaire, & déclara qu'il diroit *tope* à tout ce qu'on feroit, & même qu'il le figneroit. Dans cet embarras, il y avoit dans cette cour une charge de grand discoureur, occupée par un sujet distingué; on le chargea de parler sur cette affaire : il y conse-

tit avec joie , & il dit tant de choses pour & contre , qu'on ne put encore s'arrêter à aucun avis. Cependant ceux qu'on avoit envoyés pour connoître le caractère & la figure de la princesse Diafane , rapportèrent qu'elle étoit grande & bien faite , mais fort légère , s'appuyant peu sur ses écuyers , qui n'avoient d'autre attention auprès d'elle que celle de la retenir contre les efforts du vent. On avoit eu dix exemples du risque qu'il lui avoit fait courir ; il est vrai que tous les poètes de sa cour avoient célébré sans hyperbole la façon dont elle avoit traversé les eaux sans se mouiller les pieds , & les prairies sans offenser les fleurs. Mais quelque flatteur qu'il soit de remarquer dans sa souveraine quelques-uns des attributs accordés à la divinité , ses sujets craignoient de la perdre ; des poids dans ses fouliers ou dans ses poches l'auroient trop incommodée , on prenoit le parti de ne la point faire fortir quand il y avoit du vent ; & pour plus grande sûreté , ses écuyers tenoient chacun un cordon de soie qui lui servoit de ceinture , telle à-peu-près que nous en voyons encore aujourd'hui à nos ecclésiastiques ; il est à préférer que c'est de cette nécessité que quelques-uns ont emprunté cette parure.

Le grand discoureur s'échauffa sur le rapport de ces émissaires , & finit par dire qu'il y avoit à tout cela du plus ou du moins. Le roi imagina que c'étoit



un ridicule qu'on vouloit donner à cette princesse, & toute la cour fut du même avis. On résolut que Souci feroit un voyage pour en juger par lui-même, sous le nom de son propre ambassadeur. L'expédient n'étoit pas nouveau, même dès ce tems, mais il étoit bon, & convenoit à la situation. De plus, il y a bien des choses qu'on est obligé d'employer quoiqu'elles aient déjà servi.

On peut juger de la magnificence de l'ambassade par le rang de l'ambassadeur. Il laissa gouverner son royaume par son premier ministre, qui, selon sa louable coutume, signa & répondit tope à tout; aussi le bon-homme fut-il aimé de tout le monde, & bien des gens, sans avoir rien à lui demander, alloient simplement le consulter sur leurs affaires, pour avoir le plaisir de s'entendre applaudir. Le roi fut reçu à la cour de Diafane avec la même magnificence qu'il y parut. Après la première audience, il en demanda une particulière, pour, disoit-il, être en état de rendre à son maître un compte plus particulier sur une affaire aussi importante, à laquelle, ajouta-t-il poliment, il craignoit que la prévention du premier coup-d'œil n'apportât encore trop d'illusion. On connoissoit l'ambassadeur pour ce qu'il étoit, mais on feignoit de l'ignorer: rien n'est aussi plaisant dans les cours que ces sortes de secrets publics. Pour éviter l'embarras du cérémonial, dont on étoit fatigué, le roi

propofa que cette feconde entrevue fe fît dans un jardin. La princesse eut quelque peine à y confentir, mais voyant que le plus beau tems & le plus calme ne lui laiffoit aucune raifon de refus, elle fut bien aife d'avoir cette politeffe pour le roi qui l'avoit propofé. A-peine avoient-ils fait les premières révérences, qu'un petit vent commença à ébranler la princesse, dont les écuyers s'étoient éloignés par refpect; le roi voulut aller à elle, le vent qu'il fit en l'approchant, joint à un autre qui s'éleva, l'éloigna de lui; il courut après elle, en difant: Ah, ah! Eh quoi donc, princesse, vous me fuyez? Mon dieu, non, lui dit-elle; courez un peu plus vite, vous m'arrêterez, & je vous ferai bien obligée: auffi voilà ce que c'est, continua-t-elle avec humeur, d'être venus fe parler dans un jardin, comme fi on ne fe parloit pas mieux & plus furement dans une chambre bien fermée. Cependant le roi couroit, mais le vent alloit plus vite, il étoit fi bien augmenté que la princesse fut en un moment à l'extrémité du jardin, & malheureusement devant un faut-de-loup qui donnoit fur la campagne, elle le franchit comme un oifeau; le roi s'arrêta fur le bord, en difant plus d'une fois: Ah, ah, & suivit quelque tems des yeux la belle Diafane emportée dans la plaine, tantôt en ligne droite, tantôt en tournant. Bientôt il la perdit de vue, & la cour & le peuple, accablés de ce mal-

heur , coururent dans la plaine , à pied & à cheval , pour secourir leur princesse , qui véritablement étoit en risque , car le vent qui l'emportoit , augmentoit à chaque instant , & précédoit un orage épouvantable. Le roi , demeuré seul avec sa fuite , rentra dans le palais , faisant des réflexions sur l'extraordinaire légèreté de sa prétendue : il ne fut pas si touché des inconvéniens d'une telle alliance , que frappé du ridicule d'avoir une femme qui prenoit mieux le vent qu'un cerf-volant. Sans plus attendre , il détermina son départ , il montoit à cheval au moment qu'on ramenoit la princesse dans un carrosse : elle avoit été trouvée à deux lieues de l'endroit d'où elle étoit partie , mouillée jusqu'aux os , & plaquée contre une meulle de foin qui se trouva par bonheur sur sa route. Souci , prétextant la crainte de l'incommoder & l'envie de la laisser sécher , lui fit faire des complimens , & partit.

Mécontent de cette aventure , & ennuyé des mauvaises plaisanteries qu'on faisoit sur l'ambassade , sur la princesse & sur l'entrevue ; dégoûté d'ailleurs d'être environné d'une foule de gens qui sans cesse interprétoient toutes ses actions , comme si un roi n'en pouvoit faire de simples ou d'indifférentes ; il résolut de voyager seul. Pour cet effet , il renvoya toute sa cour , & ne réserva qu'un écuyer , dont il fut séparé bientôt après.

Ces réflexions & ce goût pour la solitude ne

lui étoient pas venus fans inspiration ; la fée Aveline avoit des deffeins fur lui , auffi on affure qu'elle lui avoit foufflé ce projet dans l'oreille , après avoir foufflé bien d'autres chofes ; car elle avoit fait naître l'orage , & avoit commandé le vent qui avoit fi mal-mené la pauvre Diafane. Elle vouloit encore , ce qui étoit bien plus difficile , le rendre digne de la belle Minon - Minette qu'elle avoit élevée , & qui méritoit , par fes charmes & fon esprit , d'époufer le roi le plus accompli de l'univers. Pour parvenir à fes fins , fachant qu'il n'y avoit pas le moindre fonds à faire fur la fée Girouette , & connoiffant les bonnes difpofitions du beau Souci , qui n'avoient befoin que d'être cultivées , d'abord qu'il fut féparé de fa cour , elle égara fon écuyer , & le foir même , pendant qu'il dormoit dans une forêt , au pied d'un arbre , elle lui déroba fes armes & fon cheval ; perfuadée que dans une telle fituation il ne déclareroit point fa naiffance , qu'il chercheroit à plaire & à réuffir par lui-même , & qu'enfin fi fon caractère & fa figure , dégagés de toute parure & de toute illufion , convenoient à Minon-Minette , qui n'étoit point dans la confiance , elle n'auroit plus qu'à travailler à une alliance fortable d'ailleurs. A fon réveil , le roi furpris & affligé du vol qui lui avoit été fait , chercha long-tems , mais inutilement ce qu'il avoit perdu : le befoin de manger interrompit fes recherches , & il fe mit en chemin

s'abandonnant au hafard. A-peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra Aveline fous la figure d'une petite vieille , chargée d'une bourrée énorme par fa groffeur. Elle ne fut pas long-tems fans fuccomber fous un tel poids ; il lui demanda fi elle ne s'étoit point fait de mal, elle lui répondit que non, & il paffa fon chemin. Et ma bourrée, lui cria-t-elle , où eft donc la politeffe ? Vraiment , vraiment , vous êtes un jeune-homme bien élevé. Que favez-vous donc faire ? Moi ! rien , lui répondit-il. Je n'en doute pas , répliqua-t-elle , vous ne favez pas feulement charger une bourrée ; oh bien , approchez-vous , je fuis plus favante , moi , je vous la chargerai très-bien. Le roi rougit de ces reproches, dont il fentit en partie la vérité , & prit en effet la bourrée. Aveline , charmée de cette première épreuve, le fuivit toujours fous la figure de vieille, en lui parlant, tantôt lui adreffant la parole, tantôt fe parlant à elle-même , enfin rognonant comme font prefque tous les vieillards. Je voudrois , dit-elle , que tous les rois en euflent porté autant , feulement une fois, ils fauroient ce qu'il en coûte de peines pour chauffer leur four. Souci trouva du bon-fens dans ce fouhait , & la compaffion pour les malheureux entra dès ce moment dans fon cœur. Mais où allons-nous comme cela , ma bonne ? Nous allons au château du démon blanc , fi vous n'avez rien à faire je vous y donnerai de l'occu-

pation. A quoi pouvez-vous m'occuper ? reprit-il ; si c'est à manger vous serez satisfaite. Vous me disiez tout-à-l'heure que vous ne saviez rien faire ; je vous ai cru d'abord , mais à-présent je ne vous crois plus : vous voyez qu'il n'y a qu'à se présenter à l'occupation , vous commencez à être savant. Savant ! dit-il , voilà ma foi un beau savoir que de porter une bourrée. Vous ne le savez pas trop encore , point d'orgueil , s'il vous plaît , interrompit la veille , c'est le commencement de vos études , tranquillisez-vous ; vous vous occupez , vous soulagez la vieille , vous êtes poli pour les femmes , & vous appelez cela rien pour une première leçon ? Le roi , peu touché de ces éloges & de ces belles instructions , étoit au moment , par impatience & par fatigue , de laisser-là la bourrée , quand une jeune personne , plus belle que le plus beau jour , vêtue superbement & couverte de diamans , accourut à eux ; en disant : Ma bonne mère , je venois au-devant de vous , pour vous aider si vous étiez trop fatiguée. Voilà un jeune - homme , lui répondit la vieille , qui ne se fera pas prier pour vous céder la bourrée : vous voyez qu'on ne la peut porter de plus mauvaise grace. Voulez-vous me la remettre , monsieur ? lui dit-elle. Le roi , piqué d'honneur , n'eut garde d'accepter ses offres , & marcha plus légèrement , animé par la présence de la princesse , dont chaque instant lui découvroit des graces & des

beautés. Mais surpris d'un événement dont il ne pouvoit arranger les liaisons , il voulut au moins , par une assez platte vanité , faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour porter des bourrées : on voyoit aisément qu'il n'y étoit pas accoutumé. Il parla du vol de son cheval & de ses armes , il cita ses domestiques , mais il n'osa parler de son royaume : ses soins furent inutiles , on ne faisoit pas semblant de l'entendre. Ils arrivèrent enfin au château , dans lequel ils n'apperçut qu'une très-belle maison qui ne présentoit rien de singulier ; on lui montra l'endroit où il devoit poser sa bourrée. Honteux d'avoir fait une pareille entrée dans cette maison , & craignant d'être reconnu , le roi se feroit promptement éloigné , si les charmes de la princesse qui commençoient à faire leur effet , ne l'eussent arrêté. Minon-Minette , sans lui faire aucune honnêteté , étoit entrée dans la maison , & la vieille de son côté s'étoit retirée dans une petite chambre au rez-de-chauffée. Le prince , demeuré seul , abandonné à ses réflexions , étoit assez embarrassé de sa personne , quand un domestique vint lui demander s'il ne vouloit pas se reposer dans le salon ; il le suivit & se trouva dans une très-belle pièce remplie de livres , d'instrumens de musique , de masques & d'habits de comédie. Il se plaça dans un coin , & successivement il vit arriver différentes personnes de l'un & de l'autre sexe , qui seules , ou séparément , firent usage de

ces différentes choses, sans lui rien dire, & se contentant de le saluer froidement. La belle Minon-Minette parut ensuite, suivie d'une compagnie d'autant plus agréable, qu'elle étoit composée de gens qui tous avoient des talens, leur conservation étoit en cela plus agréable; car, soit l'attention à laquelle il a fallu se soumettre pour les acquérir, soit les liaisons qui se trouvent d'un art à l'autre, il est certain que les talens nourrissent l'esprit, indépendamment de la ressource dont ils sont eux-mêmes. On ne fit aucune attention au roi, & quand on vint dire qu'on avoit servi, on se parla bas; il remarqua qu'on l'examinoit & qu'on balançoit si on le feroit mettre à table; cette humiliation le piqua. Enfin on lui proposa une place peu distinguée, la princesse lui disant froidement : Monsieur, mettez-vous-là. Le dîné fut agréable, chacun brilla par ses agrémens; le roi voulut parler, quelques femmes relevèrent ce qu'il dit, & firent quelques plaisanteries dont il sentit vivement la force. Mais à chaque instant Minon-Minette faisoit plus d'impression sur son cœur; il sentoit le ridicule de sa position, il ne savoit rien faire au milieu de tant de jeunes-gens doués de tous les talens agréables, & de tout l'usage brillant du monde. Quelle honte pour lui, & quelle envie de tirer quelque chose de son propre fonds! il y faisoit en-vain des efforts. Un roi n'a jamais parlé sans être écouté & applaudi;



quelle différente situation ! Après le dîné, la compagnie forma un concert délicieux , il convint en lui-même , & rougit de son ignorance. La veille il croyoit tout savoir , & le lendemain il vit clairement qu'il ignoroit tout ; Il joignit à cette cruelle conviction la timidité, la honte & l'embarras d'un homme qui devient amoureux , & qui n'est point accueilli. Il ne faut pas tant de motifs à un amant pour aller chercher la solitude ; aussi descendit-il dans les jardins , il y rêva , il y soupira , il y maudit son sort , il y forma cent projets de départ & d'oubli , & finit par aller chercher la petite vieille , dans le dessein de s'instruire , de lui faire des questions , de se mettre au fait ; du moins de parler de la belle Minon-Minette. Il la trouva dans une salle basse , qui filoit sa quenouille ; il l'aborda avec la politesse & l'air intéressé que donne l'amour qui croit avoir besoin de quelqu'un. Hé bien , lui dit la vieille , on ne reconnoît point mal ici le soin que vous avez pris de porter ma bourrée ; on vous a fait dîner à table : tous ces gens-là ont bien de l'esprit , n'est-il pas vrai ? Comment vous en êtes-vous tiré ? Pas trop bien , répondit le roi ; mais Minon-Minette est bien belle ; convenez , ma bonne mère que tous ceux qui l'entourent sont amoureux d'elle ; peut-on la voir sans l'aimer ? Tant-pis pour eux , répliqua la vieille , car elle n'a jamais aimé ; elle a toujours désespéré , rebuté ceux qui

se sont attachés à son char. Et c'est pour cela ; interrompit le roi avec vivacité, qu'on a nommé sa maison le château du démon blanc. Vous y voilà, reprit la vieille. Tous mes rivaux, ajouta le roi, sans doute sont princes, rois, ou fils de rois ? Non, il y en a dans le nombre qui ne sont que de simples particuliers, que leur mérite & leur esprit égalent aux souverains. Voilà les plus dangereux, s'écria le prince. Un roi, plus aimable que puissant, poursuivit la vieille, pourra seul la toucher. Vous me désespérez, interrompit Souci ; cependant j'aimerai, je me rendrai digne du cœur de la princesse, je lui sacrifierai tout mon amour-propre ; rang, dignités, mes sentimens & mes attentions continuelles sauront réparer tout ce qui me manque. Dites-moi ce qu'elle aime. Les talens l'amusent, reprit-elle, le naturel est ce qui la touche : allez, retournez auprès d'elle, je vous fais gré de votre confiance. Que puis-je vous offrir, dit le roi, dans la situation où je suis ? voulez-vous que demain j'aille chercher votre bourrée ? Votre offre me suffit, lui répondit la vieille ; prenez ce peloton, il vous fera quelque jour d'une grande utilité. A quoi peut me servir un peloton de fil ? dit le roi en lui-même ; cette bonne femme radote assurément. La bonne Aveline ne fit pas semblant de lire sa pensée, & ajouta : Quand ce peloton n'aura plus de vertu, vos peines seront finies. C'est donc

le fil de ma vie ? dit-il en le prenant. C'est celui du malheur de votre amour , ajouta-t-elle. Il la quitta & revint dans la salle où l'on alloit commencer une comédie. La belle Minon-Minette étala tous ses charmes dans la justesse & la précision de ses rôles ; elle dansa comme elle chanta , c'est-à-dire , à merveille. Le roi , charmé & enivré de ses talens , étoit outré de n'en point avoir , il envioit le bonheur de ceux qui , sur la scène , lui disoient des choses tendres ; à chaque instant il étoit plus mécontent de lui-même. On soupa avec la joie & la gaieté que les talens satisfaits produisent à leur suite ; on fit quelques plaisanteries au roi , on lui demanda s'il ne vouloit pas déclarer ce qu'il favoit faire : Minon-Minette taxa ses refus de modestie ; un autre dit qu'il les examinait pour les écraser tous le lendemain par les talens qu'il sauroit leur découvrir. Le roi cependant étoit sur les épines , car les rieurs n'étoient ni ne pouvoient être pour lui ; on peut affurer que jamais roi ne s'étoit trouvé à pareille fête. Enfin une dame fort agréable le pria de leur apprendre au moins son nom ; il lui répondit qu'il se nommoit Souci. La femme qui lui avoit fait la question poursuivit ainsi : Souci ! en causez-vous ? Non , dit - il , j'en éprouve. Cette réponse auroit pu intéresser pour lui ; mais quand on a résolu dans le monde de tomber sur quelqu'un , rien n'arrête , sur-tout quand on croit ce quelqu'un plus foible.

Ainsi on accabla le prince de plaisanteries, & son nom fut l'amusement du souper. Le roi fut piqué, offensé & déconcerté. Voir rire de son nom est une chose que les gens du monde ne savent pas ordinairement soutenir; l'ironie & la plaisanterie n'ont jamais entré dans l'éducation des rois. Cependant, ménagé par la belle Minon-Minette, il lui fut plus aisé de prendre sur lui & de ne rien répondre; mas cet effort lui coûta beaucoup. Après qu'on eut bien ri, plus mécontent de lui-même peut-être que des autres, en sortant de table, emporté par un premier mouvement dont il ne fut pas le maître, il partit, résolu de se guérir d'un amour dont il devoit espérer si peu, car les chagrins d'une passion malheureuse éloignent de l'éclat du monde, & conduisent à la solitude. La fée Grimace, qui avoit élevé le prince Fluet, consulta Girouette sur la princesse qu'elle lui feroit épouser. Celle-ci, qui ne consultoit jamais ses livres pour se conduire, lui dit qu'il n'y en avoit aucune qui fût préférable à la belle Minon-Minette; aussi Grimace résolut de ne rien épargner pour la lui faire épouser. Elle arriva donc à la cour de cette beauté, où elle fut reçue comme une fée le devoit être par une autre fée aussi polie que la bonne Aveline. Elle n'avoit mené Minon-Minette à la campagne que pour lui faire juger du roi Souci avec plus de tranquillité, & sur le prétexte de lui faire voir un petit-

maître

maître humilié : ainsi , d'abord qu'il eut pris son parti , elles abandonnèrent le séjour du château , & vinrent reprendre dans la capitale leurs occupations ordinaires. Fluet fut présenté , il étoit assez joli , mais si délicat que le plus foible excès de danse ou de chant l'obligeoit à demeurer plusieurs jours dans le lit. Il avoit des talens & des connoissances , mais excepté la douce considération qu'il avoit pour lui-même , tout étoit petit. Minon-Minette produisit sur son cœur l'effet ordinaire à ses charmes , mais son discernement reconnut dans sa plus juste étendue le mérite de ce nouvel amant. L'amour mécontent s'anime & s'irrite dans le cœur le plus foible. Le prince , peu satisfait de la beauté qu'il aimoit , lui fit des reproches , & lui témoigna des regrets assez ordinaires , & qu'on n'auroit jamais imaginé capables de le mettre en danger & d'exposer sa petite personne sacrée , cependant il s'échauffa si fort , qu'il fut obligé de garder le lit plus de quinze jours. Grimace éprouva les plus cruelles alarmes , elle ne douta point de sa mort , ou de l'altération de son tempérament , & se fâcha si fort contre Aveline ; qu'elle lui dit que sa belle élève étoit une mijaurée , qui s'admiroit tout le jour , qui étoit charmée de sentir qu'elle étoit agréable , pour faire enrager l'univers. Elle ajouta que cela méritoit punition , qu'une belle personne devoit plutôt qu'un autre prendre son parti pour laisser les autres s'établir sans distraction ; elle

finit par jurer par sa dent qu'elle ne seroit heureuse ni tranquille qu'elle n'eût trouvé le pont sans arche, & l'oiseau sans plume. La colère redoubla mille fois les grimaces dont ses plus simples réflexions étoient ornées ; mais quand par son art elle eut découvert l'amour de Minon-Minette pour le beau Souci, elle résolu son départ, méditant toutes sortes de vengeances. Aveline ne put soupçonner ses mauvais desseins. Les bons caractères ne sont pas méfians. Les grimaces de la fée déguisoient absolument ses sentimens, de façon qu'elle la vit partir tranquillement & sans regret avec son petit protégé.

Cependant le roi Souci se reprocha plus d'une fois son départ, il sentit que les peines de l'absence sont les plus cruelles. Il eut la consolation dans son malheur de retrouver ses armes & son cheval ; l'un & l'autre lui furent d'un grand secours, & Aveline avoit su le prévoir.

Après avoir traversé plusieurs déserts, il arriva dans un pays habité malheureusement pour la géographie. Les royaumes n'étoient connus en ce tems que par le nom de leurs rois, ainsi on ne fait pas aujourd'hui la véritable position des terres. A-peine étoit-il sur la frontière de ce pays, qu'il fut arrêté & conduit enchaîné comme un criminel à la capitale. Pour toute réponse aux plaintes qu'il fit d'un procédé si injuste, on lui répondit qu'il étoit dans les états du roi de Fer. Le prince le reçut sur son

trône noir , au milieu d'une cour en pleureuses & en deuil de tous ses parens qu'il avoit fait mourir. Il lui dit : Jeune-homme , que viens-tu faire dans mon pays ? Le hasard m'y a conduit , lui répondit-il ; si j'échappe à tes cruautés , ton exemple me servira à traiter différemment mes sujets. Ah , ah , tu me parois bavard , s'écria ce roi féroce , je saurai t'occuper. Que fais-tu faire ? Je saurai te vaincre si tu veux accepter le combat que je te présente. Les hommes les plus durs en apparence ont toujours été les plus faciles à réduire & à modérer , quand on leur tient tête ; alors sous les noms de raison , de générosité ou de conviction , ils ont souvent caché la foiblesse de leur cœur & la mollesse de leurs sentimens. Le roi , qui aimoit à jouer le redoutable , tout autant qu'à l'être en effet , frémit à la seule proposition d'un combat singulier , descendit de son trône , lui tendit la main en lui disant : Je n'ai trouvé que toi qui fût digne de mon amitié. Tu es indigne de la mienne par ta barbarie , tu ne m'inspires que de l'horreur , répondit le prince ; les rois doivent exemple , le silence de ma part auroit l'air d'une approbation. Cet emportement étoit un peu fort , on pourroit même le trouver déplacé , mais il semble que la jeunesse doive nécessairement abuser pour apprendre à connoître la mesure des procédés. Cependant le roi de Fer s'écria : C'est trop aussi m'insulter dans ma propre cour ;

en attendant que je sache si tu ne m'en imposes point, car tout le monde est rempli d'aventuriers qui se disent rois pour tromper le public, je saurai t'apprendre à parler : qu'on le mette dans le bijou ; c'est le nom qu'il avoit donné à une prison favorite dont il avoit arrangé & ménagé toutes les horreurs. Elle n'avoit point assez d'étendue pour s'y coucher, elle n'étoit point assez élevée pour y demeurer debout, & cette petite chambre de fer étoit pendue à quatre grosses chaînes dans un fallon voûté, où l'on faisoit successivement éprouver par art des froids rigoureux & des chaleurs insupportables : on ouvrit cent différentes serrures pour y faire entrer Souci. Girouette, occupée de quelque nouvelle idée, ne pensoit seulement pas à son existence ; c'en étoit fait du malheureux Souci, si Aveline, qui avoit observé ses démarches, ne lui eût fait entendre une voix dont le son le charma, car il crut reconnoître celle de Minon-Minette, qui lui dit : Et le peloton ? Il le prit par soumission, sans savoir à quel usage il le pourroit employer, il lia un des barreaux de sa petite maison de fer, & sans aucun effort il le coupa en autant de morceaux qu'il voulut ; il répéta cette opération autant qu'elle lui fut nécessaire, il sortit du bijou & se trouva dans le fallon ; il vint ensuite faire la même manœuvre à une fenêtre de cette piece, sur laquelle il monta, mais il apperçut à



quelques toises du fallon un grand mur fort élevé qui lui ôta toute espérance de liberté; il ne savoit quel parti prendre. A bout d'idées, résolu de s'abandonner à toutes les cruautés du roi de Fer, il voulut au moins le priver d'un trésor aussi considérable que son petit peloton; & comme ordinairement on s'adresse au ciel pour remercier les absens, il le jetta en l'air en disant à la vieille : Je suis plus malheureux que tu n'es puissante, tiens, je te remercie. Le peloton se devida, & par un bonheur, que la fée détermina sans doute, le bout du fil lui demeura dans la main, il sentit de la résistance; & jugeant que le peloton s'étoit arrêté quelque part, il aima mieux se confier à la fragilité d'un fil qu'à la cruauté du roi. Il étoit si jeune & si ingambe, qu'il se trouva bientôt fort au-dessus du grand mur, en se balançant il le franchit, & le fil le conduisit ensuite à terre, où le peloton, qu'il eut grand soin de diviser, le vint promptement retrouver; il le mit dans sa poche, & remerciant mille fois la généreuse vieille, il sortit de la ville. L'étonnement & la fureur du roi furent extrêmes, quand au point du jour il ne trouva point son prisonnier dans le bijou; chaque examen redoubloit sa surprise; il fit tuer le gouverneur de la prison avec tous les geoliers, & fit partir ses gardes, la garnison de sa capitale, & même le peuple, avec ordre de lui ramener le prince mort ou vif. Mais avec le secours

du peloton , il avoit passé une rivière des plus larges & des plus rapides , & s'étoit jetté dans une immense forêt , qui le mit en peu de tems hors des états de ce roi barbare.

Ces épreuves ne suffisoient pas encore à Aveline pour l'instruction du beau Souci ; elle s'attachoit d'autant plus à le rendre un homme de mérite , que sa figure avoit fait impression sur le cœur de la belle Minon - Minette , & que loin de trouver plaissant de le voir dans sa première entrevue chargé d'une bourrée , elle en avoit été touchée , ainsi que de toutes les humiliations qu'il avoit souffertes dans le château du démon blanc. Aveline vouloit la rendre heureuse par le mérite de son amant ; persuadée qu'un amour bien placé ne sauroit être trop violent , elle voulut augmenter les sentimens qu'elle avoit reconnus , elle lui déclara donc la naissance de celui qui la touchoit ; & voulant redoubler ces mêmes sentimens par la compassion , elle lui contoit , sans oublier la moindre circonstance , tous les détails des peines & des inquiétudes que souffroit son amant ; elle insistoit principalement sur le regret qu'il avoit de l'avoir quittée , & sur la façon dont son idée étoit présente à son esprit : Minon-Minette la conjura cent fois de le secourir. Il a son peloton , dit-elle , il faut l'accoutumer à chercher des ressources dans son esprit. Mais il n'y pense pas , reprit-elle , faites - lui du

moins entendre ma voix ; ce fut en effet celle de Minon-Minette que la fée porta jusqu'à lui, & qui lui dit : Et le peloton ? Enfin la princesse ne respira qu'après que Souci eut passé le fleuve , & qu'il n'eut plus à redouter le roi de Fer. Dès ce moment la princesse résolut de déclarer la guerre à ce roi cruel , & de joindre ses forces à celles de Souci , qui prendroit le commandement des deux armées.

Cependant le prince étoit à pied , plus malheureux de son amour que de ses autres infortunes. Aveline lui fit trouver des fruits dont elle augmenta la faveur & les sucs , pour le mettre en état de résister à une fatigue qu'elle croyoit nécessaire pour former son tempérament. Minon-Minette trouvoit ce procédé un peu dur ; aussi , après avoir rougi & éprouvé toutes les contrariétés que l'esprit fait souffrir à une jeune personne en écrivant une première lettre à son amant , elle conjura la fée de la lui faire tenir. Aveline y consentit , & sans demander à la voir , elle la fit tomber d'un arbre sur lequel il cherchoit sa subsistance ; il l'ouvrit par une curiosité naturelle , & trouva qu'elle contenoit ces mots : *Prince , espérez ; qui a pu échapper au roi de Fer , peut attendrir un démon blanc.* Quelle joie pour un amant qu'une telle lettre ! Elle lui étoit nécessaire pour soutenir la vie fatigante & retirée qu'il menoit , & sur-tout pour calmer les inquiétudes

de son amour. Enfin il arriva dans un pays plus ouvert , & se trouva dans une prairie de la plus grande beauté ; elle étoit terminée par des rochers couverts de mouffe , qui formoient un admirable point-de-vue ; on distinguoit quelques ouvertures au midi , devant lesquelles il apperçut plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe , marchant doucement , ou posées dans des attitudes tranquilles. Il en approcha , & trouva des vieillards qui l'accueillirent & lui offrirent leurs secours. Surpris d'en voir un si grand nombre , il apprit qu'il étoit arrivé à la caverne de la vieilleffe. Cette divinité triste , mais la plus désirée & à laquelle on offre plus de vœux , avoit fait choix , pour demeurer auprès d'elle , des plus anciens du monde , mais aussi des plus aimables. Peu conteurs , & de bonne-foi sur leur vie passée , ils avoient acquis la solidité du jugement sans rien perdre de leur gaieté naturelle ; une attention , une marque d'amitié de la jeunesse les charmoit , ils l'aimoient & s'y intéressoient , par-conséquent un seul procédé flatteur lui attiroit les bons conseils qu'elle pouvoit désirer. La satisfaction d'avoir bien vécu étoit leur jouissance , & la condamnation de ce qu'ils avoient eux-mêmes pratiqué étoit la ressource de leur indulgence ; en un mot , les passions éteintes les mettoient en état de n'être plus que de bons livres qui réunissoient un agréable exposé , & une diction séduisante à

l'avantage de répondre aux objections. Leur genre de vie étoit réglé , & quoique , pour ainfi dire , ils vécuſſent du paſſé , ils jouiſſoient encore du préſent : malgré la température de la caverne qu'ils habitoient , ils venoient encore jouir des faveurs d'un aſtre qu'on admire dans tous les tems , & qu'on goûte ſur la fin d'un âge qui reſſent ſon éloignement , ſon retour , ſon abſence , enfin toutes ſes influences.

La vieilleſſe paroifſoit ſur un trône antique prêt à s'écrouler , & qui rappelloit l'ancienneté des tems ; il étoit long & peu élevé , pour éviter la fatigue d'y monter ; il étoit orné d'un lit pour le rendre ſupportable à une ſouveraine auſſi décrépité. Mais à tous momens importunée par les demandes & les prières de tous ceux qui vouloient obtenir ſes bontés , ou la continuation de ſes faveurs , ces dernières étoient les plus vives & les plus ardentes ; elle en tiroit vanité , parce qu'ils ne lui demandoient que ce qu'ils connoiſſoient. Mais elle avoit tant vu périr d'humains , qu'elle étoit peu ſenſible aux ſollicitations ; ſemblable aux autres ſouverains , on peut dire qu'elle n'aimoit rien. Un nombre infini de chemins conduiſoient à ſon empire ; ceux de la valeur , de la richeſſe & de l'oifiveté étoient peu battus , mais en général tous ces chemins étoient traversés & interrompus par les vices , les débauches , les folies & les erreurs ; la jeuneſſe les voyoit

de si loin , qu'elle ignoroit leur existence ; le hasard les avoit présentés à presque tous ceux qui les avoient suivis , & souvent les précautions en avoient écarté ceux qui de bonne heure s'étoient flattés de les rencontrer. Le roi profita du séjour qu'il fit avec eux , & de leur amitié , pour se corriger de mille défauts qu'il avoit regardés jusques-là comme des perfections. Quels secours en effet un bon esprit ne peut-il pas tirer de ces livres vivans , quand ils joignent , comme ceux-ci , la douceur à l'expérience ! Le roi sentit & connut tout ce qu'ils valoient , il profita de leurs vieux talens : ils avoient le plaisir de les voir exécutés par un jeune prince qui dévorait leurs leçons pour se rendre digne de ce qu'il aimoit , & qui n'étoit occupé que des moyens de leur plaire & de reconnoître par ses procédés les obligations qu'il leur avoit. Cependant plusieurs fois dans le jour il essayoit son peloton , mais il retomboit toujours & ne s'attachoit point en l'air , car il n'avoit point encore acquis le degré de perfection & d'agrément qui devoit le rendre digne de la belle Minon-Minette. Les nouvelles qu'il en recevoit assez fréquemment adouciſſoient un peu les rigueurs de cette longue absence. Il trouvoit écrit , tantôt sur un rocher , tantôt sur l'écorce d'un arbre , ou sur une fleur : *Elle se porte bien , elle vous aime , elle voudroit vous voir , votre absence l'ennuie ;* & c'est depuis ce tems que

l'on dit que tout parle aux amans dans la nature. Devenu plus hardi par ces témoignages flatteurs , il fit des réponses , dans lesquelles il témoigna tout l'excès de son amour. Il augura bien de ses premières lettres , car les ayant posées sous des fleurs , il ne les trouva plus quelques momens après , & bientôt il reçut des réponses qu'il ne put attribuer qu'à l'objet de tous ses vœux , & dont il ne put remercier que la même vieille qui lui avoit fait présent de l'admirable peloton.

Cependant les préparatifs de la guerre que Minon-Minette avoit résolue de déclarer au roi de Fer , ne purent se faire avec assez de secret , & Grimace en fut instruite ; elle étoit encore moins amie de ce prince que piquée contre Minon-Minette.

Aveline avoit jusqu'ici paré quelques-unes de ses mauvaises intentions ; enfin la princesse résolue de se mettre à la tête de son armée , pour s'accoutumer à la fatigue , voulut monter à cheval tous les jours & aller à la chasse. Aveline approuva son dessein ; en lui recommandant expressément de ne jamais sortir de ses états si elle n'étoit avec elle. La princesse lui promit d'y faire attention ; mais un jour qu'elle étoit montée sur sa belle haquenée blanche , occupée des idées tendres que lui donnoit une lettre qu'elle avoit reçue de Souci , peu savante d'ailleurs sur les frontières de son état , tout d'un coup elle apperçut à quelques pas d'elle une mai-

son feuille-morte, dont la vue lui fut d'un mauvais augure; se souvenant alors des conseils d'Aveline, elle voulut tourner la bride de sa haquenée, mais elle étoit demeurée immobile. La princesse sentit ensuite qu'une force supérieure la mettoit à terre, ses efforts furent inutiles; elle voulut prendre la fuite, mais elle trouva de tous côtés une résistance qu'elle ne put surmonter, & qui la força de prendre le chemin de la maison feuille-morte. A-peine étoit-elle auprès de la porte que Grimace, parut. Vous voilà donc à la fin, belle Minon-Minette, il y a long-tems que je vous guette, & que mon trébuchet vous attend; venez-ici, ma mignone, ah, je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis, les choses ne se passeront pas à votre fantaisie; vous lui demanderez pardon à genoux, à ce roi, & pour obtenir la paix, vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouser: en attendant, servez-moi, s'il vous plaît. La princesse fut réduite, pour ce soir-là, aux plus bas emplois du ménage; du pain noir fut son unique soupé, & un peu de paille fut le lit qu'on lui présenta. Le lendemain, sur le midi, pour l'exposer à la plus grande chaleur du jour, on l'envoya garder les dindons de la fée. Elle auroit trop souffert dans une telle occupation, son teint en auroit été du moins altéré, si par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un éventail; ce



meuble manquoit à tout le ridicule d'une gardeuse de dindons , qui d'ailleurs avoit des habits magnifiques. Elle ne fut pas aussi frappée de la singularité de la découverte , qu'elle fut touchée de son utilité : en effet , l'éventail lui fut non-seulement d'un grand secours , mais il lui causa la plus grande joie ; car en l'ouvrant , elle y trouva une lettre de son amant , alors elle ressentit la protection de la fée. L'amour & l'amitié satisfaits à la fois se réunirent pour lui donner de l'espérance & la soulager dans ses peines. Mais le soulagement est bien court & bien rare quand on est soumis à des gens injustes.

Grimace , étonnée de voir qu'après plusieurs jours du plus grand soleil , la princesse conservoit l'éclat de son teint sans la plus faible altération , examina toutes ses actions , & surprise de lui voir un éventail , elle voulut l'en priver ; mais il lui étoit moins utile encore que cher à son cœur. *Donnez-moi cet éventail , lui dit-elle en fureur. Vous m'ôterez plutôt la vie , lui répondit la princesse ; & ne sachant comment se garantir de la violence à laquelle Grimace se disposoit , elle le mit sous ses deux pieds , il y fut à-peine , qui l'enleva. Grimace frémit de l'insulte que l'on faisoit à son autorité , mais le pouvoir d'Aveline devint supérieur au sien à cause de la droiture de ses intentions. Pendant que cette méchante fée éprouvoit une colère impuissante , Minon*

Minette parcouroit l'air sur son éventail. Le roi Souci, de son côté, ayant essayé son peloton, voyageoit, dans le même élément, au bout de son fil; les deux voitures se rencontrèrent, & la princesse cria : Voilà l'oiseau sans plume, & le pont sans arche. Quoique leur entrevue se passât en l'air, elle ne leur fut pas moins sensible; l'éventail s'étendit, le prince y fut reçu ainsi qu'Aveline, qui parut en même-tems; elle approuvoit leur amour, & ne les empêcha point de s'en donner les plus tendres assurances. Leur conversation ne fut pas longue, ils mirent pied à terre en présence des deux armées, qu'Aveline avoit eu soin de faire rassembler; l'élite des deux royaumes les composoit, elles reconnurent leurs princes avec transport, & marchèrent sous leurs ordres avec une si grande ardeur contre le roi de Fer, que ses états furent bientôt conquis, & qu'il se trouva réduit à défendre sa capitale, dans laquelle il se renferma avec Grimace. Le siège fut vif; mais la grimace & la dureté ne sont pas redoutables: le roi & la fée furent obligés de se rendre prisonniers de guerre, & servirent d'ornemens au char des vainqueurs. Le roi de Fer, qui vouloit vivre à quelque prix que ce fût, brigua l'emploi de garder les moutons du roi Souci; il l'obtint, mais ce ne fut qu'après avoir prêté serment de les traiter avec douceur. Il y a des auteurs qui assurent que Grimace fut changée

en pelotte , connue en effet sous son nom , & qu'elle fut continuellement piquée d'épingles ; mais le plus grand nombre , & je suis de ce sentiment , veut qu'Aveline ait donné la liberté à Grimace , en lui conseillant de faire le mariage de Fluet & de Diafane : elle suivit son conseil. Aveline , après avoir réuni les nouvelles conquêtes aux états de ses protégés , les rendit heureux en présence de Girouette , qu'on eut beaucoup de peine à trouver dans le monde , & qui fut bien étonnée de trouver tant de besogne faite. Souci gouverna par lui-même & très-bien , après avoir donné au bonhomme Tope la charge de son premier maître-d'hôtel. Le bonheur de Souci & de Minon-Minette fut constant & de longue durée , il les conduisit enfin dans la caverne de la vieilleffe , dont ils furent l'exemple & l'admiration , après avoir laissé leurs royaumes à leurs beaux enfans.





H I S T O I R E

*D E*

B E D I H U L D G E M A L ;

FILLE DU ROI DES ESPRITS ;

*E T*

D E S E I F U L M U L O U K ;

FILS DU ROI D'ÉGYPTE.

*TIRÉE D'UN MANUSCRIT ARABE.*

---

ON lit dans l'histoire de l'ancienne Égypte, que le roi Hasm, fils du roi Ahuand, faisoit observer une discipline très-exacte dans ses nombreuses armées, que ses richesses étoient immenses, & que le nombre de ses sujets étoit si grand, qu'on ne pouvoit le compter ; en un mot, que sa puissance étoit

étoit redoutable , car il avoit quatre-cens villes fortes avec un nombre infini de palais & de jardins royaux.

Ce prince étoit si bon & si juste , qu'on trouve dans les annales d'Égypte un événement de son regne , qui donne une idée de son caractère.

Un jeune-homme nommé Ahmenttevail , dont la beauté étoit ravissante , & peu capable , à cause du vin qu'il avoit bu , de sentir les conséquences de ce qu'il faisoit , se purifia dans un canal qui lavoit le pied d'un des palais du roi ; une des plus belles esclaves de ce prince l'apperçut , & sa beauté fit une telle impression sur son cœur , qu'elle lui jeta une pomme. Ahmenttevail la ramassa & fut à son tour frappé de l'éclat des charmes les plus piquans. Son visage aussi brillant que le soleil , le brûla dans le moment au milieu des eaux. Elle lui demanda son nom & le lieu de sa demeure , il satisfit sa curiosité ; & quand elle lui eut à son tour appris qu'elle se nommoit Aziz , elle se retira. Quelques jours après , la belle Aziz lui fit savoir par un eunuque le tems , & le lieu , qu'elle avoit choisi pour le voir ; il vola plus promptement au rendez-vous que le faucon ne fend les airs , & son empressement fut payé par des plaisirs impossibles à décrire. Leur commerce fut quelque tems secret.

Le roi demanda un jour à ses courtisans , quel étoit le mêt qui leur paroïssoit le plus exquis , il y

en eut un qui l'affura que des petits oiseaux cuits avec du sucre , du poivre , du gérosfle , du piment , du saffran avec de l'huile d'amande douce , étoit la meilleure chose qu'on pût manger. Le roi , surpris de ce mélange , parut douter de sa bonté. Le courtifan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé , & le porta au roi , qui le trouva si bon qu'il en envoya une partie à la belle Aziz ; celle-ci de son côté le partagea avec Ahmenttevail ; & celui-ci pria un de ses amis d'en venir manger avec lui. Mais il fut bien étonné de trouver , dans le corps d'un de ces petits oiseaux , un diamant magnifique. Ce faux ami , né jaloux du bonheur de tous les autres hommes , se douta de la vérité , & rendit compte au roi & du ragoût & du diamant , jugeant aisément que lui seul pouvoit être intéressé à cette aventure , & qu'il reconnoîtroit l'esclave qui le trahissoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu , & le roi ordonna qu'on amenât Ahmenttevail en sa présence. En arrivant devant le trône , il aperçut la belle Aziz , debout & dans l'abattement de la plus grande douleur. Le roi , après avoir fait retirer tout le monde ; se tourna du côté de son esclave , & lui dit : Tu es bien ingrate , quelle raison a pu t'engager à me trahir ? Quoi ! les égards que j'ai eus pour toi , les préférences que je t'ai accordées , & les bienfaits dont je t'ai comblée

n'ont pu toucher ton cœur ! Comment, du moins, n'as-tu pas redouté mon courroux ? Prince, lui répondit la belle Aziz, deux choses m'ont fait manquer à mon devoir, le deffin le vouloit ainsi, & l'amour s'est emparé de mon cœur ; en cet état, je l'avoue, j'ai oublié vos bienfaits, & je n'ai point redouté votre courroux, un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je suis coupable, punissez-moi, je le mérite, depuis long-tems je suis préparée à votre vengeance. Cette réponse & ce mépris de la mort étonnèrent le roi Hasin ; il réfléchit quelque tems, & s'adressant à Ahimenttevail, il lui demanda d'où il étoit. Je suis de votre capitale, lui répondit-il. Tu n'ignores donc pas qui je suis ? continua le prince ; qui peut t'avoir rendu assez téméraire pour aimer une de mes femmes ? Je connois, reprit Ahimenttevail, la grandeur de ma faute, je conviens que la cruauté que tu dois exercer sur moi, est légitime, mais j'ai conçu pour ton esclave la plus violente passion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à desirer dans ce monde, je m'attends à souffrir les plus grands supplices ; mais je mourrai content, puisque j'ai possédé un si grand bien. Le roi fut interdit de cette réponse, il ordonna cependant qu'on lui amenât l'eunuque qui avoit favorisé la belle Aziz ; malheureux ! lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi

m'as-tu trahi ? Elle m'a gagné par ses présens , lui répondit-il , y a-t-il quelqu'un que les richesses ne puissent corrompre ? Hasim alors ordonna que l'on fît venir le faux ami d'Ahmenttevail ; il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié , & d'avoir rendu sa honte publique , & donna ordre qu'on le conduisît au supplice , & se tournant ensuite vers les trois coupables , je vous pardonne , leur dit-il , à cause de votre sincérité , je donne la liberté à l'eunuque , & la belle Aziz à Ahmenttevail. Il accompagna cette belle action d'un riche présent qui fit la fortune de ces heureux amans qu'un mariage unit à jamais.

Un prince aussi généreux sur les propres sentimens de son cœur , & qui savoit autant vaincre ses passions , rendoit ses sujets heureux , & n'avoit d'autre chagrin sur le trône que celui d'avoir perdu tous ses enfans , que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi sur la rapidité du tems qu'il avoit déjà vécu , & s'être bien convaincu qu'il ne pouvoit plus espérer de successeur , il forma la résolution d'abandonner les affaires de son royaume , & de se retirer dans un endroit écarté de son palais ; il se couvrit de mauvais habits , mit sur sa tête un vieux bonnet , & défendit , sur peine de la vie , qu'on le vînt interrompre pendant les premiers quarante jours qu'il vouloit passer dans la solitude , & dans le recueillement de la prière. Cette conduite étonna tout le monde , & le peuple commençant



à murmurer , trois de ses grands visirs , du nombre desquels étoit Edrenouck , pour lequel il avoit le plus de bontés , résolurent de s'exposer à toute la sévérité du roi , plutôt que de lui laisser ignorer le danger que sa retraite lui faisoit courir. Ils forcèrent la garde des eunuques , & parvinrent jusqu'à la retraite du roi , qu'ils trouvèrent en prières. Prince , lui dirent - ils en se prosternant à ses pieds , nous vous apportons nos têtes , nous défobéissons à vos ordres sacrés , que ne méritons - nous pas ? mais aussi que ne devons - nous pas faire pour sauver des jours aussi précieux que les vôtres ? quelle réflexion , quelle crainte doit empêcher vos visirs de vous instruire de ce qui se passe ? Sachez donc que vos peuples sont prêts à se soulever , & que vos armées sont au moment de se révolter. Hasin les regarda d'abord avec étonnement , ensuite avec bonté , il les fit relever , & leur dit : Vous vous avouez coupables , je vous pardonne votre témérité ; mais , que m'importe què mon royaume me soit enlevé , il y a trop long - tems que je regne ; de quoi me sert la soumission de tant de peuples , si je n'ai point d'enfans qui puissent hériter de mes états ? Seigneur , lui dirent alors les Visirs , votre humilité devant le seigneur est un devoir dont vous pouvez vous acquitter sur le trône , & qui lui fera d'autant plus sensible , qu'il est plus rare à la place où vous êtes ; mais songez qu'il n'est point de retraite

paissible pour un roi qui a régné, comme vous, trop bien & trop long-tems; tout usurpateur doit le priver de la vie en lui arrachant la couronne. Croyez-nous donc, ne désespérez pas des bontés du tout-puissant, réglez & gouvernez votre royaume aussi sagement que vous avez fait jusqu'ici. Le roi qui commençoit à être frappé de leurs raisons, acheva de se déterminer, par les astrologues qu'ils envoyèrent chercher, & qui assurèrent le roi qu'il auroit un enfant, mais que ce ne pouvoit être qu'avec la princesse Cathan, fille de Heumr, roi de l'Arabie heureuse. Le roi avalant à longs-traits le miel de l'espérance, oublia toutes les résolutions qu'il avoit formées, fit aux astrologues & à ses trois visirs des présens dignes de sa grandeur, & donna tous les ordres nécessaires pour faire partir incessamment Edrenouk pour aller demander la belle Cathan. Il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondit à sa grandeur; il fit tirer de son trésor la charge de cinquante chevaux, des plus belles étoffes de toile d'or; il choisit cent esclaves, les plus beaux des deux sexes, qu'il chargea chacun d'une bourse qu'ils devoient présenter au roi Heumr, avec un beau collier de perles, & sept diamans qui brilloient la nuit, pour être offerts à la princesse. Ces magnificences ne lui paroissant point encore suffisantes, il fit prendre dans ses écuries cinq cens de ses plus beaux chevaux, parmi lesquels

il y en avoit cent d'Arabie , il les fit couvrir de harnois d'or massif ornés de pierreries. Cette magnifique ambassade étoit si nombreuse , qu'en arrivant sur les frontières de l'Arabie heureuse , elle épouvanta tous les peuples. Le roi Heumr lui-même fut alarmé des récits qu'on lui en fit , on l'assuroit qu'une armée formidable d'Égyptiens venoit fondre sur ses états ; il envoya , pour s'instruire de la vérité , un officier de sa garde , qui fut reçu avec toute la magnificence possible , & renvoyé chargé de présens par Edrenouck , qui fut accueilli & ne reçut que des fêtes & des acclamations de tous les peuples jusqu'à la ville capitale , auprès de laquelle il établit son camp. L'ambassadeur eut promptement audience , & présenta la lettre de son maître. Voici ce qu'elle contenoit :

*Lettre d'Hasim , roi d'Égypte , à Heumr , roi de l'Arabie heureuse.*

« Ma gloire est obscurcie , il manque quelque  
 » chose à mon bonheur , & le grand prophete ne  
 » me promet tout ce que je desire , qu'en obte-  
 » nant l'alliance du grand & à jamais célébré  
 » Heumr , roi de la superbe Arabie heureuse.  
 » Edrenouck mon premier visir vous témoignera ,  
 » seigneur , que la princesse Cathan est la houri  
 » la plus précieuse de mon bonheur. »

Le roi de l'Arabie porta la lettre à son front ; & reçut les présens qu'Edrenouck lui présenta , avec la vénération qu'ils méritoient , & lui répondit : J'obéirai au commandement du roi votre maître. Il fit revêtir l'ambassadeur d'une magnifique pelisse , le fit manger à ses côtés , & lui fit servir tout ce que l'Arabie avoit de plus rare. Edrenouck fut toujours logé dans le palais , & traité avec une magnificence sans égale , pendant que le roi Heumr fit préparer des présens plus magnifiques que ceux qu'il avoit reçus. Et voici la réponse qu'il fit au roi d'Égypte.

*Lettre d'Heumr , roi de l'Arabie heureuse , à Hasim ,  
roi de l'Égypte.*

« Si j'avois cent filles plus belles les unes que  
» les autres , vous seriez le maître de choisir ; je  
» n'en ai qu'une , je vous l'envoie , souverain  
» seigneur , disposez-en comme vous pouvez faire  
» de tout ce que le grand dieu m'a donné. »

Il remit à Edrenouck la dot de sa fille , qui consistoit en sept cens éléphans chargés des plus belles étoffes de Bengialé , de Kiambaï , & d'un nombre infini de raretés dont on ne pouvoit estimer la valeur. L'équipage de sa fille étoit superbe , il y joignit des esclaves sans nombre , & le visir Edrenouck arriva

sans aucun accident sur les frontières d'Égypte.

Hafin envoya au-devant de la belle princesse d'Arabie tous les seigneurs de la cour, pour l'accompagner jusqu'à son palais. Ce bon prince fut enchanté en la voyant, & son cœur ému ressentit tous les feux de l'amour, & quelques-uns de sa jeunesse; il l'épousa le jour même de son arrivée. Bientôt elle devint grosse, & malgré toutes les inquiétudes que ressent un vieux mari pendant la grossesse de sa femme, la reine mit au monde un fils. Cet événement pensa coûter la vie au roi, tant sa joie fut immodérée; les fêtes, les présens, en un mot, les trésors de l'Égypte ouverts furent les moindres preuves du contentement parfait que le roi ressentait de cette faveur du ciel.

Cependant le hasard voulut que le même jour il naquît un fils au visir Edrenouck. Le roi fit mettre ce grand ministre à sa table, & lui dit après le repas : Faites apporter votre fils dans mon palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne, & quand mon fils sera roi, son frère de lait deviendra son visir. La volonté du roi fut exécutée, son fils fut nommé Seifulmulouk, & celui du visir, Saïd.

Les astrologues qu'on avoit fait assembler pour assister à la naissance du prince, tirèrent son horoscope, & trouvèrent que les premières années de sa jeunesse seroient remplies d'aventures fâcheuses

& extraordinaires. L'idée de ces malheurs troubla le roi pendant quelques momens, mais la joie d'avoir un fils, qu'il desiroit depuis si long-tems, lui persuada que les astrologues pouvoient se tromper; car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les superstitions, dépendent beaucoup de la situation du cœur.

Seifulmulouk & Saïd furent élevés dans le palais avec tous les soins que peuvent prendre de tendres mères, qui s'aimant mutuellement, inspirèrent à leurs enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vécurent dans le sérail jusqu'à l'âge de sept ans, alors on les en fit sortir pour apprendre toutes les sciences, tous les jeux & tous les exercices. Quand la raison eut dissipé en eux les ténèbres de l'enfance, le roi se plaisoit à leur entretien; il étoit presque toujours avec eux, & lorsqu'il pouvoit se déterminer à ne pas regarder Seifulmulouk, ce n'étoit que pour voir Saïd. Ce jeune-homme méritoit d'aussi tendres sentimens; il étoit si bien-né, il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être son maître, que malgré l'amitié dont le prince lui donnoit des preuves, il ne sortoit jamais de la soumission & du respect qui lui convenoit. Seifulmulouk avoit de son côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint à l'éducation la plus complète; mais l'amitié qu'il avoit pour Saïd en étoit & la preuve & le triomphe.

Le prince Seifulmulouk avoit à-peine dix-huit ans , que le roi qui n'étoit occupé que des préfens qu'il pouvoit lui faire , fe fouvint d'un vieux coffre qu'il avoit fait mettre autrefois dans fon trésor. Il en fit la description à fon trésorier , lui donna ordre de l'apporter ; il fut obéi , & dit au prince : Emportez-le , il renferme des choses que l'on m'a dit être très-précieuses , il y en a même quelques-unes qui doivent avoir appartenu au prophete Salomon. Le prince de retour dans son appartement , en fit l'ouverture , & trouva qu'il renfermoit des étoffes d'or , des vases , & des bassins du même métal , avec une bague de la plus grande beauté , sur laquelle il y avoit des caractères hébraïques gravés , & qu'il trouva juste à son doigt. Il étoit seul quand il examina les richesses de ce coffre , ainsi Saïd ne put favoir l'effet que produisit sur son cœur un portrait qu'il trouva dans le fonds de ce coffre. D'abord qu'il l'eut considéré , il avala le poison subtil de la plus violente passion , il tomba dans une mélancolie dont le roi & toute la cour furent bientôt extrêmement inquiets ; la solitude suffisoit à son cœur , & Saïd , ce cher ami qui couchoit toujours avec le prince , fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ses côtés en s'éveillant ; son inquiétude fut d'autant plus forte , qu'il étoit alarmé du secret que le prince lui faisoit de sa mélancolie. Il se leva plein d'inquiétude , &

trouva le prince dans son cabinet, baigné de larmes; il lui fit les plus tendres instances pour obtenir sa confiance, mais elles furent inutiles. Cependant, le changement arrivé dans l'humeur du prince faisoit d'autant plus craindre pour sa fanté qu'elle commençoit à paroître altérée. Le roi s'écrioit à tous les instans : La prédiction des devins commenceroit-elle à se vérifier? Mais qu'a-t-il, que peut-il avoir ce fils si cher? Car il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on lui faisoit, il paroissoit même qu'elles ne lui causoient que de l'importunité. Dans ce cruel état, le roi fit assembler son conseil sur cette importante affaire; il fut résolu qu'on ordonneroit des prières publiques, & qu'on attacheroit sur le prince quantité de passages de l'alcoran. Ces remedes, quoique très-bons & très-usités, n'ayant apporté aucun soulagement, on assembla les plus célèbres médecins, qui convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que le danger du prince étoit d'autant plus grand que la médecine n'avoit point de remede pour cette incommodité. Enfin, le prince paroissant en danger de sa vie, tous les grands du royaume s'assemblèrent, & convinrent que Saïd demanderoit au prince, avec de nouvelles instances, le sujet de son chagrin; ajoutant que s'il ne pouvoit obtenir cet aveu, il falloit qu'il fît semblant de se tuer. Le roi approuva cet avis. Saïd, après



avoir renouvelé inutilement ses instances auprès de Seifulmulouk, lui dit enfin : Quoi, seigneur ! vous m'aimez, vous croyez que les sentimens de l'amitié vous sont connus, & vous pouvez refuser d'instruire un ami qui peut au moins vous soulager dans votre peine si vous daignez lui en faire confidence ! non, s'écria-t-il, je ne le vois que trop, & je ne voulois pas me le persuader, l'amitié n'est pas faite pour les princes ; je veux me punir de l'avoir ressentie pour vous, & d'être ainsi la dupe de mon cœur. A ces mots, il tira son poignard ; il étoit si véritablement touché, que l'histoire assure qu'il se feroit en effet percé si le prince ne se fût jeté sur lui avec transport, & ne lui avoit saisi le bras. Cher Saïd, n'attendez pas sur vos jours, s'écria-t-il, que deviendrois-je si je vous perdois ? Vous ferez satisfait. Son visage alors se couvrit d'une rougeur qui dénotoit l'embarras de son cœur. Mais comment avouer, reprit-il, un sentiment qui me fera perdre votre estime & celle de tous les gens sensés ! Regardez le sujet du trouble de mon cœur, lui dit-il en lui montrant le fatal portrait. Saïd applaudit à son choix, flatta sa passion, & lui dit : Il n'y a point de princesse, il n'y a point de femme dans l'univers, que l'on puisse refuser au prince de l'Égypte. Mais elle m'est inconnue, reprit Seifulmulouk, je ne connois que son portrait, il y a peut-être cent ans que cette beauté n'existe plus,

jugez de ma honte & de ma douleur. Saïd comprit alors le mystère de la conduite du prince, & prévoyant tout l'embarras que cette triste aventure alloit lui causer, il examina avec une extrême attention la boëte qui renfermoit cette divine peinture ; au milieu des fleurs & des ornemens qui entrelaçoient les pierres précieuses dont il étoit orné, il découvrit quelques caractères ; car si l'on a vanté les yeux de l'amour, l'on peut avec autant de vérité célébrer ceux de l'amitié. Saïd, bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, se persuada qu'il en pourroit avoir l'explication ; après bien des recherches, il trouva un savant retiré dans une montagne auprès de Memphis, qui lui dit : Ces caractères apprennent que c'est le véritable portrait de Bedihuldgemal, fille du roi d'Irem. Saïd avoit cependant averti le roi Hasim de tout ce qui s'étoit passé, & la meilleure santé du prince avoit indiqué le soulagement que son ami lui procuroit. Il lui fit part ensuite de la découverte qu'il avoit faite du nom & du pays de la princesse. Où la trouver ? s'écria le prince avec douleur ; qui fait si elle respire encore ? peut-être n'a-t-elle jamais existé ; il se peut faire encore qu'elle soit un esprit, j'ai quelque idée d'en avoir entendu parler sur ce ton ; jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal portrait ! continua-t-il, comment s'est-il trouvé dans ce coffre ? je me souviens qu'un sage, peu de tems après la nais-

sance de mon malheureux fils , pour reconnoître quelque plaisir que je lui avois fait , m'en fit présent comme d'une chose singulière , & qu'il me recommanda de le garder avec soin. Que ferons-nous , mon cher Saïd ? . . . . Il lui répondit : Je flatterai toujours sa passion , en lui promettant d'envoyer de tous les côtés du monde pour apprendre des nouvelles de cette princesse , peut-être vous en saurez en effet , peut-être aussi que dans cet intervalle le prince se guérira d'une passion aussi légèrement fondée. Le roi Hasin approuva ce conseil , & fit partir deux cens personnes distinguées pour aller à la recherche de Bedihuldgemal. Cette démarche produisit quelque calme dans l'esprit du prince , il promit en son particulier un chameau chargé d'or , & des honneurs sans nombre à celui qui lui en apporterait des nouvelles.

Le visir Edrenouck , sensible à l'état où l'amour du prince réduisoit le roi , & plus sensible encore aux malheurs inévitables , si l'Égypte perdoit Seifulmulouk , voulut essayer de ramener son esprit par des exemples conyaincans. Il lui fit demander audience , & le pria d'écouter le récit d'une histoire arrivée au prince de Korassan. Seifulmulouk y consentit par politesse , & le visir prit ainsi la parole :



## HISTOIRE

D. E

NAZ-RAYYAR,

GOUVERNEUR DE BABYLONE,

E T

D'UN PRINCE DU KORASSAN.

Il y avoit dans le Korassan un roi prudent & éclairé, dont le fils se distinguoit par une sagesse consommée. Ce prince aperçut un jour, en revenant de la chasse, beaucoup de monde assés blé dans une des places de la ville; il en demanda la raison, & il apprit que ceux qui se préparoient à partir pour la Mecque, attiroient la curiosité du peuple en attendant la grande caravane qui devoit passer incessamment. Ce récit réveillant dans son cœur le saint desir qu'il avoit toujours conservé de faire un voyage recommandé par la loi, il pria sur-le-champ le roi son père de trouver bon qu'il se

se, ignît à la caravane. Cette proposition lui causa la plus vive douleur, ce fut en-vain qu'il essaya de le détourner d'un pareil dessein. Il fit donc préparer tout ce qui convenoit à un homme de son rang; dans le peu de tems qui lui restoit, il embrassa son fils en répandant un torrent de larmes, & lui recommanda de voir à Babylone Naz-Rayyar son ami, & gouverneur de cette ville. Le voyage du prince fut heureux dans les commencemens, mais il s'écarta de la caravane, quand il fut auprès de Babylone; des voleurs l'attaquèrent & le blessèrent, ceux qui l'accompagnoient le portèrent à Babylone chez Naz-Rayyar; le prince s'acquitta de la commission du roi son père, & Naz-Rayyar eut tous les soins imaginables de sa guérison: indépendamment de l'hospitalité qu'il exerçoit avec zele, parce qu'elle est recommandée par le saint prophete, que n'auroit-il point fait par rapport au souvenir que le roi lui conservoit? De plus, il reconnut les qualités personnelles de ce jeune prince. Les richesses de Naz-Rayyar étoient si grandes, qu'on ne pouvoit les compter, & sa bonne réputation étoit encore plus considérable que ses richesses; il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit amuser ou dissiper le prince pendant sa convalescence.

Un jour le prince, en revenant du bain & prêt à rentrer dans la maison de son ami, leva les yeux

& fut frappé de la beauté d'une femme qu'il aperçut à la fenêtre d'une maison qui ne lui parut avoir aucune communication avec celle de Naz-Rayyar. Il conçut pour elle un si violent amour, que son ame portée toute entière dans ses yeux, suspendit toutes ses autres fonctions, & le rendit immobile; Naz-Rayyar, que le hasard conduisit dans le même endroit, le trouva dans cette situation. Les questions qu'il lui fit le tirèrent d'un état qu'il attribua d'abord à la chaleur du bain, que sa fanté ne lui permettoit pas encore de soutenir; mais le prince lui dit: Vous vous trompez, mon cher Naz-Rayyar, lorsque j'y pensois le moins, je suis tombé dans des filets dont il est impossible que je m'arrache, je sens que je mourrai, si je ne possède la beauté dont le premier coup-d'œil m'a réduit dans la situation où vous m'avez trouvé. Alors il lui dépeignit la femme qu'il avoit vue, & lui montra la fenêtre à laquelle elle avoit parue. Elle appartient à un des voisins, lui dit-il, sans doute vous devez la connoître, ainsi vous pouvez aisément trouver les moyens de m'en rendre possesseur. Naz-Rayyar, quoiqu'un peu ému de ce discours, sans que le prince pût s'appercevoir de l'altération de son cœur, lui dit: Ne désespérez pas de votre guérison, dans quatre mois vous serez satisfait. Quoique le terme lui parût long, cette réponse mit le prince au comble de la joie, &

l'espérance s'empara de son cœur. Cependant Naz-Rayyar fit appeller sa femme , car c'étoit elle en effet dont le prince lui avoit parlé , & lui dit : Nous ne pouvons plus vivre ensemble , il faut nous séparer ; prenez chez moi , non-seulement tout ce que vous m'avez apporté , mais encore tout ce qui est à votre gré , & retournez chez votre père. Cette femme accoutumée à l'amour d'un mari qui ne vivoit que pour elle , & qui éprouvoit les mêmes sentimens pour lui , & qui s'attendoit à le trouver aussi tendre & aussi empessé qu'il l'étoit encore quelques momens auparavant , fut accablée d'un discours qui la pénétoit si vivement , & auquel elle étoit si peu préparée. Qu'ai-je entendu , mon cher Naz-Rayyar ? s'écria-t-elle avec douleur ; comment , en aussi peu de tems , votre cœur a-t-il changé , & comment ai-je pu mériter votre haine ? me soupçonnez-vous de quelque infidélité ? Non , reprit Naz-Rayyar , je ne vous reproche rien , mais le destin veut notre séparation , croyez que ce n'est pas sans douleur que je m'y soumets ; obéissez-moi pour la dernière fois , & n'abusez pas de l'état où je suis , un rien pourroit déranger ma vertu , & la résolution que j'ai prise. Sa femme fit encore quelques efforts pour le ramener , mais voyant qu'ils étoient inutiles , elle prit les mille piéces d'or qu'elle avoit apportées en dot , & se retira chez son père , nommé

Bezzas ; un des plus riches marchands du pays. Le malheur de sa fille le pénétra de douleur. De quel crime es-tu donc coupable ? lui demanda-t-il. D'aucun , lui répondit-elle , ou du moins je l'ignore. Bezzas accourut chez Naz-Rayyar , pour lui demander le sujet de son divorce. Si ma fille est coupable , je la punirai , lui dit-il ; si elle ne l'est pas , pourquoi nous faites - vous un affront si sanglant ? Naz-Rayyar lui protesta de nouveau qu'il n'avoit rien à lui reprocher , il ajouta même qu'il ne l'avoit jamais tant aimée , & qu'enfin son cœur étoit percé du glaive de la séparation. Bezzas ne pouvant tirer d'autre éclaircissement , ne douta point que la tête de son gendre ne fût dérangée , & se retira fort peu satisfait.

Cependant Naz-Rayyar , en attendant que les quatre mois que la loi prescrivit pour les divorces fussent expirés , faisoit tout son possible pour amuser l'impatience du prince , & sembla redoubler encore ses attentions pour lui. Quand ce tems fut arrivé , il dit au prince : C'est à présent que je vais exécuter la parole que je vous ai donnée ; celle dont votre cœur est épris , est la fille de Bezzas , un des plus riches marchands de cette ville ; vous connoissez sa beauté , je vous répons de sa vertu ; j'ai ici une femme qui n'attend que vos ordres pour en faire la demande , mon trésor vous est ouvert , vous pouvez en prendre ce qu'il vous



plaira. Le prince, pénétré de reconnoissance, embrassa mille fois son ami, il se conduisit par ses conseils, & il obtint la fille de Bezzas, qui rendit d'autant plus de graces à dieu, quand on lui fit la demande de sa fille, qu'on ne lui demanda point de dot, & qu'il s'écria dans les transports de sa joie : Seigneur, je vous remercie d'avoir donné à ma fille, que Naz-Rayyar avoit injustement répudiée, un mari qui le retient lui-même à ses pieds.

Le prince, pour rendre toute la ville témoin de son amour, fit les préparatifs de ses noces avec un éclat & une magnificence d'autant plus grande, que tous ses officiers venoient d'arriver du Korassan avec des chameaux chargés d'or, pour le reconduire avec l'éclat de son rang : non-seulement il reçut de quoi payer tout ce qu'il avoit emprunté de Naz-Rayyar, mais une grande quantité de présens considérables que le roi lui envoya en reconnoissance de l'accueil qu'il avoit fait à son fils, & des soins qu'il s'étoit donnés pour lui. Naz-Rayyar fit de son côté un présent considérable au prince, qui le força d'accepter le diamant magnifique qu'il portoit ordinairement à son doigt; tout cela se passa la veille des noces. Le matin qu'elles devoient être célébrées, le prince reçut un billet de Naz-Rayyar, il étoit conçu en ces termes :

« Tout ce que j'ai de plus cher est à vous, dis-

» posez-en , vous partez pour le Koraffan , per-  
 » mettez-moi , prince , de n'être pas témoin de  
 » votre départ , & d'aller où quelques affaires  
 » m'appellent nécessairement : assurez le roi votre  
 » père d'un attachement inviolable , & d'une re-  
 » connoissance à toute épreuve. »

Le prince fut surpris de ce billet , il en fut même affligé ; il sembloit que l'absence de son ami diminuât son bonheur ; mais les choses étoient trop avancées , & son amour étoit trop violent pour différer jusqu'au retour de Naz-Rayyar , dont l'absence n'étoit point limitée. Il dit à tous ses officiers qu'il partiroit le lendemain , & monta sur un trône avec son épouse. Dans le moment que la cérémonie du mariage fut célébrée , la fille de Bezzas , voyant sa vanité satisfaite , ressentit quelques mouvemens de joie , son amour-propre en quelque façon vengé , lui fit dire , en passant la main sur son visage : Je vous remercie , ô mon dieu , Naz-Rayyar est bien puni. Le prince fut étonné de ces paroles , & quand tout le monde fut retiré , il dit à son épouse : Ne me déguisez rien , je veux savoir ce que vouloit dire ce qui vous est échappé quand je vous ai placée sur le trône. Elle refusa d'abord de satisfaire sa curiosité , mais enfin le prince lui ayant dit qu'il ne passeroit point avec elle des jours tranquilles , si elle avoit quelque chose de caché pour lui , elle lui dit que son nouveau mariage

la vengeoit du procédé de Naz-Rayyar , dont elle lui fit le récit. Le prince , plus au fait qu'elle-même , & trouvant la générosité de son ami d'autant plus grande qu'il ne lui avoit seulement pas fait entrevoir l'obligation qu'il lui avoit , sentit , mais trop tard , une imprudence qu'il se reprocha. On ignoroit le lieu de la retraite de son ami , ses esclaves disoient qu'il avoit fait les dispositions d'un très-long voyage , le prince avoit de plus indiqué son départ pour le lendemain , il ne pouvoit plus différer , & les lettres qu'il avoit écrites à son père avoient annoncé son arrivée & celle de sa femme : toutes ces raisons l'obligèrent à partir. Mais ne voulant point être moins généreux que son ami , il résolut de se vaincre lui-même , & de ne point toucher à sa femme. Quelque peine qu'il lui en coutât , il fut y parvenir , il l'accabla de toutes les attentions qu'elle pouvoit desirer ; & malgré l'amour qu'elle conservoit à Naz-Rayyar , elle étoit étonnée d'une modération dont elle ne pouvoit concevoir la raison.

Ce fut dans cette résolution , & agissant en conséquence , que le prince arriva sans obstacle dans le Koraffan ; il trouva son père , qui ne desirant plus rien dans ce monde , après l'avoir embrassé , se démit de son royaume en sa faveur , & ne fut plus occupé le reste de ses jours , qui ne furent pas de longue durée , que

de la prière & de la contemplation des choses célestes.

Le prince devenu roi, combla la fille de Bezzas de riches présens, & la voyoit souvent, mais toujours en présence de la reine sa mère, entre les mains de laquelle il l'avoit remise en arrivant.

Naz-Rayyar de retour à Babylone y rapporta la tristesse qui ne l'avoit point quittée depuis qu'il s'étoit séparé de sa femme; il négligea ses affaires, le désordre s'y mit; ses richesses lui avoient attiré des envieux; & les ministres profitant de ce que l'envie débitoit contre lui, trouvèrent moyen de le dépouiller de tous ses biens, & de lui ôter son gouvernement; en un mot, cet homme si noble, si riche, si chéri, si considéré, fut obligé d'avoir recours à la charité des fideles pour arriver dans le Korassan; il ne lui restoit de toutes ses immenses richesses que le diamant qu'il avoit reçu du prince, & qu'il avoit toujours conservé. Tout accoutumé que l'on soit dans les Indes à ces affreuses révolutions par les exemples fréquens, elles sont toujours terribles à soutenir. Cependant Naz-Rayyar prit la chose comme un homme qui connoissoit la fortune, d'autant plus aisément qu'il disoit : J'irai dans le Korassan, je me présenterai au roi, il fera sans doute touché de ma misère, de l'état où je suis réduit; mais il n'osoit s'avouer qu'il se disoit aussi, je reverrai peut-être ma femme.

Il arriva enfin dans le Korassan , après avoir souffert des peines incroyables ; & quand il fut à la porte du palais , il dit au premier officier qu'il rencontra : « Je vous prie de porter ce diamant » à votre maître , rendez-lui compte de l'état où » vous me voyez , & dites - lui que j'attends ses » ordres. ». L'officier s'acquitta de sa commission , & le roi comprit d'abord que la fortune persécutoit son ami ; il s'approcha d'une fenêtre , & fut pénétré de le voir dans un si cruel état , il dit à l'officier d'aller sur le champ faire donner son troupeau de moutons à celui qui l'avoit chargé de ce diamant , & de lui ordonner d'en avoir soin , & de venir lui en rendre compte au bout de l'année. Naz-Rayyar fut extrêmement surpris de recevoir un ordre pareil. Est-ce-là , s'écria-t-il , la reconnoissance qu'il me témoigne de tout ce que j'ai fait pour lui ! Hélas ! mon sort est si cruel qu'il ne me permet pas de désobéir à ces ordres , & qu'il ne me reste aucun parti à prendre ; j'irai donc habiter les montagnes , & commander aux animaux , il est plus doux mille fois de vivre avec eux qu'avec les hommes. Il prit le troupeau en compte , sortit de la ville , fit paître les brebis , & se nourrit du lait qu'elles lui fournirent. Les maladies ou les tigres lui enlevèrent tout son troupeau dans le courant de l'année ; il revint donc au palais sans un seul mouton , & le roi lui fit donner un autre

troupeau. L'infortuné berger ne fut pas plus heureux cette seconde année, il ne conserva pas plus de moutons, & se présenta encore au palais du roi, qui, sans le voir, le traita comme les années précédentes. Cette troisième année fut heureuse à Naz-Rayyar, son troupeau multiplia au triple, il revint & fit instruire le roi de son heureux succès. Ce prince comprenant alors que son ami n'étoit plus en butte aux coups de la fortune, & qu'elle s'étoit enfin lassée de le persécuter, ordonna qu'on le conduisît au bain, qu'on lui donnât ses propres habits, & qu'on le ramenât au palais. Les ordres du roi furent exécutés, & quand il fut qu'il étoit prêt d'arriver, il courut au-devant de lui, l'embrassa, le conduisit dans un palais qu'il avoit fait préparer, & lui fit présent de cent piéces d'étoffes, de dix caisses pleines d'or, & de cinquante chevaux arabes. Indépendamment de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, il lui envoya vingt esclaves, & quinze filles de la Chine, d'une beauté surprenante.

Naz-Rayyar voulut témoigner sa reconnoissance au roi, qui lui dit : Que ne vous dois-je point ? Cependant, pour réparer l'impression qu'à dû vous faire la façon dont je vous ai reçu, il est juste que je vous en donne l'explication. Quand j'ai vu votre arrivée & l'état où vous étiez réduit, j'ai vu sans peine que la fortune vous persécutoit; j'ai

voulu que le terme de votre malheur fût expiré , pour exécuter les desseins que j'ai sur vous , & pour en être assuré , je vous ai confié mes troupeaux. Ce que vous avez souffert m'a plus fait souffrir que vous ; mais enfin , je puis aujourd'hui , sans exposer mes peuples au danger de partager votre infortune , vous prier de gouverner mon royaume avec moi , je vous fais mon visir , & je suis assuré que mes affaires prospéreront autant entre vos mains que le dernier troupeau ; je ne doute point encore que l'esprit & les sentimens généreux que le ciel vous a si amplement départis , joints aux réflexions que vous avez faites pendant ces trois dernières années , ne vous aient rendu plus capable du gouvernement que nul autre au monde. Naz-Rayyar voulut encore remercier le roi ; mais le prince lui dit : Ce que je viens de faire ne mérite aucune reconnoissance , je crois travailler utilement pour mon peuple en vous choisissant ; mais pour commencer à m'acquitter en mon particulier , je veux vous faire épouser ma sœur. Cet honneur est si fort au-dessus de moi , répondit Naz-Rayyar , que je n'oserois y prétendre. Vous en êtes plus digne que vous ne pensez , répliqua le roi , ne vous opposez pas davantage à ce que j'ai dessein de faire. Et Naz-Rayyar lui dit qu'il étoit prêt d'obéir.

Le roi fit assembler tous les grands de son

royaume, & prenant par la main la fille de Bezzas, qui étoit couverte de son voile : Voilà ma sœur, lui dit-il, je jure par le saint alcoran que je l'ai regardée comme telle. La surprise de la femme fut si grande, en reconnoissant son mari, qu'elle tomba évanouie. Le roi fit sortir tout le monde, & Naz-Rayyar pour la secourir leva son voile, & reconnut ce qu'il avoit tant aimé. La voir & tomber lui-même sans connoissance fut une même chose. Le roi se retira, & quand ils eurent repris leurs sens, ils s'embrassèrent les yeux baignés de larmes, les paroles ne pouvant exprimer la tendresse de leur cœur. Après ces premiers témoignages de leur constance, qui ne leur permit pas de songer qu'ils avoient des questions à se faire, la curiosité qui suit ordinairement l'amour les engagea à se raconter leurs aventures. La fille de Bezzas lui apprit que le roi ne l'avoit jamais regardée que comme une sœur, & qu'heureusement il avoit appris le motif de leur séparation le jour même de leurs nûces. Je vous ai toujours aimée, reprit Naz-Rayyar. Mais vous m'avez sacrifiée, lui répondit sa femme. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour remplir les devoirs de l'hospitalité & de l'amitié? s'écria Naz-Rayyar; n'en parlons plus, tous les sacrifices que j'ai pu faire sont récompensés, puisque je ne serai jamais séparé de vous.

Le roi fit un grand festin auquel il invita les



deux époux, il fit des vœux pour la prospérité de leur union, & déclara Naz-Rayyar son premier visir. Ce ministre se jeta aux pieds du roi : Je m'étois imaginé, lui dit-il, que j'étois l'homme le plus généreux, par ce qu'il m'en avoit coûté, mais votre majesté m'a surpassé sur cet article autant qu'elle surpasse les autres monarques en vertus. Je fais combien je vous suis inférieur en ce même point, lui répondit le roi, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi à Babylone, la fille de Bezzas en est un témoin convaincant ; vivons heureux & amis. . . . Ce qu'ils firent pendant le cours d'une longue vie, que les habitans du Korassan regrettent encore.

Vous voyez, prince, reprit Edrenouck, qu'il y a des exemples dans le monde, qui prouvent que l'on a pu vaincre l'amour, & je souhaite que celui-ci puisse faire impression sur l'esprit d'un prince né pour le bonheur de l'Égypte. Mais voyant que Seifulmulouk ne lui répondoit que par des discours généraux, il jugea plus à-propos de se retirer & de laisser produire, au tems les impressions que son histoire pouvoit faire. Cependant, s'étant apperçu que le prince, au bout de quelques mois, étoit toujours dans la même situation, il résolut de faire une seconde tentative. Il se rendit chez lui, & après lui avoir parlé de son

amour avec toute l'insinuation & la douceur dont un vieillard aimable est plus capable que tout autre, il le pria de lui montrer le portrait qui l'avoit séduit. Le visir lui donna les éloges qu'il méritoit, & lui dit : Ce n'est pas assurément, prince, que je veuille faire aucune comparaison avec ce portrait, qui dans la vérité est incomparable, mais il me fait souvenir de celui qu'une esclave que j'ai eue dans mon sérail m'a autrefois montré; c'étoit celui d'une princesse des Indes, qui n'étoit pas assurément si belle que Bedihuldgemal, mais elle avoit la physionomie modeste, le regard doux, & la vertu étoit peinte sur son front, à un tel degré que je ne pouvois me lasser d'admirer tous ses traits. L'esclave après m'avoir laissé long-tems dans une erreur qui me plaisoit, me dit : Voyez par ce que je vais vous conter, si l'on doit juger sur la physionomie. Je vous en ferai le récit au nom de l'esclave, poursuivit Edrenouk, si vous croyez qu'il puisse vous amuser. Le prince y consentit assez froidement, & le visir prit ainsi la parole.



## HISTOIRE

DE

CHADUL,

PRINCESSE DE L'INDE.

J'étois esclave de la princesse Chadul dès sa plus tendre enfance , & les bontés qu'elle avoit pour moi m'avoient non-seulement admise au service le plus particulier , mais je possédois toute sa confiance , & je serois morte auprès d'elle, si par un événement inutile à ce sujet, je n'eusse été enlevée & vendue aux marchands de qui vous m'avez achetée. Quand Chadul fut parvenue à l'âge de quinze ans, la vivacité de son caractère se développa, & lui faisoit chercher sans cesse tout ce qui pouvoit la dissiper ; souvent même elle se déguisoit pour aller aux bains. ( 1 ) Un jour, en venant

---

( 1 ) Les bains sont les lieux où les femmes ont le plus de liberté , elles y mangent , elles y jouent entre elles , & s'y trouvent moins retenues que dans leurs maisons.

de prendre ce divertissement, elle aperçut un jeune tailleur, qui lui fit tant d'impression & qui lui parut si beau, qu'elle m'ordonna de le suivre & de le conduire dans son appartement le plutôt qu'il me seroit possible. Je voulus, mais en vain, lui faire quelques représentations, le ton dont elle me parla m'obligea de lui obéir; je suivis le tailleur, & je l'engageai aisément à me suivre, en lui proposant de me faire un habit. Quand il fut dans l'appartement de la princesse, elle lui fit apporter à manger, s'assit à ses côtés, l'embrassa plusieurs fois; mais l'embarras du jeune-homme étoit si grand & sa pudeur, sa honte ou sa foiblesse si forte qu'il refusa ses caresses, & les repoussa même avec une sorte de mépris. La princesse, du moins à ce qu'elle m'a toujours dit, feignit de se mettre en fureur, & poussa sa main contre lui, sans penser qu'elle tenoit encore le couteau qu'elle avoit pris pour le servir à table: ce jeune homme en fut malheureusement atteint au cœur, & si cruellement qu'il en mourut sur le champ. La princesse m'appella pour la tirer de cet embarras; notre premier soin fut de cacher le corps; ensuite elle me recommanda de ne rien négliger pour le faire enlever. Ces commissions étoient délicates, & n'étoient nullement de mon goût, j'espérai cependant que cette dernière aventure rendroit la princesse plus réservée; elle me le promit dans les premiers instans

instans de son embarras. Après y avoir beaucoup pensé , je ne trouvai point de meilleur expédient pour me défaire du tailleur , que de m'adresser à un arabe nommé Uboulouk , c'étoit un soldat de la garde , dont j'avois entendu citer la force & le caractère vif & prompt à la répartie ; j'espérai que son emploi & que sa gaieté lui fourniroient les moyens de tromper la vigilance des autres gardes. Je trouvai en effet le moyen de le faire entrer dans le palais , & de le conduire à la princesse , qui lui donna cinquante sequins , & lui dit : Emporte ce coffre , en lui montrant celui dans lequel nous avions enfermé le tailleur. Je ne puis vous obéir , lui dit-il , si vous ne me montrez ce que renferme ce coffre ; l'appartement des femmes est une chose de trop grande conséquence pour exposer des jours aussi précieux que les miens. Ce fut en-vain que la princesse redoubla ses instances , cinquante autres sequins qu'elle lui donna ne produisirent pas davantage , il fallut ouvrir le coffre. Ta curiosité , lui dit-elle , est présentement satisfaite , va-t-en , prends ce coffre , & pars au plutôt. Je ne suis point encore assez instruit , reprit Uboulouk , en s'affeyant sans aucun respect , mais je commence à m'en douter , & plus je vois ce cadavre , & plus je veux savoir dans le plus grand détail à quoi je m'expose ; enfin , puisque je dois l'emporter , je ne dois point ignorer quel est ce corps , comment

& pourquoi il se trouve ici , & sur-tout qui l'a mis en cet état. Tu l'as vu , il ne s'agit que de l'emporter , reprit la princesse avec impatience. Uboulouk lui laissa dire , aussi bien qu'à moi , tout ce qui nous parut capable de le persuader , il n'en fut point ému ; & quand nous eûmes cessé de parler : Je faurai , nous dit-il , ce que j'ai demandé ou je ne l'emporterai pas. La princesse fut donc obligée de lui tout avouer. Voilà qui va fort bien , lui répondit l'arabe , je ne ferai point ce que vous attendez de moi , que je ne fasse ce que vous attendiez du tailleur. Insolent ! s'écria la princesse , ne crains-tu point mon ressentiment ? Non , lui répondit-il froidement ; vous êtes déjà assez embarrassée du tailleur , que feriez-vous encore de moi dans la même situation ? Cela peut être , répliqua la princesse ; mais de quel front oses-tu me faire une pareille proposition ? Vous n'avez pas imaginé vous abaisser , lui répondit Uboulouk , en prenant un tailleur , qu'avoit-il au-dessus de moi ? Au contraire , je suis d'une condition plus noble. Chadul voyant qu'elle étoit des deux côtés dans un égal danger , me pria de la tirer de ce mauvais pas , & de satisfaire Uboulouk ; j'y résistai , & Uboulouk , lui dis-je , a raison , c'est vous , princesse , que cette affaire regarde uniquement , c'est donc à vous à vous en tirer. Ainsi Chadul fut obligée de consentir à ses desirs , & le soldat ayant enveloppé

le coffre de quelques vieilles hardes , trouva moyen de tromper la vigilance de ses camarades , & de se débarrasser du corps , dont nous n'avons jamais entendu parler. Uboulouk , non-content d'avoir deshonoré la fille de son roi , voulut encore rendre sa honte publique : un jour qu'il faisoit la débauche avec des gens de la garde du palais , il se vanta , dans la chaleur du vin , d'avoir une maîtresse fort au-dessus de celles qu'ils avoient jamais eues & qu'ils pourroient avoir. Plus on se moqua de lui & plus il s'échauffa ; il en vint au point de parier cinquante sequins , & quand il eut nommé la fille du roi , ses camarades étonnés lui dirent : Pense à ce que tu dis , songe à la distance qu'il y a d'elle à toi. Vous ne voulez pas me croire ? leur dit-il , je parie cinquante autres sequins que je la ferai venir tout-à-l'heure ici. Le pari fut accepté ; il entra dans le palais & trouva la princesse qu'il pria de le suivre pour lui faire gagner son pari ; le roi malheureusement se trouvoit dans une chambre si près d'elle , qu'Uboulouk l'ayant menacée d'élever la voix , ce qui suffisoit pour la perdre , si elle continuoit à lui refuser sa demande , qu'elle fut obligée d'y consentir. La rage qu'elle avoit dans le cœur contre un homme aussi dangereux , ne lui faisant respirer que la vengeance , elle prit un gros morceau d'opium & le suivit. Elle trouva en effet plusieurs hommes , qui malgré

l'état où le vin les avoit mis , furent étonnés de la voir paroître , & qui voulurent lui témoigner le respect qu'ils lui devoient ; mais Uboulouk qui en faisoit les honneurs , leur dit de ne se point contraindre pour elle , & quand il eut pris les cent sequins du pari , il lui commanda de leur servir à boire. Ce fut alors que la princesse eut peine à soutenir de si grandes insolences , mais elle eut aussi la facilité de mettre l'opium qu'elle avoit apporté , dans la bouteille qu'on lui donna ; le vin qu'ils avoient déjà bu rendit son effet beaucoup plus prompt , & la mit en état de s'affurer bientôt de la vengeance qu'elle méditoit ; aussi elle leur perça à tous le cœur , & sur-tout au perfide Uboulouk. Après cette sanglante & juste expédition , la princesse revint dans le palais sans avoir donné le moindre soupçon de son absence. On apprit le lendemain ce massacre avec étonnement ; mais quelque perquisition que le roi pût ordonner , on ne put jamais en découvrir l'auteur. Quelque tems après , le père de Chadul conclut le mariage de sa fille avec un prince voisin de ses états , & la princesse ne pouvant absolument refuser ce mariage , fit faire plusieurs copies de son portrait ; & c'est , ajouta Edrenouk ; suivant le rapport de son esclave , une de ces copies qu'elle m'avoit fait admirer. La princesse m'ordonna donc , poursuivit-elle , de les donner à différens marchands d'es-



claves , en leur promettant le prix qu'ils demandoient d'une esclave vierge à - peu - près de son âge , & qui lui ressembleroit. L'espoir d'une récompense qui n'avoit point de bornes produisit son effet ; un marchand m'en présenta une dont la ressemblance m'étonna , on lui donna tout ce qu'il demanda ; après qu'on l'eut examinée & qu'on l'eut trouvée telle qu'on la desiroit , la princesse la déroba avec un soin extrême aux regards de ses esclaves & de ses eunuques ; je demurai seule dans le secret , & pour éviter tous les accidens , elle n'eut point d'autre lit que le mien. Chadul cependant ne négligea rien pour gagner son amitié , elle se flatta bientôt d'y être parvenue , & ce fut alors qu'elle s'ouvrit à elle , & la pria d'occuper sa place , dans le lit de son mari , la première nuit de ses noces ; l'esclave y consentit , ainsi on la coucha aux côtés du roi , qui fut très-satisfait ; quelques momens après , la princesse fort attentive à tout ce qui se passoit , voyant le sommeil de son mari , s'approcha du lit , & dit à l'esclave : Leve-toi , c'en est assez , je te donnerai tout ce que je t'ai promis , & je reconnoîtrai le service que tu m'as rendu. Je suis auprès de mon mari , lui répondit - elle , que demandez - vous ? Quoi , perfide ! lui répondit la princesse à voix basse , c'est ainsi que tu me trompes ! Loin de continuer la conversation , elle embrassa le prince ,

& ses caresses qui le réveillèrent , obligèrent la princesse à s'éloigner. Chadul , dans un extrême embarras , jugea qu'elle avoit affaire à une femme qu'elle ne pourroit chasser d'auprès de son mari , sans se perdre elle-même ; elle prit aussi-tôt son parti , & descendit dans les cuisines , ramassa tout le bois qu'elle put trouver , & y mit le feu. L'incendie ne fut pas long-tems sans embrâser une partie de la maison ; on accourut de tous côtés pour l'éteindre ; le prince se leva pour donner les ordres nécessaires , & monta sur une terrasse , où l'esclave le suivit ; la princesse qui les observoit s'approcha d'eux & trouva le moment de conjurer le prince son époux de ne pas s'exposer , l'assurant que sa présence n'étoit point nécessaire dans un endroit que le feu commençoit même à gagner ; persuadé par ses conseils , il se retira , & la princesse poussa si à-propos l'esclave perfide , qu'elle la précipita dans les flammes ; elle feignit d'être fort affligée de sa perte , le roi même s'empressa d'essuyer ses larmes ; on éteignit le feu & rien n'empêcha Chadul de goûter les douceurs du sommeil dans les bras de son époux. Depuis ce tems , elle a vécu tranquille & a donné trois enfans mâles au roi son époux ; qui n'a pas eu le moindre soupçon de ce qui étoit arrivé à sa femme avant qu'il l'eût épousée ; il en a jugé sur la physionomie. Voyez , seigneur , reprit alors le visir , quelles ont été ses erreurs , & combien les

jugemens des hommes peuvent être trompeurs.

Seifulmulouk ne fut nullement touché de cette histoire, & ne daigna pas même faire la moindre application sur les dangers qu'il pouvoit courir; il n'y a point d'amant qui ne se croie excepté de la loi commune, & la prévention de l'amour n'est pas un de ses moindres inconvéniens.

Cependant les deux cens personnes que le roi Hafm avoit dépêchées dans les quatre parties du monde, revinrent quand l'année fut expirée, après avoir été; les uns dans la Grèce, les autres dans la Kiovanie; quelques-uns avoient parcouru l'Asie, d'autres avoient traversé l'Afrique; mais leurs peines & leurs soins avoient été inutiles, & ils ne rapportèrent qu'un état circonstancié des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages. Moins le prince eut d'espérance, plus sa douleur augmenta quand il vit que les recherches avoient été inutiles. Je n'ai rien épargné pour vous satisfaire, lui dit le plus tendre des pères, il est à préfumer que vous aimez un phantôme, un objet idéal, la beauté qui vous enflamme est inconnue sur la terre, & l'on n'a pas même, dans les quatre parties du monde, la moindre connoissance du pays d'Irem; comment donc pouvoir y parvenir, comment peut-on obtenir cette beauté prétendue? Ce qu'il y a de certain c'est que les larmes & le

désespoir ne sont pas des moyens pour obtenir l'objet de sa passion. Voilà, mon cher fils, continua le roi, un état circonstancié de l'âge & des qualités de toutes les beautés qui sont dans le monde connu : choisissez, il n'y en a point que je ne puisse vous donner. Rien ne peut me faire oublier Bedihuld-gemal, reprit le prince avec vivacité ; quand celles que vous m'offrez seroient plus belles que le soleil, elles ne pourroient toucher mon cœur, & je préfère l'idée de ma princesse à la possession réelle de toutes les autres. Mais, seigneur, ajouta-t-il, je n'ai point encore perdu l'espérance de la trouver, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, si vous me l'accordez je n'aurai plus rien à désirer du meilleur père que le soleil ait éclairé ; elle m'est nécessaire pour ne point mourir, ajouta-t-il, en versant un torrent de larmes. Le roi le voyant si cruellement déterminé lui promit de lui accorder sa demande. Permettez-moi, lui dit-il, de parcourir moi-même le monde, je serai plus heureux que vos envoyés, mon cœur me le dit, du moins ce cœur sera-t-il satisfait, il aura fait tout ce qu'une aussi forte passion lui inspire, & pour lors je mourrai content. Ce fut en vain que ce bon roi voulut s'opposer à ce dessein, il fut obligé de donner tous les ordres nécessaires pour un départ dont il avoit le cœur percé, Rien ne peut exprimer la douleur du père en embrassant ce cher fils,

le deuil de toute l'Égypte fut général & sincère ; enfin, le prince s'embarqua sur la mer-rouge, & monta la superbe & nombreuse flotte que le roi avoit fait armer pour le suivre, la jeunesse la plus brillante de ce grand royaume, les soldats les plus aguerris, & les meilleurs astrologues s'embarquèrent avec le prince.

La flotte traversa la mer-rouge sans aucun accident, & navigua très-heureusement jusqu'à la chine ; le prince mouilla dans les ports de ce grand empire, & le roi Faquefour ayant appris l'arrivée du prince, lui rendit tous les honneurs dus à son rang ; non-content de la réception magnifique qu'il lui fit dans son palais, il eut assez de confiance en lui pour recevoir une fête superbe qu'il lui offrit sur son vaisseau. Faquefour, étonné de la tristesse qui obscurcissoit les graces & la beauté du prince Seifulmulouk, voulut en savoir la raison ; & le prince lui demanda des nouvelles de Bedihuldgemal, fille du roi d'Irem ; Faquefour lui protesta que la princesse & le pays lui étoient également inconnus. Mais il y a, continua-t-il, un homme dans mes états, âgé de 170 ans, qui peut seul, je crois, dans tout le monde, satisfaire votre curiosité. Aussitôt il donna ordre qu'on allât le chercher : il fut conduit avec beaucoup de diligence, & le roi lui ayant fait des questions sur l'Irem & sur la princesse, en présence du prince, il avoua qu'il ne lui

reſtoit plus qu'une idée confuſe de ce pays , dont il avoit entendu parler dans ſa jeuneſſe. Mais allez , continua-t-il , à Kebr , le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les marchands de tous les pays de l'univers , vous y trouverez de plus un nommé Madehour , qui pourra , je crois , ſatisfaire votre curioſité. Il indiqua précifément la route qu'il falloit tenir pour aller à Kebr , & ajouta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclairciſſemens en ce pays , prit congé du roi ; ils ſe quittèrent en ſe jurant une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuſe pendant vingt-cinq jours , il ſurvint une tempête , ou plutôt un de ces terribles ouragans , qui font tant de ravage dans les mers des Indes , & le prince eut non-ſeulement la douleur de voir périr l'élite de la nation Égyptienne , mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du vaiſſeau ſur lequel Saïd avoit paſſé la veille , il le vit s'ouvrir & ſ'abîmer. Ce funeſte accident le rendit inſenſible à ſa propre conſervation ; plongé dans la douleur de la perte d'un ami ſi cher , il ne ſ'apperçut pas que ſon vaiſſeau , meilleur ou plus heureux , avoit réſiſté ſeul à la violence de la tempête. Cher Saïd , ſ'écria-t-il , c'eſt moi , c'eſt mon funeſte amour qui te cauſe la mort ; ces idées lui rappellèrent tout ce que ſon père lui avoit dit en le quittant ; il ne

fut tiré de l'abîme affreux de ses pensées que par l'attaque d'un vaisseau que les officiers de son bord avoient pris d'abord pour un marchand , mais qui étoit un corsaire noir ; celui-ci profita du désordre que la tempête avoit causé dans le vaisseau du prince , & malgré sa valeur , le désespoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de sa recherche & de la perte de son ami , malgré les efforts que firent tous les Égyptiens pour conserver leur liberté , Seifulinoulouk se vit enfin prisonnier avec un seul homme de sa suite , tous les autres ayant péri dans le combat. Le prince , chargé de fers & dépouillé , arriva bientôt après à la côte , les Noirs lui firent prendre le chemin de la montagne , & le présentèrent à leur roi. Ce grand homme noir , dont les yeux étoient aussi brillans que des étoiles , étoit assis sur son trône ; le prince lui parut si délicat & si bon à manger , qu'il l'envoya à la princesse sa fille , avec celui qui l'accompagnait , lui conseillant de les garder l'un & l'autre comme des mets dont il se privait pour rétablir sa santé , & lui faire passer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque-tems. La princesse noire fut sensible à la grace & à la beauté du prince , l'une & l'autre ne perdent jamais de leurs droits , & la vue du prince produisit sur la santé de cette princesse l'effet que le cœur occupé produit volontiers sur le tempérament. Elle l'aima donc , & se porta bien ,

malgré le jeûne austère qu'elle avoit observé pour conserver l'un, puisqu'elle l'aimoit, & l'autre dans la crainte que l'objet de son amour ne s'ennuyât. Quelques jours après, le roi son père lui demanda comment elle avoit trouvé les esclaves dont il s'étoit privé pour elle ; elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés excellens , & qu'il y en avoit un sur-tout qui l'avoit guérie de tous ses maux. Cependant, la princesse ne fut occupée que du soin de plaire à son nouvel esclave ; mais eût-elle été plus aimable , le prince n'en auroit pas été plus touché, il fut même long-tems sans remarquer l'impression qu'il avoit fait sur elle, il ne s'en apperçut qu'en la voyant paroître un jour le visage blanchi de chaux , & les sourcils noircis avec du charbon ; elle avoit imaginé qu'un moyen de lui plaire étoit de prendre sa couleur , mais il ne lui réussit pas plus que les autres. Enfin, le prince lui paroissant insensible , elle fut mille fois au moment de l'immoler à la vengeance de ses charmes & de ses bontés. Vingt fois elle prononça l'ordre fatal, vingt fois elle le suspendit ; mais lassée de ne rien gagner sur son cœur , elle ordonna qu'on le fît travailler aux ouvrages les plus pénibles. Ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur , & on lui fit porter tant de pierres que son dos ne fut bientôt plus qu'une plaie. Le prince, au moment de succomber sous le poids de tant de maux, se dé-



termina avec le compagnon de ses infortunes à mourir plutôt que de souffrir plus long-tems ; ils travailloient assez près de la mer , & parvinrent à construire un radeau sur lequel ils partirent sans aucun obstacle ; leurs provisions furent suffisantes pour les conduire dans une île où ils trouvèrent des fruits , de l'eau & des rafraîchissemens , ils se couchèrent aux pieds des arbres ; & quand la nuit fut venue , ils virent sortir de la mer une grande quantité de poissons de différentes couleurs & de différentes tailles , qui mangèrent de ces fruits , jouèrent sur le sable , & retournèrent dans leur élément avant la pointe du jour. Cependant , le prince ne pouvant apprendre dans cette île des nouvelles de la princesse Bedihuldgemal , dont il étoit toujours également occupé , résolut de se confier encore une fois à son radeau ; quelques jours après ce second embarquement son camarade de voyage mourut , & le prince accablé de ce nouveau malheur arriva dans l'île du bois de sandal & d'aloës. C'étoit le plus grand danger qu'il pouvoit courir , les fourmis dont cette île est remplie l'auroient indubitablement mangé , si par bonheur ce n'eût pas été le tems de la retraite de ces animaux terribles ; elles sont grosses comme des dogues , & beaucoup plus carnassières ; en un mot , elles dévorent tout ce qu'elles trouvent , & quand les marchands , que l'ardeur du gain conduit dans

cette île pour couper les bois précieux qu'elle renferme, arrivent, ils sont obligés, pour avoir assez de tems pour les couper & les emporter, de s'y trouver avant la faison qui oblige les fourmis de se retirer; ils parcourent l'île sur des chevaux très-vites, en jettant des morceaux de viande à celles qui les poursuivent, pour avoir la liberté de marquer les arbres qui leur conviennent, & qu'ils reviennent ensuite prendre quand l'île est débarrassée de ce danger. Seifulmulouk affligé de la perte de son ami, ne pouvant rien apprendre de la princesse Bedihuldgemal, étoit prêt à s'abandonner au désespoir; il étoit sur-tout déterminé à ne plus s'exposer à l'inconstance & à l'ennui de la mer; quand il apperçut un oiseau, grand comme un chameau, dont la tête étoit noire & les jambes vertes, qui païssoit comme les animaux à quatre pieds; il aimoit mieux courir les risques d'un nouveau danger. Pour cet effet, il s'attacha doucement à un pied de cet oiseau; il ferma les yeux dans la crainte que l'élévation du vol ne lui fit tourner la tête. L'oiseau en effet s'envola & emporta le prince; il a toujours ignoré le chemin que cet animal lui fit faire; mais ce qu'il avoit craint lui arriva, car il ouvrit les yeux, & soit à cause de la fatigue, soit à cause du défaut de respiration, la foiblesse lui fit lâcher les mains, la corde qui le tenoit attaché se cassa; il est constant qu'il étoit

perdu , si l'oiseau qui l'avoit très-bien apperçu n'avoit plongé son vol avec plus de rapidité qu'il ne tomboit , & ne l'eût reçu sur son dos , sans lui faire le moindre mal : il avoit intérêt de le ménager , car il le porta tout de suite sur un grand arbre qui renfermoit son nid , & le donna à manger à ses petits qui se préparoient à le dévorer. Le prince alloit encore périr sans ressource , si dans le moment il ne fût arrivé un grand serpent qui renversa le nid , & mangea tous les petits ; Seifulmulouk , quoiqu'un peu étourdi de sa chute du haut de l'arbre , se releva promptement , trop heureux d'avoir échappé à d'aussi grands dangers. Après avoir marché quelque tems , il apperçut une montagne dont la mer battoit le pied , & sur laquelle brilloit un palais éclatant par sa magnificence ; avec une peine infinie il parvint jusqu'à la porte , & fit de grands efforts pour détacher une clef qui lui parut être celle de la porte , & qui ne tenoit cependant qu'à un clou. Enfin , sa bague toucha le talisman sans qu'il s'en apperçût , & rien ne l'empêcha de prendre la clé. Il ouvrit le palais , & ses yeux furent éblouis de tout ce qu'il découvrit de richesses ; il parcourut un appartement immense , au fond duquel il trouva une fort belle fille couchée sur un trône & couverte d'un tapis magnifique. Le prince la considéra quelque-tems , mais surpris de ne l'avoir point éveillée par le bruit qu'il avoit fait , il

ne douta point qu'une pierre gravée sur laquelle elle avoit la tête appuyée ne fût encore un talisman qui lui causoit ce profond sommeil, il y toucha ; aussi-tôt la fille se leva sur son séant : Que voulez-vous encore , cruel Sedibach ? dit-elle en s'éveillant à moitié ; pourquoi me tourmenter toujours ? Mais un instant après , reconnoissant son erreur : Qui êtes-vous ? dit-elle au prince ; comment vous trouvez-vous ici ? Belle princesse , lui dit Seifumulouk , je suis un malheureux amant que l'amour persécute encore plus que la fortune ; daignez m'apprendre les raisons de tout ce que je vois dans ce palais que vous paroissez occuper seule. Je suis fille , dit-elle , du roi de Serendib , ce prince n'a reçu du ciel que trois filles ; nous avons , mes sœurs & moi , un jardin qui faisoit notre unique amusement , un bassin de marbre qui recevoit une fontaine , nous servoit souvent à prendre le plaisir du bain ; il y a peut-être un an ( car le sommeil cause un peu de dérangement dans mes dates ) que nous étions déshabillées pour jouir de ce plaisir , il s'éleva tout-à-coup un vent terrible qui causa une poussière si épaisse qu'on ne distinguoit plus aucun objet : dans ce moment nous vîmes au milieu de nous un homme qui me saisit malgré mes cris , & me porta dans ce palais ; quand nous y fûmes arrivés , il me dit qu'il étoit fils d'un roi des esprits , & frère de Kilssem aujourd'hui sur le trône.

trône. Je vous ai vue, m'ajouta-t-il, & dans ce moment je vous ai aimée. Mais pour un esprit, lui dis-je, vous avez avec moi un procédé bien singulier; quand on veut plaire, on s'y prend autrement, & vous m'inspirez un éloignement que rien ne pourra vaincre. Vous ne pouvez espérer de me plaire, ajoutai-je, qu'en me reportant tout-à-l'heure dans l'endroit où vous m'avez trouvée. Tant que je vous aimerai, rien ne pourra me séparer de la belle Méliké, me dit-il avec vivacité, j'aurai du moins la satisfaction de vous avoir en ma puissance. Mes prières furent inutiles, & ses refus m'ayant encore prévenue à son désavantage, il fut bientôt convaincu que sa vue & le brillant de son palais ne faisoient qu'une impression désagréable sur mon cœur; aussi-tôt il m'endormit dans la situation où vous m'avez trouvée. Il vient une fois par mois m'éveiller comme vous avez fait, je crois toujours, à chaque fois qu'il me réveille, n'avoir dormi qu'une nuit. Mais, prince, parlez-moi de vous-même; vous êtes donc un autre esprit, & vous avez autant de pouvoir que Sedifbach? hélas! c'est peut-être lui qui veut connoître mes sentimens sous un déguisement aussi agréable: Eh bien, connoissez-les dans toute leur étendue; je ne me repens pas de l'aveu que je vous ai fait, & jamais je n'aimerai Sedifbach. Non, princesse, je suis tel que je vous en ai fait l'aveu, lui ré-

pondit Seifulmulouk, & je ne suis pas capable de me déguiser, quand j'en aurois le pouvoir; mes malheurs m'ont conduit ici, j'ignore comment j'ai pu rompre les enchantemens qui vous environnoient. Et pour achever de la convaincre, il lui conta l'abrégé de son histoire, car ils craignoient l'un & l'autre l'arrivée de l'esprit, la princesse ne pouvant savoir la date de son dernier voyage. Le prince ne put retenir ses larmes en parlant de son ami Saïd, & de la recherche inutile qu'il avoit faite jusques-là de la princesse Bedihuldgemal. Quand il eut fini son histoire, Méliké lui dit : Je puis vous donner des nouvelles de cette beauté. Le prince, à ces mots, baïsa la terre en action de grâces, & transporté de la joie la plus vive, il la conjura de le tirer de la plus grande peine que jamais homme eût éprouvé. Pendant la grossesse de ma mère, reprit-elle, il se répandoit une odeur de musc, dont tout le palais étoit embaumé, quand le terme de sa grossesse approcha, mon père fit dresser une tente dans un endroit délicieux de son parc pour la faire accoucher, & la soulager des incommodités de la chaleur, & sur-tout pour éviter le danger de l'odeur, dont le palais étoit rempli. Un instant après que ma mère m'eut mise au monde, on la laissa seule, & elle vit descendre d'un arbre sous lequel sa tente étoit dressée, une belle femme qui s'approcha de son lit, & lui dit : Je vous ai

dés obligations que je ne pourrai jamais reconnoître ; il y a long-tems qu'une jalousie de mon mari, assurément très-mal fondée , l'a obligé de m'enchanter sur cet arbre ; mon mari & moi nous sommes des esprits , cependant je n'ai jamais pu comprendre comment il s'est abandonné à une idée si déraisonnable. Enfin , le projet de vous faire abandonner votre palais par l'odeur du musc a réüssi , & la fumée de votre manger vient de rompre un enchantement qui , sans la circonstance de vos couches au pied de cet arbre , auroit été d'une longueur infinie. Mon mari ne le pouvoit plus rompre , il a fait d'inutiles efforts , car j'ai eu depuis long-tems la consolation de voir qu'il m'a rendu justice. Mais avant de retourner dans l'Irem , mon pays , donnez-moi la petite Méliké dont vous venez d'accoucher , je veux la nourrir moi-même , & pour vous assurer de l'envie que j'ai de vous la rapporter quand je l'aurai sévrée , je vous laisserai ma fille Bedihuldgemal dont je suis accouchée sur cet arbre. Ma mère y consentit ; la femme esprit me reçut dans ses bras , & remit son enfant à la reine dans un berceau tout garni de rubis. Ma mère prit tant d'amitié & s'attacha si vivement à la jeune Bedihuldgemal , qu'elle ne voulut point la rendre à l'esprit sa mère quand elle me rapporta à elle , sans lui avoir fait jurer de l'amener chez elle plusieurs fois dans l'année. Bedihuldgemal mérite

en effet qu'on l'aime, car elle est accomplie ; vous voyez que si je pouvois retourner chez mon père, il me feroit aisé de vous la faire voir, & de vous convaincre de tous ses agrémens. La chose ne vous feroit pas difficile, s'écria le prince, partons. Ce départ me paroît de la plus grande difficulté, lui répondit la princesse, car vous-même je ne fais comment vous pourrez sortir d'ici, vous en allez juger : Tout ce que j'ai pu savoir de l'esprit cruel qui m'a enlevée, c'est qu'il se nomme Sedibach ; si cette île n'avoit pas été inaccessible, il n'en auroit pas fait choix pour m'y retenir, il a pris soin de s'en assurer, la façon dont nous y sommes arrivés. l'un & l'autre me confirme dans cette idée ; mais quand je lui ai demandé s'il y avoit loin d'ici au pays des hommes, il m'a répondu qu'il n'y avoit pour lui qu'une médiocre distance, mais qu'il y en avoit une considérable suivant le calcul des hommes ; & quoiqu'il ait répondu avec peine à toutes les questions que je lui ai faites, voici ce que j'en ai pu savoir. Je lui demandai quel âge il avoit, il me répondit qu'il avoit sept cens ans. Mais où se cache votre ame, lui dis-je, pour vivre si long-tems ? Cette question le fâcha, il me répondit avec assez de brutalité, que cela devoit m'être fort indifférent ; je lui dis en pleurant : Ne m'avez-vous pas fait assez de peine en me séparant d'avec mes parens, sans me témoigner aussi peu de con-



fiance ? que craignez - vous de la curiosité que je vous témoigne ? Sedifbach sentit bien les refus n'étoient pas un moyen de me plaire ; il me dit donc : Tout inutile qu'il vous puisse être de favoir où se retire mon ame , pour vous prouver l'excès de ma confiance, sachez qu'il y a dans un cercueil de verre un pigeon dans lequel mon ame est renfermée, & que ce cercueil est au fond de la mer. L'anneau de Salomon présenté à la surface de cet élément, peut seul l'en faire sortir, celui qui auroit ce secret seroit maître de mon fort. Ah! princesse, s'écria Seifulmulouk, vous serez délivrée, voici la bague ; l'amour dont je suis occupé me prive de toute réflexion, c'est elle sans doute qui a détruit les talismans qui m'auroient empêché de vous voir jamais, & de favoir des nouvelles de Bedihuldgemal; allons, princesse, ne perdons point de tems, craignons tout d'un ennemi dangereux. La princesse le suivit; ils arrivèrent en peu de tems sur le bord de la mer, & d'abord que l'anneau eut été présenté, le cercueil de verre parut; le prince l'ouvrit, & saisissant le pigeon, il lui coupa la tête, en disant : Plût à dieu pouvoir ainsi traiter tous les mauvais esprits ! A-peine cette exécution étoit-elle achevée, qu'il s'éleva un vent terrible, & ils virent tomber à leurs pieds du sang avec un corps & une tête séparée; Méliké la reconnut avec plaisir pour être celle de Sedifbach; le prince fit

alors avec plus de tranquillité un radeau avec lequel il embarqua des raisins, des grenades, & ce qu'il put rassembler de provisions, & montant dessus avec la princesse, ils profitèrent d'un vent frais qui les éloigna du rivage, à l'aide d'une voile que le prince avoit eu le soin de disposer. Le lendemain de leur embarquement, pendant que Seifulmulouk prenoit quelque repos, un des plus grands crocodiles vint les attaquer; la princesse éveilla le prince, qui tira son sabre, & avec autant de force que d'adresse le coupa en deux. Quelques jours après, ils rencontrèrent un vaisseau qui vint à eux pour leur donner du secours. Méliké apprit avec joie qu'il venoit de Vafir, & qu'il appartenoit au roi Tadjelmulouk. C'est un de mes oncles, dit-elle, & qui paie tribut au roi de Serendib, mon père. Les gens du vaisseau la reconnurent pour la niece de leur roi, se prosternèrent devant elle, & suivant ses ordres la conduisirent très-heureusement à Vafir. Méliké y fut reçue avec des transports de joie infinis, & les obligations dont elle fit le détail, & qu'elle convint d'avoir au prince d'Égypte, lui firent partager le bon accueil qu'on lui fit. Le roi dépêcha un courier à celui de Serendib, pour lui faire part du retour de sa fille; ce bon père partit aussi-tôt pour la venir chercher: avec quelle joie l'embrassa-t-il? Il combla de présens Seifulmulouk, & lui donna une superbe pelisse. Le con-

tentement qu'il éprouva en apprenant que sa fille étoit encore aussi vertueuse que le jour de son enlèvement , malgré les séductions de l'esprit , & malgré les graces & la jeunesse du prince d'Égypte , lui firent imaginer avec raison qu'il étoit père de la fille du monde la plus sage. Le roi de Serendib ne fit pas un long séjour chez celui de Vafir , il partit promptement pour retourner à sa cour , & ne pouvoit plus se séparer de Seifulmulouk ; aussi il ne négligea rien pour lui en rendre le séjour agréable.

Un jour Seifulmulouk en revenant de la chasse , accablé de la tristesse que lui caufoit l'amour & l'amitié , apperçut dans la foule de ceux qu'il rencontra sur le chemin du palais un jeune - homme qui ressembloit à Saïd , ce cher ami de son cœur ; il le fit remarquer à un homme de sa suite , & le chargea de le conduire dans son appartement , pour repâître au-moins ses yeux d'une ressemblance dont son cœur seroit flatté. Ses ordres furent exécutés , on conduisit le jeune - homme , qui fit quelques difficultés d'obéir ; alarmé de se voir arrêté , il affuroit qu'on le prenoit pour un autre. Quand il fut devant le prince , il étoit si troublé qu'il le méconnut ; Seifulmulouk lui demanda de quel pays il étoit , il répondit : Je suis Égyptien , & mon nom est Saïd , il y a trois ans que je souffre éloigné de mon pays. Le prince fut si touché de retrouver son

ami , & sentit si vivement le reproche que l'état où il le retrouvoit faisoit à son cœur , qu'il ne put s'empêcher de lui sauter au col. Avec quels transports ces amis ne s'embrassèrent-ils pas ! Avec quelle vivacité ils se firent le détail de leurs aventures ! La joie ou le chagrin se peignoient sur leur visage selon la situation représentée. Quand le prince eut fait un récit fidele à Saïd de tout ce qui lui étoit arrivé , Saïd lui apprit que la tempête ayant brisé le vaisseau sur lequel il se trouvoit le jour qu'il avoit été séparé de lui , il s'étoit sauvé sur des débris que la mer avoit poussés contre une île. J'avoue , continua-t-il , que le désespoir que me causoit la perte de mon prince , que je croyois certaine , pensa me coûter la vie ; cependant l'épreuve que je faisois moi-même des bontés du ciel me donna quelques espérances ; les fruits de l'île à laquelle j'abordai étoient excellens , & réparèrent aisément la fatigue que j'avois essuyée sur la mer. Mais je ne fus pas long-tems sans me repentir du séjour que j'y avois fait. Je n'avois pas remarqué que cette île étoit remplie de singes ; quand je m'en aperçus , ils ne me causèrent aucune méfiance , au contraire , leurs sauts & leur agilité me donnoient un spectacle amusant ; ils profitèrent de mon sommeil pour me saisir , ensuite ils m'enfermèrent dans une cage de bois , qu'ils suspendirent à un arbre , autour duquel ils faisoient la garde en dan-

fant & en faisant des cris épouvantables. Ils ne me donnèrent d'abord que de l'herbe à manger ; mais ma cage étant tombée le jour d'un grand vent, je passai les bras à-travers les barreaux pour attraper quelques fruits ; les singes s'aperçurent que je les aimois, & ne m'en laissèrent point manquer ; cependant ils s'ennuyèrent de me garder, & s'étant tout-à-fait écartés, je rompis la cage, & je pris la fuite ; je me chargeai de tous les fruits que je trouvai sur mon chemin, & je ramassai sur le rivage les débris qui m'avoient apporté. Je fus à-peine vingt-quatre sur la mer, que je rencontrai un vaisseau qui envoya sa chaloupe pour me prendre ; il étoit monté par des hommes noirs, qui me parurent d'une grande férocité ; un vent forcé les poussa sur la côte d'Human, ils y périrent ; les gens du pays firent les Noirs esclaves, & me délivrèrent. J'ai vécu plus d'un an réduit à travailler pour vivre ; enfin, j'ai trouvé une caravane de marchands qui venoit dans cette ville, je l'ai suivie en conduisant les chameaux. J'étois résolu de courir l'univers pour vous trouver, & de ne point retourner en Égypte sans avoir appris de vos nouvelles. Le prince embrassa mille fois son ami, lui donna ses plus beaux habits, & le mena lui-même au roi de Serendib, qui obligea Saïd de lui conter son histoire ; ensuite Seifmulouk présenta son ami à Méliké, qui ressentit à sa première vue ce charme

secret , & cette douce illusion que le prince des esprits n'avoit jamais pu lui inspirer. Saïd , qui de son côté n'avoit jamais aimé , n'attribua qu'à la reconnoissance des bontés que cette princesse avoit pour son ami , les sentimens qu'il ressentit pour elle ; il ne les regarda même pendant long-tems que comme une justice qu'il rendoit à son mérite. Mais ils ne furent pas long-tems l'un & l'autre sans démêler plus clairement leurs véritables sentimens. Seifulumlouk fut charmé de voir son ami attaché à la sœur de Bedihuldgemal ; il ne lui pouvoit rien arriver qui lui fît envisager un plus agréable avenir , leurs sentimens croissoient chaque jour , & le prince voyant leur bonheur sans envie , desiroit ardemment d'en éprouver un pareil. Enfin , Méliké annonça au prince que Bedihuldgemal devoit arriver le lendemain ; quelle joie pour un prince autant éperdu d'amour ! Mais , quelle méfiance de lui-même ! Il aimoit , étoit-il assuré de plaire ? pouvoit-il s'en flatter ? Bedihuldgemal étoit un esprit , le prince n'avoit d'autre espérance que celle que lui pourroit donner la vérité de ses sentimens , & l'amitié dont Méliké l'avoit si souvent assuré. Bedihuldgemal arriva enfin , & quand elle eut embrassé la reine sa nourrice , & Méliké , qu'elle appelloit sa sœur , ces jeunes princesses s'entretinrent en particulier. Méliké lui conta tous les maux que l'esprit lui avoit faits , & les obligations qu'elle avoit au

prince Seifulmulouk. Mais ce qui m'engage, ajouta-t-elle, à l'aimer peut-être encore plus, c'est l'amour qu'il a pour vous, ma chère sœur. Alors elle lui conta dans le plus grand détail, avec la vivacité que donne la reconnoissance, tout ce que ce prince avoit souffert pour l'amour d'elle. S'il a fait tant de choses pour un simple portrait, continua-t-elle, que fera-t-il quand il vous aura vue, quand vos graces animées par votre esprit auront produit à ses yeux tout ce qui peut séduire à-la-fois! Bedihuldgemal fut touchée de ce récit, mais elle ne voulut jamais consentir à se laisser voir par le prince. Que diroit Chesbal, mon père, répliqua-t-elle, s'il venoit à savoir que j'eusse fait une telle démarche, ces anciens esprits comme lui ne veulent pas que l'on se communique avec tant de facilité. Je fais gré au prince, continua-t-elle, de ce qu'il a souffert pour moi, je suis touchée de reconnoissance pour les services importans qu'il vous a rendus; ne me sachez pas mauvais gré de mes refus. A quoi cette entrevue nous conduiroit-elle? Vous savez que je ne pourrois l'épouser. Enfin, tout ce que Méliké put obtenir de sa sœur, c'est qu'elle le verroit, & qu'il ne la verroit pas. J'y consens, lui répondit Bedihuldgemal, pourvu qu'il l'ignore. Méliké le lui promit, & voici l'arrangement qu'elle fit. Dans de certaines saisons, on abandonne les maisons de Serendib pour habiter des tentes qui renferment toutes

les commodités & tous les agrémens de la vie ; la cour étoit alors campée dans un grand parc, Méliké vint chercher le prince dans sa tente, le fit passer assez près de celle de Bedihuldgemal pour en être vu & même entendu ; elle n'eut pas de peine à lui faire parler de l'amour qu'il ressentoit, il s'en acquitta d'une façon si tendre & si sincère que la princesse en fut émue, & que son esprit commença dès-lors à n'avoir plus que de foibles droits sur son cœur. Ces sentimens étoient absolument nouveaux pour la princesse, ils sont peu d'usage parmi les esprits, elle en fut touchée, mais elle résista constamment au plaisir de se laisser voir au prince, elle fit des voyages plus fréquens qu'elle n'en avoit encore fait à la cour de Serendib, elle consentit à recevoir des lettres du prince, qui la charmèrent parce qu'elle n'y trouvoit que du sentiment. Enfin, la douleur de ne pas voir la princesse causa une grande maladie à Seifulmulouk, & le réduisit dans un état dont Méliké fut lui faire des peintures aussi vives que touchantes, & qui l'engagèrent une nuit à sortir de sa tente pour s'approcher de celle du prince. Elle le vit en effet qui pleuroit d'amour en considérant son portrait ; il lui parut abattu, la tendre pitié qui précède ordinairement l'amour la saisit, elle fut alarmée de sentir qu'elle aimoit malgré elle, & le combat de son cœur avec son esprit la fit tomber évanouie. Le



cri qu'elle fit en tombant fit accourir le prince avec un flambeau. Que devint-il, en reconnoissant l'incomparable Bedihuldgemal ! Voici donc celle que je cherche , s'écria-t-il tendrement ; mais en quel état la trouvé-je ! Les gardes étoient heureusement endormis , il ne voulut éveiller personne , pour ne pas exposer la princesse ; il s'assit à ses côtés , leva doucement sa tête , & la posa sur ses genoux ; ses joues luisantes comme la lune le mirent si fort hors de lui-même qu'il l'embrassa en répandant ces larmes chaudes qui partent véritablement du cœur , & que la tendresse fait couler avec délices ; il ne put lui donner d'autre secours pour la rappeler à la vie. Surprise de la situation où elle se trouvoit , elle prit son voile pour cacher sa rougeur & son embarras. Ah ! prince , qu'avez-vous fait ! lui dit-elle , & quelle est votre insolence ! Beauté du monde , lui répondit-il , pardonnez à l'amour dont je brûle , souffrez que je vous admire , laissez-moi parler. Je ne dois point vous entendre , lui répondit la princesse. Seifulmulouk la conjura au nom de l'amitié qu'elle avoit pour sa sœur , & ses prières furent si touchantes qu'elle lui donna audience ; quand il eut exprimé son amour , Bedihuldgemal lui répondit : On m'a fort assuré que la fille du roi de Zimpar vous aimoit. Je ne la connois seulement pas , reprit-il , avec vivacité ; n'écoutez jamais ce que vous diront les esprits , si vous voulez

être heureuse en amour ; ils sont méchans , les sentimens leur sont non-seulement inconnus , mais il semble qu'ils en soient jaloux , & qu'ils ne s'occupent que du soin de les détruire. On dit , lui répliqua la princesse , que tous les hommes sont infideles. Peut-on l'être en vous aimant , lui répondit-il. Si nous étions mariés , si tant est que notre alliance fût possible , poursuivit Bedihuldgemal , nos enfans ne pourroient s'accorder. Ils auront tous de l'esprit , sans doute , reprit le prince avec ardeur , car ils tiendront de vous , & notre union leur servira de regle & d'exemple. Mes parens m'aiment trop , interrompit la princesse , pour me permettre de vous suivre , ils ne consentiront jamais à une telle alliance. La vérité de mon cœur , la pureté de mon amour , les toucheront , poursuivit Seifulmulouk , si vous me permettez de les voir : mais si vous m'aimiez , ce même attachement qu'ils ont pour vous les engageroit sans doute à vous satisfaire , c'est la seule occasion où mon cœur puisse vous pardonner d'avoir encore de l'esprit. La princesse à moitié persuadée , répandoit cependant un torrent de larmes causées par les retours que l'esprit lui faisoit faire sur elle-même ; la réflexion lui peignoit les engagemens qu'elle prenoit & les embarras dans lesquels elle se précipitoit. Mais n'y a-t-il pas dans le monde , lui dit-elle , encore des princesses plus aimables que moi , qui vous con-

viennent mieux, & qui pourront faire votre bonheur ? O beauté du monde ! lui répliqua-t-il, toutes les beautés célestes descendroient pour moi sur la terre, que je vous préférerois à elles. Tout ce que je vous dis ne vous persuade point, dit-il en pleurant à son tour ; j'aime mieux mourir que de vivre si cruellement. En disant ces mots, il tira son poignard dans le dessein de se frapper ; la princesse alarmée le lui arracha des mains, & touchée de cette dernière marque d'amour, elle lui avoua tout celui qu'elle ressentoit. Ce n'est point encore assez, dit-elle, que d'être obligée de vous aimer, malgré toutes les raisons qui s'y opposent, il faut que j'éprouve les plus vives inquiétudes ; songez qu'il y a sept mille esprits qui ont juré votre perte, & qui veulent ne vous laisser aucun repos qu'ils n'aient vengé la mort de Sedifbach. Je ne crains plus rien puisque vous m'aimez, lui répondit le prince, quand il y auroit encore mille fois plus d'esprits acharnés contre moi. Il faut, lui dit-elle, que vous alliez voir Surouchanuan, l'esprit ne fait pas toujours perdre les droits du sang, c'est mon aïeule, elle m'aime & son naturel est excellent, elle peut seule obtenir le consentement de mes parens. Bedihuldgemal lui permit ensuite de l'accompagner jusqu'à sa tente, ils se firent les plus tendres adieux, & quand ils furent séparés, leurs idées furent bien différentes ; Seifulmulouk étoit dans la joie que son

bonheur lui inspiroit, & ressentoit toutes les espérances flatteuses de l'amour; la princesse au contraire ne pouvoit revenir de l'étonnement que lui causoient, & sa nouvelle démarche, & les engagements qu'elle venoit de prendre; elle étoit étonnée sur-tout d'avoir parlé sans esprit, & d'avoir été séduite sans en avoir entendu. Elle ne pouvoit se rappeler un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir; il lui en étoit cependant demeuré une idée élégante; & quand elle fit part à Méliké de l'étonnement où elle étoit d'aimer & d'être aimée d'un autre que d'un esprit; son aimable sœur lui dit: Vous ne devez pas en être étonnée, songez qu'une mortelle vous a nourrie, & vous a rapprochée de l'humanité; consolez-vous, vous aimez Seifulmulouk, & j'aime Saïd: nous avons fait un bon choix, ne pensons qu'à nous rendre heureuses. Bedihuldgemal chargea quelques esprits esclaves de conduire le prince dans la ville de Simine par-delà la mer de Diouchan où Surouchbanuian faisoit sa demeure ordinaire. Leurs adieux furent tendres, & Méliké obtint du prince de laisser Saïd à la cour de Serendib: c'est ainsi que l'amour sépare les amis sans leur causer de regret.

Le prince, car les esprits voyagent en diligence, arriva promptement, & les esclaves l'abandonnèrent en arrivant dans la ville, qui lui parut plus brillante que toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors.

La

La terre étoit d'argent ; les maisons étoient bâties d'émeraudes & de rubis , on n'y voyoit que des sandales & des aloës ; les tentes de toutes les couleurs , & des plus riches étoffes étoient , dans cette saison , mêlées avec ces superbes maisons. Il en distingua une plus superbe que les autres , & comprit aisément que c'étoit celle de la reine mère , il y tourna ses pas ; elle parut assise sur un trône d'or avec des habits couverts de diamans brillans. Le prince se prosterna devant elle. Qui vous a donné la témérité de venir ici ? lui dit-elle , vous êtes le premier homme qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Seifulmulouk , effrayé d'un accueil si sévère , lui conta les malheurs & les dangers auxquels il s'étoit exposé pour le seul portrait de sa petite-fille ; la reine lui dit : L'alliance à laquelle vous aspirez est impraticable , & n'a jamais eu d'exemple ; elle ajouta même , que l'inconstance des hommes y mettroit toujours un obstacle qu'elle ne pourroit se dispenser de représenter au roi son fils , si jamais il avoit la foiblesse d'être ébranlé. Le prince , frappé comme d'un coup de foudre à ces mots redoutables , tomba sans connoissance. Il est bon de sçavoir que Bedihuldgemal avoit prévenu la bonne Surouchanuan , & qu'elle ne lui parloit ainsi que pour éprouver son amour ; elle étoit la femme du meilleur naturel , aussi elle se repentit bientôt d'avoir poussé trop loin son épreuve , elle

le fit revenir avec de l'eau rose , & lui dit : Prince ; vos procédés & vos récits m'ont touchée , vous méritez l'amour de ma fille , & loin de m'opposer à votre mariage , je vais ne rien négliger pour le faire réussir ; venez dans l'Irem , & vous jugerez de la sincérité de mes paroles. Ils partirent en effet , & leur voyage ne fut ni long ni fatigant. En arrivant , elle dit au prince de l'attendre dans les jardins du palais , pendant qu'elle iroit trouver son fils le roi Chesbal. Elle lui fit un récit exact de tout ce que le prince lui avoit appris , elle ne lui déguisa point le tendre retour dont sa fille payoit ses sentimens. Enfin , dit - elle , si vous trouvez que son esprit réponde aux sentimens que je lui ai trouvés , vous ne pouvez faire une meilleure alliance ; un homme bien-né , dont le cœur est droit , doit , à mon sens , l'emporter sur les princes des esprits qui pourroient vous solliciter pour obtenir votre alliance. Le roi , touché du discours de sa mère , se trouva bien disposé , & demanda à le voir pour juger de son esprit ; car Surouchanuan lui avoit avoué qu'elle l'avoit conduit avec elle. Chesbal ordonna donc qu'on le fît entrer , & déclara qu'il le prenoit sous sa protection , pour le garantir du nombre d'ennemis qui le cherchoient. Quelques fins que pussent être les esprits qu'il chargea de lui ramener le prince , ils étoient bien éloignés de le trouver. Chesbal & Surouchanuan furent affligés de savoir leur re-

cherche inutile. Bedihuldgemal qui n'avoit pas fait un long séjour à Serendib après le départ du prince, en fut promptement instruite, & jura de retrouver le prince ou de ne jamais revenir dans ses états. Tant de soins étoient inutiles, car les trois frères de l'esprit dont le prince avoit coupé la tête, l'avoient rencontré dans les jardins du palais, rêvant à son amour & se repaissant des idées flatteuses de l'espérance. Il ne s'aperçut point que l'anneau de Salomon étoit tombé de son doigt ; dénué d'un secours qui l'avoit garanti jusques-là de toute insulte, ils le rencontrèrent & lui demandèrent s'il n'étoit pas celui qui avoit coupé la tête de Sedibach. Le prince les reconnoissant pour des esprits avec lesquels il jugea que la feinte étoit inutile, convint de la vérité : aussitôt ils l'enlevèrent dans les airs, & s'abattirent sur une montagne, où, après l'avoir lié, en lui annonçant sa condamnation, mille esprits s'assemblèrent pour voir le supplice. On ne voulut point le faire mourir sur le champ, dans la crainte de rendre ses peines trop courtes, mais on se contenta de le faire garder à vue par quatre esprits plus méchans que l'enfer, qui préparoient les différens instrumens qui devoient servir à son martyre : mais le plus cruel de tous étoit sans contredit celui de l'affurer qu'il ne verroit jamais la princesse Bedihuldgemal, que son père avoit enfermée pour lui faire souffrir des tourmens in-

concevables , & la punir de la foiblesse qu'elle avoit eue pour lui. D'autres fois , ils l'affuroient qu'elle ne parloit de lui que pour en faire les plus amères plaifanteries ; souvent ils lui disoient qu'elle s'étoit rendue à un prince des grands esprits , & que dans ses bras , elle ne se souvenoit de l'avoir aimé que pour en rougir.

Cependant Chesbal envoya de tous côtés des espions pour favoir ce que le prince étoit devenu : enfin , il apprit la vérité. Ces nouvelles animèrent les princesses , & il leur fut aisé de déterminer le roi Chesbal à assembler une armée de quatre cens mille esprits pour marcher à Kilssem. Ce prince , de son côté , ayant appris ces préparatifs , rassembla un grand nombre d'Ifrites ( 1 ) ; ces deux armées formidables s'étant mises en marche au milieu des airs , le roi de Kilssem envoya des ambassadeurs à Chesbal pour favoir le sujet de la guerre qu'il lui déclaroit. Vous avez pris , répondit ce dernier , un homme dans mes états , sans favoir si je le trouvois bon ; indépendamment de ce que cet homme m'est cher , je me plains de ce procédé , ainsi je veux que non-seulement vous me rendiez le prisonnier , mais que vous me fassiez réparation de cette insulte. Il a tué le frère de notre roi , lui répondirent-ils , rien ne peut nous engager à le rendre , & nous voulons

---

( 1 ) C'est le nom des esprits , ses sujets.



venger sa mort. Le roi fut affligé de cette réponse , qui dans le fonds méritoit quelque réflexion. Mais Bedihuldgemal , qui s'étoit mise à la tête de l'armée , sans attendre le succès de la négociation , ni savoir la réponse que Chesbal feroit aux ambassadeurs du roi de Kilssem , engagea le combat ; les deux armées se joignirent , les foudres & les tonnerres éclairèrent cette bataille aérienne. Le roi de Kilssem fut pris & conduit devant Chesbal. Cruel ! lui dit-il quand il fut en sa présence ; si tu as fait périr le prince d'Égypte , tu dois t'attendre à tout. Kilssem , touché de l'état où lui parut Bedihuldgemal , les rassura sur la destinée du prince , & leur avoua les tourmens qu'on lui faisoit souffrir ; aussi-tôt il fit partir un esprit , auquel il donna sa bague comme une preuve de l'ordre qu'il portoit , & quelques momens après on le vit arriver chargé du prince. Chesbal , Surouchanuan , & sur-tout Bedihuldgemal , coururent lui témoigner le plaisir que son heureux retour leur caufoit. Je vous retrouve fidelle , tout ce que j'ai souffert n'est donc rien , lui dit le prince. La princesse qui tous les jours avoit un peu perdu de son esprit , ne lui répondit que par le regard le plus tendre & le plus éloquent ; mais Chesbal conservant toujours son caractère de justice & d'équité , dit à la princesse : Seifulmulouk n'a rien fait encore qui nous mette en état de juger de lui : il est vrai qu'il a témoigné un amour extrême , & qui n'est pas commun

parmi les hommes , je conviens encore que ses procédés semblent répondre d'une constance extraordinaire ; mais il faut juger à-présent s'il mérite par son esprit de devenir notre allié ; & dans le dessein où je suis de prouver toujours qu'aucune prévention ne me gouverne , je prie le roi de Kilssem , qui ne doit pas lui être favorable , de lui faire quelques questions. Ce prince s'en défendit quelque-tems , mais enfin il se rendit à ses instances , & lui demanda quelle étoit la chose la plus naturelle aux hommes : *La mort* , lui répondit le prince. Qu'y a-t-il de plus à souhaiter dans le monde ? poursuivit le roi de Kilssem ; *La santé* , répliqua Seifulmulouk. Pendant que l'on faisoit ces questions à son amant , Bedihuldgemal étoit dans une grande inquiétude ; non qu'elle craignît pour l'esprit du prince , mais l'amour s'alarme de tout ; ainsi tous les ressorts de son ame étoient alors en suspens , pour juger de la réponse du prince , lui en inspirer une s'il ne s'en présentoit point à lui , ou bien expliquer celle qu'il avoit faite. Kilssem voulut encore savoir quel étoit le plus grand nombre des hommes ou des femmes sur la terre ; Seifulmulouk dit qu'il y avoit beaucoup plus de *femmes* , parce qu'il y avoit un nombre infini d'hommes qui leur ressembloient par leur mollesse. Quand arrivera le jour du jugement ? lui demanda ensuite le prince qui l'interrogeoit : *Dieu le sait* , répondit Seifulmulouk. Les rois , charmés

de ces réponses, donnèrent mille éloges à ce jeune prince, qui rougit d'être applaudi pour si peu de chose : mais il ne témoigna point le peu de cas qu'il faisoit de ces sortes d'épreuves. Il fit bien de cacher cette impression, car les grands esprits du monde sont ordinairement attachés à des minuties ; la plus légère contrariété les révolte & leur cause une aigreur que rien ne peut éteindre. Enfin, Chesbal ne voyant rien qui pût s'opposer au bonheur de sa fille & au desir de la reine mère, pour cette alliance, renvoya le roi Kilsen, libre, & comblé de présens, dans ses états, & consentit au mariage de ces jeunes amans. Quand il en eut fait la déclaration, Bedihuldgemal fut d'elle-même au col de Seifulmulouk ; car le véritable esprit n'est jamais contraint par les préventions, qui pour l'ordinaire ne sont que ridicules. La bonne Surouchanuan, charmée d'avoir la cérémonie d'une noce à faire, maria ces amans avec beaucoup d'éclat, en présence & au gré de tous les grands esprits de l'Irem, que le prince avoit séduits par ses graces aisées & naturelles. On lui rendit l'anneau de Salomon, qu'on retrouva dans les jardins.

Quand les premiers jours du mariage furent passés, Chesbal dit à son gendre : Votre père est fort âgé, il voudroit vous voir avant de mourir ; de plus, vous vous devez à un royaume que le ciel vous a confié, partez donc pour le gouverner ; nous pourrons nous

voir quand il vous plaira, les voyages ne font pas des objets pour nous. Le prince lui témoigna des sentimens de reconnoissance & d'amitié dont il fut infiniment content. Aussi-tôt on chargea mille esprits compilateurs & traducteurs, qui font les esclaves de l'Irem; on les fit ployer sous le faix de l'or, de l'argent, des pierres précieuses & des étoffes les plus riches, qu'ils furent obligés de porter: mille autres historiens & savans furent choisis pour les escorter, & l'on commanda deux cens poètes, faiseurs de contes, de nouvelles & autres bagatelles pour l'amusement des princes, avec ordre de marcher à pied autour de la voiture. Leur voyage fut heureux & agréable. Ces heureux amans arrivèrent bientôt à Serendib, d'où ils renvoyèrent tous les esclaves, que la quantité de noirceurs & de traçasseries auroient mille fois empêché d'arriver, si on ne les avoit obligés de marcher: ils n'en gardèrent que trois ou quatre pour leur amusement. Cependant, ils séjournèrent assez de tems à Serendib, pour donner à Seifulmulouk celui d'obtenir sa belle-sœur Méliké pour son cher Saïd. Ils prirent ensemble le chemin de l'Égypte, & jamais l'Asie ne verra de caravane aussi brillante & aussi agréable que fut la leur; car le roi de Serendib leur donna une magnifique armée pour les escorter, après les avoir comblés des présens les plus rares. Ils arrivèrent enfin en Égypte, où Seifulmulouk trouva

son père qui n'avoit plus qu'un souffle de vie ; l'absence de son fils & l'inquiétude qu'il lui avoit causée, avoit beaucoup avancé ses jours. Il fut au moment de mourir de joie en apprenant son arrivée & son heureux mariage : aussi-tôt il envoya tout le peuple d'Égypte au-devant de la princesse, & remit à son fils la couronne dans le moment qu'il l'embrassa. Le ciel m'est témoin, lui dit-il, qu'il y a long-tems que je ne la garde que pour vous. Edrenouk remit également à son fils Saïd les sceaux de l'empire. Le roi Hafin mourut quelques-jours après son abdication, & Seifulmulouk eut une nombreuse postérité, & régna plus de cent cinquante ans dans la plus grande union avec Bedihuldgemal.





## L E T T R E

S U R

## U N E A V E N T U R E

V É R I T A B L E .

N'ÉTANT point nouvelliste , madame , & n'aimant que les vieilles nouvelles sur la guerre & sur la politique , parce qu'elles me paroissent les plus certaines , pour tenir la parole que je vous ai donnée , il faut avoir recours aux événemens & aux histoires de la ville ; je ne répons pas de l'impresion que celle-ci vous fera , mais je vous répons de sa vérité.

Vous savez toutes les liaisons qui nous unissent , Alcidor & moi , ainsi vous ne trouverez point étrange la confiance qu'il m'a faite. Jugez de l'étonnement qu'il m'a causé , en m'avouant qu'il étoit jaloux ! Il est de tous les hommes celui que j'aurois le moins soupçonné de cette foiblesse ; sa gaieté naturelle , son peu de souci , & la connoissance

qu'il a du monde, m'auroient engagé à répondre de lui sur cet article, plus que de moi-même; cependant il étoit jaloux, mais en galant homme : vous en allez juger par le discours qu'il me tint. Je fais, me dit-il, tout ce que vous allez m'alléguer en faveur de ma femme, je n'ignore aucun des lieux-communs que l'on emploie pour remettre l'esprit d'un mari, j'en ai fait usage pour les autres, ainsi ne me les étant point dissimulés, épargnez-vous la peine de me les tenir. Ecoutez-moi donc, poursuivit-il, songez que les interruptions seroient inutiles. Je lui promis audience, & il poursuivit ainsi :

Je ne suis plus amoureux de ma femme, j'en conviens, ainsi l'amour ne m'aveugle point; mais le sentiment que j'ai eu pour elle, est blessé, non de ce qu'elle a fait un choix, mais de l'espece de son choix. Je suis peut-être piqué de lui avoir imaginé plus de goût. Si, ne l'aimant plus, je m'étois flatté d'empêcher une femme de vingt-quatre ans de suivre les mouvemens de son cœur, je serois un insensé, & jamais je ne serai capable d'une telle injustice; mais comptant sur la bonté de son discernement, je m'attendois qu'elle choisiroit un galant-homme, dont les ménagemens ne la commettroient point, & dont l'esprit & le caractère me fourniroient une société plus agréable. Vous voyez, poursuivit Alcide, qu'un mari ne peut guère être plus raisonnable.

J'en conviens, lui répondis-je, quoiqu'on pût vous objecter que, supposant que votre femme ait fait un choix, il lui seroit difficile d'en faire un qui fût à votre gré. Cela peut-être, reprit Alcidor, mais ce n'est pas tant encore le choix du chevalier qui me fâche, que l'affectation avec laquelle il lui parle en ma présence, & l'envie qu'il semble avoir de me piquer; la chose est au point que cent fois j'ai eu besoin de toute ma raison pour ne point éclater; je suis même très-assuré que ma femme s'en est apperçue; cependant, elle a si peu changé de conduite, & m'a si peu ménagé, qu'il faut absolument que la tête lui ait tourné. J'avois la bouche fermée par les discours dont il m'avoit prévenu, cependant je voulois lui parler, lui témoigner ma surprise sur le choix du chevalier, dont vous connoissez la légèreté & les ridicules; mais c'étoit augmenter son mécontentement, c'étoit douter de ce qu'il me disoit, c'étoit donner un démenti à un homme qui parloit sagement & sans prévention. Il s'apperçut de mon embarras, il le démêla parfaitement, & me dit: Ne cherchez point à me parler, je n'attends point de conseils de vous, non que vous ne fussiez plus capable qu'un autre de m'en donner, mais je n'ai voulu que soulager mon cœur, & peindre à mon ami la cruelle situation où je me trouve. Car enfin, c'est une insulte que me fait un jeune écervelé, c'est mon honneur qu'il atta-



que, non cet honneur qui n'est que dans l'idée du vulgaire, mais celui qu'offense un procédé insultant & avantageux qu'un honnête-homme ne souffre sur rien de ce qui lui appartient.... Cette première conversation, madame, fut toujours sur ce même ton, & par conséquent elle fut très-embarrassante pour moi. Quand nous eûmes quitté la promenade, car il m'avoit conduit aux allées du Roule pour être assuré de n'être point interrompu; vous croyez aisément que ma première idée fut d'avoir un entretien particulier avec sa femme, & de l'avertir de tout ce que j'avois appris, pour lui recommander d'être plus réservée, & de penser un peu plus à ce qu'elle se devoit à elle-même, ainsi qu'à son mari. J'en cherchai vainement l'occasion, Alcidor ne quitta point sa femme, & ç'eût été me rendre suspect & absolument inutile que de lui parler bas devant lui, & d'avoir l'air de l'avertir. Il est vrai que je fus témoin de tout ce qu'il m'avoit annoncé de la conduite & du maintien du chevalier; il vouloit toujours être à ses côtés, il lui parloit toujours bas, & la lorgnoit avec scandale. Je ne fais si les aveux d'Alcidor & la crainte que j'avois de ses emportemens, contribuèrent à me faire trouver tout ce qui se passoit, trop fort: mais je fais que j'en sortis, non-seulement convaincu de sa patience & de la justice de ses plaintes, mais étonné de l'indiscrétion de ces deux amans. Enfin, plus résolu que

jamais de parler à sa femme, à quelque prix que ce fût, je sortis avant-hier de chez moi sur le midi ; persuadé qu'alors je la trouverois plus aisément seule, quand on m'annonça Alcidór ; son air abattu, confterné & triomphant tout ensemble, me surprit & m'inquiéta. Quand mes gens furent retirés : Qu'avez-vous, lui dis-je ? Je ne fais quel jugement porter sur l'air dont vous m'abordez. J'avois raison, me dit-il avec une douloureuse satisfaction, je ne puis plus douter de mon malheur, l'affaire est liée, ç'en est fait, & le chevalier triomphe. J'avoue, continua-t-il, que je ne la croyois pas aussi avancée, & que je m'étois flatté qu'une coquetterie pourroit s'interrompre aisément, & dégoûter par elle-même une femme du caractère dont j'ai connu la mienne ; mais il triomphe, & ma femme sera bien à plaindre : ces sortes d'affaires nourries sans éclat, finissent par des coups de tonnerre. En achevant ces mots, lisez, me dit-il en me donnant une lettre, voyez le dessus. Jé vis en effet que le nom & la demeure du chevalier étoient écrits sans aucun équivoque. Ah ciel ! qu'avez-vous fait ? m'écriai-je ; comment cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains ? Je ne doutai pas un moment qu'il ne l'eût achetée de la vie du chevalier ou d'une violence extrême contre sa femme. Remettez-vous, me dit-il, d'un grand sang-froid, le hazard seul m'en a rendu possesseur. Il y a une heure que je

fuis sorti de chez moi , allant dans mon voisinage dire un mot pour une affaire ; je n'avois point fait mettre de chevaux , j'étois à pied , rêvant & profitant du beau jour , quand un favoyard m'a prié de lire le dessus de la lettre que vous voyez , & de lui enseigner le chemin qu'il devoit tenir pour la rendre à son adresse. Jugez de ce que je suis devenu quand j'ai reconnu l'écriture de ma femme ! la certitude de ma honte , & plus encore du mépris du choix , ne m'a pas fait perdre le jugement ; j'ai dit au favoyard de me suivre ; je suis entré dans un café où l'on m'a donné tout ce qu'il falloit pour écrire. Eh bien ! lui dis-je ; eh bien ! m'a-t-il répondu : Jugez de ce que j'ai souffert en copiant la lettre la plus emportée que jamais femme ait écrite. Voyez à quel point elle est aveuglée par sa passion ! elle commet un secret de cette importance au premier venu. C'est hier qu'elle s'est abandonnée à son indigne chevalier. Remarquez , continua-t-il , comment je suis désigné pour celui qui l'a interrompue dans ses plaisirs. Ce que je ne comprends pas , poursuivit-il , c'est de ne m'être aperçu de rien hier , quand en effet je les trouvai tête-à-tête chez moi. Qu'une femme est adroite pour tromper ! Malgré l'attention que j'y apportai , je n'aperçus pas la moindre altération dans le geste , dans le maintien , dans les yeux , ni sur le visage de ma femme & du chevalier ; ils eurent l'air de continuer

une conversation fort indifférente que mon arrivée ne déranga pas. Pour vous achever mon récit, continua-t-il, j'ai donc copié cette cruelle lettre, j'ai mis le dessus bien exactement, & gardant l'original, j'ai payé le favoyard, & je lui ai enseigné le chemin, lui recommandant de la porter avec soin, & je suis accouru chez vous pour vous faire juge de la justice de mes plaintes. Ce fut alors que je lus cette fatale lettre où rien de tout ce qui peut bleffer un mari, n'étoit oublié; je ne voulus pas la lui rendre, & je convins avec lui de ne le point abandonner à lui-même dans le désordre où il étoit, & je le suivis chez sa femme. Jugez de l'embarras de ma situation! Heureusement nous la trouvâmes seule: elle vint à nous avec l'air agréable & ouvert que vous lui connoissez; mais elle ne le garda pas long-tems, car son mari l'accabla des reproches les plus sanglans. La pauvre femme, étonnée & tremblante, se laissa tomber de sa hauteur sur le parquet, si faisie qu'elle ne pouvoit pleurer; j'en fus touché malgré ses torts, je fus à son secours. Quoi, monsieur, me dit-elle, vous souffrez que l'on me traite avec cette indignité! où suis-je? font-ce-là les conseils d'un ami aussi sage? Je ne veux pas d'autre juge que lui, reprit Alcidor avec vivacité. Je fis mon possible pour établir une espece de calme au milieu d'une scène, à mon avis, aussi terrible; j'y parvins; mais comme la colère

répète

répète pour l'ordinaire le même propos, & qu'Alcidor parloit des preuves convaincantes qu'il avoit de l'infamie de sa femme, & qu'il avoit souvent entremêlé des mots de lettre & de style, dont il ne l'auroit jamais soupçonnée; sa femme protestant de son innocence avec une fermeté dont je fus étonné, releva plus d'une fois & la lettre & les preuves. Ainsi, ne doutant point que malgré la difficulté, elle n'eût imaginé quelque détour heureux pour se tirer d'affaire; de plus, me trouvant pressé par Alcidor, je fus obligé de montrer la lettre, malgré les vives instances que je fis auprès de l'un & de l'autre pour qu'il n'en fût jamais question. Quand la femme l'eut considérée, elle dit fièrement: Ce n'est pas-là mon écriture, se peut-il que monsieur la méconnoisse! Alcidor ne fut point frappé de cette réponse, qu'il regarda comme une défaite; moi-même je vous avoue que je ne la pris point pour autre chose; cependant, telle qu'elle pût être, je voulus l'appuyer, & je n'avois, ce me semble, point d'autre parti à prendre. Mais, bientôt interrompu par la femme d'Alcidor, voici ce qu'elle nous dit: J'ai toujours aimé mon mari, c'est avec douleur que je me suis apperçue de son refroidissement pour moi; mais il peut dire, malgré son injustice, si je l'ai jamais ennuyé d'aucuns reproches; persuadée que j'étois de leur inutilité, le seul tort que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir employé pour le ramener,

une voie aussi dangereuse que celle de la jalousie : J'en ai prévu les conséquences , mais j'ai cru les réparer par le choix d'un homme qui me paroiffoit incapable de me faire aucun tort dans l'esprit de ceux qui me connoissent , & d'un homme qui se livroit de lui-même au dessein que j'avois formé. Cependant , je m'apperçus hier de la peine que je causois à Alcidor : aussi , dès ce moment , j'ai fait fermer ma porte au chevalier , & j'en ai donné l'ordre devant lui pour qu'il n'en prétendit cause d'ignorance. Si vos gens me démentent pour les ordres que j'ai donnés , je consens que vous me croyiez coupable d'avoir écrit cette infâme lettre , dont vous avez l'injustice & la cruauté de me soupçonner. Je conviens d'un rapport d'écriture ; mais c'étoit à vous à ne pas confondre les caractères , dit-elle regardant Alcidor avec sévérité ; pouvez-vous vous méprendre à ceux-ci ? Ah ciel ! que vois-je ! mes yeux se dessillent , s'écria-t-il de son côté. . . . Le silence fut alors observé pendant quelques momens , & je vous avoue , madame , que je ne savois plus où j'en étois , quand Alcidor se jettant aux pieds de sa femme , la conjura de lui pardonner , ce qu'elle fit avec autant de douceur que de noblesse. Je voulus alors me retirer , mais Alcidor me pria de tenir quelque-tems compagnie à sa femme. Cette affaire n'est pas finie , me dit-elle en souriant ; laissez-le aller. Alcidor sortit en

effet avec vivacité , & rien ne m'empêchant de témoigner ma curiosité , je priai sa femme de la satisfaire. A tout autre qu'à vous , me dit-elle , je ne dirois rien de ce que je vais vous conter. Alcidor est peut-être aussi fâché dans le fond de son ame , qu'il l'étoit avant d'être défabusé. Voilà ce que je ne comprends pas , lui répondis-je. Écoutez ; me dit-elle , la fin de l'énigme : il est vivement attaché à Céphise ; vous n'ignorez pas quelle a toujours été la conduite de cette femme ? eh bien , c'est elle qui a écrit la lettre en question , nos écritures ont quelque rapport , & la jalousie dont mon mari étoit prévenu l'a empêché de distinguer aucune différence ; ce rapport de caractères , l'adresse au chevalier , tout lui a paru ne convenir qu'à moi , pendant qu'en effet tout appartient à Céphise. Ce n'est pas tout , ajouta-t-elle ; le chevalier en est véritablement amoureux , il n'a feint de s'attacher à moi que pour éloigner Alcidor de la maison de sa maîtresse , & vous savez pour quelle raison j'ai eu l'apparence de l'écouter. Au reste , continua-t-elle , demeurez avec nous , on a besoin d'un ami quand on éprouve l'infidélité d'une maîtresse ; Alcidor est soulagé dans un sens ; mais la découverte qu'il vient de faire n'est peut-être pas moins affligeante pour être d'un autre genre. Notre conversation se soutint aisément , la matière ne nous manquoit pas , elle étoit même fort éloignée de languir

quand nous vîmes revenir Alcidor. Je viens de chez Céphise, nous dit-il, pour lui rendre sa lettre, & comme de raison, rompre avec elle. Le croiriez-vous ? me dit-il, on m'a refusé la porte ; cependant elle y étoit, j'ai même apperçu le carosse du chevalier. La lettre que j'ai copiée, & qu'il a sans doute reçue, l'aura inquiété, il aura couru chez elle pour l'avertir & prendre conseil. J'en suis charmé, lui dis-je, ils ont pris un sage parti, ils ne vous verront plus, & vous êtes trop heureux. L'offense étoit trop récente, pour convaincre Alcidor de la sagesse de ma réflexion, il affecta plusieurs fois un dégagement dont il est encore bien éloigné ; je ne néglige rien pour le conduire par le mépris à l'indifférence que Céphise mérite de sa part. Sa femme est, en vérité, bien respectable ; elle n'est point avantageuse du malheur de son mari, & ne garde aucun ressentiment des traitemens injustes qu'elle en a essuyés ; enfin, j'admire l'un & je console l'autre. Voilà, madame, une occupation dont j'ai d'autant plus voulu vous rendre compte, qu'elle me semble liée avec une aventure assez singulière, pour vous amuser un moment.

J'ai l'honneur d'être.







## L E T T R E

## V É R I T A B L E .



LE soin que vous prenez pour rassembler des aventures véritables, & qui ne paroissent pas vraisemblables, m'engage à vous faire part, monsieur, de celle qui vient de m'arriver. Je ne croyois pas augmenter votre recueil quand vous me l'avez confié; mais je vois avec douleur que je n'y tiendrai que trop une place considérable & distinguée.

Quand je n'aurois pas la permission de vous instruire de cet événement, je vous en aurois fait part sans vous nommer la personne intéressée, pour vous demander la seule consolation que mon cœur puisse espérer en vous parlant de ma douleur.

Vous connoissez Éliante, vous avez partagé les délices de sa société, que l'absence de son mari lui permettoit de montrer dans tout leur jour, vous avez rendu justice à ses agrémens, à sa figure, à son caractère & à sa vertu: Mais qui, plus séduit que moi par tout ce qu'elle mérite, a pu se soumettre à toutes les complaisances qu'une femme

aimable, & qui se sent aimée, fait exiger ? Discours flatteurs, lettres vives, careffes tendres, tout m'étoit prodigué, j'en vivois ; tout enfin m'étoit accordé, à la réserve d'une faveur qui met le comble à l'amour, qui en est la preuve & le sceau, & qu'une honnête-femme ne compte plus pour rien quand elle a donné son cœur. Persuadé de cette vérité, je me suis souvent plaint à vous de cette cruelle réserve, & je vous en ai parlé d'autant plus librement qu'elle vous avoit fait l'aveu du goût qu'elle disoit ressentir pour moi. Flatté de sa confiance, ou peut-être pour adoucir mes peines, vous avez toujours pris son parti, quand l'amour me forçoit à la condamner ; & quand je vous disois que ces femmes si réservées, qui savoient se battre de sang-froid, étoient les plus dangereuses de toutes les coquettes, quelles raisons n'avez-vous point su m'apporter pour excuser ce prétendu raffinement de coquetterie que je lui reprochois ? Je me suis laissé condamner, charmé peut-être d'éprouver cette contradiction, car on ne peut prévoir, décrire & définir les cruels combats de la réflexion & de la passion. Enfin, le croiriez-vous ! cette Eliante que vous avez vue si vive, si enjouée, morne, abattue depuis quelque-tems, m'inquiétoit, & me perçoit le cœur par de nouvelles inquiétudes ; tous les jours je la conjurois, les larmes aux yeux, de me confier ses peines, A qui pouvoit-elle s'en

expliquer ? Qui pouvoit les partager aussi parfaitement ? Jugez de mes instances. Enfin , après quinze jours des importunités les plus réitérées , elle m'a donné un rendez-vous chez elle. De quoi l'espérance de l'amour n'est-elle pas assez sotte pour se flatter ! Dans l'instant mes idées ont changé , je n'ai point douté de mon bonheur , mon cœur s'est persuadé que sa tristesse étoit l'effet d'une vertu mourante , & je me suis rendu chez elle avec les desirs de l'amour & la confiance d'un amant triomphant. Je l'ai trouvée triste , & ma vue a semblé redoubler ses douleurs , ses larmes ont coulé , les sanglots ont mille fois interrompu ses paroles. Quelle situation pour un amant ! J'ignore tout ce que j'ai pu lui dire pour la rassurer , mais je fais que j'ai parlé long-tems sans rien avancer. Enfin , après avoir fait l'éloge de ma probité , juré même l'excès de l'amour qu'elle avoit pour moi , elle a fini par mē dire , en tombant à mes pieds : Je vais vous donner des preuves de la plus grande confiance ; mais à qui puis-je confier d'aussi grands malheurs ? Qu'allez-vous devenir ? a-t-elle ajouté , vous m'aimez . . . . ses larmes l'ont encore interrompue. Achevez donc de m'éclaircir , lui ai-je dit , est-il un état plus cruel que l'incertitude où vous me laissez ? Après quelques instances réitérées , elle m'a dit enfin : Je suis grosse . . . . A ces mots cruels , mon état & le serrement de mon cœur ont été plus affreux que sa propre situa-

tion ; nous avons gardé quelque-tems le plus cruel silence. Elle attendoit l'arrêt que j'allois prononcer ; la probité l'a emporté sur les reproches, je lui ai offert les secours qui dépendoient de moi. Vous savez que son mari est absent depuis un an, & je crois que vous êtes un des principaux motifs de cette singulière confiance, car vous pouvez seul retenir son mari dans l'éloignement : aussi pour vous engager plus sûrement à lui sauver la vie, elle a exigé de moi de vous en conjurer, & vouloit sans doute, pour conserver votre estime, que vous ayant fait l'aveu du penchant qu'elle avoit pour moi, je me chargeasse dans votre esprit du malheureux état où elle se trouve réduite : mais je suis trop sincère pour blesser la vérité. Après vous avoir conjuré de lui rendre cet important service par toute l'amitié que vous avez pour moi, & tous les sentimens dont vous êtes capable, convenez qu'il n'y a point de situation comparable à la mienne. Je la tirerai de peine, & je ne puis m'en séparer qu'elle n'ait plus aucun sujet de crainte. Que de douleurs je vais essuyer ! son aveu revient sans cesse me déchirer le cœur. Un jeune-homme, qu'elle connoissoit à-peine, est l'auteur de sa disgrâce ; elle n'a pas voulu le voir depuis, & je n'en puis douter par toutes ses lettres qu'elle m'a remises, & qu'elle me remet tous les jours ; il a profité d'un instant que mon amour, ma constance, sa con-

fiance & sa tendresse même n'ont pu me procurer, Mais , le pourrez-vous croire ! mon cœur souffre encore d'autant plus qu'il l'adore , le détail de son aventure me la fait excuser , pendant que l'événement me la rend méprisable ; le choix qu'elle a fait de moi pour se tirer de peine , la justice qu'elle rend à ma probité , l'aveu même qu'elle vouloit que je vous fîsse , tout présente à mon esprit une excuse dont mon cœur est révolté. Plaignez votre malheureux ami , secourez la malheureuse Eliante : hélas ! nous n'avons plus de commun que le malheur. Adieu , je succombe à tant de peines , & jamais votre présence ne me fera plus nécessaire.

*Fin du Pot-pourri.*

1848  
The following is a list of the names of the  
persons who have been appointed to the  
various offices of the Board of  
Education for the year 1848-49.  
The names are arranged in the order  
in which they were appointed.  
The names of the members of the  
Board are given in full, and the  
names of the members of the  
various committees are given in  
full, and the names of the  
members of the various  
committees are given in full.

The names of the members of the  
Board are given in full, and the  
names of the members of the  
various committees are given in  
full, and the names of the  
members of the various  
committees are given in full.

*NOUVEAUX*  
**CONTES**  
*ORIENTAUX.*

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

THE  
GOLDEN

---

THE

---



---

# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

Nous devons les *Contes Orientaux* au séjour que le Comte de CAYLUS a fait à Constantinople , à la suite de l'ambassadeur de France. Tous ces contes sont traduits ou imités du Turc , l'auteur en a fait un choix & les a rassemblés sous un cadre qui a quelque ressemblance avec ceux des mille & une nuits & des mille & un jours ; mais ces sortes de cadres sont ce qu'il y a de moins intéressant dans l'ouvrage , & l'on ne cherchera pas à justifier le peu de vraisemblance que l'on trouve dans celui-ci. On reconnoît dans ces contes le goût ou la manière des Orientaux ; une imagination riche qui sert à dicter les préceptes de la morale la plus saine & la plus approfondie , en sont le principal caractère : on distingue sur-tout le conte de la *Corbeille*.

*Les Fées nouvelles* offrent une lecture

moins sérieuse, c'est un recueil de quatorze contes de fées, écrits avec la naïveté douce & agréable qui caractérise ces sortes d'ouvrages. Mais sous les dehors d'une fable simple & enfantine, on y trouve de sages leçons faites pour former le cœur des enfans, & qui ne sont pas indignes de plaire aux personnes d'un âge mûr.

On trouvera encore plus de gaieté dans les *cinq contes de fées*. Ce dernier ouvrage n'est pas aussi universellement reconnu que les autres, pour appartenir au Comte de CAYLUS. On les a attribués à madame de Villeneuve. Deux de ces contes, le *Loup galleux* & *Bellinette* ou *la jeune Vieille*, ont été imprimés sous son nom: mais le Comte de CAYLUS les a revendiqués, & depuis ils lui ont toujours été attribués. (1)

Nous aurions pu ajouter ici l'histoire

---

( 1 ) Voyez la France littéraire, édition de 1768, tome 2, catalogue des ouvrages, *verbo* cinq contes de fées: *Ibid.* Liste des auteurs morts, page 24, *verbo* Caylus.

de la *princesse Bedihuldgemal* qui est encore une traduction des langues orientales ; & deux contes de fées , *Aphranor* & *Bellanire* , & la *princesse Minon-Minette* & le *prince Souci*. Mais on a imprimé ces ouvrages dans les mélanges : ils font partie du recueil intitulé le *Pot-pourri* , que nous n'avons pas voulu décomposer.

Le dernier ouvrage de cette partie est *Cadichon* & *Jeannette* , contes de fées , devenus rares , parce qu'ils n'ont été imprimés qu'une fois , & tirés à petit nombre. On les lira avec plaisir à la suite des autres contes de fées , d'ailleurs ils servent à compléter les féeries de notre auteur.







NOUVEAUX  
CONTES  
ORIENTAUX.

---

HISTOIRE  
DE  
MORADBAK.

---

UDJIADGE , un des rois célèbres de Perse ; éprouva une si grande insomnie , qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple ; elle lui alluma si prodigieusement le sang , qu'il devint cruel & barbare , de doux & d'humain qu'il étoit quand il jouissoit du repos comme les autres hommes.

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remèdes des sages & des médecins célèbres de l'Orient ; mais tous leurs conseils & tous leurs remèdes avoient été inutiles. Enfin, ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour retrouver le sommeil, il donna ordre à son visir, qui le veilloit ordinairement, de faire monter un nommé Fitéad, qui avoit la garde des portes de son palais & d'une prison particulière qui y étoit jointe. Hudjiadge s'étoit persuadé qu'un homme aussi sédentaire qu'un portier & geolier tout-à-la-fois, pourroit avoir entendu plusieurs personnes conter leurs histoires ou leurs malheurs, & que ces récits lui feroient peut-être retrouver le sommeil. Quand Fitéad fut en sa présence, il lui dit : Je ne puis prendre aucun repos, je veux que tu me contes des histoires. Hélas ! souverain seigneur, dit Fitéad en se prosternant, je ne fais pas lire, & je n'ai point de mémoire ; je me suis toujours contenté d'ouvrir & de fermer exactement la porte du palais de votre majesté, & de garder fidèlement les prisonniers qu'elle m'a confiés ; je n'ai jamais pensé à autre chose. Je crois que tu dis vrai, reprit Hudjiadge ; mais si tu ne me trouves quelqu'un qui me conte des histoires capables de m'endormir ou de m'anuser quand je ne puis dormir, je te ferai mourir. Va-t-en ; je te donne trois jours pour m'obéir, sinon je te tiendrai parole.

Fitéad en s'en allant , disoit en lui-même : Jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande ; je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'abandonner le pays , & d'aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traversa la ville , demandant à tous ceux qu'il rencontra , s'ils ne connoissoient personne qui fût des histoires ou des contes capables de faire dormir ; mais tout le monde se moquoit de sa question , & le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui fort triste & fort affligé.

Fitéad étoit veuf , & il avoit une fille âgée d'environ douze ans , qui étoit très-belle , & qui avoit beaucoup d'esprit ; elle se nommoit Moradbak ( 1 ). Elle s'apperçut aisément du chagrin qui dévorait son père , elle lui fit des questions d'une façon si touchante , qu'il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger , & de mettre sa confiance en dieu , en l'assurant qu'elle espéroit trouver le lendemain ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours , & Fitéad attendit avec impatience l'exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue , Moradbak passa dans sa chambre , elle leva la natte qui étoit entre son lit & la muraille , entra dans le fouterrein , def-

---

( 1 ) Desir accompli.

cendit à la grille de fer, & vint consulter le sage Aboumélek sur une conjoncture si délicate.

Pour l'intelligence de cette histoire, il faut favoir que le roi Hudjiadge avoit autrefois fait mettre en prison ce grand homme, avec ordre de ne lui donner que du pain & de l'eau pour sa subsistance, & de l'empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit absolument oublié & le sage & les ordres qu'il avoit donnés il y avoit déjà quinze ans. Ce sage, qui ne l'étoit guère de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince pour guérir son insomnie; &, pour y parvenir, il lui avoit représenté combien la cruauté aigrissoit le sang & devoit éloigner le sommeil; mais il avoit été puni de cet avis salutaire, par une prison plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu'elle habitoit, avec un oiseau qui depuis quelques jours faisoit tout son amusement, avoit trouvé derrière son lit une natte, & derrière cette natte un endroit de la muraille assez mal construit, & qui laissoit quelques ouvertures dans lesquelles l'oiseau qui faisoit ses délices étoit entré. Sa voix pour le faire revenir étant inutile, & touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems elle entra dans un souterrain dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit son



oiseau ; & dans la crainte d'être grondée d'avoir démolí la muraille , elle eut soin de cacher la porte du souterrain avec la natte , de façon qu'on ne pouvoit la distinguer. La jeunesse est curieuse. Ce souterrain , tout horrible qu'il paroissoit à la première vue , étoit assez large & assez élevé pour laisser passer un homme. Moradbak s'accoutuma peu - à - peu à le voir sans horreur. Quelques plaintes qu'elle entendit à l'extrémité du souterrain , lui causèrent d'abord des frayeurs qui se calmèrent ; elle voulut savoir d'où elles partoient ; vingt fois elle s'avança , & vingt fois elle revint sur ses pas ; mais enfin elle trouva que le souterrain conduisoit au cachot qui renfermoit le sage Aboumélek , & n'en étoit séparé que par deux effroyables grilles de fer. Qui que vous soyez , lui dit le sage , ayez pitié de ma misère. Hélas ! lui répondit Moradbak , que puis - je faire pour vous ? Je suis la fille de Fitéad , je n'ai que neuf ans ; & mon père me grondera peut-être de vous avoir parlé. Êtes-vous , continua-t-elle , le prisonnier auquel il porte tous les jours du pain & de l'eau , & qu'il ne veut pas que je voie. Je le suis , lui répondit Aboumélek : alors Moradbak devenue plus hardie , vint à ces grilles de fer , & bientôt elle y porta tout ce qui étoit en son pouvoir , & les petits soulagemens dont elle se privoit souvent pour adoucir les rigueurs de la captivité du sage. Pour reconnoître un si bon naturel , il résolut de son côté d'élever

son ame à la vertu & aux sublimes connoissances. Dans le dessein d'y parvenir, & de lui rendre les leçons de morale plus agréables; il lui avoit conté plusieurs histoires. Ainsi Moradbak en promettant à son père de lui trouver un homme tel que le roi Hudjiadge lui avoit demandé, n'avoit songé d'abord qu'à lui proposer le sage Aboumélek; elle avoit même regardé le desir d'Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, & une occasion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit. Cependant elle voulut le consulter avant que de faire aucune proposition à son père, pour savoir comment elle pourroit parler de lui sans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à se servir de lui dans l'occasion présente, d'une façon qui parût naturelle, & qui ne pût les commettre ni l'un ni l'autre. Ce fut dans ces intentions qu'elle descendit à la grille du cachot, & qu'elle fit part au sage & de ce qui lui étoit arrivé, & de ses projets. Aboumélek lui répondit qu'Hudjiadge se souviendroit peut-être encore des menaces qu'il lui avoit faites, & que ce seroit l'exposer inutilement que de le proposer; qu'il valoit mieux que ce fût elle-même qui se présentât pour conter les histoires que l'on desiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il, je vous en ai conté plusieurs, & je vous en apprendrai tant que vous en aurez besoin.

Allez, & n'oubliez pas qu'il n'est rien à quoi vous ne deviez vous exposer pour sauver les jours de votre père. Ce discours fit impression sur la jeune Moradbak, qui, malgré son mérite, ne présuinoit pas d'elle, & la détermina à se proposer le lendemain à son père. Mon père, lui dit-elle, je suis assez heureuse pour vous tirer de la peine où vous êtes, & mettre ainsi vos jours à l'abri de la cruauté d'Hudjiadge. Ah! ma fille, que je t'ai d'obligations, lui dit-il en l'embrassant les larmes aux yeux; où trouverai-je le personnage illustre à qui je vais être si redevable? Je veux aller me prosterner à ses pieds, & lui donner des marques de la plus vive reconnoissance. Vous n'irez pas loin, reprit Moradbak, pour le remercier d'une chose que le devoir & les sentimens lui font entreprendre avec joie. C'est moi, continua-t-elle. C'est toi! répondit Fitéad avec une surprise mêlée de chagrin, je te fais gré de ta bonne volonté; mais puisque tu n'as point d'autre ressource à m'offrir, je vois bien qu'il faut me résoudre à quitter le pays. Prépare-toi à me suivre dans ma fuite; je n'ai plus d'autre parti à prendre, & nous serons peut-être plus heureux ailleurs. Si vous étiez obligé d'abandonner votre patrie, il est certain, lui répliqua Moradbak avec tendresse, que je vous suivrais avec joie; mais vous n'êtes pas réduit à cette peine. Soyez tranquille, je vous réponds de tout. Le roi ne peut

dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes, & qui tiennent l'esprit en suspens, selon l'usage des philosophes Indiens, comme est celle-ci, par exemple :

Une femme est entrée dans un jardin où elle a ramassé des pommes. Ce jardin a quatre portes, gardées chacune par un homme. Cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte; quand elle est arrivée à la seconde, elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au second portier; à la troisième elle a fait la même chose; enfin elle a encore partagé avec le quatrième, de façon qu'elle n'avoit que dix pommes; alors on demande combien elle en avoit ramassé.

Fitéad étonné, voulut deviner combien la femme en avoit ramassé; mais Moradbak l'interrompit dans son calcul, & lui dit : Elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré, poursuivit-elle, que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise; ne craignez point que je fasse comme la femme dont Ebouali Sina avoit fait la fortune, & qui ne put se renfermer dans les bornes que le sage lui avoit prescrites. Écoutez-en l'histoire.

Fitéad y consentit, & Moradbak poursuivit ainsi :

Ebouali Sina, sage derviche & fort aimé du grand prophète, passa la nuit chez une pauvre

femme , qui avoit exercé à son égard tous les devoirs de l'hospitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite ; & voulant la soulager dans sa misère , il détacha une pierre du mur de sa maison , & prononça quelques paroles sur elle , ensuite il la remit à sa place , & la perça d'un petit canal , au bout duquel il eut soin de placer un robinet. Alors il dit à la femme en la remerciant & lui disant adieu : Ma bonne mère , quand vous voudrez avoir du *permets* ( 1 ) , ouvrez le robinet , & tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez-en la quantité qui vous fera nécessaire pour votre usage , & portez le surplus au marché. Soyez sûre que la source n'en tarira jamais. Tout ce que j'exige de vous , c'est de ne pas détacher cette pierre , & de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit , & pendant quelque tems elle observa ce que le saint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces , l'opulence régna bientôt dans son petit ménage ; enfin la curiosité devint si forte en elle , qu'elle y succomba. Elle déplaça la pierre , & ne trouva dessous qu'une grappe de raisin. Elle remit les choses comme elle les avoit trouvées , mais le permets ne coula plus & s'évanouit pour jamais. Soyez donc persuadé , mon cher père , poursuivit Moradbak , que je ne

---

( 1 ) C'est un vin cuit fort célèbre.

déplacerai point la pierre par un trop grand desir de bien faire ; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi , & que vous ne vous repentirez point de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad , charmé du grand esprit de Moradbak , l'embrassa plusieurs fois , & se rendit à ses instances , persuadé qu'il n'en auroit point de reproches ; il alla donc au lever du roi , ou pour mieux dire à sa première audience qui se donnoit de bon matin , car il ne dormoit point , & il lui dit en se prosternant : Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires ; cependant , je suis en état de lui présenter dès aujourd'hui quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente : tu as bien fait de le trouver , reprit Hudjiadge , ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener ? Sire , lui répondit Fitéad , c'est ma fille. Ta fille ! reprit le roi ; quel âge a-t-elle ? Douze ans , lui répondit Fitéad ; tu te moques de moi , interrompit Hudjiadge en colère ; que peut-on conter à cet âge ? Visir , continua-t-il , faites punir tout-à-l'heure cet insolent. Le visir lui représenta avec beaucoup de ménagement , que l'on feroit toujours à portée de le punir , s'il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad , Hudjiadge en convint , & dit à son portier : Viens donc ce soir , amène ta fille , nous

entendrons, le visir & moi, les beaux contes que peut faire un enfant : Je veux même, dit-il, en se tournant du côté de Fitéad, que tu juges toi-même de son mérite, selon lequel, j'en jure par ma barbe, tu feras puni ou récompensé.

Fitéad se retira, & vint apprendre à Moradbak, ce qui s'étoit passé, en lui disant que sa vie étoit entre ses mains ; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du sage Aboumélek, qu'elle dit à son père tout ce qu'il falloit pour le rassurer.

Le soir étant venu, Fitéad la conduisit à l'appartement du roi, qui la vit paroître avec étonnement, la grandeur de sa taille & sa beauté adoucirent un peu la férocité d'Hudjiadge ; cependant, il lui dit : Fais-moi un conte qui m'endorme ou qui m'amuse ; voyons si tu pourras sauver la vie à ton père. Moradbak ne s'étonna point d'un début si peu prévenant ; Aboumélek l'avoit mise au fait du caractère d'Hudjiadge : Elle prit la parole avec assurance, après avoir reçu ordre du roi de s'asseoir aussi bien que le visir, & même Fitéad, & commença dans ces termes.





# HISTOIRE

DE

## DAKIANOS

ET DES

### SEPT DORMANS.

LES historiens rapportent qu'il y avoit dans l'ancienne Perse, un berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans conduisoit des moutons, sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui le connoissoient, rendoient justice à sa probité, & la nature l'avoit doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois, s'il avoit vécu dans le monde.

Un jour, dans le tems qu'il faisoit sa prière, son troupeau prit l'épouvante & se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, apperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu'à la moitié du corps dans un trou dont il ne pouvoit



fortir, il courut à lui & le retira; mais il fut frappé d'une lumière très-brillante qui sortoit de cette ouverture; il examina ce qui la produisoit, & reconnut sans peine qu'elle partoît d'une lame ou table d'or, d'une assez médiocre étendue; il augmenta l'ouverture du trou, & se trouva dans un souterrain qui n'avoit pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d'or avec beaucoup d'attention; mais il ne savoit pas lire, & ne pouvoit comprendre ce que signifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites: Pour s'en éclaircir, il l'emporta, & quand la nuit fut venue, il la mit sous sa veste, & revint à la ville. Son premier soin fut de la montrer aux savans qu'on lui indiqua, mais quelque versés qu'ils fussent dans les sciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription; cependant un de ces docteurs, lui dit: Personne ne peut ici traduire ces caractères, allez dans l'Égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans, qui fait lire les plus anciennes écritures & qui possède toutes les sciences, lui seul peut satisfaire votre curiosité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit, & partit sur le champ pour l'Égypte.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'informa du vieillard. Il étoit si célèbre que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver, lui dit le sujet de son voyage, & lui présenta la table d'or. Le vieillard

le reçut avec bonté, & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité; mais après avoir réfléchi quelque tems, il jeta les yeux sur Dakianos, & lui dit : Comment cette table est-elle tombée entre vos mains? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée, des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, & cette inscription parle d'un infidele dont la fin doit être tragique & funeste; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus, vous regarde sans doute. Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit : Comment ce que vous dites peut-il être? Je prie dieu tous les jours depuis trente ans; jamais je ne lui ai été infidele; comment puis-je être réprouvé? Quand il y auroit trois cens ans, lui répondit le vieillard, que vous serviriez dieu, vous n'en ferez pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos. Il poussa des soupirs, il pleura même, & s'écria : Plût à dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée, & que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible! Que vous auroit servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter, la prédestination de dieu est de toute éternité,

ce qui est écrit dans le livre de vie , ne se peut effacer ; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux , dieu seul est infailible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un trésor des plus considérables , & que toutes les richesses appartiennent à celui qui fera possesseur de la table d'or. Ces mots de richesses consolèrent Dakianos , & dans le transport de son ame , il dit au vieillard : Ne tardons point , allons chercher le trésor , nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en soupirant : Vous ne ferez pas plutôt le maître de toutes ces richesses , que vous en abuserez. Il n'est pas aisé de savoir être riche , & je serai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service. Quels discours me tenez-vous , s'écria Dakianos ! Quoi , je vous ai obligation de me procurer des trésors , vous faites ma fortune , & vous voulez que je manque à la reconnoissance ! Un infidele ne seroit pas capable de cette ingratitude , & je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment , par le grand dieu , de vous regarder comme mon père , & de partager exactement toutes ces richesses avec vous ; ou plutôt , vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira , & je serai toujours content.

Ces protestations n'auroient que médiocrement rassuré le vieillard ; mais l'avarice , la seule passion

qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions ; il consentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds. Il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied, quoique la clef fût à la serrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une foible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais, dont les sept portes étoient fermées, mais sur lesquelles les clefs étoient attachées ; Dakianos prit celle de la première porte, & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajustemens de la plus grande magnificence, & sur-tout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts des pierres les plus précieuses.

Le troisième étoit orné d'un nombre infini de cuirasses, de cottes de mailles, & de casques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux

vaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le sixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à-peine entrer dans le septième, tant on y trouvoit de saphirs, d'améthistes & de diamans. Ces trésors immenses éblouirent Dakianos ; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret & le mystère font en cette occasion ? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connoissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer ; êtes-vous bien sûr de vous ? Ne craignez-vous rien de votre indiscretion ? Le desir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richesses ! interrompit Dakianos, avec une forte d'altération : mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s'aperçut de cette altération, & lui dit : Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart. Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter sûrement ? Vous nous ferez découvrir, & vous ferez cause de notre malheur. Eh bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m'ayiez promis beaucoup davantage, ne me donnez

qu'un des appartemens, j'en serai content. Vous ne répondez point à ma question. Nous examinerons à loisir le parti que vous me proposez, reprit Dakianos : Je suis toujours bien-aîsé que vous soyiez plus raisonnable, & que vous commenciez à vous rendre justice. Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d'avidité, & ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamans où ils étoient alors : Vous sentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci est sans contredit le plus riche, & qu'il n'est pas naturel que je vous cede des droits aussi légitimes que les miens. Vous avez raison, reprit le vieillard, & je ne vous le demande pas. Ils passèrent ensuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce trésor, dit Dakianos après l'avoir considéré quelque tems, est assurément celui qui causera le moins d'embarras, & dont on peut se défaire le plus aisément; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles; ainsi je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m'engage à le garder. J'en conviens, lui répondit le vieillard; passons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il en voyant le cinquième appartement. Non, lui répondit Dakianos, je pourrois absolument me passer de quelques-

unes; mais je vous ai trop d'obligations pour vous exposer, en vous les donnant : comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'auriez-vous point à vous en défaire? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard. Non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir; on vous arrêteroît, & vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer. Voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement. Ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir, votre âge est un obstacle à leur usage. Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses & les armes qui remplissoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres; & le vieillard lui dit : Ces armes sont aisées à porter; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, & vous ne courez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinoit, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamans. Enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme; & ne pouvant concevoir comment il avoit si long-tems mis les choses en balance : Je me défie de toi, dit-il en courant sur le vieillard. Le vieil-

lard embrassa ses genoux : Soyez touché , lui dit-il ; de ma vieillesse ; les trésors ne me font plus aucune impression , & je n'y prétends rien. Je le crois bien , lui répondit Dakianos , ils sont à moi , la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappella ses sermens : Mais je vous en relève , poursuivit-il ; pour prix de l'obligation que vous m'avez , je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offensé , reprit Dakianos , ta vie seroit ma mort , elle me donneroit trop d'inquiétude. Mon secret est à moi , dit-il , en faisant voler la tête de ce savant vieillard.

Le premier soin de Dakianos fut de faire promptement une fosse & d'enterrer cette malheureuse victime de son avarice. Il craignoit les témoins , & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du trésor qu'il possédoit ; & son esprit , que des moyens de le conserver. Mais après l'avoir dévoré des yeux , & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de satisfaisant , dans quel trouble ne se trouva-t-il pas , quand il se sentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres ? Combien se reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui ? Et s'il eut quelque souvenir du vieillard , ce ne fut que pour accuser sa mémoire , & pour se persuader qu'il avoit eu de mauvais desseins , puisqu'il ne l'avoit pas averti d'une chose que l'on pouvoit prévoir sans être aussi savant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrain ,



il falloit en sortir ; quel fecours trouver dans une campagne auffi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s'en éloigner ; mais comment pouvoir s'y déterminer , fur-tout dans un tems où la terre nouvellement remuée pouvoit attirer la curiosité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de se laisser mourir pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ses inquiétudes , fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé , & il se rendit à la ville. Il acheta un cheval qu'il chargea de biscuit & d'une petite barrique d'eau , & revint avant le jour trouver un trésor qu'il apperçut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avoit laissé , qu'il avoit eu de chagrin pour s'en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même , avec une fatigue incroyable , un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec ses autres habits , sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri. Tout ce qu'il souffrit en faisant des travaux si considérables , ne se peut concevoir , & l'on n'auroit jamais imaginé , en le voyant exténué par la peine & le travail , qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de

pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu-à-peu toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour sa sûreté & sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en Égypte : Sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais; celui de mille colonnes élevé par Mélik Joüna, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richesses flattèrent non-seulement son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves,

en Hâmens, en femmes & en chevaux; & la fortune favorisoit encore un commerce qui l'intéressoit fort peu. Son cœur satisfait du côté des richesses ne fut pas long-tems sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon si fine & si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits; & Dakianos qui joignoit à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse; il fit des présens aux visirs pour obtenir leur protection, & se rendit par-là leur esclave; sa magnificence & sa générosité parvinrent, comme il l'avoit prévu & désiré, jusques aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impression favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta des présens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu rassembler. C'est ordinairement par neuf qu'on les présente quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré. Il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or; garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le second portoit neuf sabres, dont les poignées d'or étoient garnies de diamans.

On voyoit sur le troisième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge, neuf chevaux, assortissans aux autres présens.

Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquième.

Neuf autres caisses combles de rubis, chargeoient le sixième.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvoit sur le septième.

Les améthistes, dans un nombre égal de caisses, faisoient la charge du huitième.

Enfin, l'on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & superbement parées suivoient cette petite caravane, & huit jeunes esclaves qui n'avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens causoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l'on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave; Dakianos qui s'attendoit à la question, se montra le roi sensible au tour délicat qu'il joignoit à des présens si considérables, le reçut avec une extrême distinction, & son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes grâces. Bientôt il ne fut plus

possible au roi de se passer de lui ; il le faisoit asseoir à ses côtés , il lui donnoit le plaisir de la musique ; il lui envoyoit tous les jours des plats de sa table , & très-souvent les vins les plus exquis ; pendant que de son côté il répondoit à tant de bontés par des présens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence. Enfin, sa continuelle libéralité & son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il le fit son visir pour ne jamais s'en séparer ; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perse avec un pouvoir absolu ; il auroit dû jouir d'un bonheur qui contentoit sa vanité ; mais l'ambition peut-elle être jamais satisfaite ? La montagne de Kaf peut borner le monde , mais jamais les idées & les souhaits d'un ambitieux. Ce fut alors qu'on apprit au roi l'arrivée d'un ambassadeur de Grece, il lui donna promptement audience : l'ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône , lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par son secrétaire ; elle étoit conçue en ces termes ;

« Moi, empereur & sultan des sept climats , à  
 » vous , roi de Perse. Aussi-tôt que ma lettre  
 » royale vous aura été rendue , ne manquez pas  
 » de m'envoyer le tribut de sept années. Si vous

» faites difficulté de me satisfaire, fachez que j'ai  
 » une armée toute prête à marcher contre vous. »

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi qu'il ne fut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit. La lettre de l'empereur de Grece ne doit pas, dit-il, vous affliger; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence : ordonnez à vos sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi; il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il rassembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos qu'il déclara général de cette armée composée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soin d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux portoient avec peine; le roi de Perse qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le

quitta que les larmes aux yeux , en lui donnant mille bénédictions , & lui répétant mille fois qu'il étoit sa force , son appui , & qui plus est , l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris, il les équipoit à ses dépens , & leur donnoit tout l'argent qu'ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l'univers , & son armée se trouva bientôt forte de trois cens mille hommes.

L'empereur de Grece assembla promptement ses troupes sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse , & vint au-devant de Dakianos avec sept cent mille hommes. Dès qu'il apperçut l'ennemi , il partagea son armée en deux corps & donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur , & leur premier choc fut si terrible , que l'armée de l'empereur de Grece eut à-peine le tems de se reconnoître ; elle fut presque aussitôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grece qu'il avoit fait prisonnier , & se rendit sans peine maître de tous ses états , dont il se fit reconnoître pour le souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse :

« J'ai défait & vaincu César ( 1 ), j'ai conquis  
 » ses états , je suis monté sur son trône , & j'ai  
 » été reconnu souverain de tout son empire. Dès  
 » que ma lettre vous aura été rendue, ne différez  
 » pas d'un moment à m'envoyer le tribut de sept  
 » années ; si vous faites la moindre difficulté de  
 » me le payer , vous subirez le même sort que  
 » César. »

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-même. Sans perdre de tems , il assambla ses troupes. Mais avant que de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grece , il fit cette réponse à Dakianos :

« Un homme aussi méprisable que toi , peut-il  
 » s'être emparé de la Grece ; tu me trahis , moi  
 » qui suis ton roi , & qui me vois assis sur le  
 » trône d'or de mes aïeux ; tu m'attaques malgré  
 » la fidélité & la reconnoissance que tu me dois ;  
 » je pars pour faire périr jusques à ta mémoire ,  
 » remettre la Grece en son premier état & la ren-  
 » dre à son souverain légitime.

Cette réponse méprisante du roi de Perse jetta

---

( 1 ) Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les empereurs de Grece.



Dakianos dans un emportement de colère épouvantable ; il fit sur le champ un détachement de deux cens mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse ; ces troupes ne furent pas long-tems sans le rencontrer , le combat fut très-opiniâtre ; mais enfin le roi de Perse fut défait, pris & conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence ; Méchant, lui dit-il , comment peux-tu soutenir mes regards , toi , le plus ingrat de tous les hommes ? Moi , ingrat ! reprit Dakianos ; j'ai levé des troupes à mes dépens , j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors , j'ai donc acheté cette conquête ; de plus , j'ai combattu , j'ai vengé ta querelle ; que peux-tu me reprocher ? Je t'ai aimé, reprit le roi.

On soutient mal des reproches aussi bien fondés ; quand on a la puissance en main. Ainsi Dakianos, pour toute réponse , ordonna qu'on lui coupât la tête. Aussi-tôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Ephèse pour y fixer son séjour ; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe , il la fit rebâtir avec magnificence , & donna tous ses soins à la construction d'un palais qui n'avoit point son pareil pour la solidité , l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosch dont les murailles avoient deux cens toises de longueur , & dont le ciment & toutes les liaisons étoient d'or & d'argent. Ce kiosch con-

tenoit mille chambres , & chacune renfermoit un trône d'or sur lequel on voyoit un lit de semblable métal ; il fit faire trois cens soixante & cinq portes de crystal , qu'il plaça de façon que le soleil levant regardoit tous les jours de l'année une de ces portes ; son palais avoit sept cens portiers ; soixante visirs étoient occupés de ses affaires ; on voyoit tous les jours dans la salle d'audience soixante trônes sur lesquels ceux qui s'étoient signalés à la guerre étoient assis ; il y avoit sept mille astrologues , qui s'assembloient tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences ; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or , & qui du reste étoient magnifiquement vêtus ; ils n'avoient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas , chacun desquels avoit sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits , qui commandoient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos étoit au milieu de toute sa splendeur , un vieillard sortit de dessous le trône sur lequel il étoit assis. Le roi surpris , lui demanda qui il étoit ; mais loin de lui en faire l'aveu , puisqu'il étoit un génie infidèle : Je suis , lui dit-il , le prophete de dieu , j'obéis à ses ordres en venant vous trouver ; sachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux , & qu'il veut que vous soyez le dieu de la

terre. Dakianos lui répondit : Qui pourra croire que je le fois ? Et le génie disparut aussi-tôt. Quelque tems après , Dakianos eut encore la même apparition , & le génie lui dit les mêmes choses ; mais il lui répondit : Vous me trompez ; comment pourrois-je être le dieu de la terre ? Votre puissance , vos grandes actions & le soin que dieu a pris de vous , doivent vous le persuader ; mais si vous ne me croyez pas , poursuivit le vieillard , faites ce que je vous dirai , & vous ferez bientôt convaincu. Dakianos , dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à desirer du côté des grandeurs humaines , lui promit de consentir à tout. Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer , poursuivit le vieillard. On exécuta ce qu'il desiroit ; & quand Dakianos s'y fut placé : Prince , lui dit le génie , il y a au fond de la mer un poisson dont dieu seul connoît la grandeur , & qui vient tous les jours à terre , il y demeure jusqu'à midi pour adorer dieu , personne ne l'interrompt dans ses prières , quand elles sont finies , il se replonge au fond de la mer. Le poisson parut à son ordinaire & le génie , dit à Dakianos : Quoique le poisson ne veuille rien croire de votre puissance , il a cependant déclaré à tous les poissons de la mer que vous êtes le dieu de la terre ; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous saurez la vérité de ce que je vous annonce , continua-t-il , si vous daignez

seulement lui dire : Je suis le dieu de la terre ; votre voix redoutable le glacera d'effroi , il ne pourra l'entendre sans frémir , & certainement il prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos , il appella le poisson & lui dit : Je suis le dieu de la terre. Ces paroles infidelles firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer , dans la crainte où il étoit que le dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidele , & que sa présence lui avoit fait prendre la fuite. Dès lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie , & bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l'adora , mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit ; car il faisoit jeter dans un brâsier ardent tous ceux qui refusoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui les mains croisées sur l'estomac , il y avoit six grecs qui avoient toute sa confiance & qui approchoient le plus de sa personne. Ils se nommoient Jemlikha , Mekchilinia , Mechlima , Debermouchi , Chaznouch & Dreznouch. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à sa droite & à sa gauche , & Jemlika étoit celui qu'il aimoit le plus. La nature l'avoit favorisé de ses graces , son visage étoit beau , ses paroles étoient plus douces que le miel , & son esprit

esprit étoit brillant & agréable ; en un mot , ce jeune - homme renfermoit en lui toutes les perfections , & son devoir l'engageoit aussi bien que ses camarades à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont dus qu'à dieu.

Un jour que Dakianos étoit à table , Jemlikha tenoit un éventail , pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat qu'il mangeoit qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlikha frappé de cet événement , trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l'importunoit , prétendît à la divinité ; il me semble , continua-t-il , que l'on ne doit faire aucun cas d'un semblable dieu. Quelque tems après , Dakianos entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures ; & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail. Dieu envoya la même mouche , & cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser , dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil ; mais ses soins furent inutiles , elle éveilla Dakianos , & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha , déjà frappé de ses premières réflexions , dit en lui-même : Cet homme assurément n'est pas plus Dieu que je le suis moi-même. Il ne peut y avoir qu'un Dieu , & c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l'habitude de dire tous les soirs en se

couchant, le vrai dieu est celui qui a créé le ciel, qui se soutient sur l'air sans piliers.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, & de n'en point faire part à ses amis. Jemlikha communiqua tous ses doutes à ses camarades. Un homme qui n'a pu se débarrasser d'une mouche, a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature, leur dit-il? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais si notre Roi n'est pas Dieu, lui dirent-ils, quel est celui qu'il faut adorer? Jemlikha leur dit ce qu'il en pensoit. Ils en furent persuadés, & depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les assemblées qu'ils faisoient en des lieux écartés, devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut instruit, & les fit venir en sa présence, pour leur dire : Vous adorez un autre dieu que moi? Ils se contentèrent de lui répondre : Nous adorons le souverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponse pour lui, les accabla de caresses, & leur donna la robe d'honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leur maître, & leur premier soin fut d'aller adorer & remercier le grand dieu de ses bienfaits. Jemlika leur dit ensuite : Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger, nous ne devons espérer aucune grace de sa part. Je crois donc que le seul parti que nous ayons à prendre,

c'est de quitter le pays , & d'en chercher un où nous puissions adorer dieu sans crainte. Mais comment prendre la fuite , lui répondirent ses compagnons ? Nous ne connoissons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en dieu ; reprit Jemlika , & profitons des circonstances. Nous ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours , à la tête de son armée ; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent , la permission de jouer au teheukian ( 1 ) ; nous fortirons de la place , nous le jetterons fort loin de nous , & nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet ; & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le tems de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée , & recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi , ils exécutèrent ce qu'ils avoient projeté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais , mais ils leur répondirent : Nous sommes ennuyés de votre roi ; il veut se faire passer pour le dieu de la terre , & nous n'adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes

---

( 1 ) Ou mail à cheval.

esclaves avoient déjà le sabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les poursuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlika, nous sommes perdus, si nous ne faisons toute la diligence possible. Ils poussèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils se rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim & de soif, ils s'arrêtèrent sur le bord du chemin, & prièrent dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fideles les entendirent, & touchés de leur situation, ils inspirèrent à Jemlikha de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine, dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger assis, qui chantoit pendant que son troupeau païssoit. Jemlikha appella ses compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, & leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.

Le berger qui se nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, & leur premier soin fut d'en rendre grâces à dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit: Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu personne? Si je ne me trompe,



vous prenez la fuite : confiez-moi v<sup>os</sup> peines , je pourrai peut-être vous être de quelqu'utilité. Jemlikha lui raconta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger , dieu l'éclaira , & sur le champ il apprit & répéta leurs prières. Ensuite il leur dit : Je ne veux plus vous quitter. Ephèse est si près d'ici , que vous y courrez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez près d'ici une caverne que l'on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherche ; je vais vous y conduire ; & fans attendre plus long - tems , ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appeloit *Catnier* , qui les suivoit ; ils ne vouloient pas le mener avec eux , & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jettèrent une pierre qui lui cassa une jambe ; mais il les suivit en hoûtant. Ils lui en jettèrent une seconde qui ne le rebuta point , quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant ; au contraire , en marchant sur les deux de derrière , il ne rallentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une , il ne fut plus en état de marcher. Mais dieu , pour faire éclater sa toute - puissance , donna le don de la parole à ce petit chien , qui leur dit : Hélas ! vous allez chercher dieu , & vous m'avez ôté toute espérance de

pouvoir y aller comme vous ! Ne suis-je pas aussi une créature de dieu ? N'y a-t-il que vous qui soyez obligés de le connoître ? Ils furent étonnés d'une si grande merveille ; & si touchés de l'état auquel ils l'avoient réduit , qu'ils le portèrent l'un après l'autre , en priant dieu de les protéger.

Ils ne furent pas long-tems sans arriver dans la caverne où le berger les conduisoit. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant , qu'ils se couchèrent & s'endormirent ; mais par une permission toute particulière de dieu ; ils dormoient les yeux ouverts , de façon qu'on ne les auroit jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait.

La caverne étoit sombre , les ardeurs du soleil ne pouvoient jamais les incommoder ; un vent doux & léger les rafraîchissoit sans cesse ; une ouverture longue & étroite laissoit entrer les rayons du soleil à son lever , & la bonté de dieu alla jusqu'à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la semaine , tantôt d'un côté & tantôt d'un autre , pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques qui avoient échappé à la fureur des sabres des jeunes esclaves , vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'étoit passé. Il fut au désespoir de leur fuite ; & dans le tems qu'il repassoit dans son esprit toutes les bontés qu'il avoit eues pour eux ; & qu'il les accusoit de la plus grande ingratitude , le même génie

infidèle qui lui avoit apparu plusieurs fois , se présenta devant lui , & lui dit : Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre dieu , dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce discours réveilla la colère de Dakianos; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite. Je puis seul vous y conduire , reprit le génie. Les hommes feroient en-vain des recherches pour le trouver , & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent aussi-tôt , & ne furent pas long-tems sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'est ici qu'ils se sont retirés. Dakianos qui n'étoit occupé que du desir de se venger , se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable , qui fut suivie d'un vent furieux , & les ténèbres se répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne ; ce fut avec des peines incroyables , & , malgré tous ses efforts , il lui fut absolument impossible d'y entrer , tant l'air étoit impénétrable. Il aperçut Catnier qui dormoit la tête posée sur ses deux pattes. Il distingua parfaitement les fix jeunes grecs & le berger qui goûtoient les charmes du sommeil ; mais il ne les en soupçonna pas, car ils avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts ; une

secrète horreur le retint ; la vue de cette caverne , & tous les prodiges du ciel , répandirent la terreur dans son esprit ; enfin il vint rejoindre son armée , en disant qu'il avoit trouvé ses esclaves ; qu'ils s'étoient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler ; qu'il les avoit laissés prisonniers dans la caverne , en attendant le parti qu'il prendroit sur leur punition. En effet , il consulta ses soixante visirs ; & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes esclaves ; aucun de leurs avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie , qui lui conseilla de commander à ses architectes qui marchaient toujours avec lui , d'élever une muraille très-épaisse qui fermât exactement l'entrée de la caverne , pour ôter toute espèce de secours à ceux qui s'y trouvoient enfermés. Vous aurez soin pour votre gloire , ajouta-t-il , de faire écrire sur cette muraille , le tems , l'année & les raisons qui vous ont engagé à la construire ; c'est le moyen d'apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conseil , & fit élever une muraille aussi épaisse que celle d'Alexandrie ; mais il avoit eu la précaution de réserver un passage dont il connoissoit seul l'ouverture , dans l'espérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ses esclaves , & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne , dont il étoit continuellement occupé

malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poſer une garde de vingt mille hommes, qui campoient devant la muraille. Toutes ſes armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il étoit conſigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de ſa vie; car juſqu'à ce moment tout lui avoit heureuſement ſuccédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre, les délaſſemens & les fêtes que ſon ſérail lui donnoit tous les jours, les amuſemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de ſa garde, nè pouvoient remplacer Jemlikha dans ſon cœur, ni lui faire oublier ſes procédés & ceux de ſes compagnons. Un deſir de vengeance ſe joignoit à l'inſulte qu'il croyoit en avoir reçue; elle lui paroifſoit d'autant plus grande, que rien encore ne lui avoit réſiſté. Pour un homme enivré de ſa gloire, & dont il avoit été lui-même l'artifan, une oppoſition auffi formelle à ſes volontés, étoit une cruelle ſituation; auffi rien ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, du moins pour repaître ſes yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouiſſoient ceux qu'il regardoit toujours comme ſes eſclaves, redoubloit ſes fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts, leur ſilence à tous

les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit , leurs attitudes même , tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand dieu , aux discours qu'il tenoit ordinairement , dieu permit que Catnier , fans se remuer , lui répondit : Méchant , peux-tu blasphémer un dieu qui t'a laissé vivre , malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Égyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens ? Dakianos , dont la colère étoit impuissante , fortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation ! Mais loin de recourir à dieu & d'implorer sa clémence , son orgueil se révolta ; & par un sentiment naturel aux méchans , qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis responsables des choses qui ont blessé leur vanité , il fit , à son retour , exécuter dans la place publique , plus de deux mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immensité de ses états ; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours , un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister , le conduisoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher ? disoit-il en lui-même. Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux , pendant que l'on m'adore de tous

côtés, qu'un mot de ma bouche sacrée est révé-  
 ré. Que suis-je cependant aux yeux d'un animal que  
 dieu protège ? Un objet d'impuissance. Ah ! Dakia-  
 nos , quelle honte ! Mais du moins j'ai su la cacher,  
 malgré ce dieu qui veut me tourmenter , & ses  
 efforts seront impuissans contre mon arrangement.  
 Que je suis heureux d'avoir dérobé à mes sujets la  
 connoissance d'un tel malheur ! Que j'ai eu d'esprit  
 en faisant élever une muraille qui défende l'entrée  
 de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que  
 j'ai disposées, tous les hommes de pouvoir y abor-  
 der ! Mais comment mes esclaves peuvent-ils y  
 subsister depuis que je les y tiens enfermés ? Sans  
 doute ils ont quelque communication dans la cam-  
 pagne , & cette communication m'est inconnue.  
 Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'en-  
 vironne la montagne de mes troupes. Aussi-tôt il  
 donna ordre à six cens mille hommes de former  
 une enceinte des plus exactes, & de ne laisser  
 approcher personne d'un lieu si odieux pour lui.  
 Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il re-  
 vint à l'entrée de la caverne , & dit d'une voix  
 haute & fière : C'est à-présent que vous serez obligés  
 de vous remettre en ma puissance. Catnier lui ré-  
 pondit encore : Nous ne te craignons point, dieu  
 nous protège ; mais, crois-moi, retourne à Ephèse,  
 ta présence y devient nécessaire. Dakianos voyant  
 qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, &

trouva que l'on avoit égorgé plusieurs eunuques de son férail, violé & enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s'empêcher de retourner à la caverne, & de dire à Catnier ( parce qu'il étoit le seul qui lui répondoit ) : Si ton dieu pouvoit me rendre l'honneur qu'on m'a ravi, je verrois. . . . Catnier lui répondit : Dieu ne peut rendre l'honneur quand on l'a perdu. Va, retourne à Ephèse, d'autres malheurs t'y attendent. Ces paroles émurent Dakianos. Il revint aussi-tôt sur ses pas, & trouva que le démon de la haine s'étoit emparé de ses trois fils, qu'ils avoient mis le fabre à la main, & que l'ange de la mort alloit les enlever, ce qu'il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un père ! quel chagrin pour un ambitieux, qui comptoit leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde ! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s'empêcher d'aller encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous ferez entre mes mains ? Mais rendez-moi mes enfans, & je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait. Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit : Dieu ne rend point des enfans quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Ephèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; & dans la rage & le



désespoir de son cœur , il ordonna à toutes ses troupes & à tous les habitans d'Ephèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée qui prit la fuite , & contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos , qui fut absolument réduit en cendres , & toutes les richesses qu'il avoit toujours amassées avec tant de soin, s'évanouirent à ses yeux , pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux sept Dormans , & à Catnier lui-même , en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : C'est la crainte , & non la piété qui semble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi , dieu connoît tes pensées , tu ne peux le tromper.

Dakianos se retira confus de ce dernier reproche , mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui se succédoient pour accabler cet ennemi de Dieu , la révolte qui s'étoit considérablement augmentée , exigeoit des exemples , & la situation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande sévérité. Il fit pour cet effet élever au milieu de la

place publique & sur les ruines de son palais, un trône de fer ; il ordonna à toute sa cour & à toutes ses troupes de s'habiller de rouge (1), & de porter des turbans noirs ; il eut soin de prendre le même ajustement, pour faire périr en un instant cinq ou six cens mille hommes qu'il vouloit sacrifier à la fois à la fureté de son trône, aux mânes de ses enfans, à son honneur perdu, & qui plus est, aux remords qui déchiroient son cœur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne ; il espéra que ses armes, qui sont ordinairement la confiance des méchants, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obtenir, ni par prières ni par menaces. En arrivant, il redoubla ses blasphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble ! reprit Dakianos ; Dieu ne peut me faire trembler ; Mais il peut te punir, poursuivit Catnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc & ses fleches ; Nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable. Alors il lui décocha une fleche de toute la force de son bras ; mais un pouvoir surnaturel

---

(1) Cette couleur est en Orient la marque des vengeances du prince.

la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit , & dans le même instant , il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six-vingt pieds de longueur , & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite , mais le serpent l'eut bientôt atteint ; il le prit par le milieu du corps , & lui fit traverser la ville pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes & de sa punition ; il le porta sur le trône de fer qu'il avoit préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu-à-peu & par les extrémités , il donna , par les souffrances qu'il lui fit endurer , un exemple terrible de la punition que méritoient son ingratitude & son impiété. Le serpent revint ensuite dans la caverne , sans avoir fait le moindre mal à personne , & tous les habitans d'Ephèse en rendirent grâces au Tout-Puissant.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos , & occupèrent son trône pendant cent-quarante ans , après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs , qui en jouirent encore l'espace de cent soixante-neuf ans.

Quand le tems du sommeil des sept Dormans fut accompli , ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva ; un des sept se réveilla dans le moment où l'aurore commençoit à paroître. Il se leva sur son séant , en disant en lui-même : Il me semble que j'ai dormi tout au moins pendant vingt-

quatre heures ; & peu-à-peu les autres se réveillèrent , frappés de la même idée.

Jemlikha , toujours plus vif que les autres , se leva promptement , & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille construite de gros quartiers de pierre , qui la fermoit exactement. Il revint trouver ses camarades , & leur conta le sujet de sa surprise. Malgré cet inconvénient , ils convinrent qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres. Ils jettèrent les yeux sur le berger , & Jemlikha lui donna de l'argent , en lui disant : Tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans ce moment , Catnier ( 1 ) s'éveilla , parfaitement guéri de ses trois pattes , & vint le caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne , car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé ; mais en examinant avec soin , il remarqua les énormes quartiers de pierre dont la muraille étoit construite , il reconnut non sans étonnement ,

---

( 1 ) Il y aura dix animaux qui doivent entrer dans le paradis ; la baleine qui a reçu Jonas dans son ventre ; la fourmi de Salomon ; le bélier d'Ismaël ; le coucou de Belkis ; la chamelle du prophete de dieu ; l'âne d'Aazis , reine de Saba ; le veau d'Abraham ; la chamelle du prophete Saleh ; le bœuf de Moïse ; & le chien qui étoit avec les sept Dormans.

étonnement, qu'une partie des arbres étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il apperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part de son étonnement à ses camarades. Ils se levèrent aussi-tôt & sortirent pour en juger, mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au Berger : Donne-moi tes habits, Je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre. Le berger lui donna ses habits & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, & remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit: *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement. N'est-ce point disoit-il, une vision? veillé-je? n'éprouverois-je pas l'illusion d'un songe? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château; il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse; cet homme lui répondit simplement qu'elle s'appelloit ainsi. Comment nommez-vous celui qui la gouverne? reprit aussi-tôt Jemlika. Elle appartient à Encouch, il en est le roi, il y fait son séjour, lui repliqua le même homme. Jemlikha toujours plus étonné poursuivit

ses questions : Que signifient ces mots écrits sur cet étendart ? lui demanda-il. L'homme satisfit sa curiosité, en lui disant qu'ils représentoient les noms purs de Dieu. Mais il me semble, interrompit Jemlikha avec vivacité, que Dakianos est le roi de cette ville, & qu'il s'y fait adorer comme dieu. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui se nommât ainsi, reprit l'habitant de la ville. Quel sommeil singulier éprouvai-je à-présent, s'écria Jemlikha ? Réveillez-moi, je vous conjure, lui dit-il. Cet homme, surpris à son tour, ne put s'empêcher de lui dire : Quoi ! vous me faites des questions sages & raisonnables, vous avez compris mes réponses, & vous croyez que vous dormez ? Jemlikha, honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, disant en lui-même : Grand dieu, m'avez-vous privé de la raison ! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon ; les maisons, les temples, les séraïls lui parurent sous une forme nouvelle ; enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choisit plusieurs pains & présenta son argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention ; il en fut alarmé, & lui dit : Pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain, prends ton argent, & ne t'embarasse pas d'autre chose. Le boulanger lui répondit avec une vive curiosité : Où as-tu trouvé cet argent ? Que t'importe ? reprit Jemlikha. Je ne connois

point cet argent, lui répliqua le boulanger, il n'est point frappé au coin du roi qui regne aujourd'hui, fais-moi part du trésor que tu es assez heureux sans doute pour avoir trouvé, je te promets le secret. Jemlikha prêt à s'impatienter, lui dit : Cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi : Tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grâce de te faire trouver un trésor, si tu ne consens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il faudra te faire arrêter, on saisira tes richesses, & l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha, impatienté de tous les discours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner. Le boulanger le retint; la dispute s'échauffa, & le peuple s'assembla pour les écouter. Jemlikha disoit au boulanger : Je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor ? Rien n'est plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi, accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlikha & le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de

la dispute , & le prince lui dit : Où as-tu trouvé les vieilles monnoies dont on parle ? Sire , lui répondit Jemlikha , je les ai apportées hier de la ville , mais en une nuit Ephèse a pris une forme si différente , que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés , tous ceux que je vois , me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville , & je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : Tu parois avoir de l'esprit , ta physionomie est heureuse & n'a rien d'altéré , comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu l'esprit ? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit , & je consens à te laisser le reste. Sire , lui répondit Jemlikha , je n'ai point trouvé de trésor , mais je crois avoir perdu l'esprit. Jemlikha n'osoit parler trop clairement , il craignoit toujours que ce roi qu'il ne connoissoit pas , ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce prince qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui , Encouch avoit un visir dont l'esprit étoit pénétrant , & qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi & de l'histoire ; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue , & l'on avoit par-conséquent quelque notion des sept Dormans que l'on croyoit être dans



la caverne voisine. Les discours de Jemlikha lui donnèrent des soupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : Je suis fort trompé ou ce jeune-homme étoit attaché à Dakianos; Dieu l'éclaira, il quitta ce prince, & se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger & un petit chien; ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune-homme est celui que Dakianos aimoit avec tant de passion.

Encouch avoit avec raison beaucoup de confiance en son visir, ainsi s'adressant à Jemlikha : Conte-nous ton aventure sans aucun déguisement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha qui sentoit le besoin que ses amis avoient de son retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit son récit qui se trouva conforme à tout ce que le visir avoit lu dans l'histoire; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'est qu'il ajouta : Votre majesté fera que j'ai une maison, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent visir, que ce que tu as raconté au roi est arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous donner une preuve, reprit le roi. Je ne réponds point, par respect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on

me fait; mais pour vous persuader tout ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable, moi seul j'en ai connoissance. Le roi & toute sa suite se mirent aussi-tôt en marche pour se rendre à cette maison. Mais Jemlikha qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés, & ne reconnoissoit ni son quartier ni sa maison.

Il étoit dans cet embarras, quand dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune-homme, vînt à son secours, & lui dit: Serviteur de dieu, vous me paroissez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris? lui répondit Jemlikha, cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison, pas même le quartier où elle est située: Suivez-moi, lui dit l'ange de dieu; je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys & des visirs, suivit l'ange de dieu, qui s'arrêta quelque tems après devant une porte, & disparut en lui disant: Voilà votre maison. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoit inconnu & qui étoit entouré de plusieurs jeunes-gens; il les salua tous fort poliment, & dit au vieillard avec douceur: Cette maison m'appartient, à ce que je crois; pourquoi vous y trouvai-je & qu'y faites-vous? Je crois que vous vous trompez, lui répondit

le vieillard avec la même douceur ; cette maison est depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l'a laissée à mon père qui n'est pas encore mort, & qui, dans la vérité, n'a plus qu'un souffle de vie. Les jeunes-gens voulurent répondre, & s'emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieillard leur dit : Ne vous fâchez point, mes enfans, l'emportement n'est jamais nécessaire. Il a peut-être quelque bonne raison à nous donner, écoutons-le. Ensuite il se tourna du côté de Jemlikha, & lui dit : Comment cette maison peut-elle vous appartenir ? de quel droit le prétendez-vous ? qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous persuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi, je n'y puis rien comprendre moi-même ; jugez de la situation où je suis. Le vieillard, touché de sa douleur, lui dit : Prenez courage, mon enfant, je m'intéresse à vous, mon cœur s'est ému en vous voyant. Jemlikha, rassuré par ce discours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu son récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque tems, il soupira, son trouble & son émotion redoublèrent ; il baïsa plusieurs fois le portrait, & se jeta aux pieds de Jemlikha en frottant son visage tout ridé, & tenant sa barbe blanchie par les années ;

il s'écria : Ah ! mon cher grand-père. Les torrens de larmes qui couloient de ses yeux l'empêchèrent d'en dire davantage. Le roi & ses visirs, que cette scène avoit rendus forts attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard : Quoi ! vous le reconnoissez pour votre grand-père ? Oui, sire, lui répondit-il, c'est le père de mon père. Mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main & le conduisit par toute la maison. Jemlikha dit en appercevant une poutre de cyprès : C'est moi qui ai fait placer cette poutre, on trouvera sous son extrémité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans le trésor des rois ; ils sont remplis de pieces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces pieces pese cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand respect, & lui dit : Mon père, qui est votre fils, est encore en vie ; mais il a si peu de force que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton, & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou. C'est lui qui m'a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire ; venez voir, continuait-il, mon père & votre fils. Jemlikha le suivit dans une chambre voisine. Il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton ; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un

enfant qui vient de naître; on lui fit avaler un peu de lait; il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes, & Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune-homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude, le fils de son fils, un vieillard accablé d'années, & les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force & la vigueur à leur bifaïeul. Le peuple, à la vue de cette merveille, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puissance de dieu. On examina les annales; on vit que les trois cens neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé; il fit présent d'une partie de ce trésor au roi, & donna l'autre aux enfans de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlikha : Nous sommes à présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des secours. Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, & partit accompagné du peuple & de son armée pour se rendre à la caverne; elle parut si affreuse que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de

Jemlikha, mais que ce fut au moment que lui-même en entrant, rendit l'esprit avec tous les autres, & le petit chien. Il les entendit même faire leurs actes d'adoration au souverain maître de l'univers ; & mourir en les prononçant. Encouch fit apporter tout ce qu'il falloit pour leur rendre les derniers devoirs, & les fit enterrer dans la même caverne où ils avoient dormi si long-tems. Quand tout le monde en fut sorti, par une permission particulière de dieu, l'entrée de la caverne se ferma, sans que, depuis ce tems, il ait été possible à aucun homme d'y entrer.

Le roi voulut qu'on élevât, à quelques pas de là, une colonne sur laquelle il fit graver l'histoire des sept Dormans, afin de faire connoître la puissance de dieu, d'inspirer de l'horreur pour l'ingratitude, & de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.

Le roi de Perse, dont les yeux avoient commencé à se fermer pendant le récit de Moradbak, revint à lui lorsqu'elle cessa de parler, comme ceux qu'un bruit égal endort, sont réveillés par le silence. Je suis assez content de ton histoire, dit à la fille de Fitéad, & je commence à espérer que ma maladie n'est pas incurable. J'ai écouté avec assez d'attention le commencement de l'histoire ; mais je ne me suis pas beaucoup intéressé à ton petit chien, & je me suis presqu'endormi avec Jemlika comme

si j'eusse été dans sa caverne : ainsi je ne fais trop ce qui s'y est passé. Si votre majesté est curieuse de le savoir, je reprendrai mon récit à cet endroit. Non, dit le roi, j'en ai assez pour une première fois, il suffit que j'aie éprouvé quelque soulagement ; il est inutile de me rappeler de quelle façon, pourvu que mon médecin me donne des remèdes qui produisent un bon effet, je ne m'embarrasse pas de savoir de quoi ils sont composés. Adieu, reviens demain à la même heure. Moradbak sortit avec son père, qui étoit dans la plus grande admiration, & qui ne concevoit pas comment il avoit fait une fille si parfaite.

Moradbak, avec la même simplicité, revint le lendemain. Le roi témoigna quelque plaisir en la voyant, elle s'assit & prit ainsi la parole :





# HISTOIRE

DE

LA NAISSANCE

DE

MAHOMET.



IL y avoit un Israélite nommé Oucha, qui vécut plusieurs années dans la sainte ville de Jérusalem, sa patrie, long-tems après la mort du prophete Salomon. Il étoit docteur de la loi; & son respect pour les livres de Moïse, étoit si grand, qu'il les méditoit sans cesse; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet & les louanges que dieu lui donnoit lui-même, le faisoient d'admiration. Le desir de s'instruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent tous les secrets de la nature. Ainsi toujours occupé de la venue du saint prophete, il fut de plus-en-plus convaincu des bénédictions de dieu pour son grand ami, & pénétré



de la grandeur de ce qu'il apprendroit aux hommes ; mais il se foumettoit à la nécessité de ne les point révéler.

Les mêmes connoissances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à la Mecque, & cette raison l'engagea à fixer son séjour dans cette ville prédestinée par-dessus toutes celles qui ont existé, qui subsistent, & qui seront élevées.

Après avoir parcouru la ville avec le saint zele qui l'y avoit conduit, il découvrit un espace qui n'étoit qu'un grand jardin inculte ; il en baïsa trois fois la terre, & donna à celui qui le possédoit tout ce qu'il en voulut avoir : l'argent est-il à considérer pour les choses saintes ?... Il bâtit une belle maison sur ce terrain & résolut d'y terminer ses jours.

Son mérite & la réputation de sage qu'il avoit si bien méritée lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux. Il en eut, dès la première année, une fille qui fut nommée Zesbet, & qui, devenue l'objet de son amour & de ses attentions, se trouva dans la suite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître & de pratiquer la vertu. Une aussi bonne éducation rendit son cœur préférable à sa beauté, quoiqu'elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ses yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ses joues plus vermeilles que le pavot de Perse, formoient une des plus rares beautés.

Oucha avoit souvent annoncé aux Israélites de la Mecque la venue du grand prophete; mais loin de les persuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets sur lesquels ce grand événement étoit si clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à sauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins passages. Il les avoit gardées avec soin & renfermées comme son plus grand trésor, ne voulant point exposer les preuves convaincantes de la bonté de dieu & de la gloire du saint prophete à l'impiété des Israélites.

Le sage Oucha, par ses profondes connoissances, possédoit des richesses immenses dont on ignoroit la source; sa maison étoit abondante & nombreuse en esclaves; il y recevoit les étrangers comme ses enfans; & jamais il ne refusoit l'aumône. Il disoit souvent à sa fille qui le louoit de ses bonnes actions & le félicitoit d'avoir assez de bien pour les pouvoir exécuter: Ma fille, ce n'est pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches; la fumée du sandal & de l'aloës s'éleve-t-elle plus haut que celle de la résine? Oucha mourut enfin âgé de cent ans; sa femme saisie de douleur ne lui survécut que fort peu de jours. La perte de personnes qui lui étoient aussi chères fut infiniment sensible à Zesbet, ce fut à ce premier chagrin que l'on attribua la retraite à laquelle elle

se livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à sa possession redoubla , quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit ensuite place à l'admiration , & l'admiration fit à son tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aisément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais son esprit étoit absolument formé. Son père lui avoit recommandé , en lui disant les derniers adieux , de ne jamais vendre la maison qu'il lui laissoit , quelque chose qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit suffisante pour l'engager à l'habiter toute sa vie. Après s'être abandonnée quelque tems à la vivacité de sa douleur , la raison engagea Zesbet à donner quelque ordre à ses affaires. Elle ignoroit la source des trésors de son père ; tous les esclaves de sa maison n'en étoient pas mieux instruits. On ne connoissoit aucun des parens du célèbre Oucha , & Zesbet étoit , pour ainsi dire , seule dans l'univers. Elle employa plusieurs jours à parcourir toute la maison ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement visité ; on avoit à-peine trouvé quelque argent pour les frais de sa sépulture. Dans cette situation ; Zesbet ne balança point à donner la liberté aux esclaves de l'un & de l'autre sexe , & à ne réserver qu'une vieille pour la servir. Elle fit ensuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maison ;

mais les meubles d'un sage ne sont pas ordinairement d'une grande ressource. Aussi Zesbet n'en tira-t-elle qu'une somme assez médiocre, avec laquelle elle résolut de vivre dans le lieu le plus reculé de la maison, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis sa confiance, suivant les paroles que son père lui avoit dites souvent : *Le ciel récompense tôt ou tard ceux qui suivent les conseils de la sagesse, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père si sage étoient donc toujours présents à son esprit; aussi, malgré son peu d'opulence, qui lui fournissoit à peine le nécessaire, un pauvre qui frappoit à sa porte, ou qui se présentoit à elle en allant faire ses prières, un malade dont sa vieille esclave entendoit parler en allant chercher ce qui leur étoit nécessaire, étoient assurés d'être secourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir sa vieille esclave, se vit contrainte de lui donner la liberté. Cette séparation fut sensible de part & d'autre, mais elle étoit indispensable.

Cette beauté que tout le monde se seroit empressé à secourir, & dont tout le monde seroit devenu l'esclave, se trouva donc dans la solitude la plus complète, oubliée de tous les Habitans de la Mecque, & de tous les jeunes-gens qui l'avoient vue dans la maison de son père. L'idée de ses trésors,

fors, les avoit fans doute autant attachés à elle, que sa beauté.

Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs, du bonheur de voir le saint prophete, lorsque les ressources de Zesbet furent si épuisées, qu'un jour elle se trouva sans argent & sans aucune provision. Celui qui ne se confie pas en dieu, ne peut être heureux. . . . Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de succès, qu'elle dormit, encore ce jour-là comme à son ordinaire, sans même avoir à son réveil le moindre desir de vendre la maison qu'elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que suffisant pour la tirer de peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder, c'en étoit assez pour l'engager à tout souffrir.

Au point du jour, elle se leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui a quelque reproche à se faire, & vint encore visiter l'appartement que son père avoit habité. Ces lieux lui rappellèrent toute l'étendue de la perte qu'elle avoit faite, & toute l'horreur de sa situation présente, elle répandit quelques larmes. Mais enfin elle aperçut dans un arrière-cabinet un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher, & auquel elle n'avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curiosité naturelle, ou par une espérance fourde, pour ainsi dire, qui regne toujours en nous, elle

tira cette courroie, & leva par son moyen des planches qui lui découvrirent un trappe dans laquelle elle apperçut un coffre de cedre. Qui pourroit peindre sa joie ? qui pourroit exprimer la peine qu'elle eut à en faire l'ouverture ? Cependant elle vint à bout de le casser ; mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet, en voyant qu'il en renfermoit un autre d'ébene ! Nouveaux travaux, nouvelles inquiétudes sur ce qu'elle trouveroit dans celui-ci. Vingt fois elle fut obligée de se laisser tomber sur le plancher, de lassitude, de foiblesse & de besoin. Enfin elle parvint encore à en faire l'ouverture. Ce second coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible, qu'Oucha avoit eu tant de peine à sauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet, dans le cruel état où elle étoit réduite, auroit désespéré de son sort, & n'auroit fait aucun cas de ces précieuses reliques qu'elle trouva cachées avec du musc ; mais Oucha les ayant respectées, elle les lut avec dévotion, se soumettant aux ordres de son père, & s'abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin sur lequel elle apperçut plusieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient presque tous inconnus ; mais il lui fut aisé de lire celles qui étoient au haut de la page, & qui disoient : Prends courage, Zesbet, espère au saint prophete, & souviens-toi des conseils de ton

père.... Cette légère consolation fut accompagnée d'une autre; ce fut celle d'une petite piece d'or qu'elle découvrit dans le fond du coffre; elle la prit, remit les choses dans l'état où elle les avoit trouvées, & alla chercher les vivres & les soulagemens qui lui étoient nécessaires. Ce ne fut pas sans donner plus de la moitié de la piece d'or aux pauvres qui s'adressèrent à elle; Aussi se trouva-t-elle bientôt réduite à son premier état de malheur & d'embarras. Cependant elle se persuada qu'elle n'avoit pas assez bien cherché dans le coffre d'ébene, & n'ayant point d'autre ressource, elle revint encore le visiter; elle lut les feuilles de la bible; elle jeta les yeux sur le parchemin qui lui avoit parlé d'elle-même. Elle fut bien étonnée d'y trouver des caractères qu'elle n'avoit pas apperçus la première fois, & d'y lire: Ce que l'on donne à Dieu, il le rend au centuple.... En effet, elle trouva cent pieces d'or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque tems. Enfin le coffre ne lui en laissa jamais manquer; de façon qu'il lui fut aisé de soulager les pauvres à son gré, & de reprendre sa vieille esclave, qui ne pouvoit vivre éloignée d'elle; car l'attachement que la vertu inspire ne peut être comparé.

Zesbet vécut ainsi dans la pratique des bonnes œuvres & de la prière, sans imaginer de finir autrement ses jours. Cependant, frappée d'avoir découvert sur le parchemin des caractères qu'elle n'y

avoit point apperçus la première fois, elle alloit souvent l'examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse, qu'elle le regardoit comme la seule regle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zesbet vivoit à la Mecque comme si elle eût été dans le fond d'un désert, lorsqu'un jour, en examinant le parchemin, elle y lut distinctement : Le bonheur de Zesbet approche, il faut qu'elle se marie..... Zesbet n'avoit jamais eu aucune envie de se marier, mais un ordre si précis, & qu'elle ne pouvoit attribuer qu'au seul Oucha, la déterminèrent, quoiqu'avec peine, à prendre ce parti. Comment faire cependant pour y parvenir ? L'affaire étoit embarrassante, elle ne connoissoit personne, on l'avoit oubliée dans le monde. A qui pouvoit-elle s'adresser ? Mais que ne peut le respect que l'on doit à son père, quand il est vivement imprimé dans le cœur ! Elle prit donc le parti d'aller trouver le roi qui étoit à la Mecque, il s'appelloit Nophailah. Ce prince connu par ses vertus étoit d'un facile accès. Elle sortit donc un matin, couverte de son voile ; & pour n'avoir pas l'air d'en imposer, elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir, & sur lequel il y avoit encore quatre lignes, dont la lecture lui étoit impossible. Zesbet se présenta devant le roi, qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais, & lui dit : Sire, je vous prie



de me donner un mari. Cette fingulière demande surprit & fit sourire le roi, qui lui fit signe avec douceur d'attendre la fin de l'audience. Quand elle fut achevée, ce roi qui avoit beaucoup d'esprit, mais qui laissoit ordinairement parler son visir, pour juger de ses réponses, lui dit de faire approcher Zesbet, car elle s'étoit toujours tenue à l'écart, & toujours voilée. Elle obéit, & Nophailah lui demanda pour quelle raison elle vouloit avoir un mari de sa main. Sire, lui dit-elle, je n'ai plus de parens; un roi doit être le père de ses sujets, c'est donc à vous à me marier. Cela est juste, visir, ce me semble, lui dit le roi. Oui, Sire, lui répondit-il, cela est conséquent; mais permettez-moi de lui faire quelques questions. Zesbet y fatisfit avec autant de justesse que d'esprit; & quand elle déclara qu'elle étoit fille d'Oucha, le visir s'écria : O branche d'un tronc sans pareil ! quoi, vous êtes la belle Zesbet ? Je croyois que vous aviez suivi votre vertueux père dans le sein des justes; comment peut-on ne plus parler de vous ? Zesbet plus confiante qu'auparavant, leur fit le récit de ses aventures, & leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de se marier. Le roi l'examina, & les quatre dernières lignes lui furent aussi impossibles à déchiffrer qu'à son visir. Que ferons-nous ? reprit Nophailah en se tournant de son côté. Je crois, lui répondit-il après y avoir un peu pensé, que ces der-

nières lignes doivent être lues par celui que le ciel lui destine pour époux ; sans cela , pourquoi seroient-elles d'un caractère différent ? Tu penses juste , reprit le roi , car je le pense comme toi ; mais comment le trouver , celui que le ciel lui destine ? Il faudroit , selon moi , reprit le visir , faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille aussi belle que sage à celui qui pourra lire des caractères qui vous sont inconnus. Zesbet viendra , continua-t-il , tous les matins à votre audience , elle présentera les caractères à ceux qui demanderoient à les lire , & votre majesté jugera s'ils sont bien lus , ou par le sens qu'on leur donnera , ou par le caractère & les questions que vous pourrez faire à celui qui se fera présenté. Cela ne laisse pas d'avoir sa difficulté , reprit Nophailah ; mais nous n'avons point d'autre parti à prendre. Aussi-tôt il donna ses ordres , & la publication fut faite. Cependant , avant que de quitter Zesbet , il prit une inquiétude au roi. Visir , dit-il , il faudroit , ce me semble , juger un peu de sa beauté ; nous l'annonçons belle , je veux croire que tu l'as vue telle , mais que fais-tu si elle n'est point changée ? Le poète fameux des anciens Persans ne dit-il pas qu'il ne faut qu'un rien pour détruire la beauté ? . . . Je reconnois toujours votre prudence & votre équité , lui répondit le visir en s'inclinant profondément. Zesbet , que le roi juge de tes appas , lui dit-il. Elle obéit , & ils

la trouvèrent si belle , qu'ils ne parlèrent que de ses charmes , long-tems même après qu'ils l'eurent congédiée.

Il y avoit déjà quelques jours que Zesbet presentoit inutilement ses caractères à l'audience du roi , lorsqu'il parut un jeune-homme très-beau & très-bien fait , qui lut sans peine la première ligne des quatre qui jusques-là étoient demeurées inconnues , & prononça d'une voix haute : Mahomet est l'ami de Dieu, il est plus élevé que les nues... Mais il avoua qu'il ne pouvoit entendre les trois autres. Cet aveu persuada le roi & le visir que ce qu'il avoit lu étoit véritablement écrit. Cependant , avant de rien déterminer , le roi voulut lui faire quelques questions ; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu'il venoit de lire. Sire , lui répondit-il , ils sont d'une des plus anciennes langues que l'on parlât après la tour de Babel ; c'est une de celles que les Sages emploient , & que j'ignore-rois , si mon père , toujours occupé des sciences abstraites , ne me l'avoit apprise. Fort bien , dit le roi ; mais quel est ce Mahomet que tu viens de nommer ? Sire , lui répliqua-t-il , je crois que c'est un prophete que Dieu doit envoyer sur la terre ; il y a même , à ce que l'on dit , quelques livres composés par les sages qui en font mention. Nophailah demanda ensuite au fils du sage comment il se nommoit. Je m'appelle Abdal Motallab , reprit-il , & je suis de la Mecque.

C'en est assez , pourfuivit le roi ; Abdal Motallab , je te donne Zesbet , tu en as lu plus qu'aucun de ceux qui se font présentés jusqu'ici ; rends Zesbet heureuse , & conduis-la chez elle , dit-il en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maison de Zesbet. Quand ils y furent arrivés , elle lui rendit un fidele compte de toutes ses aventures ; mais ce qu'elle lui apprit dans le plus grand détail le frappa moins que le nom d'Oucha ; il étoit si célèbre parmi les sages , que son père lui en avoit fait mille fois l'éloge. Ses desirs alors se trouvèrent mêlés d'admiration en voyant la fille de ce grand homme ; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d'art , que l'écriture n'étoit lue que selon les événemens , il apperçut au revers ces cruels mots écrits : Le mari de Zesbet ne la peut approcher qu'il n'ait vu le saint prophete , elle lui sera fidelle pendant un an. . . . Ah ! chère Zesbet , s'écria tendrement Abdal Motallab , pourquoi t'ai-je vue ? Je vais chercher le prophete , je connois trop l'importance des conseils des sages pour m'exposer plus long-tems avec toi , & il sortit. Zesbet demeura fort étonnée ; cependant toujours résignée à la volonté de dieu , ainsi qu'aux ordres de son père. Mais voyant au bout de l'année qu'Abdal Motallab n'étoit point de retour , elle alla trouver le roi , qui la reçut encore avec la même bonté , & qui fit publier la même ordonnance.

Après plusieurs tentatives inutiles, un docteur de la loi, de la ville de Médine, & nommé Abou-talab, lut la ligne qui suivoit celle d'Abdal Motallab, & qui disoit : Mahomet est le dépositaire des loix de dieu, il enveloppera la terre de sa parole; . . . mais il ne put aller plus loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raisons; elle eut la même confiance en lui, & lui parla comme elle avoit fait à Abdal Motallab; & quand il eut examiné avec soin l'ordre de la séparation, il partit avec le même regret. La fin de l'année ne le vit point paroître, & Zesbet épousa de la même façon Yarab, de Médine, parent d'un cadî de cette ville, qui lut la troisième ligne; elle disoit : Mahomet, le sauveur des croyans, est une île flottante qui offre son port à tous les naufrages. . . . Il se soumit encore à l'ordre du départ; mais n'ayant pas été plus exact que les autres à reparoître au bout de l'année, Zesbet épousa Temindari, qui lut la quatrième ligne; elle signifioit: Mahomet, l'envoyé de dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche. . . . Les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de sages; celui-ci n'avoit été qu'adopté par un des plus savans, à la vérité; mais jamais il n'avoit été initié dans les mystères; il avoit pris le parti des armes, & servoit dans les troupes de Nophailah; son devoir l'avoit éloigné de la Mecque, sa patrie, quand les trois premiers maris avoient lu les caractères, il n'avoit même

jamais eu aucune connoissance de cet événement. Zesbet, toujours soumise aux volontés de son père, le conduisit chez elle, comme elle avoit fait les autres; mais elle ne le trouva pas aussi docile pour la séparation. Je veux bien que ton père ait été un sage, lui dit-il avec vivacité; je consens que Mahomet soit un jour envoyé de dieu; comment cela peut-il m'engager à me séparer aujourd'hui de ma femme? Crains une juste punition de ces discours impies, lui dit avec douceur l'aimable Zesbet. Mais un homme prévenu, un homme animé par les desirs, fait-il aucune attention aux réflexions les plus sensées? Peut-on même l'exiger? Ainsi Temindari résolu de n'être point aussi dupe que ses prédécesseurs, passa dans la cour pour quelque besoin, & feignant d'être frappé des menaces de Zesbet, il lui dit; Ma femme, j'ai peur, parlez-moi pour me rassurer. Sans rien imaginer de son côté, elle dit en plaisantant: *Génies, emportez-le*; depuis ce tems elle n'en entendit plus parler. Quelque surprenant que cet événement lui parût, comme elle étoit fort attachée à ses devoirs, elle lui garda une égale fidélité, & voulut attendre que l'année fût révolue avant de se déterminer au parti qu'elle prendroit; car il n'y avoit plus de lignes à lire sur le parchemin. Elle passa donc encore cette année dans la pratique des vertus; & n'ayant point aperçu de nouvelle écriture le jour que l'année fut

expirée, elle se préparoit à sortir pour aller demander conseil au roi & à son vifir; car enfin les paroles étoient positives : *Il faut qu'elle se marie.*

Elle étoit dans ces saintes dispositions, lorsqu'elle entendit un grand bruit dans sa cour; elle y courut, & vit, avec le plus grand étonnement, ses quatre maris, dont la jeunesse & la beauté n'étoient point altérées, ils avoient seulement l'air un peu fatigués. Ils n'avoient heureusement aucune espee d'armes sur eux; car se trouvant les uns & les autres dans la maison de leur femme, la jalousie les animoit d'une fureur que rien n'auroit été capable de calmer. Cependant, au défaut des armes, ils étoient au moment de s'attaquer, tout sages qu'ils étoient; tant la sagesse a peu de droits sur les cœurs passionnés! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus & la vérité inspirent toujours, leur dit : Ecoutez-moi, il est vrai que je vous ai tous épousés; vous savez quels sont les ordres qui m'ont donnée à vous, je ne vous ai rien caché, & l'on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j'ai souffert pour toi, s'écrièrent-ils tous en même-tems, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres! cela peut-il se soutenir?

Vous auriez raison, leur dit encore Zesbet, si tout ce qui nous arrive étoit dans l'ordre naturel;

mais avez-vous jamais rien vu qui soit comparable à notre aventure ? J'ai suivi les ordres de mon père, je ne puis m'en repentir, je fais, comme vous, que j'aurois mal fait en tout autre cas ; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet ? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois ; l'avez-vous vu ? reprit-elle. Tu pourras en juger, si tu veux savoir ce qui nous est arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet consentit à les écouter ; le fort décida de l'ordre dans lequel ils feroient leur récit, après qu'elle les eut fait jurer de s'y soumettre, & de se donner l'un à l'autre une paisible audience.

Voyons ; interrompit Hudjiadge, en se retournant, comment tout ceci va se démêler ; Sire, reprit Moradbak, j'ai bien peur que votre majesté ne soit pas satisfaite ; les histoires de ces quatre maris ont un peu d'uniformité ; elles sont remplies de choses mystiques ; que tout bon musulman devroit pourtant savoir.... Qu'importe ? lui répliqua le Roi ; ces choses-là, toutes belles & toutes nécessaires qu'elles puissent être, endorment tout aussi bien qu'aucune autre. Conte toujours, tu fais que je ne veux que dormir ; mais, Sire, poursuivit Moradbak, je voudrois que votre majesté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues ; quelle est l'histoire des quatre maris, qui lui aura fait le plus de plaisir ? Je te le dirai sans peine, lui répondit Hudjiadge, c'est une des choses que je fais le plus volontiers



que de juger ; tu peux commencer , je t'écoute.

Zesbet se plaça donc au milieu de ses quatre maris , poursuivit Moradbak ; & le fort étant tombé sur Abdal Motallab , il prit ainsi la parole.

## H I S T O I R E

### D'ABDAL MOTALLAB,

S A G E.

**C**ONVAINCU de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit , & persuadé que l'homme sage doit être absolument soumis à la providence , je partis. Celui qui croit en dieu , ne doit point regarder derrière lui.... Cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprendois. Mais dieu étant par-tout , & Mahomet , qui vive à jamais , reposant dans le sein de sa gloire , tous les chemins me parurent égaux. Je pensai seulement que dieu se manifestoit plus difficilement dans les villes , & qu'ainsi je devois les éviter & chercher les déserts. Je les parcourus long-tems avec des peines infinies , sans être rebuté par les fatigues , les ennuis & la mauvaise nourriture. Enfin , au bout d'un

certain tems , je rencontrai un ange , je le saluai profondément ; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit : Il n'est pas tems encore d'en instruire les hommes ; qu'il te suffise seulement d'avoir trouvé grace devant dieu qui t'a permis d'arriver jusqu'ici , & prépare-toi à voir de grandes merveilles ; continue ton chemin. Avant de suivre ses conseils , je fus frappé de son attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient , & l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit ; voici ce qu'il me répondit : Je m'appelle Nourkhail ; le jour & la nuit me sont confiés. Je tiens le jour , continua-t-il , dans la main droite , & la nuit dans la gauche ; je maintiens l'équilibre entr'eux , & je suis obligé de me servir de toute mon autorité pour le conserver : car si l'un ou l'autre l'emportoit , l'univers seroit ou consumé par les feux du soleil , ou périroit par le froid dans l'horreur des ténèbres. Je remarquai , pendant qu'il me faisoit ce récit , une table que cet ange avoit devant les yeux , sur laquelle étoient gravées deux lignes , l'une blanche & l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être , & il eut encore la bonté de me répondre : Je regarde continuellement cette table , & ces deux lignes m'apprennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit ; elles m'instruisent encore des différentes variations que je dois donner à l'un & à

l'autre. Je le remerciai de ce qu'il m'avoit appris ; & je le quittai. Je l'avois à-peine perdu de vue, que je rencontraï un autre ange qui étoit debout, ayant une main levée vers le ciel, & l'autre penchée sur l'eau. Il m'apprit qu'il se nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude ? Je tiens, me répondit-il, les vents en respect, avec la main que vous voyez en l'air, & j'empêche sur-tout le vent Haidgé de sortir du ciel ; si je lui en laissois la liberté, il réduiroit tout l'univers en poudre ; avec la main que je tiens sur l'eau, j'empêche la mer de se déborder ; sans cette précaution, elle couvreroit toute la surface de la terre. En achevant ces mots, il me fit signe de continuer mon chemin. A force de marcher, j'arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde, & qui n'est composée que d'un seul morceau de saphir vert. J'y fis la rencontre d'un ange, qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis : Je cherche le prophete Mahomet, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru la terre & les mers, sans pouvoir le trouver ; je ne fais plus où le chercher, & le souvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L'ange me répondit : Espère, & continue d'avoir la foi. Daignez m'apprendre au-moins qui vous êtes, repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors : Le grand dieu m'a donné le commandement de cette impor-

tante montagne. A quoi peut vous servir, lui dis-je, cette épée flamboyante dont votre main est armée? Lorsque dieu, dit-il, est irrité contre un peuple & qu'il veut lui faire sentir le poids de ses vengeances, je secoue les flammes de cette épée; aussi-tôt la famine ou la peste ravagent ses contrées; souvent même je cause les tremblemens de terre, dont tu as toujours ignoré la cause. Mais quand dieu veut récompenser les hommes, c'est alors que je quitte cette épée redoutable, & que l'on voit régner la paix & naître l'abondance; la terre devient féconde & prévient les desirs de l'homme. Charmé d'entendre ces merveilles, j'eus la curiosité de lui demander ce qu'il y avoit derrière la montagne de Kaf. On y trouve, me dit-il, quarante autres mondes, tous différens de celui-ci; chacun d'eux a quatre cens mille villes, & chaque ville quatre cens mille portes; les habitans y sont exempts de tout ce que les hommes souffrent, le jour y regne continuellement, la terre est toute d'or, & les extrémités de tous ces mondes sont fermées par de grands rideaux; les villes ne sont habitées que par des anges qui chantent continuellement les louanges de Dieu & celles de son prophete Mahomet. Les bontés de l'ange me rendant plus hardi à lui faire des questions, je voulus savoir ce qu'il y avoit derrière les rideaux dont il m'avoit parlé; & il me répondit: Tu me demandes ce que nous ne pouvons comprendre

comprendre, & nous gardons un respectueux silence sur ce que nous en pouvons favoir. Tout ce que je puis en révéler, c'est que le peuple de Dieu est rassemblé en cet endroit, & que la puissance divine s'y manifeste plus qu'ailleurs. J'admirai Dieu avec lui; mais avant de le quitter, je le priaï encore de me dire sur quoi la montagne de Kaf étoit appuyée. Elle est placée, me répliqua-t-il, entre les cornes d'un bœuf blanc nommé Kirnit; sa tête touche à l'orient, & sa queue à l'occident; la distance qui se trouve entre ses deux cornes peut être comparée au chemin que l'on pourroit faire dans le cours de cent mille ans. Mais curieux de m'instruire, je lui demandai pour dernière question, combien il y avoit de terres & de mers, & dans quel lieu étoit l'enfer. Il y a sept terres, me dit-il, & autant de mers; l'enfer est également sous les unes & sur les autres. Je le quittai après cette réponse, & j'arrivai jusqu'au voile qui termine le monde. Je vis le ciel au-dessus de ce voile, & l'eau au-dessous. Je remarquai qu'il y avoit une porte fermée au milieu de ce même voile, & que la ferrure étoit scellée d'un cachet. Les deux anges qui la gardoient consentirent à me laisser passer; & marchant toujours sur la mer, j'arrivai dans un lieu tel que je n'en avois trouvé aucun dans le cours de mes voyages. Le premier habitant que j'y rencontrai, fut un jeune-homme beau comme la lune lorsqu'elle est dans son

plein ; je lui demandai qui il étoit. Il me répondit fans s'arrêter : Celui qui vient après moi te le dira. Après avoir marché un jour & une nuit, je trouvai celui dont le premier m'avoit parlé ; il étoit beau comme la lune demi-pleine. Je lui fis la même question, & toujours en marchant il me répondit la même chose que le premier. Enfin, je rencontrai le troisième qui ressembloit à la lune dans son premier quartier. Je le conjurai de s'arrêter, il le fit, & me demanda ce que je desirois de lui. Je répondis que les deux qui le précédoient m'avoient renvoyé à lui pour savoir qui ils étoient ; & voici ce qu'il me dit : Le premier se nomme Israphil, & commande aux hommes ; le second s'appelle Mikail, & dispose des biens & des faisons ; je m'appelle Gabriël, & je suis serviteur du Dieu tout-puissant ; crois-moi, continua-t-il, retourne sur tes pas, tu ne peux aller plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet, répondis-je avec douleur, & je suis pour jamais séparé de Zesbet ? Tu ignores ce que tu as vu. me répondit-il, les desseins de Dieu sont incompréhensibles ; tu trouveras, ajouta-t-il, des consolations sur la terre. Je le priai de m'indiquer le chemin que je devois prendre pour m'abandonner encore à ma recherche ; il me le montra en s'éloignant de moi. Après avoir marché prodigieusement long-tems, je me trouvai dans une prairie d'une étendue immense ; elle étoit non-seu-

lement remplie de safran & d'anémones, mais elle étoit encore arrosée de ruisseaux bordés d'une infinité de lions qui les défendoient. Mes yeux s'attachèrent sur un vieillard assis sur un trône placé au milieu de cette prairie; il me fit signe d'approcher, les lions auxquels je me présentai s'humilièrent devant moi & me laissèrent passer. Je me présentai devant le trône; ce vieillard me reçut avec bonté; il voulut favoir mes aventures, je les lui contai; & il me dit: Tu vois la gloire dont je jouis par la bonté du grand Dieu; je suis le prince Daniel; Tu as été comblé des graces du Très-Haut, continue de les mériter; tu n'es pas loin du terme, ne te décourage point. Mais, prince, lui dis-je, qui daignez prendre autant d'intérêt à moi, combien y a-t-il que je suis en chemin? les tems se font évanouis dans les pays célestes que j'ai parcourus, & je crains bien que Zesbet ne soit plus engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours que tu es absent de la Mecque, me répondit le vieillard. Quatre ans! m'écriai-je avec douleur. La mesure des tems, reprit-il avec douceur, n'est pas facile à conserver, quand on est occupé des choses mystiques, & les sages qui doivent en faire un bon usage sont tranquilles quand ils sont employés pour acquérir des connoissances. Adieu, continua-t-il, espère, prends ce chemin, & console-toi par les grandes choses qui te sont réservées. Ces paroles

étoient nécessaires à mon cœur pour m'aider à soutenir la crainte de trouver Zesbet infidelle ; Zesbet pour qui j'avois toujours conservé l'amour le plus tendre & le plus pur , & qui ne méritoit pas le sort cruel qu'il éprouve. Plein de ces idées , je marchai encore quelques jours , & j'apperçus un très-gros oiseau perché sur un arbre ; sa tête étoit d'or , ses yeux étoient de saphir , son bec de perles , son corps de rubis , & ses pieds de topaze ; il y avoit , sur le haut de cet arbre , une table bien servie , & sur-tout en poisson. Je m'en approchai , je montai sur l'arbre avec beaucoup de facilité , je saluai l'oiseau , & je lui dis : Vous êtes le plus bel oiseau que j'aie jamais vu. Ensuite je lui demandai qui il étoit , il me répondit qu'il étoit un des oiseaux du paradis , que dieu l'avoit envoyé sur la terre avec cette table , pour tenir compagnie & manger avec Adam , lorsqu'il avoit été chassé du paradis : depuis qu'il est mort , continua-t-il , je suis demeuré ici par l'ordre de dieu , pour soulager les saints voyageurs & les prédestinés , je ferai mon séjour ici jusqu'au jour du jugement. Mais , lui dis-je , les mets qui sont sur cette table , ne se corrompent-ils point ? Comment les remplacez-vous quand ils sont gâtés ou qu'on les a mangés ? Ce qui sort du paradis peut-il être altéré , me répondit-il ? Je lui demandai la permission de me mettre à table , & l'ayant obtenue , je mangeai des mets qui me



parurent délicieux. Ensuite je voulus favoir s'il étoit toujours seul. Il me répondit qu'Abouxlabas, un des plus grands prophètes de dieu, venoit quelquefois lui rendre visite. A-peine avoit-il cessé de parler, que je vis en effet paroître ce saint prophète ; il étoit vêtu de blanc, sa barbe étoit d'une grande longueur & d'une grande beauté, le plus beau gazon naissoit sous ses pas. Il s'approcha de nous, & voulut favoir de moi comment j'étois arrivé dans cet endroit ; il comprit par mon récit combien l'envie que j'avois de me retrouver à la Mecque, auprès de ma chère Zesbet, étoit balancée dans mon cœur par le desir de voir le saint prophète. Je fus au désespoir quand il m'apprit qu'il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici ; cependant il m'offrit de me conduire. Je ne puis y retourner, lui dis-je, sans avoir vu le prophète. Eh bien ! continua-t-il, je vais examiner ce que je puis faire pour te rendre service ? En effet, après avoir lu quelque tems dans un petit livre qu'il tira de son sein, il me dit : O homme prédestiné, c'est à la Mecque que tu dois retourner, je puis t'y conduire en cent cinquante mois ; & moi, reprit l'oiseau, je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophète répliqua : Et moi je m'engage à t'y faire arriver en moins de six jours. L'oiseau qui ne vouloit pas lui céder, dit qu'il m'y rendroit dans une heure. J'acceptai sa proposition ; il chargea le

prophete Abouxlabas de faire en son absence les honneurs de la table, & me fit couvrir les yeux. Mais à-peine étois-je monté sur son dos, qu'il me dit d'ôter le bandeau qu'il m'avoit ordonné de prendre ; & c'est avec une extrême surprise que je me suis trouvé dans ma cour. Cette joie n'a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit sur Zesbet que le ciel m'en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, reprit Zesbet, en se tournant du côté d'Yarab, & il commença en ces termes :

---

## HISTOIRE

### D'YARAB,

#### JUGE.

AU désespoir de quitter la belle Zesbet, & ne pensant qu'aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle rose du paradis. Tout incertain que j'étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la sagesse du célèbre Oucha, qui n'auroit pas recommandé une chose impossible, & je disois :

On peut le voir puisqu'il impose cette condition au mariage de sa fille ; je ne fus pas long-tems sans rencontrer le désert. La chaleur, la fatigue, & la mauvaise nourriture, me firent beaucoup souffrir. Cependant, un jour je dormis jusqu'au lever du soleil, & je me remis en marche avec une nouvelle confiance. A-peine avois-je fait quelques pas, que j'apperçus un animal composé de tous les quadrupedes, qui s'approcha de moi, en me disant : Homme de Médine, sois le bien arrivé, dieu m'a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin. Il sentoit le musc & l'ambre : je lui témoignai une reconnoissance inélée d'étonnement. Tu veux savoir qui je suis, me dit-il ? Je convins de ma curiosité. Je m'appelle Dabetul, me dit-il, & je dois demeurer ici jusqu'au jour du jugement ; le grand dieu m'a créé pour consoler ceux qui sont égarés, je n'ai point d'autre occupation. En achevant ces mots, il me dit le chemin que je devois suivre, & il me quitta.

Je marchai quatre jours & quatre nuits sans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j'apperçus la retraite d'un solitaire, bâtie au plus haut d'un rocher qui dominoit sur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte, je demandai du soulagement, & je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois,

& cè que je faisois dans ce lieu désert, où jamais il n'avoit vu venir personne du côté de la terre. Je lui contai le motif & les raisons de mon voyage ; & voyant par mon récit l'envie que j'avois de voir le saint prophète, il me dit : Dieu veuille que tu puisses réussir ; soixante ans de prières & de recueillement n'ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur ; cependant dispose de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le désert. Cette question, me répondit-il, me fait imaginer que tu as besoin de manger ; descends dans cette vallée, poursuivit-il, tu trouveras de quoi suffire à tes besoins & tu viendras ensuite me retrouver. Je descendis à l'endroit qu'il m'avoit indiqué, & j'y trouvai un jardin rempli de toutes les especes de meilleurs fruits ; il étoit coupé de plusieurs ruisseaux d'une eau vive & claire ; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, & je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoissance ; je lui demandai comment il trouvoit dans le désert les autres choses qui pouvoient lui être nécessaires ; il me répondit que les vaisseaux qui passoient quelquefois à la vue de la côte, lui fournissoient abondamment tous ses besoins. Nous aperçûmes à l'instant même un bâtiment, auquel le solitaire fit des signaux. Aussi-tôt le vaisseau mouilla, & la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu'il avoit à leur

ordonner. Je desire que vous embarquiez ce jeune-homme , leur dit-il , en me montrant à eux ; ayez beaucoup d'égards pour lui , continua-t-il , car il est favorisé de dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez , lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire , & nous nous embarquâmes. La nuit même , une tempête effroyable fit périr le bâtiment , & je fus le seul qui évitai la mort , à l'aide d'une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours , & le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une île. En me promenant sur le bord de la mer , je vis sortir du milieu des eaux un animal , qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté que je montai sur l'arbre le plus épais pour me cacher. J'entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu'un tonnerre , en prononçant en arabe les louanges de dieu & celles de son prophete. Le jour parut , & je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l'arbre où j'étois ; il leva la tête , me salua , & me demanda qui j'adorois. J'adore le grand dieu , lui dis-je. Il me parut que cette réponse l'adoucissoit. Ainsi , voülant satisfaire ma curiosité , je fus assez hardi pour lui demander quelles étoient les voix que j'avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu , me dit-il , les princes de la mer , qui sortent ainsi toutes les nuits , & qui publient les louanges de dieu. Tu es bien heureux , ajouta-t-il , d'être

fidele, fans cela je t'aurois exterminé. En achevant ces mots, il se lança dans la mer & disparut. Je descendis de l'arbre qui m'avoit servi d'afyle, je cueillis des fruits, & je marchai jufqu'à la nuit. J'apperçus loin de moi une lumière dont je voulus approcher; mais elle s'éloignoit autant que je faisois de chemin vers elle. Enfin, après des peines infinies, j'y arrivai, & je distinguai un palais fi brillant que mes yeux n'en pouvoient foutenir. l'éclat. Cependant à force de redoubler mes efforts, je me trouvai presqu'au moment d'y entrer, & dans le même instant, j'apperçus un dragon qui fiffla, & qui voulut se jeter fur moi. Je n'eus d'autre refsource que celle de prononcer au plutô't le grand nom de dieu. Auffi-tôt il fortit une voix de ce superbe palais, qui me dit : O homme de Médine, apprends que ce palais est le paradis destiné pour les fideles; nous y louons dieu continuellement, & nous fommes ici depuis le tems du prophete Noé. Mérite par tes bonnes œuvres de pouvoir un jour habiter parmi nous, & jouis du bonheur d'avoir pu feulemment voir de ton vivant la porte du paradis. Je m'éloignai, quoiqu'à regret, d'un auffi beau lieu, où je devois trouver Mahomet plus que partout ailleurs, & je marchai quatre jours & quatre nuits fans faire aucune rencontre. Le cinquième jour je vis paroître un jeune-homme qui m'aborda avec bonté, & qui me demanda qui j'étois. Pendant que

je lui racontois mon histoire, il me servit à manger, & il m'engagea à demeurer trois jours & trois nuits avec lui. J'y consentis, car sa compagnie me parut pleine de douceur & de miel. Le quatrième il me dit : Si je te faisois revoir ton pays, que ferois-tu pour moi ? Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour voir encore une fois la belle Zesbet, lui répondis-je ; mais auparavant je veux trouver le grand prophete. Nous verrons, dit-il en m'interrompant, si je ne pourrai te faire oublier ce projet ; en attendant, prends de la confiance en moi ; aussi-tôt il se secoua, & fut changé en aigle. Tiens-toi bien à mes pieds, me dit-il. Je lui obéis. Il ouvrit les aîles & s'envola. Il traversa des espaces fort considérables, & me posa sur une montagne. Il faut un peu se reposer, me dit-il en se secouant de nouveau, & reprenant sa première figure ; ensuite il me pria de l'attendre pendant quelques momens. Son absence me donna le tems de faire des réflexions. Je ne l'avois point vu prier dieu pendant le séjour que j'avois fait avec lui : son changement & la façon dont il m'avoit parlé, me devinrent suspects, & pour me rassurer, je me rappelai une prière que j'avois apprise autrefois du sage qui m'avoit élevé, & qui prévenoit toutes les mauvaises volontés des génies infideles. Quand le jeune-homme revint à moi, je la prononçai à tout hasard. Il ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il fit un

cri épouvantable, & disparut. Je remerciai dieu d'avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber.

Je continuai mon chemin, & je ne fus pas longtems sans appercevoir une caverne ; qui s'embellissoit à mesure que j'en approchois, & qui me parut à la fin un grand château orné d'or & de pierres précieuses. La curiosité m'engagea d'en visiter les appartemens ; tout y respiroit les plaisirs & la volupté : tout ce que je rencontrai, esclaves & maîtres, tout étoit d'un abord agréable, tout étoit prévenant ; enfin je vis au milieu d'un grand falon un sofa sur lequel une belle fille étoit assise ; elle avoit autour d'elle cent esclaves, qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté ; mais qui ne paroissent pas plus devant leur maîtresse, que les étoiles devant la lune quand elle est dans son plein. Frappé de sa beauté, je m'arrêtai ; elle me fit signe d'approcher, ce que je fis avec beaucoup de respect ; elle m'ordonna de m'asseoir à ses côtés ; elle fit signe à ses esclaves de prendre des instrumens, & dans l'instant j'entendis une musique sur les modes *ochac* & *Ozzul*, destinés pour les chants amoureux, qui charmèrent mon cœur ; aussi-tôt une belle esclave me présenta une coupe remplie d'un vin exquis. Enfin je me livrois insensiblement à tous les plaisirs ; quand je me souvins de Zeshet & de tout ce que j'avois fait pour elle. Pénétré des graces que j'avois reçues



du tout-puissant , je ne pus m'empêcher de le remercier de ses bontés. Et la belle fille m'ayant surpris dans cette action , me dit : Tu ne feras jamais heureux sur la terre , & tu n'es point fait pour habiter parmi nous ; ainsi je te conseille de n'y pas faire un plus long séjour. Mais du moins , continuait-elle , si tu veux m'obliger , tu me feras un récit exact de ce qui t'est arrivé. J'y consentis , & je m'aperçus que plusieurs endroits de mon récit l'avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui disois ; mais elle ne pouvoit se détacher des plaisirs. Je la suppliai de vouloir bien m'apprendre à son tour quelque chose de son histoire ; & voici ce qu'elle eut la complaisance de me dire.

Je suis la fille d'un grand roi de l'Inde ; depuis un an j'ai été enlevée de sa cour , & conduite ici par un génie , qui , selon toutes les apparences , est celui qui fut transformé en aigle , & que tu as contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie enlevait ordinairement toutes les filles qu'il trouvoit à son gré , & les apportoit ici. Je fus d'abord affligée de m'y trouver , mais il m'aimoit plus que toutes celles qu'il avoit rassemblées pour ses plaisirs , & me fit leur souveraine ; ma vanité fut flattée du triomphe de mes charmes. Il est jeune , aimable & attentif ; je l'aimai donc bientôt à mon tour ; & je m'étourdis

aisément sur le genre de vie que je menois, si fort opposé aux impressions que l'on m'avoit données dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur me reproche souvent tout ce qui se passe : mais qui peut quitter les plaisirs ? qui peut renoncer à l'amour ? Que deviendrois-je si je suivois tes conseils ? Que mettrois-je à la place des plaisirs ? Crois-moi, quittons-nous, tu ne peux me donner que des remords. Cependant pour reconnoître ton zèle & la confiance que tu m'as témoignée, je veux te rendre service. Tout ce que je puis faire, c'est de te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains que le génie ne te retrouve ici, & qu'il ne veuille se venger de toi. Qui se confie en dieu, lui répondis-je, ne craint rien. Cependant quelle obligation ne vous aurois-je point, si vous me faisiez voir le prophète ! c'est l'unique moyen qui puisse me faire posséder Zesbet. Livre-toi à la providence, me dit-elle, je ne puis faire autre chose pour ton service ; & puisque tu n'as pas d'autre moyen, il est à croire, après tout ce qui t'est arrivé, que c'est celui que tu dois suivre. Je la remerciai de ses bontés, & je me rendis à ses raisons. Quand tu seras arrivé au lieu où l'on va te porter, reprit-elle, tu donneras cet anneau, (en me donnant le sien) au dragon qui va te conduire dans mon char ; c'est un génie que je vais charger de cette commission. Je saurai, par ce moyen qu'il t'aura conduit en sûreté. Je la re-

merciai mille fois , & la belle fille ayant fait appeler un dragon , qui étoit un génie subalterne , elle lui donna des ordres très-précis pour ma satisfaction , en lui disant cependant qu'elle s'en rapportoit à ses lumières. Je suis monté ce matin dans le char , & le dragon s'est envolé avec une si grande rapidité , que sans pouvoir distinguer aucun objet , je me suis trouvé tout étourdi dans ma cour ; je n'ai pas même senti que le dragon m'ait pris l'anneau de la belle fille ; cependant je ne l'ai plus à mon doigt. Mais plus je sens vivement le bonheur de revoir Zesbet , plus je sens l'horreur de la situation où je suis , en trouvant son cœur partagé & sa foi donnée à mon préjudice.

C'est à vous , Temimdari , que le fort ordonne à présent de parler , lui dit Zesbet en voyant qu'Yarab ne parloit plus ; & Temimdari prit ainsi la parole :



## HISTOIRE

DE

TEMMIMDARI,

SOLDAT.

IL y a précifément aujourd'hui deux ans que je vous époufai, belle Zesbet. Vous devez être perfuadée que je n'avois en ce moment aucune envie de voyager, & vous pouvez vous fouvenir que, par un ufage qui n'eft que trop ordinaire à ceux qui fuivent la profeflion des armes, je fis le courageux par vanité, en paroiffant me révolter contre les prophéties du fage Oucha, fans m'embarrasser de la venue du grand prophete, qui foit à jamais loué, & que tous les cieux célèbrent. Mais les principes de l'éducation ne sortent jamais de nos cœurs. Je voulois me rassurer contre moi-même; une voix fourde à laquelle je ne pouvois réfifter, me parloit intérieurement.

Je passai pour un moment dans cette même cour; la pluie, le vent, les éclairs & le tonnerre me faifirent, je l'avoue, de la crainte de Dieu, & me reprochèrent

reprochèrent les discours que je venois de tenir. Ce fut donc avec peine , & même en prenant beaucoup sur moi, que je pris un air léger & brave , pour te dire : Zésbet , parle-moi pour me rassurer. Je fus surpris de t'entendre dire : Génies , emportez-le. Ces paroles n'étoient pas achevées , que je vis la muraille s'écrouler ; elle me découvrit un grand feu au milieu duquel il y avoit un homme dont le visage étoit noir & les yeux rouges & enflammés. Il étoit aussi grand que la plus haute tour , & suivi de plusieurs petits génies. Ce monstre me faisit & m'emporta dans une île habitée par des génies infideles & qui ne croyoient point l'unité de Dieu. Je ne fis pas un long séjour avec eux , car il vint une armée de génies fideles qui les attaqua. Celui qui m'avoit emporté fut tué dans le combat , & les vainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent esclaves. Ce fut alors que , chargé de chaînes & obligé de vivre avec des génies aussi mal-faisans ; je regrettai mille fois les conseils du sage qui m'avoit adopté , mais plus encore ceux de la belle Zesbet , dont j'avois si mal profité. Je soutins avec assez de courage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit être fidelle ; mais quand je la vis révolue , le désespoir s'empara de mon cœur , & je desirois tous les jours de voir la fin d'une vie aussi malheureuse. Enfin après dix-huit lunes d'un séjour si terrible , le roi des génies , dont nous étions esclaves , voulut

faire la revue de ses prisonniers. Aussi-tôt qu'il m'aperçut, il me dit : Tu es un homme ; que faisois-tu parmi les infideles ? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, & comment l'on m'avoit fait esclave. Mais Zesbet étant toujours présente à mon esprit, & voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet, & voici ce qu'il me répondit : Il est très-difficile de le voir ; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il, il repose dans le sein de dieu ; nous suivons la loi qu'il doit prêcher : voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je suis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je avec une douleur dont il me parut touché ; si je ne vois le prophete, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu ? me dit-il. Seigneur, lui répondis-je, je suis de la Mécque. Sais-tu que ton pays est éloigné de soixante & dix ans de chemin ? A cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes esprits, les larmes coulèrent de mes yeux en si grande abondance, que le roi me dit : Ne t'afflige point, prends courage, Temindari, je te ferai conduire cette nuit chez un sage qui pourra t'instruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, & me conduisit dans un jardin sur lequel donnoit la prison des principaux génies qu'il avoit fait esclaves. Le geolier en ouvrit la porte, & fit sortir un de ceux que le roi lui avoit dési-

gnés; il l'amena devant lui. Il étoit effroyable; son visage étoit noir comme de la poix, sa voix rauque ressembloit au tonnerre. Il se prosterna devant le roi, qui lui dit: Je te promets la liberté, si tu conduis cet homme chez le sage Touloukia. Combien demandes-tu de tems pour le conduire dans le lieu de sa retraite? Le génie lui répondit: Je la connois, j'y ai souvent été dans le dessein de le tenter; je m'engage, poursuivit-il à l'y conduire en trois heures. Cette réponse me fit grand plaisir. Alors le roi me regardant avec bonté, me dit: Temimdari, j'aurois fort désiré de te garder avec moi; mais tes regrets sont légitimes: Va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une si grande envie de revoir; il ne me reste plus qu'à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie est infidèle; je vais t'apprendre une prière qui te le soumettra, & qui l'obligera à te conduire sans aucun danger. Songe que si tu es un seul moment sans la répéter, il te laissera tomber & prendra la fuite. J'appris aisément la prière; elle n'étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit sur son col, & s'éleva dans les airs. Il passa des mers, des montagnes & des plaines, & moi je répétois toujours ma prière. Enfin il s'éleva si haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu'une pomme; mais aussi les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le

génie voulut plus d'une fois me précipiter ; & la vertu de la prière me garantit toujours de sa mauvaise intention. Cependant la situation où j'étois me fatiguoit & m'affoiblissoit considérablement , quand je vis dans les airs une si grande quantité d'anges , qu'il n'y a que dieu qui puisse en favoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main , & chantoient les louanges de dieu. Leur vue me fit un si grand plaisir , que cessant de répéter ma prière , je commençai à chanter les louanges de dieu avec eux. Le génie s'apercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient sa mauvaise volonté , me secoua , & prit la fuite. Je tombai en roulant , tantôt la tête , tantôt les pieds les premiers , pendant sept jours , au bout desquels dieu fit élever un vent qui me soutint , & me laissa tomber doucement sur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher ; mais je me sentis si fort étourdi , que je me couchai par terre. Je dormis jusqu'au lever du soleil ; à mon réveil je me trouvais en très-bonne santé ; & quand j'eus rendu graces à dieu , je suivis le bord de la mer , & je vis un chameau qui s'approcha de moi , en me disant : Homme de la Mecque , sois le bien arrivé. Je le saluai avec surprise. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m'a ordonné de venir ici pour te faire passer la mer ; prépare-toi à voir des choses surprenantes. Ah ! beau chameau , m'écriai-



je, faites-moi voir Mahomet, & donnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n'entre point dans les desseins de dieu, me répondit simplement le chameau, sois soumis comme moi à ses volontés. Ces paroles m'engagèrent à le regarder avec beaucoup d'attention; son ventre étoit rouge & noir, & ses yeux étoient du plus beau jaune; il répandoit une odeur admirable; je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'étonnement que sa vue me caufoit; il me parut très-peu sensible à mes éloges, & me plaça sur son dos. Quand il m'eut fait passer la mer avec une incroyable rapidité, il me dit adieu, & me quitta. Je marchai pendant quatre jours & quatre nuits, sans autre nourriture que celle des coquillages que la mer fournissoit en assez petite quantité. Enfin je rencontrai au bout de quelque tems une caverne qui avoit soixante & dix portes, j'en pouffai doucement une; je vis que l'espace qu'elle fermoit, étoit d'une prodigieuse étendue, qu'il étoit rempli d'un nombre infini de génies de différentes figures, & qui tous étoient enchaînés & retenus par les plus fortes chaînes. Il est à croire que, sans cette précaution, ils se seroient déchirés les uns & les autres, car ils blasphémoient & s'accabloient d'injures. Je m'approchai d'un vieillard dont la physionomie étoit audacieuse, il étoit couché sur le côté, & n'avoit qu'un œil; mais cet œil étoit étincelant. Il me demanda d'où je venois, &

de quel pays j'étois. En apprenant que la Mecque étoit ma patrie, il voulut favoir si Mahomet avoit paru, je lui dis que je l'ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, & me demanda si le monde étoit toujours vicieux. Je l'assurai qu'il étoit plus que jamais souillé de crimes. Aussi-tôt il fit un mouvement pour se lever, en disant : Cela étant ainsi, mon heure est proche. Mais dans l'instant je vis paroître un ange qui tenoit une massue de feu, dont il lui donna plusieurs coups sur la tête, en prononçant ces mots : O ! maudit, ton heure n'est pas encore venue, j'ai long-tems encore à te faire souffrir. Je demandai avec beaucoup d'humilité à l'ange, quel étoit cet homme, & dans quel lieu j'étois. Il me répondit : Cet homme est l'antechrist, & tu es à l'entrée de l'enfer. Mahomet que je cherche, ne peut être ici, dis-je en sortant ; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu est grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je suivis son conseil, & j'arrivai dans un désert que je trouvai si aride, que je ne pus retenir mes larmes. Cependant à force de marcher, j'aperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ses faces ; l'espérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces ; & je découvris en l'approchant que les pierres dont il étoit construit, étoient alternativement d'or & d'argent. Je vis ensuite ces mots écrits

sur la porte : Il n'y a qu'un dieu, Mahomet est son grand ami, Adam est la créature pure & sincère de dieu. . . . Ces paroles m'inspirèrent une grande confiance, & j'entrai sans balancer dans ce château, où je sentis une odeur divine de parfums qui m'étoient inconnus. Je vis ensuite un grand nombre de sofas couverts des plus riches tapis travaillés en or & en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces sofas étoient appuyés, & j'aperçus un très-grand nombre de beaux jeunes hommes qui avoient leurs sabres nuds & pendus à leur côté ; les uns étoient debout, les autres étoient assis ; mais le sang couloit avec abondance des blessures dont ils étoient percés. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, & je vis couler un fleuve dont l'eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, & plus blanche que le lait. On voyoit sur les bords de ce fleuve plusieurs tables bien garnies, j'en profitai. Je n'avois aucune envie de quitter un lieu si rempli de délices ; mais un grand lion vert, & qui avoit les louanges de dieu & celles de Mahomet écrites sur les deux flancs, voulut se jeter sur moi, & la peur qu'il me causa, me fit prendre la fuite, & sortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j'aperçus un jeune-homme qui prioit dieu, & dont tous les habits étoient verts ; il avoit devant lui un grand écriteau

de même couleur. Je n'osai par respect regarder ce qui étoit écrit ; j'approchai de lui , & je lui demandai le nom du château dont je sortois , & voici sa réponse : Mahomet , pour reconnoître la peine que tu prends à le chercher , a obtenu de dieu la permission de te faire voir une image du paradis qu'il destine à ceux qui périront pour défendre & pour soutenir sa foi ; remercie dieu , me dit-il , d'avoir obtenu une semblable faveur : je lui obéis. Prends cette grenade , ajouta-t-il ensuite , & mange-là. Je la pris , & jamais je n'ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d'une fontaine , qui servit à me désaltérer , & l'eau m'en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire ; je la lui racontai , & quand il m'eut appris qu'il étoit Enoch que dieu avoit enlevé , je redoublai mon respect & mon admiration , mais je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'envie que j'avois de voir Mahomet. Tout ce que j'ai souffert , lui dis-je , pour satisfaire ce desir , loin de l'éteindre en moi , semble l'avoir redoublé ? Prends courage , homme protégé de dieu , me dit-il , tu feras bientôt où tu desires d'arriver , & tu reverras celle que ton cœur desire ; on trouve dieu , & l'on éprouve ses bontés lorsque l'on s'y attend le moins. Pendant que ce jeune - homme me parloit , je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes ; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune - homme leva les yeux , salua les anges , & leur demanda dans

quel pays ils alloient ; ils lui dirent qu'ils étoient envoyés pour ravager le pays des idolâtres. Enoch leur dit : Suivez les ordres de dieu, & continuez votre chemin. Elle étoit suivie d'une autre, dont la blancheur étoit extrême ; il falua encore les anges qui la soutenoient , & leur fit la même question. Les anges lui répondirent : Nous allons porter la miséricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de dieu. Alors en me montrant à eux, regardez ce jeune-homme, leur dit-il, & portez-le où il doit arriver, vos intelligences sont assez subtiles pour favoir ce qui lui convient, & ce que vous en devez faire. Dans le même tems, les anges abaissèrent la nuée pour me prendre ; je fis de nouveaux remerciemens au prophete Enoch, & la nuée m'a rapporté dans la cour de ma maison presqu'en un instant ; mon impatience pour la revoir, & tout ce que j'ai souffert, ne méritoient pas tout ce que j'y ai trouvé.

C'est à vous à présent, Aboutaleb, dit Zesbet, à nous conter tout ce que vous avez vu. Aussi-tôt il commença en ces termes :



## HISTOIRE

## D'ABOUTALEB,

## DOCTEUR DE LA LOI.

**F**RAPPÉ de tout ce que la belle Zesbet m'avoit appris, & curieux de m'instruire de tout ce que l'on pouvoit favoir de Mahomet qui devoit naître un jour pour le salut des hommes, je partis il y a aujourd'hui un an. Ce fut inutilement que je traversai une très-grande partie de l'Inde; les sages que je consultai pendant plus de six mois, ne m'apprirent que ce que je favois déjà. Enfin je m'embarquai sur le grand Océan, & n'ayant aucune route déterminée, le vaisseau qui se trouva le premier prêt à faire voile fut celui que je préférâi. Après une navigation assez heureuse pendant quelques mois, il fit naufrage, & j'échappai seul à la fureur des flots, en me sauvant sur une planche qui me porta à la côte d'une île que je trouvai remplie de serpens. Je les considérois avec attention, quand j'apperçus au milieu d'eux un petit serpent jaune, d'une couleur admirable, & qu'un des gros portoit sur son dos. Mais ce qui m'étonna

le plus , ce fut de voir tous les autres serpens accourir du plus loin qu'ils l'appercevoient , & venir se ranger autour de lui , comme pour lui servir de gardes. Il siffla , & tous les autres saisis de crainte s'enfoncèrent dans la terre. J'admirois ces merveilles , lorsque le petit serpent me demanda qui j'étois ; je contentai sa curiosité , & je le priai de satisfaire la mienne. Je me nomme Temliha , me répondit-il , & mon autorité est si absolue sur tous les serpens de cette île , que d'un seul mot je les fais descendre dans les eaux qui sont sous la terre ; telle est la volonté du grand Dieu : si je ne les retenois ainsi dans le devoir , il y a long-tems qu'ils auroient détruit les enfans d'Adam. Je lui demandai des nouvelles de Mahomet , il me dit qu'il devoit annoncer aux hommes la véritable parole de Dieu , mais il ajouta qu'il ne l'avoit point vu. Ensuite je le priai de m'apprendre comment je pourrois sortir de l'île qui lui étoit soumise. Aussi-tôt il appella un de ses plus grands serpens , & lui ordonna de me porter au plutôt , & sans me faire aucun mal , à la côte de la terre ferme qui n'étoit pas éloignée. Ses ordres furent exécutés ; & quand je fus à terre , je voulus remercier le serpent ; mais , sans m'écouter , il s'éloigna promptement de moi. Je remerciai Dieu de toutes ses bontés ; & le cœur toujours occupé des beautés de Zesbet , & des moyens de voir le grand prophete pour la posséder , je revins chez

les Assyriens, & je me rendis à Babylone pour y voir un sage des plus renommés, appelé Uffan. J'étois à-peine entré dans sa maison, qu'il me dit : Aboutaleb, tu cherches inutilement le saint prophete; je fais cependant un moyen qui pourroit te satisfaire, malgré le nombre des années qui doivent encore s'écouler avant sa naissance; je ne crois pas que tu puisses jamais jouir de la belle Zesbet, si tu n'acceptes le parti que je vais te proposer. Je fais par mes livres que tu connois l'île des serpens, celle où regne le serpent Temliha. Si tu veux m'y conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l'un & l'autre riches & célèbres dans le monde, & de nous faire parvenir à une si grande vieillesse, que nous verrons Mahomet pendant long-tems, & que nous serons ses premiers disciples & les fideles observateurs de sa loi. Je fus charmé des propositions du sage Uffan, je les acceptai avec empressement, & je lui promis de le conduire dans l'île du serpent jaune. Dès-lors nous ne fûmes plus occupés que des soins de notre départ. Ils ne furent pas longs; Uffan prit un arc & des fleches; il remplit deux petits vases d'argent, l'un de vin & l'autre de lait, & les mit dans une boîte de fer qu'il emporta. Nous arrivâmes sans obstacles à la terre ferme où le grand serpent m'avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques provisions, & nous mettant l'un & l'autre à ramer, nous



débarquâmes en peu de tems dans l'île où le serpent faisoit sa demeure.

Le premier soin d'Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer & de l'ouvrir; nous nous mêmes ensuite à l'écart, de façon que sans être vus nous pouvions examiner ce qui se passeroit. Le petit serpent, attiré par l'odeur des deux liqueurs, accourut avec empressement, & bientôt il les but avec avidité; mais le vin l'ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le sommeil suivit de près son ivresse: aussi-tôt Uffan courut sans faire de bruit, ferma le coffre & l'emporta. Nous parcourûmes le reste de l'île, pour trouver une plante que le sage Uffan cherchoit avec empressement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puissance de Dieu elle tint ce discours au sage Uffan: Coupe & pile quelques-unes de mes branches, elles te fourniront une huile si merveilleuse, qu'en s'en frottant la plante des pieds, on peut marcher sur les eaux sans aucun risque. C'est toi précisément que je cherche, lui répondit Uffan, & je te devrai le succès de mes desseins. Il fit aussi-tôt ce que la plante lui avoit conseillé; il recueillit l'huile dans une bouteille qu'il avoit eu soin d'apporter; & le petit serpent ne devant servir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuse plante, qui se nommoit *Feéarç*, à ce qu'il m'apprit, il ouvrit le coffre & lui rendit la liberté. Aussi-tôt il s'éleva dans les airs, en disant:

Le grand Dieu fait punir les téméraires; ... & il disparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uffan, nous avons l'article le plus essentiel pour obtenir ce que je t'ai promis; allons sur le bord de la mer, continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus; nous nous frottâmes la plante des pieds de l'huile merveilleuse de Feéarz, & nous fûmes aisément convaincus du singulier effet de sa vertu, car nous marchâmes sur les eaux sans même avoir les pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin assez considérable, nous apperçûmes un rocher qui n'étoit cependant pas des plus élevés, & dont le sommet étoit couvert d'un nuage blanc. Quand nous y fûmes arrivés, Uffan marcha droit à une caverne, dont la porte étoit fermée avec une serrure d'or: il tira une fleche contre cette porte, & elle s'ouvrit; il entra & je le suivis. Nous vîmes paroître deux lions furieux, contre lesquels il tira deux fleches, & ils disparurent. Nous trouvâmes ensuite une autre porte fermée; une fleche la fit encore ouvrir. Il parut alors deux dragons, qu'il fit disparaître comme les deux lions; & rien ne nous empêcha plus d'arriver en face d'un trône magnifique. Il étoit peint de différentes couleurs, & couvert d'un riche tapis de soie brodé en or. On voyoit sur ce trône un homme d'une figure respectable, couché sur le dos; il avoit au petit doigt de la main droite un anneau qui é-

clairait toute la salle. On lisoit distinctement sur cet anneau : Il n'y a qu'un seul Dieu , & Salomon est son prophete. . . . Une lampe d'or étoit suspendue au-dessus de la tête de ce prince ; deux dragons étoient à sa tête , & deux autres à ses pieds. Uffan les fit encore disparoître par le moyen de ses fleches ; & se tournant de mon côté : C'est à-présent , me dit-il Aboutaleb , mon cher frère , que j'ai besoin de tes services ; si je viens à bout de mon entreprise , nous aurons tout ce que je t'ai promis , & tu rendras Zesbet heureuse. Je vais approcher de ce prince , continua-t-il , pour tirer l'anneau qu'il porte à son doigt ; mais je fais qu'un serpent doit s'élancer contre moi dans le moment même , & qu'il me fera mourir ; prends mon arc & ces trois fleches , dit-il ; en me les présentant , & quand tu me verras mort , tire contre moi une de ces fleches , & je ressusciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu'il me recommançoit. Cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché sur ce trône. C'est , me répondit-il , le prophete Salomon ; son anneau est tout-puissant , c'est par son moyen qu'il s'est asservi les hommes , les génies & tous les animaux , & qu'il s'est rendu le maître de tout le monde , en acquérant la connoissance de tous les secrets de la nature ; & si je puis mettre cet anneau à mon doigt , je serai un second Salomon. En disant ces mots , il mit le pied sur le

trône, & fit tous ses efforts pour s'emparer de l'anneau. Alors il fortit de dessous le trône un serpent, qui du seul poison de son haleine fit tomber Uffan & le fit mourir. Quand je le vis dans cet état, je lui tirai une fleche qui lui rendit aussi-tôt la vie. Uffan fit de nouveaux efforts; ils n'eurent pas plus de succès que les premiers, l'haleine empoisonnée du serpent le fit mourir une seconde fois. Je me servis avec succès du même moyen. Si tu me ressuscites encore une fois, me dit Uffan, je n'ai plus rien à craindre, & je suis le plus heureux des hommes. Il voulut encore prendre l'anneau; le serpent le fit encore mourir. Et dans le moment que j'allois tirer la troisième fleche, le ciel s'obscurcit, un tonnerre affreux se fit entendre, tout le rocher s'ébranla; je tombai le visage contre terre. Et quand j'eus repris mes esprits, le serpent me regarda avec indignation, & me dit : Es-tu donc un rebelle? Qui t'engage à rendre service à ce sacrilège? Si tu n'avois pas la protection du grand ami de dieu, je te ferois éprouver un sort pareil au sien. Je jettai promptement mon arc & ma troisième fleche; cette soumission fit retirer le serpent; l'air redevint calme, & je ne pensai qu'à m'éloigner de ce lieu terrible. Je me frottai les pieds de l'huile merveilleuse dont Uffan m'avoit heureusement remis la bouteille, & je marchai sur la mer; j'en traversai six différentes, sans rien rencontrer. Ce ne fut qu'après

qu'après être parvenu à la septième, que j'aperçus une île qui paroissoit d'or. Quand j'y fus entré, je la trouvai couverte de saffran, de palmiers & de grenadiers; à l'aspect de ces fruits, je crus être arrivé dans le jardin d'Eden. Je cueillis de ces fruits qui réparèrent mes forces épuisées; mais je fus très-effrayé quand, en jettant la vue sur l'île, j'aperçus des hommes d'une figure singulière, qui accouroient de tous côtés le sabre à la main, & qui me venoient attaquer; je prononçai le nom de dieu, & ils s'arrêtèrent aussi-tôt, & mirent leur sabre dans leur fourreau, en prononçant eux-mêmes le nom de dieu. Qui cherches-tu dans cette île? me demandèrent-ils. Je cherche Mahomet, leur répondis-je. A ce nom sacré, ils redoublèrent d'attention pour moi, & me dirent qu'ils étoient des génies qui habitoient autrefois avec les anges du tout-puissant, mais qu'ils avoient été envoyés sur la terre, où ils devoient demeurer jusqu'au jour du jugement, pour détruire les idolâtres & ceux qui dans la suite ne croiroient pas la loi du saint prophète. Ils ajoutèrent qu'il ne m'étoit pas permis de demeurer avec eux, & que je devois m'éloigner au plutôt. Leur chef prit alors la parole, & me dit, que dieu ayant permis que je parusse dans leur île, ils devoient tout employer pour avoir soin de moi, & qu'ainsi il alloit me donner les moyens d'en sortir. Je lui témoignai ma reconnoissance, &

je le priaï de me faire conduire le plutôt qu'il le pourroit dans les lieux où il croiroit que je pourrois saluer le saint prophete. Je ne puis, me dit-il, te rien répondre sur ce sujet; je vais faire pour toi l'unique chose qui soit en mon pouvoir. Aussi-tôt il ordonna que l'on sellât un de leurs chevaux, & qu'on lui couvrît les yeux : Car, sans cette précaution, il n'auroit pas été possible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en dieu, & m'assura que j'arriverois heureusement dans un port de la mer rouge, où je trouverois un vieillard & un jeune-homme auxquels je remettrois le cheval qu'ils me confioient. Ils te rendront, continua-t-il, les services qui pourront dépendre d'eux, & t'apprendront peut-être ce que tu cherches, & que j'ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoissance. Mon voyage fut très-heureux; mais le cheval s'éleva si haut dans les airs, que je ne vis aucun objet; il rabattit sur un port de mer, où je trouvai ceux que l'on m'avoit annoncés; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s'il y avoit long-tems que j'avois quitté l'île des génies. Je lui répondis que j'en étois parti sur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues? reprit le vieillard. Cinq ou six, lui répondis-je. Tu as fait, me dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois me lasser d'admirer tous les prodiges qui m'arri-

voient successivement. Je convins avec le vieillard qu'il n'y avoit rien d'impossible à dieu ; mais toujours occupé de l'envie de voir Mahomet , il me parut que je l'attendrissois. On doit tout faire pour un aussi bon motif , me dit-il ; ensuite il ajouta : Quoique notre cheval soit assez fatigué , & qu'il ne soit pas accoutumé à porter un aussi grand poids que le tien , le lieu où tu dois aller , selon les décrets de la providence , est si peu éloigné , que je vais lui ordonner de t'y conduire ; en effet , une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en séparer , est une bagatelle ; de plus , le tems presse. Je lui témoignai ma reconnoissance par mes larmes ; je voulus embrasser ses genoux , il m'en empêcha , & le cheval étant arrivé , il lui dit un mot à l'oreille. Je le montai avec les mêmes précautions ; & dans un moment il m'a conduit ici , m'a jetté dans la cour , & je l'ai perdu de vue.

Si je n'ai point vu Mahomet , reprit alors Abou-taleb , vous devez au moins convenir , belle Zesbet , que ce ne n'est point ma faute , que je n'ai rien épargné pour y parvenir , & que les trois rivaux que mon malheur m'attire , & qui ont eu l'avantage de partir avant moi , ne sont pas plus heureux , quant au principal objet de leur voyage , & qu'ils n'ont pas éprouvé plus de bontés & de faveurs du Tout-puissant que je confesse en avoir reçu.

Alors Zesbet prenant la parole , leur dit : Vous

êtes témoins de ma soumission aux ordres de mon père, vous les voyez écrits de sa main, le prodige est convaincant, & la bonté de Dieu pour vous se manifeste : je vous jure que je vous desire également tous les quatre ; cependant je ne puis épouser que celui qui aura vu Mahomet ; aucun de vous n'est donc mon mari.

Cette douceur & cette égalité de sentimens, loin de calmer les rivaux, ne servant qu'à leur donner la certitude d'être approuvés par l'objet de leurs vœux s'ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obstacle à leur satisfaction, alloit encore augmenter leur animosité. Zesbet la remarquoit avec un trouble & un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler, quand un coup de tonnerre qui se fit entendre malgré la sérénité du ciel, attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard auguste par la beauté de ses traits & par la grandeur de sa barbe, dont la blancheur se confondoit avec celle de ses vêtemens. Il étoit appuyé sur un sabre nud, dans lequel il mettoit sa confiance ; un nuage blanc le portoit, il étoit suivi d'un rayon de la gloire de Dieu, qui se perdoit dans l'immensité des cieux. A cet aspect ils se prosternèrent, n'osant envisager celui qui leur apparoissoit avec un si grand éclat.

Levez-vous, leur dit-il. Ils obéirent, se tenant dans le plus profond respect, & il leur dit : Abdal Mota'lab', Yarab, Aboutaleb, Temimdari, vous



avez trouvé grace devant le Tout-puissant ; tout ce que vous avez vu par sa permission est une récompense de m'avoir cherché. Regardez-moi , je suis Mahomet , je suis le grand ami de Dieu , celui qui , par sa permission , doit répandre la lumière sur la terre ; & jouissez d'un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à-présent , & qui sera envié dans la suite de tous les siècles. Les promesses du sage Oucha vont être accomplies en ta personne , Zesbet ; tes vertus & tes beautés m'ont engagé à te préférer sur toutes les filles de la Mecque : tu te nommeras dorénavant *Amina*. & se tournant ensuite du côté des maris : Vous m'avez vu , leur dit-il , elle est à vous , vous êtes à elle , travaillez donc avec un saint zele à me faire voir le jour pour éclairer l'univers. Tous ceux qui suivront la loi que je dois prêcher pourront avoir quatre femmes ; Zesbet fera la seule qui aura légitimement quatre maris à la fois ; c'est le moins que puisse avoir celle dont je veux naître.

En achevant ces mots , Mahomet disparut ; ils le suivirent des yeux autant qu'ils leur fut possible ; & ils le virent se perdre dans la gloire de dieu.

Zesbet se livrant aux quatre maris que la providence lui avoit destinés , se soumit avec résignation aux ordres du ciel. Le sort décida des arrangemens particuliers ; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence , au milieu de l'abondance que leur four-

nirent fans peine les trésors du célèbre Oucha, qui se découvrirent à leurs yeux; & le grand prophete naquit. -

Moradbak, après avoir fini son histoire, regarda fort attentivement si le roi n'étoit point endormi. Et le voyant éveillé, elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures & de ce grand miracle. Je crois, lui dit le roi, que cette histoire ne m'eût pas été moins salutaire que la première, si je ne m'étois pas avisé d'être attentif pour juger de la préférence; mais j'ai la tête si remplie de génies & de prodiges, que je ne suis pas en état de prononcer. Au lieu de t'aviser de me faire juger de ces extravagantes histoires, ne devois-tu pas voir toi-même que j'ai toujours dormi, & que la fin m'a un peu réveillé? N'importe, raconte-moi seulement des histoires, & ne t'embarasse pas d'autre chose; En voilà cependant assez pour aujourd'hui, va te reposer; je t'attends demain. Elle obéit, & le lendemain elle commença en ces termes;





# HISTOIRE

DE

NAOUR,

ROI DE CACHEMIRE.

**N**AOUR roi de Cachemire, gouvernoit depuis l'âge de quinze ans cette heureuse contrée, avec justice, mais avec sévérité; il vouloit que ses sujets fussent heureux, & qu'ils méritassent de l'être. L'oïveté ne trouvoit jamais grace devant lui; il faisoit acheter la diminution des impôts par un travail assidu, qui par-là devenoit pour ses sujets une double source de richesse. Il exigeoit la plus prompte obéissance, & ne commandoit rien sans raison; & par une conséquence nécessaire, ceux auxquels il donnoit des preuves de sa générosité subissoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureuses l'avoient rendu conquérant; son caractère fier l'avoit toujours suivi dans ses conquêtes & dans sa politique; ses voisins le redoutoient, & ses peuples l'admiroient en le craignant: c'est le sort de la vertu qu'accompagne trop d'austérité. C'est ainsi que Naour régnoit depuis

vingt ans , & son pouvoir paroiffoit fi bien établi fur le courage , l'efprit & la juftice , que jamais on n'eût imaginé qu'il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n'avoit jamais connu les charmes de l'amour , il avoit toujours regardé cette paffion comme une foibleffe de l'humanité : les beautés qu'il avoit eues fans nombre dans fon harem , le lieu fecret de fes plus doux plaifirs , ne lui avoit jamais fait imaginer que l'on pût être foumis à la volonté de celles que l'on foumettroit à la fienne , & devenir l'efclave de fes efclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur , lorsque l'intendant de fon harem lui présenta l'incomparable Fatmé ; elle parut devant lui plus fiéré des avantages dont la nature l'avoit comblée , que Naour ne l'étoit de ceux du trône. La fermeté de l'efprit de ce prince qui jugeoit févèrement de tous les objets , la dureté même de fon cœur , qui n'étoit fenfible qu'au mérite furnaturel ; tous ces fentimens nés en lui , augmentés par l'habitude & la vanité de les pratiquer , furent en un instant humiliés devant fa nouvelle efclave. Cependant elle ne témoignoit aucun orgueil qui pût révolter ; tout étoit graces & beautés dans fa perfonne ; fa fierté même étoit néceffaire à la majefté de fa taille , & à l'arrangement de fes traits.

Naour fentit fa défaite , il en fut piqué , il voulut fe la diffimuler ; & , dans l'efpérance de l'éviter ,

son premier soin fut de se priver d'un objet dangereux ; mais l'amour ne fut pas long-tems sans le ramener. Fatmé feignit de ne pas s'appercevoir des mouvemens qu'elle faisoit naître dans un cœur si fier ; elle s'en applaudit , son amour-propre en fut flatté , & elle ne se rendit aux desirs emportés de son maître , qu'après en avoir triomphé. Le Roi de Cachemire étoit trop excusable de céder à une aussi parfaite beauté ; ses cheveux noirs le disputoient en longueur à ceux de la nuit la plus obscure , & son brillant visage disoit à la lune lorsqu'elle étoit à son quatorzieme jour : Parois , ou je parois. Si un derviche qui passe la nuit dans le recueillement de la prière , avoit seulement vu en songe un objet qui pût lui être comparé , il en auroit perdu l'esprit. Ses dents étoient encore mieux rangées que le plus beau fil de perles ; la fossette de son menton étoit la prison des cœurs ; la délicieuse odeur que toute sa personne répandoit naturellement , surpassoit celle du musc le plus estimé ; & le signe noir qu'elle avoit à-côté de l'œil gauche , étoit une des plus grandes séductions que l'amour eût attachées à toute sa personne.

Naour , le fier Naour , devint en peu de tems si passionné pour la belle Fatmé , au milieu même de la plus vive jouissance , qu'il ne pouvoit vivre sans contempler ses beautés , & sans admirer ses beaux cheveux treffés. Il étoit étonné de tous les

fentimens que la nouveauté rendoit encore plus agréables à son cœur ; il se livroit sans cesse à l'amour le plus tendre , & s'enivroit des attraits de sa belle esclave , qu'il voyoit tous les jours avec un nouveau plaisir. Le signe noir dont il étoit encore plus frappé que de tous ses autres agrémens , étoit un grain semé dans son cœur , qui y produisoit un amour infini. Ce prince , dans les transports de sa passion , composa cette tendre chanson que la Perse chante encore aujourd'hui :

Ce seroit en vain que je ne voudrois pas la suivre ,  
ses beaux cheveux m'ont enchaîné , & m'entraînent  
malgré moi.

Naour , amoureux pour la première fois , ne connoissoit encore ni la défiance ni la jalousie ; son caractère ne lui avoit jusqu'alors laissé voir les femmes qu'avec une sorte de mépris , & son amour le livra d'abord à la confiance la plus tranquille. Ce qui lui restoit même de fierté auprès de Fatmé ne lui laissoit pas douter de sa reconnoissance & de sa tendresse. Puisque j'aime enfin , disoit-il en lui-même , je suis aimé.

Quand la belle esclave fut bien assurée du pouvoir de ses charmes , & qu'elle crut avoir suffisamment assuré son crédit sur l'esprit de son maître , & subjugué son cœur ; quand elle n'eut plus d'inquiétude sur sa conquête , celle de son souverain ne lui parut pas suffisante ; elle en étoit assurée , il

en falloit une autre pour fon bonheur particulier. Et peu flattée d'un amant dans lequel elle reconnoiffoit toujours un maître, elle voulut bleffer un cœur qui ne dût qu'à fon mérite le don qu'elle lui feroit du fien.

Dans ces tems où Cachemire avoit un roi particulier, les harems n'étoient pas gardés avec une grande févérité; il y avoit même plufieurs officiers deftinés pour le fervice du prince, qui n'étoient point eunuques, & qui entroient dans l'intérieur du palais. Naour avoit un favori, nommé Aboucazir, qu'il menoit toujours avec lui; il étoit grand, bien fait, & d'une beauté raviffante; fes paroles étoient auffi douces que le miel, & fon vifage n'étoit couvert que d'un duvet fi doux, qu'il refsembloit à la verdure qui croît fur les bords des fleuves de lait qui coulent dans le paradis. C'étoit lui qui feroit toujours le roi quand il étoit dans l'appartement de Fatmé, & jamais aucun autre officier ne fe tenoit à fes côtés quand il foupoit avec cette belle efclave. Ce fut fur Aboucazir qu'elle jetta les yeux: elle effaya mille fois fes regards pour dénouer le nœud de fa penfée. Quelquefois elle croyoit entrevoir des rayons d'efpérance; mais auffi-tôt elle ne voyoit plus dans toute fa perfonne que les apparences d'un refpect qui la mettoit au défefpoir. Ces tourmens de fon cœur lui rendirent à la fin le repos inconnu, fa beauté même en fut altérée.

Naour en ressentit les plus vives alarmes ; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ses charmes , les regards tendres & compatissans qu'Aboucazir ne put s'empêcher de laisser tomber sur elle , ne tardèrent pas à la ranimer , comme une jeune fleur qu'un triste orage a courbée & flétrie , reprend son éclat & sa fraîcheur au premier rayon d'un soleil bienfaisant. Il est vrai que ces témoignages furent si sages & si modérés , que Fatmé n'en pouvoit tirer qu'une légère espérance ; elle s'y livra cependant avec transport.

Ces premières démarches accoutumèrent bientôt l'amante & l'amant à se servir de leurs yeux & de leurs paupières pour se faire des demandes & des réponses , en attendant l'heureuse occasion de pouvoir exprimer ces tendres reproches , ces douces questions & ces aimables assurances qui font le charme de tous les amours , mais plus encore de l'amour naissant.

Le tems qui leur étoit le plus favorable étoit celui des soupers , parce qu'ils se voyoient de plus près & plus long-tems. Fatmé qui ne croyoit vivre que lorsqu'elle voyoit son amant , ne songea qu'à les rendre plus fréquens , & la proposition qu'elle en fit au roi , dont il attribuoit la cause au desir de le voir plus souvent , ne servit encore qu'à l'enflammer davantage.

Un jour que le prince & la belle esclave étoient



à table vis-à-vis l'un de l'autre , Fatmé laissoit tomber ses regards , toutes les fois qu'elle le pouvoit faire sans danger , sur Aboucazir. Il servoit son maître , & plus libre dans ses regards , puisqu'étant derrière lui il ne pouvoit en être aperçu , il la dévoroit des yeux ; tandis que Naour la regardoit elle-même avec tant de passion , qu'il ne voyoit qu'elle dans la nature , & croyoit lire sur ses joues vermeilles ce passage du divin alcoran : La femme est le plus bel ouvrage du créateur. Les regards n'étant pas suffisans pour rassurer & nourrir le cœur de Fatmé ; cette belle des belles qui vouloit prolonger le plaisir de voir son nouvel amant , & celui d'en être vue , qui vouloit encore trouver les moyens de lui faire connoître l'étendue de son amour , & rendre le sien plus hardi , proposa au roi de lui conter une histoire. J'y consens , reprit-il , quand nous serons fortis de table ; je jugerai avec transport des charmes de ton esprit ; je suis sûr qu'ils égalent ceux que toute ta personne offre à mes yeux. Si j'osois représenter quelque chose à mon souverain seigneur , reprit la belle fille , il me semble qu'une histoire doit être plus agréable dans la situation où nous sommes. Lorsqu'elle est moins intéressante , on prend un fruit , on demande un cherbet , ou quelques coupes de vin de Chiras ; il augmente la vivacité de celui qui raconte , & dédommage celui qui écoute des instans d'ennui , &

je sens que cette ressource m'est absolument nécessaire. Cette feinte modestie lui attira les éloges qu'elle en attendoit, & ne donna que plus d'envie de l'entendre; les regards d'Aboucazir, & les discours du roi lui témoignèrent combien ils en feroient charmés. La gaieté vive & la grace dont elle avoit accompagné cette proposition, avoit disposé leurs esprits par ses plus fortes illusions. Fatmé n'ayant plus rien qui l'empêchât de parler, prit ainsi la parole :

---

# H I S T O I R E

*D E*

## NAERDAN

*E T D E*

## G U Z U L B E C.

**H**USSENDGIAR, riche marchand de Pierreries, habitoit Erzerum; il étoit déjà dans un âge avancé, & de toutes ses esclaves & de ses femmes il n'avoit obtenu du ciel qu'une fille. Si elle ne pouvoit le satisfaire du côté des espérances de son commerce, elle le rendoit heureux par les grâces dont la na-

ture avoit orné sa figure, en même tems qu'elle avoit rendu son esprit susceptible de tous les talens. Elle n'avoit que six ans, lorsqu'Ali, surnommé Timur, qui avoit toujours été des amis d'Huffendgiar, vint à mourir, ne laissant aucune fortune à son fils unique, malgré la réputation qu'il avoit toujours eue d'être riche. En rendant les derniers soursirs entre les bras d'Huffendgiar, il lui recommanda ce fils, seul objet de ses regrets. Ce véritable ami s'en chargea avec plaisir; ce fut d'abord sans autre vue que celle de satisfaire à l'amitié, qu'il donna tous ses soins à cet enfant; mais Naerdan, c'est le nom du fils de Timur-Ali, les mérita bientôt lui-même. La douceur faisoit son caractère, & son intelligence étoit au-dessus de son âge; la reconnoissance fut le premier sentiment de son cœur. Huffendgiar s'applaudissoit du legs que lui avoit fait son ami, & partageoit sa tendresse entre Naerdan & Guzulbec sa fille unique. Ils étoient élevés ensemble; leur enfance qui les unissoit par des plaisirs communs, la liberté qu'ils avoient d'être toujours ensemble; ou plutôt les charmes naissans de Guzulbec & le mérite de Naerdan, établirent dans leurs cœurs un goût que rien ne put détruire. Huffendgiar s'en aperçut; mais loin d'apporter aucun obstacle à leurs sentimens, il paroissoit au contraire les approuver. Le ciel qui lui avoit refusé un successeur, lui en donnoit un dans le fils de son ami, qui s'en rendoit

plus digne chaque jour , & Huffendgiar avoit le plaisir de faire un élève au gré de ses desirs.

Quand Naerdan , qui se trouvoit de fort peu d'années plus âgé que Guzulbec , eut atteint l'âge de douze ans , on ne lui permit plus de la voir , elle fut renfermée dans l'appartement des femmes , & Naerdan confié à ceux qui devoient lui donner une éducation convenable aux desseins qu'Huffendgiar avoit formé pour son établissement. Cette séparation lui fut infiniment sensible ; mais elle le fut pour le moins autant à Guzulbec , qui moins distraite que lui , ne s'occupa plus que d'un amour dont la privation de ce qu'elle aimoit , venoit de lui découvrir toute la violence. Il s'accrut long-tems dans la solitude , & n'osant écrire à son amant , elle n'avoit d'autre ressource , pour le faire lire dans son cœur , que les salams qu'elle lui envoyoit par un esclave qui en ignoroit le mystère. Le premier qu'elle lui fit tenir fut un petit paquet de gingembre ( 1 ) : c'étoit faire de grandes avances , sans doute ; mais une passion aussi vive que la sienne ne consultoit plus la retenue ; elle trembloit dans l'attente de la réponse ; elle craignoit de n'être plus aimée. Quelle fut sa joie , lorsqu'on lui rapporta de la part de Naerdan un petit morceau de drap bleu ( 2 ) ! Ce

---

( 1 ) Mon cœur ne brûle que pour toi.

( 2 ) Je suis toujours amoureux de vous.

figne n'exprimoit pas, à la vérité, un sentiment aussi tendre qu'elle l'auroit désiré ; mais enfin elle n'étoit pas oubliée, on l'aimoit encore ; le charme de cette idée dura peu de tems. Il fit place à des regrets & à des desirs d'autant plus vifs, qu'elle ne doutoit point que Naerdan ne les partageât. En prononçant ces derniers mots, Fatmé les adressoit à Aboucazir ; & les accompagnoit des regards les plus tendres. Il faut avouer, dit-elle, en interrompant elle-même son récit, & fixant, pour un instant, sur le roi de Cachemire, ses beaux yeux qu'elle ramena insensiblement sur l'attentif Aboucazir ; il faut avouer, continua-t-elle, que la malheureuse Guzulbec étoit à plaindre ; renfermée dans un sérail trop respecté par son amant, elle comptoit les instans de sa jeunesse & de sa beauté. Quels avantages, disoit-elle, quels trésors dissipés sans fruit ! De quel retour ma tendresse ne devoit-elle pas être payée ! Ah ! combien le germe de notre amour ; cultivé par mes soins, auroit poussé de rameaux qui se seroient courbés sous le poids des fruits les plus délicieux ! Mais, non ; celui que j'adore ne m'aime point, puisqu'un vain respect. . . Je ne vous rapporterai point, seigneur, continua Fatmé, les soupçons qui succédoient aux plaintes de la triste Guzulbec ; je vous ai promis son histoire, & je la reprends. Naerdan, parvenu à l'âge de quinze ans, sentit à tel point les avantages du commerce, & profita si

parfaitement des leçons qu'il avoit reçues , que la reconnoissance qu'il avoit pour Huffendgiar , jointe à son intelligence naturelle , lui fit avoir un soin particulier de ses affaires ; ce bon maître les lui confia pendant le cours de plusieurs voyages qu'il fit aux Indes. Elles prospérèrent entre ses mains , & la vente des marchandises qu'il lui avoit laissées dans ses magasins d'Erzerum , produisit encore plus de profit à Huffendgiar , que ses voyages. Cependant Naerdan , par une délicatesse & une fidélité rares à trouver dans un cœur amoureux , avoit rompu le commerce qu'il avoit avec Guzulbec ; son amour ne s'éteignit pas ; mais il lui imposa silence , & il en sacrifia tous les dehors à la probité. Il n'osoit plus prétendre à épouser la fille de son maître , à qui le ciel , contre toute espérance , venoit enfin d'accorder un fils. Cette générosité , continua Fatmé , loin de diminuer les sentimens de Guzulbec , ne servit qu'à les entretenir. Huffendgiar , dans la joie que lui caufoit la naissance imprévue de son fils , ne pouvoit tarir sur les louanges que Naerdan méritoit , & disoit publiquement que l'héritier dont la nature avoit satisfait ses desirs , étoit seul capable de déranger les projets qu'il avoit formés en sa faveur ; ajoutant que sa vertu , sa droiture & son intelligence l'auroient déterminé à lui donner sa fille & tous ses biens , mais qu'il espéroit faire la fortune d'un de ses amis , en lui donnant un pareil gendre.

Ces éloges engagèrent Cara Mehemiet , beau-frère d'Huffendgiar à lui demander Naerdan pour sa fille ; il prétendoit même conclure le mariage aussi-tôt qu'il feroit de retour d'un voyage aux Indes, qui devoit au moins l'occuper pendant huit ou neuf mois. Comme il étoit jouailler de sa profession, Naerdan consentit à cette proposition, non par aucun desir de richesse & d'établissement, mais pour se guérir d'un amour qu'il ne pouvoit plus regarder que comme une ingratitude.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de Guzulbec ; elles couvrirent son cœur de fureur ( 1 ), elle envoya inutilement à son amant une pomme ( 2 ), un morceau d'étoffe couleur d'aurore ( 3 ), une olive ( 4 ), & un charbon de bois ( 5 ). Ces tendres signes de l'excès de sa douleur & de sa jalousie ne firent point changer la cruelle résolution du trop vertueux Naerdan. Ici Fatimé s'interrompant encore ; ne put se refuser une réflexion, dont le sens, qui

( 1 ) Herbe dont les femmes se noircissent les cheveux & les sourcils, & qui est une image de la douleur & du chagrin.

( 2 ) Ne t'éloigne point de moi, ô printems de ma vie.

( 3 ) Otes-moi donc la vie.

( 4 ) J'aimerois mieux te voir mort, que vivant inconstant.

( 5 ) Mais non ; que je meure, & que tu vives longtemps.

n'avoit rien que de simple pour le roi de Cachemire, étoit un reproche pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, se sacrifier soi-même aux sentimens d'une juste reconnoissance; mais la vertu nous permet-elle d'autres victimes? On est charmé de trouver, dans le cœur de ce qu'on aime, les principes de la vertu, mais ils dégénèrent en barbarie; quand on les pousse trop loin. Eh! comment peut-on se résoudre à lui sacrifier ce que l'on aime? Car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne survivroit pas à son malheur; mais le juste ciel, le ciel moins sévère que lui, ne consentit pas à sa perte. Cette tendre amante au désespoir, ne sachant à qui s'adresser dans son infortune, confia ses peines à une vieille Juive qui lui vendoit souvent des bijoux étrangers. La vieille parut sensible à son état, mais plus encore à la récompense qu'elle lui promit, si elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui est en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec; que Naerdan ne soit point à une autre; & je te jure par le saint prophete, que je ne possède rien qui ne soit à toi. Que n'ai-je tous les trésors de l'Inde, pour t'engager à me servir! La Juive la quitta, en lui promettant de la secourir, & l'assurant qu'elle auroit bientôt de ses nouvelles.

Le jour qui suivit celui où la Juive avoit fait à Guzulbec des promesses si consolantes, Huffendgiar



rencontra dans les rues d'Erzerum Cara Mehemmet , qui n'en étoit parti que depuis quatre mois. Il lui témoigna la surprise que lui causoit un si prompt retour. Cara Mehemmet , lui répondit , qu'il avoit trouvé un de ses correspondans à motié chemin du lieu où il vouloit aller , qu'il lui avoit remis les fonds qu'il avoit dans l'Inde , d'une façon très-avantageuse , & qu'il étoit résolu de ne plus s'exposer à de si grandes fatigues que son âge ne permettoit pas de soutenir , qu'il vouloit enfin goûter le repos que ses richesses lui permettoient de trouver dans sa patrie. Huffendgiar le fit souvenir sur le champ de l'engagement qu'il avoit pris avec lui , pour le mariage de Naerdan & de sa fille. Cara Mehemmet lui dit , qu'il étoit prêt de le remplir ; mais qu'il vouloit que les noces se fissent dans une maison de campagne , dont il avoit fait l'acquisition. Huffendgiar consentit sans peine à cette proposition. Ils partirent sur le champ pour aller chercher Naerdan ; ils le trouvèrent occupé des affaires d'Huffendgiar. Et Cara Mehemmet lui dit : Mon fils , si vous voulez me suivre , je vous ferai voir ma fille , elle n'est âgée que de quinze ans , & vous l'épouserez , si elle vous convient. Naerdan lui répondit avec politesse , mais cependant avec froideur , & les suivit avec une espèce de joie , dans l'espérance de détruire par ce moyen une passion à laquelle il croyoit ne devoir plus s'abandonner.

Cara Mehemmet les conduisit hors des portes de la ville. Huffendgiar en lui voyant prendre ce chemin, lui dit : A-propos, mon ami, que signifie donc cette maison que je ne vous connois pas ? Cara Mehemmet lui répondit : Il faut jouir de ses richesses ; vous verrez de quelle façon ma nouvelle habitation est ornée ; depuis long-tems je me fais un plaisir de l'étonnement que vous allez avoir ; le mariage de ma fille avec Naerdan est le terme du mystère que j'ai fait jusqu'aujourd'hui d'une retraite délicieuse dont je vais jouir paisiblement, en laissant à Naerdan avec les avantages de mon commerce, tous les soins qu'il me donnoit. En achevant ces mots, ils arrivèrent devant une grande maison dont la porte étoit gardée par deux portiers. Naerdan fut étonné de voir un nombreux cortège de pages au pied de l'escalier. Ils étoient magnifiquement vêtus, leurs chemises étoient de soie, leurs culottes de satin, leurs jupons de taffetas des Indes, leurs caffetans de taffetas ondé, & leurs ceintures de pierres précieuses taillées aux Indes. Ces pages marchèrent devant eux avec beaucoup de respect, & les conduisirent dans une salle d'audience superbement meublée. Quand ils eurent pris leur place sur le sofa, on leur apporta du café & des confitures, & bientôt on leur servit un repas splendide & délicat. Les plats étoient d'argent & le linge étoit richement brodé. Après le dîner, Cara Mehemmet pria

Huffendgiar de passer dans une autre chambre pour le laisser avec Naerdan auquel il avoit des affaires particulières à communiquer. Huffendgiar les laissa seuls. Cara Mehemmet ouvrit une armoire qui donnoit dans l'appartement de ses femmes, & il appella sa fille. Elle répondit sur le champ avec une voix aussi douce que celle d'un ange, & si agréable, qu'elle causa même une forte d'émotion à Naerdan. Cette beauté ne fut pas long-tems sans paroître, & sans faire voir des charmes frappans; car l'éclat de son teint surpassoit celui de la lune quand elle est dans son plein. En arrivant auprès de son père, elle se jeta à ses genoux, & les embrassa en disant: Que souhaitez-vous, mon père, de votre esclave? Je suis charmé, lui répondit Cara Mehemmet, de vous trouver dans les dispositions où je vous souhaitois; je veux vous donner en mariage à Naerdan que vous voyez: y consentez-vous? J'ai déjà dit à mon père, reprit cette jeune beauté, que son esclave fera tout ce qu'il lui ordonnera; elle est prête non-seulement à épouser Naerdan qu'il lui présente, mais encore le dernier de ses serviteurs; le plaisir d'obéir à mon souverain seigneur, ajouta-t-elle, fera toujours la plus grande satisfaction de mon ame. En achevant ces mots, elle se retira & sortit de la chambre. Eh bien, mon fils, dit alors Cara Mehemmet, que dites-vous de ma fille? en êtes-vous content? Quel est l'homme,

lui répondit Naerdan , à qui une semblable beauté pourroit ne pas plaire ? Cara Mehemmet satisfait de cette réponse , envoya promptement chercher l'iman du quartier , & tirant ensuite une bourse dans laquelle il y avoit trois mille sequins : Prenez cet argent , mon fils Naerdan , lui dit-il ; & quand je vous demanderai en présence de l'iman ce que vous apportez en mariage à ma fille , vous me répondrez , trois mille sequins ; & pour-lors vous me donnerez cette bourse pour son douaire. L'iman ne se fit point attendre ; il arriva suivi du maître d'école & du Muczian. On servit aussi-tôt la table , & sur la fin de ce nouveau repas , Cara Mehemmet dit à l'iman : Je donne ma fille à Naerdan , que vous voyez , s'il a trois mille sequins pour assurer son douaire. Hufsendgiar voulut aussi-tôt les donner , mais Naerdan présenta la bourse que son beau-père lui avoit donnée ; & cette affaire n'éprouvant aucune autre difficulté , fut bientôt terminée. Le contrat fut donc dressé , & la cérémonie de l'iman fut encore suivie d'un nouveau repas. Quand on fut à la fin , Naerdan s'approcha d'Hufsendgiar , & lui dit : Je ne dois pas coucher seul cette nuit ; ne seroit-il pas à-propos que j'allasse aux bains ? Cara Mehemmet voulut savoir ce que desiroit son gendre. Quand il l'eut appris , non-seulement il approuva son dessein , mais il l'assura que cette purification étoit nécessaire après la cé-

rémonie de l'iman. Il appella des esclaves qui le conduisirent aux bains délicieux que l'on avoit préparés dans la maison même, & demeura toujours à table. Naerdan vint ensuite l'y retrouver, & son beau-père le fit entrer dans l'appartement des femmes, & coucher avec sa nouvelle épouse.

Quand il eut éprouvé des plaisirs qu'il croyoit devoir bannir de son cœur le souvenir de Guzulbec, il sentit avec chagrin qu'il ne lui étoit pas moins attaché qu'auparavant. Ces idées l'occupèrent quelque tems ; mais enfin il fut obligé de s'abandonner au sommeil. Le jour ne le réveilla pas tant encore qu'un besoin très-pressant, qu'il ne pouvoit cependant satisfaire, n'osant se lever ni faire le moindre mouvement, dans la crainte d'éveiller sa charmante épouse dont la tête étoit appuyée sur son bras. Enfin ne pouvant plus se retenir, il retira son bras le plus doucement qu'il lui fut possible. Mais quelle fut sa surprise quand il vit cette belle tête, cette tête un des chef-d'œuvres de la nature, se détacher de son corps, & tomber en bas du lit en roulant jusqu'à la porte ! A cet affreux spectacle, il oublia tous ses besoins, & demeura perclus de tous ses membres.

Il étoit depuis quelque tems dans cette cruelle situation, lorsque Cara Mehemmet envoya savoir comment les nouveaux mariés avoient passé la nuit. On trouva la porte fermée ; le malheureux Naerdan n'étoit pas en état de l'ouvrir, ni même d'entendre

frapper, car il avoit perdu toute connoissance. On fut donc obligé de l'enfoncer ; la tête & le sang que l'on apperçut firent pouffer de grands cris à tous les esclaves, & ces cris attirèrent Cara Mehemmet, qui fit aussi-tôt venir le cadi. On mit Naerdan en prison & on le chargea de fers, pour le livrer bientôt au supplice.

Les mauvaises nouvelles qui courent avec tant de rapidité, instruisirent bientôt Guzulbec de ces tristes événemens ; elle eut le cœur percé en apprenant le danger que son amant couroit. La juive ne fut pas long-tems sans se présenter devant elle. Elle lui dit en l'abordant : Eh bien, êtes-vous contente ? Vous ne devez plus craindre de rivale, & . . . . . Ah cruelle ! lui répondit tendrement Guzulbec ; rends-lui la vie, & n'expose point les jours de mon amant. Tu ne pourras échapper à ma juste vengeance, poursuivit-elle en la regardant avec des yeux animés par la fureur, que dans de pareilles situations les caractères les plus doux n'expriment pas d'une façon moins terrible que les plus emportés. La juive se retira promptement.

Cependant Huffendgiar ne fut pas plutôt informé du malheur de Naerdan, car il ne pouvoit le croire coupable d'aucun crime, qu'il se rendit à la prison. Il accouroit pour le consoler & favoir quel service il pourroit lui rendre. Naerdan lui fit un récit fidele de son aventure sur laquelle Huffendgiar ne fut quel

jugement il devoit porter ; & il fortit promptement pour chercher les moyens de travailler à sa justification , sans trop savoir comment il pourroit y réussir. Son premier soin fut d'aller trouver Cara Mehemmet dans sa nouvelle maison où le malheur étoit arrivé , pour s'informer de ce qu'on y disoit. Mais il fut bien surpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment , & de voir à la place une vieille masure , dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard qui lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche , lui répondit Huffendgiar , une grande maison qui , ce me semble , étoit encore hier ici. Il est vrai qu'il y en avoit une , reprit le vieillard , mais tu vois clairement qu'il n'y en a plus. Ton étonnement cessera , poursuivit-il après quelques momens de silence , quand tu sauras que je suis un génie , & que les sentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m'ont touché. J'ai pris la figure d'une vieille juive pour en être plus éclairci ; j'ai pris encore celle de Cara Mehemmet , qui ne doit arriver que ce soir dans cette ville ; j'ai bâti la maison dans laquelle tu as soupé hier , & dans laquelle on a célébré les prétendues noces de Naerdan. Va lui promettre ta fille , continua-t-il d'un ton sévère ; un honnête homme dans ta famille vaut mieux que tous les trésors. Naerdan aura soin de ton fils ; sa vertu fera tout prospérer chez toi. Si tu ne m'accordois pas une demande aussi juste , je te

ferois repentir mille fois par jour de tes refus. Huffendgiar promet au génie tout ce qu'il exigeoit de lui ; & l'esprit aérien lui dit : Tu peux aller trouver le cadi qui a fait mettre Naerdan en prison ; obtiens de lui qu'il vienne ici , & quand il aura visité les lieux , & qu'il les aura trouvés si différens de ce qu'ils étoient ce matin , il ne pourra douter que l'aventure de Naerdan ne soit un enchantement ; & pour-lors tu pourras aisément obtenir de lui la liberté de celui qui est injustement prisonnier.

Huffendgiar obéit au vieillard. Tout se passa comme il l'avoit prévu. L'arrivée du véritable Cara Mehemmet , qui dans ce moment parut à cheval à la tête de ses esclaves , confirma le cadi dans la vérité du rapport qu'on lui faisoit ; il rendit la parole qu'Huffendgiar avoit exigée de lui , de donner sa fille à Naerdan. Ce tendre amant fut rendu à la constante Guzulbec , & le ciel qui les avoit protégés combla leur union de toutes les félicités.

Vous voyez , seigneur , poursuivit alors Fatmé , tout ce qu'inspire un amour bien vif pour se faire entendre , & tout ce qu'il emploie pour réussir ; souvent même il fait courir des risques à ce qu'il aime par une timidité mal placée. Si Guzulbec & Naerdan eussent parlé à Huffendgiar , peut-être ils l'auroient touché ; Naerdan auroit pu enlever Guzulbec : que fais-je ce qu'ils auroient pu faire ? Tout , continuat-elle , hors de demeurer dans l'inac-



tion, & fans le génie, je ne fais ce qu'ils feroient devenus.

Divine Fatmé, lui répondit Naour, charmé du nouveau plaisir qu'il venoit d'éprouver, j'aime à penser comme toi; cependant je ne puis blâmer Naerdan, sa modestie & sa retenue m'ont charmé; mais je ne pense qu'au fingulier plaisir de faire des découvertes agréables dans ce qu'on aime. Je compte ajoutat-il, que tu n'en demeureras pas à cette feule histoire, & qu'une autre fois.... Oui, Sire, interrompit Fatmé, je fuis trop heureufe de pouvoir vous amuser; mais je vous prie de m'accorder une grace. Quelle est-elle? reprit Naour avec bonté; & que defire la souveraine de mon cœur, & le plaisir de mes yeux? Il m'a paru, feigneur, lui répondit-elle, qu'Aboucazir m'écoutoit avec une attention qui prouve qu'il aime ces fortes d'histoires. Quand on les aime on en fait, & je fouhaiterois lui en entendre conter une. Fatmé vouloit donner au trop timide Aboucazir le moyen de lui répondre; elle comptoit démêler fes sentimens pour elle dans quelques traits d'une histoire étrangère; ne voulant pas perdre une reffource adroite dont elle lui avoit donné l'exemple, elle preffa le Roi d'ordonner à fon amant de la fatisfaire. Je confens à ce que tu me proposes, reprit Naour. Aboucazir eut beau s'en défendre quelque tems, le Roi lui dit en fortant: Je t'ordonne demain, à la fin de notre foupper, de

conter une histoire ; je te pardonne d'avance , si tu ne nous amuses pas , tout le monde ne peut pas conter ; ne voudrois-tu pas t'en acquitter aussi bien que Fatmé ? Aboucazir lui témoigna par son profond respect qu'il lui obéiroit. Et le lendemain après avoir été mille fois rassuré par les tendres regards de Fatmé , il prit ainsi la parole :

---

## HISTOIRE

### *DU DERVICHE*

### ABOUNADAR.

UN derviche , vénérable par son âge , tomba malade chez une femme veuve depuis long-tems ; & qui vivoit dans une grande pauvreté dans le fauxbourg de Balsora. Il fut si touché des soins & du zele avec lesquels il avoit été secouru , qu'au moment de son départ , il lui dit : J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule , mais que vous n'avez point assez de bien pour le partager avec votre fils unique , le petit Abdalla ; si vous voulez me le confier , je ferai mon possible pour reconnoître en lui les obligations que je vous

*[The text in this block is extremely faint and illegible due to low contrast and blurring. It appears to be a large block of text, possibly a list or a series of entries, but no specific words or numbers can be discerned.]*



*Tu peux entrer, mon cher Abidalla, songes  
qu'il ne tient qu'à toi de me rendre  
un grand service.*

ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie; & le derviche partit avec le jeune-homme, en l'avertissant qu'ils alloient faire un voyage de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué; enfin il en eut autant de soin qu'il en auroit eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il étoit reconnoissant de ses bontés, mais le vieillard lui disoit toujours : Mon fils, c'est par les actions que la reconnoissance se prouve; nous verrons en tems & lieu.

Ils se trouvèrent un jour en continuant leur voyage dans un endroit écarté, & le derviche dit à Abdalla : Mon fils, nous voici au terme de nos courses; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre, & fasse une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein. Auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain? continua-t-il. Abdalla lui jura qu'il pouvoit compter sur son obéissance & sur son zele. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta du parfum; il lut & pria quelques momens, à la fin desquels la terre s'ouvrit, & le derviche lui dit : Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service, & que voilà peut-être la seule

occasion de me témoigner que tu n'es point un ingrat : ne te laisses point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver ; ne pense qu'à te saisir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte , il m'est absolument nécessaire, viens aussi-tôt me l'apporter. Abdalla promit-tout , & descendit plein de confiance dans le souterrain. Mais oubliant ce qui lui avoit été si expressément recommandé , dans le tems qu'il remplissoit ses vêtemens de l'or & des diamans dont le souterrain renfermoit des amas prodigieux , l'ouverture par laquelle il étoit entré, se ferma. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui avoit si fort recommandé ; & quoique la situation où il se trouvoit fût des plus terribles , il ne s'abandonna point au désespoir. Et ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvoit devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s'étoit refermé que parce qu'il n'avoit pas exactement suivi les ordres du derviche ; il se rappella les bontés & les soins dont il l'avoit accablé, se reprocha son ingratitude, & finit par s'humilier devant dieu. Enfin , après beaucoup de peines & d'inquiétudes , il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverné obscure. Ce ne fut , à la vérité , qu'après l'avoir suivi un assez long espace de tems , qu'il apperçut une petite ouverture couverte de ronces & d'épines,

par

par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'appercevroit pas le derviche ; mais ses soins furent inutiles ; il vouloit lui remettre le chandelier qu'il avoit tant envie d'avoir, & formoit le deffein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avoit pris dans le trésor, pour se passer de son secours.

N'apperveant point le derviche, & ne reconnoissant aucun des lieux où il avoit passé, il marcha quelque tems au hazard, & fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyoit très-éloigné. Elle lui demanda d'abord des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé, & le danger qu'il avoit couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avoit eue ; ensuite il lui montra les richesses dont il s'étoit chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avoit voulu que faire l'épreuve de son courage & de son obéissance, & qu'il falloit profiter du bonheur que la fortune lui avoit présenté, ajoutant que telle étoit sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemploient ces trésors avec avidité, qu'ils en étoient éblouis, & qu'ils faisoient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude & sa désobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avoit résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que

que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis ; il dit en se prosternant : Ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avois pas envie de rendre, & le chandelier que je voulois remettre au derviche m'est demeuré ; c'est une preuve qu'il lui appartient, & que le reste étoit mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne font pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, fans y faire aucune réflexion, il mit dans ce chandelier la lumière qui devoit les éclairer. Aussi-tôt ils virent paroître un derviche, qui tourna pendant une heure, & disparut après leur avoir jetté un aspre (1). Ce chandelier avoit douze branches. Abdalla, qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avoit vu la veille, voulut juger de ce qui pourroit arriver le lendemain, s'il mettoit une lumière dans chacune. Il le fit, & douze derviches parurent à l'instant ; ils tournèrent également pendant une heure, & leur jettèrent chacun un aspre en disparoissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie, & toujours elle eut le même succès ; mais jamais il ne put réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que leur donnoient les derviches étoit suffisante pour

---

(1) Petite monnoie.



les faire subsister dans une certaine aisance , lui & sa mère ; ils avoient été long-tems sans en desirer davantage pour être heureux , mais elle n'étoit pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. Ce n'est jamais sans danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses. La vue de ce qu'ils avoient cru posséder , les projets qu'ils formoient sur l'emploi qu'ils en feroient , toutes ces choses avoient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla , que rien ne pouvoit les effacer. Ainsi , voyant le peu d'avantage qu'il retiroit du chandelier , il prit le parti de le reporter au derviche , dans l'espérance qu'il pourroit obtenir le trésor qu'il avoit vu , ou du moins retrouver les richesses qui s'étoient évanouies à ses yeux , en lui rapportant une chose pour laquelle il avoit témoigné un si grand desir. Il étoit assez heureux pour avoir retenu son nom & celui de la ville qu'il habitoit. Il partit donc au plutôt pour se rendre à Magrebi , il fit ses adieux à sa mère , & se mit en marche avec son chandelier , qu'il faisoit tourner tous les soirs , & qui lui fournissoit par ce moyen de quoi vivre sur sa route , sans avoir besoin de recourir à la compassion & aux aumônes des fideles. Quand il fut arrivé à Magrebi , son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison Abounadar étoit logé. Il étoit si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure ; il s'y rendit aussi-tôt ,

& trouva cinquante portiers qui gardoient la porte de sa maison ; ils avoient chacun un bâton , avec une pomme d'or à la main ; les cours de ce palais étoient remplies d'esclaves & de domestiques ; jamais enfin le séjour d'aucun prince n'avoit étalé tant de magnificence. Abdalla frappé d'étonnement & d'admiration , ne pouvoit se déterminer à passer plus avant. Certainement , disoit-il en lui-même , ou je me suis mal expliqué , ou ceux à qui je me suis adressé ont voulu se moquer de moi , voyant que j'étois étranger ; ce n'est point ici la demeure d'un derviche , c'est celle d'un roi.

Il étoit dans cet embarras , quand un homme vint à lui , & lui dit : Abdalla , sois le bien arrivé ; mon maître Abounadar t'attend depuis long-tems ; ensuite il le conduisit dans un pavillon agréable & magnifique , où le derviche étoit assis. Abdalla frappé des richesses qu'il voyoit de tous les côtés , voulut se prosterner à ses pieds ; mais Abounadar l'en empêcha , & l'interrompit quand il voulut se faire un mérite du chandelier qu'il lui présenta. Tu n'es qu'un ingrat , lui dit-il , crois-tu m'en imposer ? Je n'ignore aucune de tes pensées ; & si tu avois connu le mérite de ce chandelier , jamais tu ne me l'aurois apporté. Je vais te faire connoître sa véritable utilité. Aussi-tôt il mit une lumière dans chacune de ses branches , & quand les douze derviches eurent tourné quelque tems , Abounadar leur donna à chacun

un coup de bâton , & dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins , de diamans & d'autres pierres précieuses. Voilà , lui dit-il , l'usage que l'on doit faire de cette merveille. Au reste , je ne l'ai jamais désirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère , & que je suis bien aisé de montrer à ceux qui de tems-en-tems viennent me rendre visite. Et pour te prouver , ajouta-t-il que la curiosité est le seul motif de la recherche que j'en ai faite , voici les clefs de mes magasins , ouvre-les , & tu jugeras quelles sont mes richesses ; tu me diras si le plus insatiable des avarés ne s'en contenteroit pas. Abdalla lui obéit , & parcourut douze magasins d'une très-grande étendue , si remplis de toutes sortes de richesses , qu'il ne pouvoit distinguer celles qui méritoient le plus son admiration ; mais toutes méritoient & produisoient son desir. Cependant le regret d'avoir rendu le chandelier , & celui de n'en avoir pas connu l'usage , déchiroient le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en appercevoir , au contraire , il le combla de caresses , le garda quelques jours dans sa maison , & voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avoit fixé pour son départ , il dit : Abdalla , mon fils , je te crois corrigé par ce qui t'est arrivé , du vice affreux de l'ingratitude. Cependant je te dois une marque de recon-

noissance pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m'apporter une chose que j'avois desirée ; tu peux partir , je ne te retiens plus ; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter ; je t'en fais présent , aussi bien que d'un esclave qui conduira jusques chez toi deux chameaux chargés d'or & de pierres précieuses que tu choisiras toi-même dans mes trésors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur sensible à l'avarice peut exprimer quand on satisfait sa passion , & alla se coucher en attendant le lendemain , jour fixé pour son départ.

Pendant la nuit , il fut toujours agité , sans pouvoir penser à autre chose qu'au chandelier & à ce qu'il produisoit. Je l'ai eu , disoit-il , si long-tems en ma puissance ! jamais Abounadab n'en eût été possesseur sans moi. Quel risque n'ai-je point couru dans le souterrain ! Pourquoi possède-t-il aujourd'hui ce trésor des trésors ? Parce que j'ai eu la bonne-foi , ou plutôt la sottise de le lui rapporter ; il profite de mes peines & du danger que j'ai pu courir dans un si grand voyage. Et que me donne-t-il en reconnaissance ? deux méchans chameaux chargés d'or & de pierreries ; en un moment le chandelier m'en eût fourni mille fois davantage. C'est Abounadar qui est un ingrat , disoit-il. Quel tort lui ferois-je en prenant ce chandelier ? aucun , assurément , car il est si riche , & moi , que possède-je ? Ces idées

Il déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier. La chose ne lui fut pas difficile, Abounadar lui avoit confié les clefs de ses magasins. Il savoit où le chandelier étoit placé, il s'en faisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il remplissoit de piéces d'or & des autres richesses qu'on lui avoit permis d'emporter, & le fit charger avec tout le reste sur ses chameaux. Il n'eut plus d'autre empressement que de s'éloigner, & après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clefs, & partit avec son cheval, son esclave & ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balsora, il vendit son esclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté ni de la source de ses richesses. Il en acheta un autre, & se rendit sans obstacle chez sa mère, qu'il voulut à-peine regarder, tant il étoit occupé de ses trésors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux & le chandelier dans une chambre au fond de la maison; & dans l'impatience où il étoit de repâître ses yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier, & les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux loix du talisman. Mais il n'avoit pas remarqué qu'Abounadar tenoit, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, se servit de

sa droite ; & les derviches , au lieu de devenir des monceaux de richesses , tirèrent aussi-tôt de dessous leur robe chacun un bâton formidable , dont ils le frappèrent si long-tems & si fort , qu'ils le laissèrent presque mort , & disparurent en emportant les charges & les chameaux , l'esclave , le cheval & le chandelier.

C'est ainsi , seigneur , qu'Abdalla fut puni par la pauvreté , & presque par la mort , d'une ambition aussi démesurée , peut-être pardonnable s'il ne l'avoit pas accompagnée d'une ingratitude aussi condamnable que téméraire , puisqu'il n'avoit pas la ressource de pouvoir dérober ses perfidies aux yeux trop éclairés de son bienfaiteur.

Naour parut content de son histoire , & dit à Aboucazir qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaisir , qu'elle étoit un exemple du juste châtement du plus noir de tous les vices , trop commun parmi les hommes , & que rien ne peut jamais rendre excusable.

Fatmé étoit trop intéressée à cette histoire pour n'en pas dire son avis. Elle s'étoit reconnue sous l'allégorie du trésor , dont la possession ne peut être que désirée ; elle ne doutoit pas qu'elle ne fût précieuse aux yeux d'Aboucazir ; mais dans la peinture qu'il avoit faite de l'ingratitude d'Abdalla , elle avoit trop apperçu pour son bonheur toute la timidité de son amant ; sa fidélité pour son maître n'étoit pas ce qui l'inquiétoit le plus , & les derniers mots qu'il

avoit dits lui prouvoient qu'il étoit moins embarrassé de le trahir que de la tromper.

Je conviens , seigneur , dit - elle , que l'histoire qu'on vient de nous raconter est aussi agréable que la morale en est juste ; mais je ne puis m'empêcher d'y voir qu'Aboucazir a voulu faire la critique de la mienne. J'ai blâmé dans Naerdan la timidité que lui inspiroit une reconnoissance mal entendue , qui pensa lui coûter son bonheur & celui de la personne qu'il aimoit ; Aboucazir auroit tort de croire que j'ai voulu faire une vertu de l'ingratitude ; je pense si différemment , que celle d'Abdalla ne me paroît pas assez punie , c'est un défaut dans son histoire ; l'intérêt , qui ne peut lui même être l'objet de la vertu , peut encore moins excuser du vice. Ce que l'amour engage quelquefois à faire doit être moins sévèrement condamné. Il rend les coupables trop à plaindre , & tout l'univers est intéressé à l'indulgence dans ce cas. Abdalla , continua-t-elle , pouvoit , en s'attachant au derviche , partager ses richesses & être heureux ; il y avoit de la folie à prétendre le tromper ; il faut laisser cet art & cette adresse aux amans à qui seuls ils sont permis ; ils savent si bien les mettre en usage , qu'il n'est point de surveillans qu'ils n'abusent.

Aboucazir baissa les yeux pour éviter un regard que le roi surprit , & qui ne l'éclaira pas suffisamment ; cependant agité , & l'esprit occupé de ré-

flexions qui lui étoient inconnues, il dit qu'il vouloit se retirer ; mais il fit promettre à Fatmé de lui conter une histoire qui lui prouvât ce qu'elle venoit d'avancer. Et le lendemain , à la fin de leur soupé , le roi s'étant facilement remis de l'impression légère qu'il avoit reçue , voici ce qu'elle lui conta.

---

## HISTOIRE

DU

### GRIFFON.

**S**ULTAN Suleïman (1) en montant sur le trône ; déclara le Griffon qui habitoit la montagne de Kaf, le roi de tous les oiseaux. Quoique cet animal intelligent eût dix-sept cens especes d'oiseaux qui lui fussent soumises, il demeura toujours au service de ce prince , & venoit tous les matins lui faire sa cour.

Le Griffon étoit un jour présent à une dispute ; ou plutôt à une conférence que les docteurs de la loi avoient en présence de Suleïman. Il y en

---

(1) C'est ainsi que les Orientaux nomment Salomon.



eut un qui dit que l'on ne pouvoit aller contre les décrets de dieu. Le Griffon étonné de cette proposition, l'interrompit, & dit à haute voix : Je soutiens que je puis empêcher ce que dieu aura résolu. Les docteurs lui représentèrent inutilement la folie & l'impiété de ce qu'il avançoit ; & dieu qui l'avoit entendu, voulut voir quel étoit son projet, & quelles mesures le Griffon pourroit prendre pour faire échouer ce qu'il auroit déterminé. Je veux, dit-il faire épouser la fille roi d'Occident au fils du roi d'Orient. Allez, dit-il à Gabriël, faites favoir mes intentions à Suleïman, nous verrons ce que le Griffon pourra faire pour mettre obstacle à ce mariage. Suleïman fit part au Griffon des volontés de dieu, & lui fit encore des remontrances pour lui faire sentir le ridicule de son entreprise ; mais il persista toujours dans son opinion, & dit qu'il trouveroit les moyens d'empêcher ce mariage. Je veux bien t'avertir, continua l'empereur, que la reine d'Occident vient dans le moment d'accoucher de la fille qu'on destine au fils de l'empereur d'Orient. Le Griffon prit aussitôt son vol, sans avoir trouvé que la Chouette qui fût de son sentiment. Elle fut la seule de tous les oiseaux qui soutint que le Griffon réussiroit dans son projet. Il traversa les airs avec la plus grande rapidité, & bientôt il arriva en Occident, & chercha quelque tems des yeux, pour reconnoître les lieux que cette petite princesse habitoit : enfin

il l'apperçut dans son berceau environnée de ses nourrices. Il fondit du haut des airs sur cet endroit; les femmes qui l'environnoient prirent la fuite, & il enleva la princesse sans autre obstacle, & la porta sur la montagne du Kaf ou étoit son nid. Ce Griffon étoit femelle; ainsi toutes les nuits il lui donnoit à tetter; & son lait fut si bon, qu'elle se trouva bientôt en état d'être sevrée. Enfin elle jouit toujours d'une très-bonne santé, & devint aussi grande que belle; le Griffon même n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable, soit en lui montrant à lire & à écrire, soit en s'entretenant avec elle sur les lectures qu'il lui ordonnoit de faire. La princesse qui la regardoit comme sa mère, lui obéissoit aveuglément, & s'occupoit tout le jour dans la solitude de son nid; car le Griffon continuoit d'aller tous les matins rendre à Suleïman les services que ce prince exigeoit de lui. Il est vrai qu'il revenoit tous les soirs donner à manger & s'entretenir avec sa chère petite fille. Elle parvint enfin à l'âge de pouvoir être mariée; & ce fut dans ce tems-là que le fils du roi d'Occident prit possession du trône que son père lui laissa par sa mort.

Ce prince étoit si passionné pour la chasse, qu'il ne laissoit passer aucun jour sans prendre ce divertissement; mais enfin s'ennuyant de chasser dans les mêmes endroits, & toujours les mêmes animaux, il dit à ses visirs: Embarquons-nous pour aller

chasser dans des lieux éloignés & qui nous feront nouveaux ; pendant notre absence , nous donnerons à ce pays le tems de se repeupler de gibier. Les vizirs lui répondirent : Prince , c'est à vous à donner vos ordres , & à nous à les exécuter. Ils firent aussitôt préparer des petits bâtimens pour aborder plus aisément les terres. Le jeune roi s'embarqua avec sa cour & ses vizirs , & mit à la voile. Comme il n'avoit point d'objet déterminé , tous les vents lui furent convenables. Après avoir chassé dans plusieurs îles où sa flotte mouilla , il s'éleva une si furieuse tempête , que tous ses vaisseaux furent brisés ou dispersés ; mais par la permission de dieu , le seul vaisseau que montoit le prince arriva au pied de la montagne de Kaf. Quelques-uns de ses officiers mirent pied à terre avec lui , & furent très-surpris de trouver le pays inhabité , & de n'appercevoir que des montagnes affreuses & escarpées. Cependant , malgré l'aridité de ce climat , ils se mirent à chasser. Le prince , sans y faire aucune attention , se sépara d'eux & se perdit. Il marcha quelque tems à l'aventure ; enfin il apperçut un arbre dont la grosseur l'étonna ; quatre cens hommes n'auroient pu l'embrasser , son élévation étoit proportionnée à la circonférence de sa tige , & ce fut avec un égal étonnement qu'il découvrit un nid sur cet arbre. Il étoit à plusieurs étages , & son étendue surpasseoit celle des plus grands châteaux. Il étoit formé par des poutres & des ma-

driers de bois de cedre , de sandal , & de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célèbres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l'art & de la nature , quand il apperçut par une espece d'embrasure ou d'intervalle que laissoient les bois qui formoient cet admirable nid , une jeune personne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-tems sans l'appercevoir de son côté. Après s'être regardés quelques instans sans pouvoir préférer une parole , tant ils étoient également surpris & charmés. Dieu permit qu'ils entendissent leur langage. Le prince s'écria : O soleil de beauté , que pouvez-vous faire dans une habitation si peu digne de vos charmes ? Hélas ! dit-elle , je passe les journées seule , & la nuit avec ma mère. Elle est au service de Suleïman , ajouta-t-elle. Le prince alloit d'étonnement en étonnement ; mais il fut au comble quand elle lui dit que sa mère avoit des aïles , & que là montagne sur laquelle ils étoient , se nommoit la montagne de Kaf , si célèbre dans le monde , & si peu fréquentée. Le prince lui apprit de son côté comment un heureux hasard l'avoit conduit auprès d'elle. La jeune princesse , pendant qu'il l'instruisoit de sa destinée , disoit en elle-même : Ce jeune-homme est de mon espece , il me ressemble. Que je serois contente de vivre avec lui ! Ma mère n'est pas assez heureuse pour être faite comme nous , & sa figure n'est pas , à beaucoup près , si belle.

Il est vrai , continua-t-elle , mais elle a des aîles. Ah! si j'en avois , que je serois bientôt à ses côtés pour ne m'en jamais séparer ! «Après cette tendre réflexion , elle lui dit : Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid ? Nous aurions moins de peine à nous entretenir. Hélas ! je ne le puis , répliqua le prince. Si la chose étoit possible , aurois-je attendu que vous m'en eussiez fait la proposition ? Me serois-je laissé prévenir ? Dans le doute où je suis , reprit la princesse , si ma mère trouveroit bon que vous fussiez avec moi , je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à son insu. Vous voyez , seigneur , dit Fatmé en s'interrompant & en jettant un coup-d'œil enflammé sur Aboucazir , pour l'engager à tout entreprendre ; vous voyez dit-elle , que le sentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince , continua Fatmé , demanda à la princesse quel moyen elle imaginoit. Il n'en est aucun , dit-il , que je ne mette en usage pour vous voir & vous adorer. Je suis charmée , lui dit-elle , de reconnoître en vous des sentimens si conformes aux miens. Videz le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous , il vient de mourir ; le soleil l'aura bientôt séché : vous le garnirez de toutes les plantes odoriférantes dont vous êtes environné ; vous vous enfermerez ensuite dans son corps , de façon à ne pouvoir être apperçu , & je prierai ma mère

de me l'apporter pour en examiner la structure ; elle ne me refusera pas ; & demain matin , son départ nous laissera toute la liberté que nous pouvons desirer. Tout se passa comme elle l'avoit projeté ; & le prince étant dans le nid , rien ne les empêcha de passer ensemble les momens les plus heureux. Quand la mère revenoit à son nid , ils l'appercevoient aisément de loin , & le prince renroit aussitôt dans son chameau , pour n'en sortir qu'après son départ :

Cependant la princesse devint grosse , & quand elle fut prête d'accoucher , dieu ordonna encore à l'ange Gabriël d'en avertir Suleïman. Il fit aussitôt appeller le Griffon , & lui demanda s'il avoit empêché le mariage du roi d'orient avec la fille du roi d'occident. Sans doute , lui répondit-il , la princesse est en mon pouvoir depuis long-tems : je défie personne de l'avoir approchée ; elle est dans mon nid sur la montagne de Kaf : c'est assez vous assurer qu'elle n'a jamais vu que moi. Va la chercher tout-à-l'heure , lui répondit le prince , je veux la voir & juger par moi-même si tu ne m'en imposes point. Le Griffon y consentit avec joie ; & Suleïman , pour être sûr de n'être pas trompé , donna ordre à deux autres gros oiseaux de l'accompagner pour lui rendre compte de sa conduite.

Les oiseaux partirent , & Suleïman fit assembler un divan composé de presque toute sa cour & des  
docteurs

docteurs de la loi , pour être témoins de tout ce qui alloit arriver. La jeune princesse entendit heureusement le bruit que les oiseaux faisoient en volant : elle en fut très-étonnée ; car jamais sa mère n'étoit revenue à une telle heure. Elle n'eut que le tems de faire retirer le prince qui s'entretenoit avec elle , & celui de le cacher promptement dans le chameau. Cependant sans rien témoigner de la frayeur qu'elle avoit éprouvée , elle ne put s'empêcher de marquer à sa mère l'étonnement que lui causoit son retour , & l'arrivée des deux oiseaux dont elle étoit accompagnée. Ma fille , Suleïman te demande , lui répondit le Griffon , il faut partir à sa cour. La princesse étonnée pour son amant qu'elle ne pouvoit abandonner , ne perdit point le jugement , & lui dit : Comment avez-vous résolu , ma mère , de me conduire ? Je te porterai sur mon dos , lui répondit le Griffon. Mais en traversant tant de mers & de montagnes , lui répliqua-t-elle , la tête me tournera , sans aucun doute , la vue de tous les différens objets , & la rapidité dont vous volez , ne manqueront pas de me faire tomber ; ma mort est certaine , & je ne puis me résoudre à voyager de cette façon. Mettez-moi plutôt dans le corps de ce chameau , ajouta-t-elle , je m'y renfermerai , je ne verrai aucun objet ; par conséquent je ne courrai aucun risque. Le Griffon applaudit à cette idée , & fut gré à sa fille de l'imagination & de l'esprit qu'elle

témoignoit ; la princesse se plaça dans le chameau , où le prince attendoit avec une extrême inquiétude la fin d'une conversation si intéressante pour sa maîtresse & pour lui. Le Griffon les emporta , & l'histoire assure que la princesse accoucha , dans le chemin , d'un garçon.

Quand les oiseaux furent arrivés devant Suleïman qui les attendoit au milieu de son divan , il dit au Griffon d'ouvrir lui-même le chameau. Il le fit ; mais quel fut son étonnement en voyant le prince & la princesse qui tenoit son enfant dans ses bras ? Est-ce ainsi , lui dit Suleïman , que tu mets obstacle aux volontés de dieu ? La honte , la douleur & les ris immodérés de tout le divan , causèrent un tremblement affreux au Griffon ; il prit son vol , & depuis ce tems il ne sort plus de la montagne de Kaf. Suleïman demanda où étoit la Chouette qui avoit approuvé la résolution & l'entreprise du Griffon. Mais elle avoit été assez sage pour prendre le parti de la retraite ; & depuis ce tems , elle n'habite que des lieux écartés , & ne paroît que la nuit.

Vous conviendrez , seigneur , poursuivit Fatmé , en s'adressant au roi , mais en regardant Aboucazir avec des yeux qui renfermoient en ce moment toute son ame , & qui lui disoient profite de ma leçon. Ce regard fut accompagné d'un souris si agréable , qu'il remplit l'air de miel & de sucre. Aboucazir de son côté lui rendit un coup-d'œil si plein de feu , & qui expri-



moit si vivement tous ses desirs, que Fatmé se troubla ; & ses yeux à moitié fermés par la tendresse & l'éblouissement, étoient cependant encore assez ouverts pour prononcer, se faire entendre, & pénétrer son cœur : toutes ces choses si difficiles à rendre & si longues à écrire, sont des éclairs de l'amour.

Naour en sentit toute la force ; mais il fut calmer les mouvemens de sa jalousie ; & sans l'interrompre, tout convaincu qu'il étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui disoit : Vous conviendrez donc, seigneur, que rien n'est impossible à deux amans qui s'aiment ? Aboucazir qui s'aperçut du trouble qui paroïssoit dans les yeux du roi, quelque peine qu'il se donnât pour se contraindre, voulut dire pour détourner ses idées : Permettez-moi, seigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d'un air froid, & il sortit sans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choses à dire.

Les sentimens que l'on renferme davantage, n'en ont que plus de vivacité ; & il semble que les paroles les fassent exhaler & les diminuent. Naour pour n'avoir rien dit, n'en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, & de se venger de sa perfidie. La contrainte qu'il s'imposa pour un moment, n'eut d'autre motif que la honte de paroître jaloux.

Quand Naour fut retiré dans son appartement, il s'abandonna à tous les troubles & à toute l'horreur de la jalousie. La confiance déçue, la privation de ce qu'on aime encore malgré soi; les partis violens qui se succèdent continuellement; cette agitation cruelle de tous les sens, qui rend incapable de toute autre idée que d'un objet que l'on aime, & que l'on haït tout-à-la-fois, les projets de vengeance & de pardon; enfin, la foiblesse que l'on se reproche, tourmentoient le roi, qu'un instant avoit rendu malheureux, lui que l'on pouvoit regarder comme le plus heureux homme de la terre quelques momens auparavant.

Cependant pour ne point agir avec précipitation, & faire usage de la prudence qui lui étoit si naturelle, il voulut consulter son visir sur le genre de punition qu'il feroit éprouver aux coupables. Son amour-propre humilié par les procédés de Fatmé, voulut au moins se soulager en faisant usage d'une patience qui lui paroïssoit difficile à pratiquer.

Dès que le soleil eut planté son étendard blanc, & que la nuit, la reine des étoiles, se fut retirée, ce roi monta sur son trône, & sévère pour lui-même comme il l'étoit pour les autres, il ne voulut point, malgré le trouble de son ame, manquer au devoir qu'il s'étoit imposé, & fit publier à son ordinaire que tous ses sujets pouvoient prétendre à sa justice. Il est vrai que tous ceux qui eurent recours

à lui, s'ils n'éprouvèrent pas d'injustices, ressentirent, par la dureté de ses ordonnances, la colère qui l'animoit en ce moment contre l'humanité en général. Le jaloux se sépare de l'espèce des hommes, & sur le tribunal qu'il s'éleve il regarde tous les autres comme autant d'ennemis. La pratique des passions, quand l'ivresse en est dissipée, ne laisse plus dans l'ame que des impressions douces qui donnent de l'indulgence pour ceux qui sont plongés dans les erreurs dont on est guéri. Mais Naour étoit bien éloigné de ce calme heureux qui dispose à la philosophie, qui peut seule rendre l'homme maître de lui dans de telles circonstances, & l'engager à mépriser ceux qui l'ont offensé.

Quand Naour eut rempli ce véritable devoir des rois, en exerçant la justice par lui-même, il demeura seul avec son visir, qu'il regardoit depuis long-tems comme son ami. La prudence lui conseilla plus d'une fois de ne rien déclarer à son ministre, & de ne s'en rapporter qu'à lui-même, du choix de sa vengeance. Mais ne pouvant plus renfermer sa colère, cherchant peut-être quelque soulagement dans l'aveu de sa peine, & sa jalousie lui causant d'autant plus de tourment, qu'il l'avoit contrainte, il fit à son visir une entière confidence de ce qui s'étoit passé, & finit par lui demander son avis. Le visir lui conseilla sans balancer de faire périr Aboucazir & Fatmé. N'étant plus embarrassés que sur la

manière dont on fatisferoit la vengeance qui fut résolue, ils convinrent enfin qu'on leur donneroit le lendemain un breuvage empoisonné.

Naour, croyant faire un acte de justice, eut peine à différer jusques-là sa vengeance; mais il falloit le tems de préparer ce funeste breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner sans éclat; & le roi qui vouloit sauver les apparences, uniquement pour cacher sa honte & son déshonneur, fut obligé d'y consentir. Ils se promirent un secret mutuel pour conserver la réputation du prince; quand les secrets de cette nature sont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime seul doit causer.

Le visir en quittant Naour revint chez lui; son premier soin fut d'aller voir sa fille unique, qu'il aimoit jusqu'à la folie; la tristesse qu'il remarqua sur son visage l'affligea, & l'inquiétude s'empara vivement de son cœur. Il voulut savoir le sujet de son chagrin; aussi-tôt elle lui apprit qu'elle sortoit du harem du roi, & que Fatmé l'avoit traitée avec un mépris dont malheureusement toutes les autres femmes avoient été témoins. Le visir, piqué pour sa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets sont souvent aussi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le secret que son maître lui avoit confié, & lui dit: Console-toi, ma fille, la rose de sa vie fera bientôt flétrie, & le nom de Fatmé doit être

incessamment effacé du registre des vivans. La curiosité de sa fille n'étant que plus animée par un discours si vague, & qu'elle pouvoit si peu comprendre, l'engagea à faire plusieurs questions à son père, & à le conjurer de l'éclaircir & de l'instruire. Pouvoit-il douter, lui disoit-elle, d'un secret qu'il lui avoit confié, & d'un secret qui pouvoit intéresser l'honneur & la vie d'un père aussi chéri? En un mot, elle fit si bien que le visir lui avoua non-seulement tout ce qui s'étoit passé, mais encore la vengeance que le roi avoit résolu d'en tirer. La fille du visir transportée de joie, car la vengeance est le sentiment le plus vif des femmes ordinaires, remercia mille fois son père, en lui promettant de toujours garder un secret d'une si grande conséquence, pour sa propre satisfaction. Son père la quitta, ne pensant qu'au plaisir de la laisser plus tranquille, & fut travailler aux affaires que son emploi lui donnoit. Il étoit à-peine sorti de chez elle, que Fatmé frappée elle-même du procédé que les idées de son amour lui avoient fait avoir avec la fille du visir, envoya un officier de l'intérieur du palais, pour lui faire des excuses sur ce qui s'étoit passé. Le compliment n'étoit pas achevé qu'elle l'interrompit, en lui disant : Tout le monde conviendra que les mépris que j'ai essuyés, ne se peuvent réparer, & qu'ils méritent d'être punis; cependant je n'en suis que médiocrement occupée,

puisque bientôt elle ne pourra se vanter d'en avoir aussi mal usé avec moi, & que sa mort doit me venger suffisamment. L'officier du palais parut charmé d'apprendre cette nouvelle, & lui dit : Que votre discours m'est doux ! Mon cœur a tressailli de joie, de l'espérance que vous lui donnez. Quand serons-nous assez heureux pour voir le roi capable d'une résolution si ferme ? mais il est trop prévenu en faveur de Fatmé, ajouta-t-il. Si vous aviez la force de garder un secret, reprit la fille du visir, je vous conteroie tout le détail d'une affaire, dont je ne suis pas encore revenue moi-même, tant elle m'a surpris. L'officier lui promit plus qu'elle n'exigeoit, & bientôt elle eut soulagé son cœur. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit qu'il alla trouver Fatmé, & lui conta ce qu'il venoit d'apprendre ; son attachement pour elle, les obligations qu'il lui avoit, & l'amitié qu'il ressentoit depuis long-tems pour Aboucazir, l'engagèrent à ne perdre aucun instant pour l'avertir, & commettre cette espee d'infidélité.

Que le séjour des cours seroit différent, si la fausseté ou l'indiscrétion n'étoient employées que pour obliger ses amis !

Fatmé fut très-surprise en apprenant cette terrible nouvelle ; elle auroit juré comme tous les amans, qu'elle s'étoit contrainte, que le roi n'avoit pu s'apercevoir de rien. Mais la nouvelle étoit si positive, & si détaillée, que n'envisageant plus que le mal-

heur qui la menaçoit , elle fut parler avec tant de force & de vivacité à l'officier du palais , qu'elle l'engagea à conduire Abouçazir dans son appartement. Il s'y rendit , déguisé en esclave ; la conversation fut longue & intéressante. De quoi ne vient point à bout l'amour , a'armé pour les jours de ce que l'on aime ? Ce même amour sembla faciliter leurs arrangemens ; ils firent si bien qu'ils ameutèrent les mécontents qui se trouvent dans toutes sortes de gouvernemens , même dans les plus justes. Aboucazir & Fatmé joignirent donc leurs amis aux mécontents ; & dans la même nuit , Naour & son visir , qui n'étoient point sur leurs gardes , furent impitoyablement massacrés.

C'est bien fait , dit Hudjiadge ; il avoit bien affaire aussi d'être prudent hors de propos , & d'aller demander conseil à un visir. Ceux qui sont si avides de conseils inutiles , n'en demandent jamais quand ils en auroient besoin. Il est vrai , Sire , répondit Moradbak ; mais si l'excès de la prudence est un défaut , les dangers d'une femme qui s'écarte de son devoir , sont encore plus considérables. Elles ne sont pas toutes comme toi , reprit Hudjiadge , avec un air de douceur qu'il n'avoit peut-être pas eu depuis vingt ans ; aussi nos pères ont-ils bien trouvé , continua-t-il , que l'on ne sauroit trop les captiver & les enfermer. C'en est assez pour aujourd'hui , continua-t-il , allez tous vous reposer , & foyez

exacts à vous trouver ici demain à l'heure ordinaire. Nous y ferons ; Sire , reprit Moradbak , & j'aurai l'honneur de vous conter une histoire mogole. Le pays n'y fait rien , lui dit-il encore. J'espère , poursuivit la belle fille de Fitéad , en se retirant avec modestie , qu'elle amusera votre majesté. La modestie de Moradbak n'étoit peut-être qu'une confiance d'auteur. Le lecteur en jugera mieux qu'elle , & même que le sultan.

*Fin de la première partie des Contes Orientaux.*



---

## A V I S.

L'ON a cru , pour la plus grande intelligence d'un passage de l'histoire du roi de Cachemire , & pour satisfaire la curiosité du Lecteur sur un usage de l'Orient , devoir lui donner une liste de quelques Mané ou Salams , qui sont des présens simples , en même-tems que des signes dont les amans conviennent pour tromper la vigilance de ceux qui s'opposent à leur bonheur. Les Persans sont plus dans l'habitude de se parler par les différentes especes de fleurs , leurs couleurs & leur arrangement , elles leur servent pour le même objet , & nous en avons plusieurs exemples dans quelques traductions ou livres de cette nation ; mais jusqu'ici on n'a fait aucune mention dans notre langue , des Mané , & je ne les ai vu rapportés que dans le voyage de la Motheraye. Il est encore nécessaire de savoir que ce n'est pas la seule fantaisie , ou bien une simple con-

vention ; qui font préférer une chose à une autre pour la déclarer Mané ; mais que la terminaison du nom de la chose envoyée doit rimer ordinairement avec un vers ou quelque passage connu , comme on dit , par exemple : Gris de lin , amour fans fin , &c.





L I S T E

D E

QUELQUES MANÉ

O U

P R É S E N S M U E T S

D O N N É S P A R L E S H O M M E S .



**Q**UELQUE CHOSE DE BLEU. Je suis charmé de toi. *Plus l'étoffe ou la chose envoyée est claire, plus l'expression est forte.*

UNE PERLE. Tu me trompes, tu n'es qu'une infidelle.

DU MASTIC. Je t'aime, ô charmante fille.

DU GINGEMBRE. Mon cœur ne brûle que pour toi.

DU BOIS D'ALOÈS. O doux remède de mon cœur !

UNE GRAPPE DE RAISIN. Mes deux yeux.

DU PLOMB. Mon amour est fixé en toi, ou, je suis ivre d'amour pour toi.

DU FIL. Que ma princesse sache que je suis son amant.

DU MIRTHE. Que le ciel te livre à mes desirs.

DU CIPRÈS. Tu m'as fait assez souffrir.

UNE CAROTTE. Ton cœur fait une cruelle résistance.

UN CHEVEU. Quelle faute puis-je avoir commis ? *Quand une femme l'envoie , il veut dire :* Enleve-moi.

DU JASMIN. As-tu juré d'être insensible à mes peines ?

UNE FIGUE. Tu as enchaîné tous mes sens.

DU PAPIER. Eloigne de toi tous mes rivaux.

DE LA FARINE. Tu as martyrisé mon cœur.

DU THÉ. Soleil de mes jours les plus clairs, & lune de mes nuits les plus fereines.

DU SANG DE DRAGON. Ame de mon ame.

DU SEL. Le feu de mon amour brûle pour toi jour & nuit; le soleil & tous les astres m'en font témoins.

DE L'ORGE. Si je ne t'ai pas vu hier, c'est une nuit pour mon amour, qui a rencontré des obstacles infurmontables.

DU TABAC. Mon cœur est sincère & fidele.

DU MUSC. Je suis incapable de mentir.

UNE TASSE A CAFÉ. Je te sacrifierois plutôt mille vies.

DU CORAIL. Je mets tout ce que j'ai à tes pieds.

DE LA CANELLE. Dispose absolument de moi.

UNE GRENADE. Je suis ton serviteur fidele.

UN CLOU. Ton esclave.





P R É S E N S

D E S

F E M M E S.

---

U NE POIRE. Tu peux avoir quelque espérance ;  
si tu es rubis , je suis émeraude.

U NE PLUME. Ne crains point , tu feras  
foulagé.

D E LA TERRE. Défais-toi de tes vieilles  
amours.

D U MIEL. Viens prendre possession de mon  
cœur.

U N OIGNON. Tes bras me tiendront lieu de  
ceinture.

D E S CHEVEUX. O toi , couronne de ma  
tête.

DES JUJUBES. Fais de moi tout ce que tu voudras.

DU FIL. L'esclave fidelle de ton lit.

DE LA COULEUR DE ROSE. Doux rossignol de mon cœur.

DE L'AMBRE JAUNE. Tu as d'autres yeux que les miens.

DE LA FILASSE. Mon cœur est-il fâché contre moi, m'auroit-il abandonné ?

UNE POMME. Ne t'éloigne pas de moi, ô printemps de ma vie.

UN CONCOMBRE. Les rivalets me vont désespérer.

DU FIL D'OR. Il y a long-tems que je ne t'ai vu.

DE LA COULEUR DU VIN. Pourquoi t'éloignes-tu de moi ?

UNE FEVE. Je n'ai pas dormi cette nuit.

DE LA CRAIE. Tu m'as ôté la raison.




D U C Y P R È S. Viens au plus vîte au rendez-vous.

D E L A C O U L E U R A U R O R E. Ote-moi donc la vie.

U N E O L I V E. J'aimerois mieux te voir mort qu'infidele.

D U C H A R B O N D E B O I S. Que je meure & que tu vives long-tems.

*Fin du septième volume.*



T A B L E

DU SEPTIÈME VOLUME.

---

LES MANTEAUX,

SECONDE PARTIE.

|                                                                |       |    |
|----------------------------------------------------------------|-------|----|
| <i>A</i> vis de l'Imprimeur ,                                  | page  | i  |
| Lettre de M. Z ,                                               |       | 2  |
| Le Manteau ou Pallium , par rapport aux<br>monumens antiques , |       | 7  |
| Les Manteaux des Saints ,                                      |       | 11 |
| Manteau d'Élie ,                                               | ibid. |    |
| Manteau de S. Florent ,                                        |       | 14 |
| Manteau ou Pallium , par rapport au Clergé ,                   |       | 20 |
| Manteaux des Ducs & Pairs, & des Présidens<br>à mortier ,      |       | 24 |
| Les Blanc-Manteaux , ordre de S. Benoît ,                      |       | 47 |
| La rue Froid-Manteau ,                                         |       | 49 |
| Extrait des Dictionnaires ,                                    |       | 51 |
| Réflexions historiques sur les Manteaux ,                      |       | 63 |
| Supplément ,                                                   |       | 66 |
| Notice sur le court Mantel ,                                   |       | 75 |

## LE POT-POURRI.

|                                                                                                         |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Avertissement imprimé en tête de l'édition de</i><br>1748,                                           | page 91 |
| <i>Aphranor &amp; Bellanire, conte,</i>                                                                 | 93      |
| <i>Mélazie, nouvelle,</i>                                                                               | 129     |
| <i>La princesse Minon-Minette &amp; le prince Souci,</i><br>conte,                                      | 160     |
| <i>Histoire de Bedihuldgemal, fille du roi des Esprits,</i><br>& de Seifulmulouk, fils du roi d'Égypte, | 192     |
| <i>Histoire de Naz-Rayyar, gouverneur de Baby-</i><br><i>lone, &amp; d'un prince du Korassan,</i>       | 208     |
| <i>Histoire de Chadul, princesse de la Chine,</i>                                                       | 223     |
| <i>Lettre sur une aventure véritable,</i>                                                               | 266     |
| <i>Lettre véritable,</i>                                                                                | 277     |

## CONTES ORIENTAUX ET FÉERIES,

### TROISIÈME PARTIE.

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| <i>Avertissement de l'Éditeur,</i> | 285 |
|------------------------------------|-----|

## NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX,

### PREMIÈRE PARTIE.

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| <i>Histoire de Moradbak,</i>                        | 289 |
| <i>Histoire de Dakianos &amp; des sept Dormans,</i> | 300 |

|                                                                            |          |
|----------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Histoire de la naissance de Mahomet,</i>                                | page 348 |
| <i>Histoire d'Abdal Motallab,</i>                                          | 365      |
| <i>Histoire d'Yarab,</i>                                                   | 374      |
| <i>Histoire de Temimdari,</i>                                              | 384      |
| <i>Histoire d'Aboutaleb,</i>                                               | 394      |
| <i>Histoire de Naour, roi de Cachemire,</i>                                | 407      |
| <i>Histoire de Naerdan &amp; de Guzulbec,</i>                              | 414      |
| <i>Histoire du derviche Abounadar,</i>                                     | 430      |
| <i>Histoire du Griffon,</i>                                                | 442      |
| <i>Liste de quelques Mané, ou présens muets donnés<br/>par les hommes,</i> | 461      |
| <i>Présens des femmes,</i>                                                 | 465      |

Fin de la Table du septième volume.

---

A S E N S,

De l'Imprimerie de la veuve **TARBÉ**, Imprimeur  
du Roi, 1787.



This book is DUE on the last date stamped below

APR 17 1962

BRITILE REJECTED IN

MAY 3 1962

MAY 2 1962

6/14

JUL 25 1962

AUG 14

SEP 26 1962

10-19

11-19

LD-URL JUN 14 1965

AM 7-4  
4-9  
9-10 PM

MAY 30 1965

RECEIVED  
LD-URL

University of California, Los Angeles



L 006 355 133 7

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 001 426 648 0

